

UNIVERSITE D'ETAT DE MOLDOVA
FACULTE DES LANGUES ET LITTERATURES ETRANGERES
DEPARTEMENT DE LINGUISTIQUE ROMANE ET COMMUNICATION
INTERCULTURELLE

ACTES

du Colloque scientifique avec participation internationale

***DU TEXTE AU CONTEXTE. DÉFIS ET PERSPECTIVES D'UNE APPROCHE
INTERDISCIPLINAIRE DU TEXTE LITTÉRAIRE***
/
***DE LA TEXT LA CONTEXT. PROVOCĂRI ȘI PERSPECTIVE ÎN ABORDAREA
INTERDISCIPLINARĂ A TEXTULUI LITERAR***

in memoriam

Victor BANARU

docteur d'Etat, professeur titulaire, directeur du Département de Philologie Française de
l'Université d'Etat de Moldova (1984-1997), traducteur et écrivain francophone,

à l'occasion du 75-ième anniversaire de sa naissance

Chișinău, le 13 octobre 2016

Tome IV

Coordinateur Ion GUȚU



Chișinău – 2017

CZU 80/81:378(478-25)Ț(082Ț)=135.1=133.1
D 26

Descrierea CIP a Camerei Naționale a Cărții

"Du texte au contexte. Défis et perspectives d'une approche interdisciplinaire du texte littéraire", colloque scientifique avec participation internationale (4; 2016; Chișinău). Du texte au contexte. Défis et perspectives d'une approche interdisciplinaire du texte littéraire = De la text la context. Provocări și perspective în abordarea interdisciplinară a textului literar, Tome 4: Actes du Colloque scientifique avec participation internationale, Chișinău, le 13 octobre 2016 / com sci.: Ion Guțu [et al.]. – Chișinău: CEP USM, 2017. – 234 p.

Antetit.: Univ. d'Etat de Moldova, Fac. des Langues et Litteratures Etrangeres, Dep. de Linguistique Romane et Communication Interculturelle. – Tit. paral.: lb. rom., fr. – Texte: lb. rom., fr. – Rez.: lb. rom., engl., fr. – Bibliogr. la sfârșitul art. – 55 ex.

ISBN 978-9975-71-882-0.

80/81:378(478-25)Ț(082Ț)=135.1=133.1

D 26

ISBN 978-9975-71-882-0

© Ion GUȚU,
© USM, 2017

Comité honorifique du Colloque

Professeur titulaire, docteur en linguistique **Fatima CHNANE-DAVIN** – Aix-Marseille Université, France, Membre d'Honneur du Département de Linguistique romane et communication interculturelle ;

Professeur titulaire, docteur en linguistique **Jean-Michel ADAM** – Université de Lausanne, Suisse, Membre d'Honneur du Département de Philologie Française „Grigore Cincilei” ;

Professeur titulaire, docteur en linguistique **Jacques MÖESCHLER** – Université de Genève, Suisse, Membre d'Honneur du Département de Philologie Française „Grigore Cincilei” ;

Professeur honoraire, docteur d'Etat en linguistique **Henriette WALTER** – Université de Haute-Bretagne, France, Membre d'Honneur du Département de Philologie Française „Grigore Cincilei” ;

Professeur universitaire, docteur d'Etat en linguistique **Catherine KERBRAT-ORECCHIONI** – Université Lumière, Lyon 2, France, Membre d'Honneur du Département de Philologie Française „Grigore Cincilei” ;

Directeur de recherche **François RASTIER** – CNRS, France, Membre d'Honneur du Département de Philologie Française „Grigore Cincilei” ;

Professeur universitaire, docteur en linguistique **Sanda-Maria ARDELEANU** – Université „Ștefan cel Mare”, Suceava, Roumanie, Membre d'Honneur du Département de Philologie Française „Grigore Cincilei”, Doctor Honoris Causa de l'Université d'Etat de Moldova ;

Professeur universitaire, docteur en linguistique **Patrick SÉRIOT** – Université Lausanne Anthropole, Suisse, Membre d'Honneur du Département de Philologie Française „Grigore Cincilei” ;

Professeur universitaire, docteur en linguistique **Pierre MARILLAUD** – Université Toulouse-Mirail, France, Membre d'Honneur du Département de Philologie Française „Grigore Cincilei” ;

Professeur universitaire, docteur d'Etat en philologie **Ion MANOLI** – ULIM, Chișinău, République de Moldova, Membre d'Honneur du Département de Philologie Française „Grigore Cincilei” ;

Professeur universitaire, docteur d'Etat en philologie **Ion DUMBRĂVEANU** – Université d'Etat de Moldova, Chișinău, République de Moldova ;

Professeur universitaire, docteur d'Etat en philologie **Gheorghe POPA** – Université d'Etat „Alec Russo” de Bălți, République de Moldova ;

Professeur universitaire, docteur d'Etat en philologie **Anna BONDARENCO** – Université d'Etat de Moldova, Chișinău, République de Moldova ;

Professeur universitaire, docteur en philosophie **Adriana-Gertruda ROMEDEA** – Université „Vasile Alecsandri”, Bacău, Roumanie ;

Professeure émérite, docteur ès lettres et sciences humaines **Anne-Marie HOUEBINE - GRAVAUD** – Université Paris René Descartes Sorbonne, France, Membre d'Honneur du Département de Linguistique romane et communication interculturelle, **Invitée d'Honneur du Colloque.**

Comité scientifique du Colloque

Maître de conférences, docteur en philologie **Ion GUTU** – Université d'Etat de Moldova, directeur du Département de Linguistique romane et communication interculturelle, **Président du comité** ;

Professeur universitaire, docteur d'Etat en philologie **Elena PRUS**-Académie des Sciences de Moldova ;

Professeur universitaire, docteur d'Etat en philologie **Ludmila ZBANȚ**- Université d'Etat de Moldova ;

Professeur universitaire, docteur en philologie **Ana GUȚU**-Université Libre Internationale de Moldova;

Maître de conférences, docteur en philologie **Constantin-Ioan MLADIN** – Université „1 decembrie 1918”, Alba-Iulia, Roumanie / Université „Св. Кирил и Методиј”, Скопје, Macédonie ;

Maître de conférences, docteur en philologie **Estelle VARIOT** – Aix-Marseille Université, France;

Maître de conférences, docteur en philologie **Nina CUCIUC** - Université „M.Kogălniceanu”, Iași, Roumanie ;

Maître de conférences, docteur en philologie **Zinaida RADU** - Université Libre Internationale de Moldova;

Maître de conférences, docteur en philologie **Petru BUTUC** - Université Pédagogique d'Etat „Ion Creangă”, Chișinău, République de Moldova;

Maître de conférences, docteur en philologie **Anatol LENȚA** – Université d'Etat de Moldova ;

Maître de conférences, docteur en philologie **Lidia MORARU** – Université d'Etat de Moldova ;

Maître de conférences, docteur en philologie **Veronica PĂCURARU** – Université d'Etat de Moldova;

Maître de conférences, docteur en philologie **Viorica MOLOȘNIUC** – Université d'Etat de Moldova ;

Docteur en philologie **Silvia GUȚU** – Université d'Etat de Moldova.

Comité organisateur du Colloque

Maître de conférences, docteur en philologie **Viorica MOLOȘNIUC** - vice-doyen, Faculté des Langues et Littératures Etrangères, Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova, *President du Comité*;

Maître de conférences, docteur en philologie **Ion GUȚU** - directeur du Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova;

Docteur en philologie **Silvia GUȚU** - Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova;

Enseignant-chercheur **Cristina ENICOV** – vice-président de l'Association des Professeurs de Français de Moldova, Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova;

Enseignant-chercheur **Oxana CĂPĂȚĂNĂ** – responsable des relations internationales, Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova;

Assistant universitaire, doctorant **Ana PERCIC** - Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova.

Comité de rédaction des Actes du Colloque

Maître de conférences, docteur en philologie **Ion GUȚU** - directeur du Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova, *Coordinateur* ;

Maître de conférences, docteur en philologie **Viorica MOLOȘNIUC** - Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova ;

Docteur en philologie **Silvia GUȚU** - Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova ;

Enseignant-chercheur **Oxana CĂPĂȚĂNĂ** - Département de Linguistique romane et communication interculturelle, Université d'Etat de Moldova.

PRELIMINAIRES

Ces Actes réunissent les travaux de la IV^e édition du Colloque scientifique avec participation internationale *Du texte au contexte. Défis et perspectives d'une approche interdisciplinaire du texte littéraire / De la text la context. Provocări și perspectivă în abordarea interdisciplinară a textului literar*, les trois éditions précédentes ayant comme générique "*Connexions et perspectives en philologie contemporaine / Conexiuni și perspectivă în filologia contemporană*". Le colloque a été organisé *in memoriam Victor Banaru*, docteur d'Etat, professeur titulaire, directeur du Département de Philologie Française de l'Université d'Etat de Moldova (1984-1997), traducteur et écrivain francophone, à l'occasion du 75^e anniversaire de sa naissance. Les travaux se sont tenus le 13 octobre 2016 à l'Université d'Etat de Moldova avec le soutien financier de l'Ambassade de France en Moldavie, de l'Université d'Etat de Moldova, de l'Agence Universitaire de la Francophonie, de l'Association des Professeurs de Français de Moldova et sous le patronage d'un comité honorifique prestigieux, réunissant des personnalités scientifiques de France, Suisse, Roumanie, République de Moldova, surtout Membres d'Honneur de notre Département.

Pour cette édition, les quatre sections du Colloque se sont attaquées au caractère et au contenu des activités du savant, traducteur, écrivain et professeur universitaire Victor Banaru, aux tendances actuelles d'évolution de la problématique du texte et de ses dimensions multiples de recherche (sémiotique, pragmatique, herméneutique, linguistique, didactique, littéraire, traductive, etc.), ayant été organisées de la manière suivante, y inclus dans ces Actes :

- *Victor Banaru et la dimension contemporaine de la réception de ses recherches scientifiques et littéraires.* Les communications ont mis en valeur si bien l'activité de savant, traducteur et professeur de Victor Banaru que sa personnalité complexe. A ce sujet, la section reprend aussi, par tradition, des publications du regretté savant et écrivain roumain francophone concernant cette fois-ci les fonctions de la langue et « le mal des mots », suivies par leur réception scientifique et esthétique à une époque post-banarienne du III^e millénaire.
- *D'une grammaire de la phrase à une grammaire du texte littéraire.* Cette section s'est concentrée sur le texte littéraire qui représente plusieurs niveaux de fonctionnement des structures linguistiques où se manifestent les mécanismes grammaticaux qui participent à la construction d'un langage esthétique, créant différents effets stylistiques et conduisant le lecteur vers des sens multiples.
- *Les dimensions didactiques actuelles de l'approche du texte littéraire.* Dans cette section le texte littéraire a circonscrit un compartiment innovateur dans le cadre de la glottodidactique et a soulevé des réflexions menant à une imposante variété de modèles analytiques et de stratégies d'enseignement/apprentissage, tout en suivant les tendances et les dimensions actuelles de la didactique.
- *Les délimitations conceptuelles dans la problématique du texte littéraire: enjeux sémiotiques, herméneutiques et littéraires.* Ce domaine thématique a évoqué la problématique du langage proposé pour décodage et qui génère une préoccupation pour l'interprétation herméneutique. La dimension praxéologique de l'interprétation herméneutique a permis une ouverture vers l'interdisciplinarité pour engager une interprétation psychologique, littéraire, grammaticale, poétique, traductive, etc.

A travers toute l'année 2016, le Département a organisé plusieurs activités *in memoriam* Victor

Banaru – tables rondes, lectures banariennes, émissions radiophoniques, pages de commémoration dans les journaux universitaires et nationaux, informations sur des sites nationaux et internationaux, etc.

La dimension internationale de la IVe édition du Colloque a permis de réunir des professeurs et des scientifiques qui ont représenté des universités de France, Suisse, Russie, Roumanie, Macédoine, République de Moldova et a mis en discussion des problèmes centrés sur le texte, objet d'étude omniprésent dans les recherches de Victor Banaru. Les 55 participants au Colloque auraient dû assister à la conférence en séance plénière *Texte ou contexte, des questions récurrentes en critique littéraire (exemples des années 1960 en France)* de Mme Anne-Marie HOUDEBINE-GRAVAUD, docteur ès lettres et sciences humaines, professeur émérite à l'Université Paris René Descartes Sorbonne, France, Invitée d'honneur du Colloque, mais qui, par un accident tragique, n'a pas pu s'y présenter. La *LAUDATIO* ci-jointe exprime toute notre considération pour la personnalité et l'activité de Mme Anne-Marie HOUDEBINE-GRAVAUD, devenue aussi le 4 octobre 2016 Membre d'Honneur du Département de Linguistique romane et communication interculturelle.

Ayant comme langues de communication le français et le roumain, les Actes du Colloque serviront en tant qu'ouvrage de référence à tous ceux qui sont intéressés par des problèmes actuels du texte littéraire et de ses approches multiples, y compris interdisciplinaires.

Ion Guțu,
Président du Comité scientifique du Colloque

LAUDATIO

à Mme Anne-Marie HOUDEBINE – GRAVAUD

Invitée d'Honneur du Colloque



Anne-Marie HOUDEBINE-GRAVAUD est docteure ès Lettres et Sciences Humaines, ayant comme Directeur de recherches André Martinet, sommité de la linguistique française et universelle. Elle est aussi professeure émérite à l'Université Paris Descartes (ex Paris 5) Sorbonne, psychanalyste et présidente de l'Association *Sémiologie actuelle* qui en décembre 2011 a organisé ses **Journées d'hommage** dont le générique *Une vie dans les signes* recouvre d'une manière symbolique son activité et ses préoccupations scientifique, didactique, culturelle et humaine. Nous soussignons corps et âme à cette caractérisation, car pour un homme, à voir GRANDE DAME, qui s'engage pleinement dans le miracle de la sémiologie illimitée *tout est signe, le signe est tout*.

Cet engagement total se retrouve explicitement dans ses nombreuses publications sur :

- *les analyses sémiologiques;*
- *la différence sexuelle;*
- *la différenciation sexuée;*
- *l'identité et les langues ;*
- *la sémiologie des indices ;*
- *l'imaginaire linguistique et culturel ;*
- *l'humour et les stéréotypes dans les dessins de presse (ouvrages collectifs).*

Mme Houdebine-Gravaud a été la linguiste de la féminisation des noms de métiers, titres et fonctions (1984-1986) à la commission de féminisation du Ministère des droits de la femme. Ses mérites internationaux sont conformes à ses deux formations et préoccupations majeures : la linguistique et la sémiologie. Or, elle a fondé deux théories : en linguistique, celle de *l'Imaginaire linguistique* (depuis 1975), et en sémiologie, celle de *la sémiologie des indices ou interprétative*.

Après *L'écriture de Shoah* (lecture sémiologique et analytique du film de Cl.Lanzmann), *l'humour dans les caricatures, l'éthique du langage, la place du chercheur et de la subjectivité dans la recherche scientifique* sont les thématiques actuellement au travail de notre Invitée d'Honneur.

Mme Houdebine-Gravaud est la représentante fidèle et exemplaire des valeurs de la francophonie, englobées dans l'esprit de la liberté, de la solidarité, de l'unité dans la diversité, de la coopération et de la mobilité, qui lui permettent de traverser en permanence les océans ou les montagnes pour les promouvoir en tant que *thésaurus* de tout homme contemporain, non seulement francophone. « Dynamisme », « vigueur », « vitalité », « énergie », sont les dominantes de sa « vie dans les signes » et qui nous ont permis de l'accueillir chaleureusement dans le grand espace de la francophonie universitaire et culturelle roumaine et moldave où elle a su s'imposer par la qualité et la prestance de ses communications et conférences.

Après une belle réalisation, comme la séance en tridem des laboratoires en sémiologie de l'Université de Paris Sorbonne 5, l'Université *A. I. Cuza* de Iași et l'Université d'Etat de Chișinău,

nous voilà pour un colloque international à Chişinău, *in memoriam* Victor Banaru, Maître de la francophonie moldave et promoteur des nouveautés dans la science linguistique, y inclus dans celles connexes comme la sémiologie.

Les résultats de cette fructueuse coopération se sont trouvés à la base de la décision du 4 octobre 2016 du Département de Linguistique romane et communication interculturelle de l'Université d'Etat de Moldova de Vous attribuer le diplôme confirmant le titre de **Membre d'Honneur** de notre Département. Nous Vous prions, chère Collègue, de bien vouloir accepter ce titre qui nous honore et, simultanément, nous oblige de tenir le rythme de vos activités pédagogique, scientifique et culturelle.

Ion GUȚU,
Président du Comité scientifique du Colloque,
Directeur du DLRCI

P. S.

Cette **LAUDATIO** a été présentée à la séance du Département de Linguistique romane et communication interculturelle de l'Université d'Etat de Moldova le 4 octobre 2016. Malheureusement, elle n'a pas été prononcée en séance plénière devant notre Invitée d'Honneur **Anne-Marie Houdebine-Gravaud** vu son décès dans un accident tragique à Paris à la veille de ce Colloque, le 11 octobre 2016.

SECTION I. VICTOR BANARU ET LA RECEPTION CONTEMPORAINE DE SES RECHERCHES SCIENTIFIQUES ET LITTERAIRES

LE VOL VERTICAL DU PROFESSEUR VICTOR BANARU

Elena PRUS

Académie des Sciences de Moldova

M'associant à la communauté académique philologique francophone, je suis profondément honorée d'avoir l'opportunité de remémorer la personnalité de l'illustre personnalité de la culture, de la recherche et de l'enseignement le professeur et écrivain qui a été et reste Victor Banaru.

Des générations entières, nous sommes tous les héritiers des illustres professeurs Victor Banaru, Grigore Cincilei, Petru Roșca, Mircea Ioniță, Anatol Ciobanu, Alexandra Macarov, Ecaterina Tcaciiov et d'autres qui ont construit la forteresse de la philologie française et romane en Moldavie et sont, malheureusement, partis de parmi nous. Chaque d'eux mérite une place et un éloge à part.

Comme ceux que je viens de nominaliser, Victor Banaru est devenu l'emblème définitoire d'une institution qu'il a honorablement servie, celle de la philologie romane et française. En appréciant la place du professeur Banaru dans la configuration des penseurs de son domaine, on va le replacer dans le grand courant de pensée qui, depuis l'Antiquité, s'interroge sur les rapports entre la langue, la nature et la culture (*culture* dans le sens cicéronien de *cultura mentis*, de culture intellectuelle).

Présence marquante sur la scène universitaire de l'espace soviétique et post-soviétique, le professeur Victor Banaru lançait toujours à soi-même et aux autres des épreuves de difficultés et des provocations d'ordre scientifique et humaine. Nous tous, ceux qui avons été ses disciples, l'avons connu à l'étape des approfondissements des concepts, de la systématisation de la démonstration, du raffinement des arguments. La distance dans le temps a imprimé sur la rétine une personne avec un fort dosage de personnalité, un intellectuel-artiste toujours entre l'hésitation et l'affirmation, se déplaçant entre la logique et la poétique, partant de la philosophie pour arriver à la grammaire ou de la syntaxe pour arriver à la métaphysique. Il prenait l'initiative de repenser, à compte propre, les catégories de la linguistique avec leurs projections profondes dans d'autres champs sémiotiques.

On va retenir, avant tout, un certain tempérament de l'investigation, impétueux et englobant, la solidité d'une théorie-clé qui est celle de la prédictivité, formulée et démontrée d'une façon mémorable. Sa méthodologie était une approfondie, puisqu'elle décatégoriser les concepts pour les recatégoriser ensuite d'une façon différente, comme dans le cas des champs conceptuels (celui de la spatio-temporalité, par exemple) ou celui poématique (comme celui de la métaphore qui est de même inédit).

Pour nous, ses disciples, un paradoxe paraît s'installer quelque fois entre ses fermes convictions systémiques et la façon délicate de les partager avec les autres, surtout avec les jeunes. Avec nous, il n'était jamais autoritaire. Il ne fermait jamais aucune discussion, même si l'ambition du définitif l'animait. Partant du radical, il ne forçait jamais l'argumentation, donnant assez de place à la nuance pour ne pas risquer de forcer l'exercice.

Animé de l'auto-construction plutôt que de son affirmation, il n'a pas eu une carrière de ministre, d'ambassadeur ou de recteur, fonctions qu'il aurait pu sans doute brillamment honoré, faute de sa modestie.

Nationaliste dans le sens non-déformé et patriote dans le sens non-compromis du terme, Victor Banaru a été un penseur non-conformiste, un homme révolté et un intellectuel dans la quête de la vérité. Banaru n'a pas toujours été un homme commode, non plus un homme qui s'adaptait. Un homme qui s'adapte continuellement a toutes les chances de disparaître. Gardant sa verticalité, Victor Banaru s'est assuré notre déférente considération.

Et finalement - une chose décevante - sa fragilité physique devant la mort, mais (allons nous ajouter) non celle métaphysique devant l'éternité. Certains vivent comme s'ils ne vont jamais mourir, les autres meurent comme s'ils n'ont jamais vécu. Ce n'est pas le cas du professeur Banaru. Étranger aux petites mesquineries, regardant toujours plutôt vers l'intérieur que vers l'extérieur, le professeur Banaru reste pour nous le symbole du passage de ce qu'on connaît vers ce en quoi on croit.

Ce sont des leçons à la Victor Banaru que nous pouvons retenir dans leur *apex* inconfondable. Et pour toutes ces leçons d'énergie intellectuelle transcendante, nous vous sommes reconnaissants, professeur Victor Banaru. Il est important que notre mémoire individuelle reconnaissante fasse un effort pour refaire de temps en temps l'exercice de la mémoire collective afin que les réverbérations polyandriques de la personnalité du professeur Victor Banaru, essentialisées dans le temps, restent comme tout ce qui a de la valeur, de la profondeur, de la dignité professionnelle et humaine.

TREI FILE DIN CARTEA VICTOR BANARU

Anatol LENȚA

Universitatea de Stat din Moldova

Sa coutume était d'ajouter aux choses les plus simples des sous-entendus qui s'expliquent à la longue, des sens cachés qui correspondent à des vérités profondes.

Philippe Hériat, *L'innocent*.

Anul acesta, ca și în alți ani, prof. Victor Banaru ar fi intrat la catedră cu permanentul lui zâmbet enigmatic, îmbujorat de plăcerea mersului pe jos de acasă, și-ar fi împrăștiat memoria și inima răsfoindu-și notițele pentru ora care venea, ar fi mers în sala de studii, și-ar fi expus teoriile despre limbă și gândire, propoziție și frază, despre L. Tesnière și J. Dubois, iar la orele practice ar fi explicat *la fameuse concordance des temps, les terribles emplois du Subjonctif et les horribles règles de l'accord du participe passé, phénomènes qui ont fait certaines de nos étudiantes verser de très chaudes larmes de jeunes filles, des larmes pures comme l'eau fraîche d'une source de nos chères Carpates*, ar fi trăit împreună cu colegii ambianța creată de predecesorii săi, profesorii șefi de catedră Gr. Cincilei și A. Makarov, iar în sălile de studii ar fi simțit încă și încă o dată că este așteptat, că este apreciat de către studenți. La catedră am fi discutat cu toții, colegial dar cu foc, despre studenții care nu prea reușesc, noi toți fiind potoliți din focul nostru profesoral și părintesc de vorba lui liniștitoare și creștinească:

- Hai că la urma urmei vor prinde ei la minte...

După ore, ar fi controlat unele teze de licență sau de masterat, ar fi dat consultații... Și la sfârșitul zilei de muncă, istovit dar mulțumit de cele realizate sau – de cele mai deseori – măcinat de momentele mai puțin reușite ale zilei, ar fi mers acasă. Acolo în ambianța nobiliară creată cu multă dragoste timp de mai mulți ani, i-ar fi zâmbit soției Svetlana cu care stătea la straja succeselor și sănătății celor două fete Doina și Mihaela, dar și ale nepoțelilor, după care cătinel, la o oră târzie, ar fi închis după sine ușa dormitorului. Acesta este drumul de rutină al nostru, al unui profesor, drumul care ne duce departe, ne permite să ne realizăm potențialul implicat în noi de părinți, de neam, de Cel de Sus.

La această vârstă de 75 de ani, când toate așteptările, năzuințele și aspirațiile au devenit doar amintiri, Victor Banaru ar fi aruncat o privire retrospectivă asupra celor trăite și trecute în negura timpului, și-ar fi trecut palma cu mișcări line și mângâioase peste firicelele de păr de la tâmple, cu nevinovăție încărunchite de-a binelea, și ar fi zis cu o jumătate de voce:

- Aceasta este scumpa, iminenta și nemiloasa rutină turnată în zile, în luni, în ani, aceștia rămânând fulgerător în urmă; această nemiloasă rutină îți mușcă nesățios și necruțător, îți rupe cu aviditate din inimă, din fizic și le topește văzând cu ochii, lăsând în urmă numai ravagii și trecându-le și pe acestea în neant, în neființă.

În aceste zile, luminat și încălzit de focul înțelepciunii *et enrichi immensément d'un riche savoir-faire, d'un large savoir-être et d'un solide savoir-dire, accumulés le long de ses 75 richissimes automnes moldaves*, prof. Victor Banaru și-ar fi rotunjit opera de lingvist, de om de litere, de pedagog, dar și a omului care a scris mult și competent despre soarta limbii române de la noi, despre propoziție și predicativitate în limba franceză, despre etnie, limbă și politică, ar mai fi generat povestiri, ghidat de temperamentul lui de român basarabean.

Voi încerca în continuare să răsfoiesc rapid dar din suflet, arhiva memoriei și să mă opresc succint la cartea Victor Banaru de unde am selectat doar trei pagini, și anume **Victor Banaru savantul, Victor Banaru prozatorul și Victor Banaru prietenul**.

La prima filă nu intenționez să intru în detaliile teoriilor gândite, concepute și expuse de doctorul habilitat Victor Banaru: cred că nu e momentul, și pe urmă ar fi prea îndrăzneț, prea hazardat din partea mea, cu atât mai mult cu cât cele trei ediții ale Colocviului Internațional consacrat lui Victor Banaru *Conexiuni și perspective în filologia contemporană* organizate de Catedra noastră de Filologie Franceză „Grigore Cincilei” au scris pagini frumoase și pline de conținut despre savantul nostru, au aruncat destulă lumină asupra acelor problematici cărora el le-a consacrat multe nopți de nesomn, problematici rămase mult timp ascunse în multiplele colțișoare ale inimii și erudiției multor savanți romaniști.

Nu intenționez nici să mă aventurez în analize literare ale povestirilor scrise de Victor Banaru: specialiștii nu mi-ar aprecia gestul sinucigaș. Scopul meu *hic et nunc* este să vă vorbesc nu atât despre rezultatul creației banariene, nici despre înălțimile atinse de autorul Victor Banaru, cât despre procesul de creație propriu lui Victor Banaru.

La première page, comme je disais, c'est **Victor Banaru le scientifique**, le savant. Je disais plus haut que je ne suis pas censé vouloir oser essayer de procéder (*j'adore les verbes en cascades, ils forment un joyau d'une rare beauté*), donc, je ne suis pas censé vouloir oser essayer de procéder à l'analyse des dimensions conceptuelles et linguistiques de Victor Banaru: je courrais précipitamment le risque de m'y égarer et de m'effondrer lamentablement. Ce que je veux dire ici c'est faire renaître quelques éléments de la stylistique banarienne de se trouver dans l'empire des livres, de prendre des notes, de



consulter les sources linguistiques. Notons ici seulement le fait que Victor Banaru a soutenu sa deuxième thèse, son doctorat d'Etat quand il n'avait que 39 ans, 39 ans, les amis, et une thèse de docteur d'Etat à plusieurs carats, vous voyez bien! A cette époque il était un des plus jeunes, sinon le plus jeune, docteurs ès lettres dans la linguistique romane de l'ex-URSS. A son âge, il a réussi à faire circuler chez nous et ailleurs aussi un nombre important de concepts linguistiques qui peuvent mesurer la valeur de ses recherches scientifiques dans la linguistique romane, des concepts se rapportant à la prédication, à la structure grammaticale de la

phrase et à la vectorialité et de cette façon il a su ouvrir toutes grandes les portes aux jeunes chercheurs, aux spécialistes en herbe, comme on dit.

Quoi que j'écrive, quoi que je dise de cet homme, je suis toujours dominé par les souvenirs que je garde de lui, quelques lointains qu'ils soient dans le temps. Aussi faut-il vous redire que je pense m'accrocher à ce qui me relie aux moments où nous étions presque chaque jour ensemble, où nos enfants étaient encore petits et que nous bravions résolument les vagues écumantes du quotidien, formées ces vagues de petits ennuis qui étaient alors énormes à nos yeux, quand nous les deux, mais chacun à son hauteur, nous attendions que jaillisse l'étincelle divine de la création, qu'apparaisse l'idée comme un feu sacré mis à la base d'une monographie, d'un article, d'un cours théorique devant les étudiants, l'idée venue des tréfonds de notre cœur, de tout notre être, ou, comme le dit admirablement J. Prévert, nous attendions que l'oiseau entre dans la cage. *Et quand il est entré, fermez doucement la porte avec le porte-plume, et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter ... C'est formidable !*

... Je le vois encore dans la salle de lecture, spacieuse, brillamment éclairée, de la fameuse Bibliothèque des Littératures Etrangères de Moscou où nous les deux, on préférait travailler. Je le

vois devant une pile de livres dont la moitié était ouverts. Lui, il terminait sa troisième année de préparation de son doctorat, moi, je ne faisais que commencer ma première année. Je le vois lire dans un livre, puis dans un autre, puis encore regardant devant lui sans observer qui que ce fût, quoi que ce fût. Quelques moments après, il se mettait à écrire d'une plume rapide, fiévreuse, alerte et sûre, puis il reprenait la lecture, puis encore il reprenait l'écriture...

A doua pagină pe care o deschid acum a cărții Victor Banaru este pagina denumită **Victor Banaru scriitorul**.

După cum știm deja, Victor Banaru a scris un șir de povestiri, înmănuncheate post-mortem în culegerea *Gust de mătrăgună* [1, 1998]. Acestea sunt povestiri scrise în limba română și limba franceză, în limbile care l-au ridicat la înălțimile unui om de valoare, a unui adevărat cavaler al cuvântului. El a dovedit, așa cum zice acad. Mihai Cimpoi, că a fost un savant cu har de povestitor, și că „a aparținut culturii române și deopotrivă culturii franceze, pe care a cunoscut-o atât de bine”. În scrierile sale, el a reușit să adune spornic fapte, întâmplări, gânduri din viața proprie, trăgând concluzii valoroase, cu mare bătaie, vărsându-le conținutul în cuvinte, legând și dezlegând aceste evenimente, îmbogățindu-le cu freamătul cugetului și conjugând întâmplările, fenomenele cu ritmul inimii sale, dându-le strălucire și dănuire, trecându-le mai apoi în texte, în povestiri captivante, țesute ca pe un război de țesut cu fire de urzeală, urzeala fiindu-le dragostea și nedragostea, bucuria și tristețea, trăirea și retrăirea, curajul și lașitatea, bunătatea și răutatea, frumosul și urâtul, dumnezeiescul și pământescul, toate acestea transpărând elegant și artistic de-a lungul paginilor scrise.

Deseori, când intru la catedră, îmi mai apare și astăzi chipul lui V. Banaru. Merge încet dintr-un capăt în altul al sălii; are privirea în pământ și pasul i se deapănă domol de parcă s-ar strădui să nu calce vreun firicel de iarbă abia apărut din seva pământului. Se oprește din mers, aruncă o privire rapidă prin fereastră, schimbă locul unui ghiveci, își reia mersul măsurat, pe urmă ridică de pe biroul său câteva hârtii sau închide o carte, și brusc mișcările i se opresc: a găsit cuvântul care urma să-i întregască și nuanțeze imaginea, să-i dezvolte ideea, să-i înfiripeze forma de exprimare:

- *Unde începe viața? se adresează respectuos stejarul către Pământ.*

- *La capăt de rămurele, la început de rădăcină, peste tot și pretutindeni, răspundea îngândurat Pământul.*

- *În credință și în dorință... îl completă mărinimos Cerul.* [1, p. 63]

Mai apoi, revine la birou, dominat de gânduri, caută ceva prin hârtiile din față, schimbă locul altui ghiveci de pe fereastră pentru a da mai multă lumină floricelei, de parcă încearcă să găsească locul unui cuvânt în propoziție, a unei structuri sintactice într-un enunț, punându-le astfel mai în lumina inteligenței cu valențele ei expresive. Și scriitorul V. Banaru formulează filosofic piatra filozofală:

La langue, n'est-ce pas le Passé à revivre par les mots, n'est-ce pas le Présent à vivre honorablement, n'est-ce pas l'Avenir à scruter et à atteindre ? [1, p. 80]

Ridică enigmatic ochii de pe mormanul de hârtii de natură administrativă care îl țin în chingile rutinei, le dă într-o parte cu indiferență, mă privește fără să mă vadă, își reia mersul cântărit. Apasă cu grijă piciorul stâng care vine de la inimă: a găsit substantivul cu aria semantică convenabilă pentru a fi subiect al propoziției; apasă apoi piciorul drept care vine de la rațiune: a găsit predicatul care îi va încununa propoziția. Și astfel i se încheagă ca prin minune gândul. Apare când trebuie și figura de stil căutată cu atâta dragoste:

Les mots nous y jettent (vers les cieux et dans les vagues de la mer – A. L.), ils nous protègent, nous font sombrer et nous sauvent, nous rendent heureux et nous font verser des larmes. Bref, les mots nous font vivre. [1, p. 79]

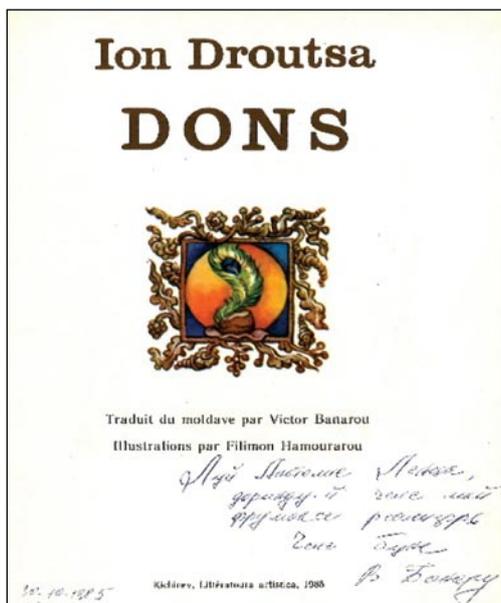
Victor Banaru a însușit temeinic lecția venită de la moși-strămoși că „omul trebuie să fie un artist al muncii”, și așa cum zicea Lucian Blaga „cine nu a învățat arta muncii, acela nu a făcut nici cel dintâi

pas spre fericire. Noblețea muncii atârnă numai de sufletul cu care ne apropiem de ea. Și arta muncii e poate singura artă pe care ar putea-o învăța orișicine – de aceea seamănă așa de mult cu ceea ce se numește religia”.

Și acum cea de **a treia filă a cărții** Victor Banaru, și anume **Victor Banaru prietenul**.

On ne peut tout seul garder la foi en soi-même. Il faut que nous ayons un témoin de notre force, quelqu'un qui marque les coups, qui compte les points, qui nous couronne au jour de la récompense.
(Fr. Mauriac)

... Și acest cineva îți poate fi doar prietenul...



Sosit de pe meleagurile militariei, tinerelul și frumușelul Victor Banaru a tras în gazdă la Bălți, la fostul coleg de grupă studentească Valentin Jitaru. Și aici mă văd luminat de fraza înțeleaptă a lui André Maurois care convine perfect acestor doi prieteni: *Le plaisir de discuter, de faire des projets a cimenté une amitié que ni la raison ni le coeur n'ont fait qu'affermir.*

Și tânărul de numai 25 de ani, alături de prietenul Valeriu Jitaru a știut să profite din plin de simțirea românească a doamnei Liuba Jitaru, mămica viitorului de atunci și prezentului profesor Valeriu Jitaru, de eleganța ei comportamentală, de căldura sufletului matern și astfel s-a fortificat prietenia acestor doi tineri.

Astăzi printre cărțile de pe biroul prof. Valentin Jitaru găsim *Le Petit Larousse, Le Dictionnaire sûr, complet, indiscuté, Le Dictionnaire parfait*, dicționar dăruit de Victor Banaru care sosise pe atunci din Guineea, unde fusese un an de zile interpret.

Astăzi, Victor Banaru ar fi printre primii să se bucure de realizările prietenului Valentin Jitaru, de minunatul său *Dicționar de greșeli uzuale* care este la a doua ediție, dar mai ales de *Dicționarul enciclopedic Personalități bălțene* pregătit de domnul profesor Valentin Jitaru și care așteaptă deja lumina dumnezeiască la una din tiparnițele de la noi.

Prof. Victor Banaru și prof. Mircea Ioniță... O colaborare prețioasă a doi mari specialiști-romaniști. Unul mai implicit în scrierile sale, altul mai explicit în exprimare. Unul excela prin schițe profunde, altul bria prin propuneri îndrăznețe de noi modalități de abordări originale ale unităților gramaticale. Unul avea simțire teoretică mai degrabă paradigmatică, altul avea latitudini atât paradigmatică cât și sintagmatică. Ambii au făcut traduceri valoroase de povești românești; ambii au lărgit simțitor spațiile sintaxei franceze: astăzi e greu să faci o analiză savantă a structurii gramaticale a propoziției și a frazei fără criteriul algoritmului, fără clasificarea locuțiunilor și perifrazelor verbale franceze, propuse de profesorii noștri. Moștenirea lingvistică și literară lăsată de acești doi savanți români ne înobilează și ne obligă în aceeași măsură. Ne obligă să fim și mai sensibili la frumusețea limbilor pe care le vorbim și le studiem.

Printre prietenii-prieteni ai prof. Victor Banaru îl putem numi cu siguranță și pe Vasile Sârghi, profesor de limba franceză în satul Hrușova al Criulenilor. Colegii noștri de la Catedra de filologie franceză “Grigore Cincilei” știau că absolvenții prof. Vasile Sârghi care veneau să concureze la noi la facultate erau foarte bine pregătiți și pe parcursul a celor cinci ani de studii erau mereu printre primii. Prof. Vasile Sârghi cunoștea nu numai secretele predării limbii franceze; el știa și să deschidă cu măiestrie lacătele structurării frazei franceze; el mai cunoștea în profunzime și toată tehnologia vinului nostru moldovenesc, pe care am avut fericirea să-l apreciez nu o singură dată, vin înobilat, bineînțeles, de sărmăluțele aburinde din foi de viță-de-vie preparate de doamna Nina Sârghi la cuptorașul încins de

lângă nukul cel rotat, doldora de roadă. Vasile Sârghi, mândru de băutura divină a lui Bacchus și a lui Dionysos, o turna împărătește din ulcioraș, un vin ghiurghiului care face în pahare mărgelușe atunci, când stăpânul îl toarnă din toată inimă. Și vinul lui ghiurghiului era răcoritor după primul pahar, îmbietor după al doilea și-ți lua mințile după cel de al treilea pahar.

Voi zice întorcând și această filă a cărții Victor Banaru că au trecut deja 19 ani de când a plecat dintre noi pedagogul și prozatorul, savantul și cetățeanul, amicul și colegul Victor Banaru. Au trecut ani și ani, dar a rămas în inimă și în amintiri ambianța de stimă și apreciere care se crease între prietenii lui, de sinceră bucurie a fiecăruia pentru succesele obținute de fiecare, pentru realizările în viață a fiecăruia, pentru bucuria de a simți umărul, sprijinul și prezența fiecăruia. Un alt mic fragment din amintirile mele despre Victor Banaru.

Nous sortions un jour, Victor et moi, de notre bâtiment après la troisième leçon. Nous descendions la rue un peu fatigués. On marchait sans trop nous dépêcher. Il marchait encore plus lentement que moi, la tête penchée, tout droit, l'air absent. Ce n'était pas difficile de deviner qu'il était assailli d'un tourbillon de mots: des mots qu'il allait dire, puis écrire, des mots qu'il aurait dû dire et écrire et qu'il n'avait pas encore dit ni écrit; on sentait clairement, dans les pas qu'il faisait, le poids agréable du dit et du non-dit, le poids agréablement lourd des mots chargés de multiples significations et nuances stylistiques, le poids vivifiant des phrases qui se bouscuaient dans son cœur pour expliciter ses pensées.

Victor continuait à marcher posément, comme s'il voulait laisser les notions trouver elles-mêmes leur forme d'expression et les idées s'ordonner d'elles-mêmes dans des phrases et les phrases se structurer dans des textes...

Au début furent les mots. Nous sommes venus après. Nous venons toujours après... [1, p. 65]

Et toutes les fois que je me trouve dans cette rue, à cet endroit, je cherche fébrilement l'image de l'homme qui vit en créant et crée en vivant, l'image de l'idée qui prend corps dans le rythme des pas mesurés de son créateur.

Pentru mine, a scrie sau a vorbi despre Victor Banaru este pe cât de ușor, pe atât și de greu.

Ușor, deoarece l-am avut tot timpul *înaintea* mea, înainte și la propriu și la figurat, și aceasta pe parcursul a multor ani, reușind uneori o mică apropiere în planul realizărilor, dar fiind mereu *după* dânsul. Am mers mult timp împreună, am văzut multe împreună, ne spuneam păsul, ne ceream părerea asupra cutărui sau cutărui eveniment de la noi, asupra cutărei sau cutărei decizii. Pot spune cu tărie că drumul pe care mergea



Victor Banaru era plin prin însăși personalitatea lui, și m-a îmbogățit enorm de-a lungul vieții, fapt pentru care mă voi gândi cu căldură bărbătească la numele și realizările lui, și-i voi simți permanent absența.

Il m'est en même temps difficile d'écrire et de parler de mon collègue, de mon chef de chaire, de mon ami avec qui j'ai partagé un grand morceau de pain et goûté un petit verre de vin, parce que je suis à chaque fois guetté par la pensée traîtresse que je ne pourrai point pénétrer profondément le contenu du livre de sa vie, que je ne saurai choisir le mot convenable et n'arriverai pas à le situer dans le contexte nécessaire, à le concorder avec les dimensions de sa personnalité, que je ne serai pas en mesure de choisir les moments pertinents de son activité si variée, si nuancée et si correspondant à la réalité que nous vivions. Mais je garde toujours vivant et toujours frais l'espoir que nous allons, tous ici présents, célébrer ses 80 ans, puis ses 85 ans, puis ses 100 ans, et donc j'ai tout mon temps devant moi pour réussir à me pencher artistement et avec encore plus de compétence sur ce que je sais de Victor Banaru et sur ce qui m'a échappé aujourd'hui.

Bibliografie :

1. BANARU, V. *Gust de mătrăgună*. Chișinău : Prut Internațional, 1998.

LA LANGUE COMME INSTRUMENT POLITIQUE

Victor BANARU

Université d'Etat de Moldova

L'Union soviétique en tant que telle n'a pas existé. Elle n'a tout d'abord pas existé comme conscience nationale étatique unique, due au poids et à la diversité des fonctions de la langue russe dominante et des autres langues des peuples asservis. Le passage à une autre forme d'organisation sociale ne signifie pas le changement implicite des relations interethniques et par conséquent, ni la « Révolution d'Octobre », ni la proclamation de « l'U.R.S.S. » n'ont apporté la liberté aux peuples asservis par la Russie ; celle-ci restant un empire-prison, juste dénommé autrement. Or, dans tous les empires, la langue des conquérants a été et reste un des moyens essentiels de contrainte avec pour objectif final la destruction des peuples soumis comme entité ethnique, et en premier lieu, de leur langue – vecteur essentiel du patrimoine national.

Et si dans les empires précédents (y compris sous l'Empire tsariste) la politique de la contrainte linguistique était élaborée et appliquée seulement au niveau des détenteurs du pouvoir pour redescendre ensuite au niveau des couches populaires et être étendue, au cours des siècles, sans succès parfois ; celle sous l'empire « socialiste » est conçue immédiatement avec la « Révolution d'Octobre » et par la réalisation ultérieure de la soi-disante politique nationale léniniste largement professionnelle et accélérée. En même temps, l'appréciation des valeurs générales, y compris de la langue, est reléguée au niveau de l'individu inculte, mais située en position de classe. Les conséquences sont non seulement la destruction progressive du potentiel intellectuel et créatif, l'idéologisation et la dévalorisation de la science et de la culture, l'abrutissement de la société, mais aussi la formation à grande échelle d'un nouveau type de mentalité : moniste et exclusive. L'internationalisme unilatéral et le monolinguisme sont élevés au rang de politique d'Etat tandis que leur promotion forcée devrait mener au mépris avéré, à la haine sociale envers de tout ce qui n'est pas russe et par « amnésie » massive, à un amalgame des langues, des cultures, et en large, des ethnies, et au final, à leur disparition.

Depuis la nation dominante se détache une caste de missionnaires privilégiés qui ne peuvent s'imaginer la vie que dans le milieu non russe et qui dans la situation d'instabilité politique préfèrent l'exode à l'étranger que le rapatriement. Le militantisme chauvin tout comme l'amnésie ou la russophobie comme réactions naturelles ne sont que des conséquences néfastes d'une maladie de l'humanité qui porte le nom de socialisme en action.

La langue et la construction ethnique et sociale

Etant à la fois origine et fondement de l'ethnie comme groupe humain fondamental, par la genèse, l'évolution, le fonctionnement et la situation, la langue reflète fidèlement les constructions ethniques et sociales conformément à leur intensité et leur durée. Le lexique, les systèmes sonores et prosodiques sont les moyens de refléter de façon spontanée et explicite, alors que les changements grammaticaux sont lents et latents.

La politique linguistique et celle ethnique (nationale) sont seulement deux faces de la même pièce. Le rythme lent des modifications ethniques et linguistiques dénote leur aspect naturel, tandis que la spontanéité en atteste leur brutalité révolutionnaire et forcée. Un exemple peut être apporté (1), celui de l'assimilation de l'ethnie et de la langue latine à d'autres ethnies et langues, donnant des ethnies et des

langues romanes, ou encore (2) l'assimilation des ethnies et des langues minoritaires à celle dominante sous l'empire russo-soviétique et la tendance vers la disparition, voire la disparition même, sur une période de quelques décennies seulement (carélien-finnois par exemple). Dans le premier cas nous observons la symbiose, puis l'amalgame au fur et à mesure des deux éléments, avec certaines tendances déterminées par le niveau de développement de la culture et de civilisation des ethnies cohabitant. Dans le second cas, nous attestons la dévalorisation et le dysfonctionnement d'une seule ethnie avec la perte de toutes les attributions essentielles (la langue, le folklore, la mythologie, la culture, l'histoire, la civilisation ou, en un mot, la mémoire sociale). D'un moyen de communication, la langue de l'ethnie dominante se transforme en instrument d'oppression et de destruction de l'ethnie asservie, parce que détruire la langue signifie détruire l'ethnie et vice-versa. La langue de l'ethnie dominante perd sa fonction de communication, en lui donnant la priorité et prépondérance à la fonction d'information. La soumission de l'ethnie dominée est cependant élevée au rang de politique d'Etat, la communication morale ancestrale devenant caduque, la descendance physiologique comptant uniquement, tandis que le mensonge devenait le trait immanent dans la communication individuelle interethnique. Sur le plan des politiques nationales et linguistiques et par le prisme de la corrélation philosophique objectif / subjectif, de l'opposition logique vérité / mensonge et de l'opposition psychologique sincère / non-sincère, la langue russe est devenue la langue la plus mensongère.

Les fonctions du langage

La langue naturelle comme système se trouve en perpétuelle corrélation et/ou interaction, dès sa genèse, avec tous les systèmes accessibles à la curiosité humaine, de la plus élémentaire (la molécule, disons par convention) jusqu'à la plus complexe (le cosmos par exemple), pour certains systèmes la langue étant soit séparément soit simultanément, *source* (la linguistique, la gnoséologie, les systèmes éthiques), *résultat* (la linguistique, la culture, les systèmes esthétiques), *objet* (la linguistique, la logique, la psychologie), *indice* (la linguistique, la culture, l'Etat), *instrument* (tous les domaines de l'activité humaine, ceux-ci ayant à la base un système intrinsèque conceptuel, de contenu, affectif etc.). Déterminer la corrélation et/ou l'interaction conduit inévitablement à l'institution de certaines fonctions, uniques ou superposées. Les fonctions du langage ne devraient pas être réduites, ni à une seule et unique (dans le marxisme : communicative), ni à trois (dans l'école fonctionnelle française : communicative, expressive, esthétique), ni à six (selon R. Jakobson : référentielle, expressive, conative, phatique, métalinguistique, poétique), celles-ci ne reflétant qu'un aspect-domaine de fonctionnement, une conception, un moment subjectif. Mon but n'est pas non plus de faire l'inventaire définitif des fonctions du langage, ceci peut être réalisé, à mon avis, uniquement après avoir déterminé la nomenclature type de toutes les activités humaines, des spécialités et spécialisations déjà connues, ainsi que de celles à peine perceptibles, qui vont apparaître dans la partie future de l'axe du temps. Je vais seulement faire une modeste tentative de spécification et de hiérarchisation des fonctions essentielles du langage, partant de l'opposition primaire / secondaire et tenant compte de l'orientation du vecteur individuel ↔ social.

1. La fonction primaire serait, selon moi, celle *formative*, le langage étant le moyen inhérent du fonctionnement de la pensée, fait qui se manifeste par l'isomorphisme fonctionnel des formes de la pensée et des formes grammaticales : notion ↔ mot ; jugement, conclusion ↔ proposition.
2. Elle serait suivie par la fonction *d'expression* (matérialisation) du contenu des formes de la pensée, des caractéristiques et des rapports entre elles par les formes du langage.
3. La fonction *communicative*, construite sur la codification, décodification et socialisation de ce contenu.
4. Vient ensuite la fonction *appellative*, reposant sur la destination de ce contenu vers un certain ou plusieurs interlocuteurs.

5. La fonction *phatique*, déterminée par le contact pré-, post- et/ou l'intercommunication entre l'émetteur et le récepteur.
6. La fonction *expressive* résulte du reflet de l'état-intention-émotif-affectif du locuteur.
7. La fonction *pragmatique* se détermine par l'effet de la communication et les réactions suscitées.
8. La fonction *dénotative* (référentielle, représentative) dans le cas lorsque le contenu du langage et réorienté vers le sujet du discours, celui-ci étant d'ordre matériel ou de nature idéale. La structure, comme les autres caractéristiques, tient du domaine du contenu, et non de la forme en tant que telle. Dans ce cas, la dénotation (la référence) devient essentielle pour la compréhension.
9. La fonction *réflexive* résulte de l'inversement du sens du vecteur : contenu de la réalité → contenu du langage.
10. Le reflet du contenu de la réalité fait que le langage devient un stock d'informations, d'où la fonction *informative-accumulative*.
11. Dans sa qualité de porteuse d'informations le langage devient source et instrument de la connaissance et exerce ainsi la fonction *instrumentale-cognitive*.
12. Etant donné que la pensée, la connaissance, l'expression et la communication avec toutes leurs attributions sont motivées socialement (même dans le cas de personnification et de communication avec soi-même), les fonctions du langage peuvent être réduites à la fonction *sociale-constructive*, reflétant l'aptitude du langage à former des groupes sociaux petits et grands (couches sociales, ethnies, Etat, etc.).
13. Dans le cas du vecteur inversé les langages spécialisés, les dialectes, etc. servent pour différencier les groupes sociaux, nous sommes donc en présence de la fonction de *spécification* du langage.
14. Les fonctions *indicateurs* du langage peuvent ensuite suivre : (14) *esthétique*, (15) *poétique*, (16) *biologique*, (17) *philosophiques*, (18) *métalinguistique* et ainsi de suite à l'infini. Si l'inventaire des fonctions du langage n'est pas mon objectif final, je précise toutefois que la plénitude fonctionnelle du langage est la condition de sa viabilité.

Les niveaux de communication

La communication ne peut être réduite au niveau du groupe humain. En réalité elle dépasse le social déjà par le fait de n'être seulement qu'un des processus et résultats des interactions des systèmes du réel, en étant conditionné par leur état et leur compatibilité, tandis que leur nature étant relevante seulement pour classifier l'environnement, le processus, l'instrument et le résultat. Tout état porte un caractère immanent cyclique, de ce fait évolutif, en étant énergiquement accumulatif, impulsif comme par sa manifestation, et sélectif par sa perception / et sa façon d'être perçue. Et si la linguistique a limité la communication au langage humain, la sémiotique a élargi son espace jusqu'à l'impulsion et la perception intentionnée. Les dernières étant purement conventionnelles, le signe avec ses valeurs éventuelles est mis au centre de l'attention, tandis que le réel obtient pour le locuteur / le destinataire l'un pouvant être l'autre à la dimension non syntagmatisée quasi universelle. La typologie de la communication devient épineuse, pour au moins deux raisons : (a) la limite non définie entre les notions « symptôme », « signe », « symbole » : le chant du coq à l'aube, automatique, est symptomatique du résultat de l'interaction astrologique et symbolique en mythologie, tandis que son cot-cot-cot, cette fois intentionné, lorsqu'il appelle une poule pour manger, est communicatif ; (b) la théorie de la communication met au premier plan les moyens de communication, laissant dans l'ombre son contenu et sa nature. Tentons donc d'élaborer une typologie des niveaux de communication et leur interaction, ayant comme point de repère l'instinct, la raison et le sentiment.

- (1) La communication instinctive (la danse des abeilles, la communication sexuelle, y compris celle des humains) est héréditaire, ainsi primaire, toutes les autres étant dérivées et motivées socialement.
- (2) La communication rationnelle a, au moins, quatre subdivisions : (a) ordinaire (lexique fondamental, modèle de grammaire de base), (b) littéraire (langue standard), (c) spécialisée (système de terminologie), (d) philosophique (catégories).
- (3) La communication affective, d'ordre axiologique et amalgamée à celle rationnelle, se manifeste pleinement par le langage artistique.
- (4) La communication spirituelle, d'ordre esthétique, mixte elle aussi, peut former le réflexe face à ce qui est beau ou laid.

L'ethnie, le langage et la politique

Durant tout le parcours de son histoire de « bon voisinage » avec les peuples proches et d'« annexion bénévole » de ceux-ci, selon la terminologie du patriarche Alexei, de réunion des terres russes, la Russie a conduit une politique violente de « dé-ethnisation » et de russification accélérée des peuples asservis. La langue russe devient l'instrument de base pour la mise en place méthodique de cette politique, ayant comme support le soi-disant « caractère russe » inné, qui est, selon moi déterminé (1) par l'esprit destructif du russe (sa barbarie archiconnue), (2) par l'ignorance qui n'est pas uniquement héréditaire, mais aussi souhaitée, voire cultivée, des mesures et des limites entre vouloir et pouvoir (le russe sait seulement qu'il veut) entre le réel et le souhait (pour le russe est réel seulement son désir), entre le personnel et ce qui est étranger (ce qui est à toi est aussi à moi), (3) par l'insolence proverbiale, (4) par son intolérance linguistique (il ne pense d'une manière normale qu'en russe), (5) par l'idée fixe de suprématie de l'ethnie russe, de l'unicité irremplaçable et par la grandeur du russe. La culture et le niveau de développement de la civilisation ne sont pas considérés dans cette politique au premier plan, comme c'est le cas, par exemple, pour la France dans ses relations avec ses colonies, mais ne sont qu'un paravent de parade. L'idée de suprématie de l'ethnie russe est élevée au niveau de la politique d'Etat, médiatisée et inoculée par contagion à tous ceux désireux de ne pas être comme les autres. Le chauvinisme devient la norme et la langue russe devient la langue de la contrainte nationale, la langue de l'avilissement et de l'annihilation de l'ethnie non russe, la langue du mensonge et de l'hypocrisie dans la communication interethnique, la langue du feu et de l'épée, la langue des privilèges nationaux. Le Russe est perçu avant tout comme russe et seulement après comme homme, même dans les territoires « purement » russes. Les cas lorsque le Russe connaît la langue des dominés et aborde avec respect la culture, l'histoire et le mode de vie sont considérés comme des anomalies et obstacles « antidémocratiques » au processus de russification, la communication interethnique devant, conformément aux lois non écrites de son occupation, être unidirectionnelles : injonctive dans le cas « d'amitié » russo-ethnique locale (entre le loup et les brebis), servile pour « l'amitié » ethnie locale – russe (le lapin avec le loup), affiliée (le troupeau, la volée, le troupeau, l'haras, etc. d'esclaves « égaux ») à la disposition, la volonté et les largesses « du grand frère ». Le système de fonctionnement de la politique nationale et linguistique russe devient fermé, mais il conduit à la formation dans les territoires occupés d'une caste sociale de supra-russes avec une mentalité de dieu qui voit tout, omniscient et tout-puissant. Faisant, dans la course aux privilèges nationaux, la navette d'un territoire conquis à l'autre – auquel il lui est donné de façon métaphorique le nom de république, et non pas entre les territoires récemment accaparés et la vieille Russie, ceux-ci arrivent à se former la mentalité de supériorité ethnique, de leader spirituel pour les masses populaires non russes et même russes, se passant pour être « envoyés de Dieu » dans l'incarnation russe, s'accordant une prééminence sociale même face aux russes de la métropole et du droit des créateurs de destins, même par la violence la plus cruelle.

Dans leurs tentatives véhémentes de « dé-ethniser » ses dominés, ceux-ci perdent leurs racines nationales, se « dé-ethnisent » eux-mêmes, s'éloignent de leur jeune mais déjà riche culture. La

langue russe reste pour eux l'unique attribut de l'ancienne appartenance nationale et l'instrument pour les privilèges et l'existence. La langue de la contrainte n'échappe cependant pas non plus dans les territoires occupés à des mutations. Au cours de l'interférence linguistique avec les langues des autochtones, elle s'altère et, en fonction du niveau de développement de la civilisation autochtone, de la résistance de leur langue et de leur culture, ses fonctions sont réduites au minimum, pouvant être influencée jusqu'à devenir étrangère à elle-même et disparaître complètement. Ceci dépend aussi dans la plus grande mesure, sans être définitive, du niveau de l'amalgame avec la caste des suprarusses dans un territoire donné de la caste-marionnette dé-ethnisée des autochtones qui sert comme roue de transmission des injonctions de l'occupant. L'intensité de la politique nationale et linguistique russe est déterminée dans tel ou tel territoire exactement par la vitesse de rotation de cette roue. Le zèle de servitude des marionnettes dirigeantes en Biélorussie et en République carélo-finnoise a ainsi conduit à la russification complète et rapide de ces territoires. Grâce aux mêmes roues d'ailleurs, la politique nationale et linguistique russe a connu certains succès certes, mais aussi sa faillite. Ainsi, la roue, et pas seulement la roue, a répondu au mensonge et à l'hypocrisie de la langue russe – avec l'habileté de la langue arménienne, et aux brutalités de la langue russe – avec le courage de la langue tchéchène, à l'insolence de l'ethnie et de la langue russe – avec dignité froide le lituanien, le letton et l'estonien. En dépit des théories linguistiques, des déportations et anéantisements en masse des autochtones, de la culture de la haine de sa propre nation, la politique nationale et linguistique russe n'a pas non plus atteint en Moldavie le but escompté, avec toutes les préjudices qui en résultent. Bien que déplorable, la situation linguistique en Moldavie n'est pas désespérée et a des chances de gagner. Mais ceci va se produire seulement lorsque la langue roumaine va alors occuper la place qui lui est due, lorsque les arrivants vont se connaître, se sentir et être perçus d'abord comme des humains avant d'être Russes, Gagaouzes, etc., lorsque les problèmes de la langue et de la culture ethnique vont sortir de l'orbite des politiques, lorsqu'ils seront tout d'abord objet de la culture. La langue roumaine a survécu, quoique sur un chemin épineux et sinueux, son devenir est difficile, les pertes ont été et restent toujours lourdes. Crainte par le turc, haïe et mordue par le russe hypocrite et vorace, la langue roumaine – Dame martyre, et âme noble du peuple – a survécu malgré des conditions si sombres que personne ne peut lui souhaiter pire ennemis. Elle a survécu et a gagné. Elle va survivre et gagnera.

Traduction : **Hervé DUPOUY, Doïna BANARU** (2011)

PROFESORUL VICTOR BANARU – DISTINS LINGVIST ȘI FILOZOF AL LIMBAJULUI UMAN

Ion DUMBRĂVEANU

Universitatea de Stat din Moldova

Résumé: Dans cet article on insiste sur la conception originale du prof. Victor Banaru visant l'approche et la recherche des faits glottiques liés à la sémantique et à la structure de la phrase. L'auteur a soumis à une critique constructive et cohérente la conception de l'approche unilatérale de la sémantique de la phrase par les grammairiens-syntaxologues du pays et de l'étranger, en proposant une nouvelle conception sur l'approche et la recherche des faits de langue liés à la syntaxe de la phrase, une approche globale qui prend en compte à la fois la corrélation de la sémantique avec le dénotatum, ainsi que de sa corrélation avec le signifiant. En même temps, on a voulu souligner que le professeur V. Banaru a développé et lancé un concept original qui a trait à la philosophie du langage humain. Étant donné le caractère universel de la langue et, respectivement, l'universalité du langage humain, conçu comme un outil qui couvre (assure) tous les domaines de l'activité humaine, l'auteur lance la thèse audacieuse que les fonctions de la langue sont pratiquement illimitées et qu'elles ont un caractère de classe ouverte, juste comme les activités humaines. En d'autres termes, entre ces fonctions il y a un isomorphisme à caractère universel.

Mots-clés: sémantique, structure, phrase, dénotation, signifiant, fonction, isomorphisme, philosophie du langage.

Profesorul Victor Banaru s-a format ca savant în spiritul școlii lingvistice franceze și al gramaticii ex-sovietice a textului. Deși preocupările științifice ale profesorului Victor Banaru s-au axat pe teoriile tradiționale și moderne care țin, în primul rând, de domeniul lingvisticii generale, investigațiile propriu-zise ale savantului au fost orientate cu preponderență spre cercetarea semanticii și structurării formale a propoziției (îndeosebi, pe bază de material faptic francez). Savantul a știut să asimileze cele mai performante concepții și teorii – tradiționale și moderne – și să le aplice în mod constructiv și creativ, venind cu noi idei originale și inovatoare în lingvistica noastră. Astfel, de la gramatica tradițională franceză savantul a preluat și a aplicat cercetarea propoziției prin prisma raționalismului și logicismului francez preconizat de Gramatica și Logica de la Port-Royal; de la școlile gramaticienilor moderni - concepția unei sintaxe comunicativ-dinamice și a unei gramatici generative și transformaționale.

Un loc aparte în investigațiile distinsului savant ocupă concepția nivelului de analiză a fenomenelor de limbă cercetate. În acest sens, teza mică (de doctor în filologie: „*Considerații asupra nivelului de analiză a construcțiilor de cauză și efect*”, Moscova, 1971) poate fi considerată o lucrare-punte spre operele majore ale savantului. Deja în această lucrare savantul și-a creat și fundamentat o concepție proprie de analiză a faptelor glotice, concepție care avea să-și găsească o dezvoltare și aplicare în cercetările ulterioare ale savantului. Delimitarea „nivelul structurilor de adâncime – nivelul structurilor de suprafață” permite, în opinia autorului, comasarea și cercetarea diferitelor structuri sintactice în cadrul unui conținut semantic comun, adică în baza unui invariant semantic comun. Concepția în cauză și-a găsit o aplicare magistrală la examinarea la diferite niveluri și din diferite puncte și unghiuri de vedere a corelației tipurilor semantice ale propozițiilor și a valorii (semnificației) motivante și motivate ale acestora. Menționăm, totodată, că deja în teza mică de doctorat despre care am pomenit mai sus, teză, elaborată sub îndrumarea științifică a ilustrei cercetătoare L. Ilia, se conțin

implicit sau explicit elemente de abordare logico-filozofică a faptelor glotice cercetate, adică și prin prisma filozofiei limbajului uman.

În lucrarea de vîrf a savantului „*Problematika structurii semantice și formale a propoziției*” (Teza de doctor habilitat în filologie, Kiev, 1981) savantul și-a creat o concepție proprie și originală de abordare și cercetare a faptelor ontologice ce țin de semantica și structura frazei. Autorul a supus unei critici constructive concepția abordării unilaterale a semanticii frazei de către gramaticienii-sintaxiști din țară și de peste hotare, propunând o nouă concepție de abordare și cercetare a entităților glotice ce țin de sintaxa propoziției – o abordare complexă a acestora, adică, o abordare care să țină cont atât de corelația semanticii propoziției cu denotatul, cât și de corelația acesteia cu semnificatul și semnificantul (structura frazei, aceasta fiind concepută ca un semn lingvic).

Un loc aparte, central, în cercetarea semanticii frazei și a entităților lingvice ce țin de aceasta ocupă în lucrarea dată în concepția elaborată de către autor a orientării logico-temporale a legăturii (raportului) unității sau entității ontice cercetate. Concepția în cauză este desemnată de către autor prin termenul de *vectorialitate*. Pornind de la acesta (de la conceptul de *vectorialitate*), motivarea conținutului propoziției se stabilește în baza orientării logico-temporale a legăturii glotice și extraglotice a construcției sintactice. În funcție de modul abordării și examinării tipurilor de manifestare și de relații ale faptelor lingvice se stabilesc, respectiv, trei tipuri de vectorialitate – directă, inversă și bilaterală. Autorul a lansat și argumentat o concepție și o teorie *sui generis* de tratare a fenomenelor și entităților glotice, acestea fiind interpretate și prin prisma unor categorii și termeni ce țin de domeniul matematicii (geometriei). Astfel, raporturile sintactice intercomponentiale la nivelul frazei complexe sunt interpretate drept niște scheme geometrice prin intermediul raporturilor dintre părțile (laturile) unui dreptunghi, fapt care permite 1) să reprezentăm dimensiunea frazei fără a se ține cont de adâncimea acesteia; 2) să se determine orientarea și numărul relațiilor vectoriale, care contribuie la formarea frazei complexe și 3) să se țină cont de nivelul și orientarea treptelor de construire și complexitate a frazei.

Acest tip de analiză permite să se conceapă propoziția complexă nu numai ca un sistem cu relații (în concepția lui T.Lomtev), ci și ca un sistem și relații, iar amplasarea dreptunghiului permite să se releveze integrarea pe etape a componentelor (părților) frazei complexe. Pe de altă parte, volumul și tipul complexității permit să se determine nu numai tipul de gândire a locutorului, ci și caracteristica stilistică a propoziției.

Astfel, în concepția profesorului Victor Banaru, propoziția reprezintă o unitate complexă din punct de vedere al vectorialității generale și al semnificației, precum și sub aspectul vectorialității părților componente. În aceasta (în propoziție) se îmbină în mod dialectic concretul și abstractul, materialul și idealul, raționalul și emoționalul, lexicalul și gramaticalul.

Mai sus, menționez că deja teza mică de doctorat a omagiatului conține elemente de abordare filozofică a faptelor de limbă. Or, acest lucru s-a manifestat din plin și mai evident în ulterioarele cercetări științifice ale autorului, mai cu seamă într-un articol de sinteză publicat în 1994 cu titlul „*Funcțiile limbii*”. Reieșind din caracterul universal al limbii, adică, al universalității limbajului uman, privit (conceput) ca *instrument* care acoperă (deservește) toate domeniile activității umane, autorul lansează temerara teză, conform căreia funcțiile limbii sunt practic nelimitate, adică au un caracter de clasă (sau categorie) deschisă, la fel ca și activitățile umane. Cu alte cuvinte, între acestea ar exista un izomorfism de natură universală. Autorul constată că numărul funcțiilor nu ar trebui reduse la una – *comunicativă*, preconizată de marxism (în opinia autorului), nici la trei – *comunicativă*, de *expresie* și *estetică* (în concepția școlii funcționale franceze) și nici la șase – *referențială*, *expresivă*, *conotativă*, *fatică*, *metalinguală*, *poetică* (la R.Jakobson).

Cu un fel de de prudență și, totodată, cu o înțeleasă modestie, autorul ține să sublinieze că scopul său nu e de a stabili inventarul definitiv al funcțiilor limbii, deoarece acesta ar putea fi finalizat doar după determinarea nomenclatorului tipizat al tuturor activităților umane, al specialităților și

specializărilor, inclusiv al celor de abia intuite sau al celor care vor apărea pe partea – viitor a axei timpului.

În continuare, autorul încearcă să facă doar o modestă specificare și ierarhizare a funcțiilor de bază ale limbii în baza opoziției primar/neprimar, și, totodată, ținând cont de orientarea vectorială individual == social. Autorul enumeră, printre cele de bază, 19 funcții ale limbii (inclusiv cele preconizate de R. Jakobson și de școala funcțională franceză), precum urmează:

1. Conform autorului funcția primară a limbii este cea *formativă*, dat fiind că limba servește ca mijloc inerent de funcționare a formelor de gândire, acesta manifestându-se prin izomorfismul funcțional al formelor de gândire și formelor gramaticale: noțiune == cuvânt; judecată.
2. Urmează funcția *expresivă* (materializată) a conținuturilor formelor de gândire (inclusiv a caracteristicilor și raporturilor dintre acestea) .
3. Funcția *comunicativă*, care se realizează prin codificarea, decodificarea acestui conținut (v. p.1).
4. Funcția *apelativă* care se datorește orientării acestui conținut spre un anumit sau anumiți vorbitori.
5. Funcția *fatică* realizată prin contactul pre- și/ori intercomunicativ între adresant și adresat.
6. Funcția *expresivă* ce ține de reflectarea stării-intenției emotiv-afective.
7. Urmează funcția *pragmatică*, determinată de efectul comunicării și al reacției la aceasta.
8. Funcția *denotativă* (referențială, reprezentativă) care se realizează în cazul când conținutul limbii e reorientat spre obiectul vorbirii, ultimul fiind de ordin material sau de natură ideală.
9. Funcția de *reflectare* care rezultă din inversarea sensului vectorului: conținutul realității → conținutul limbii.
10. Funcția *informativ- acumulativă*, determinată de reflectarea conținutului realității care face ca limba să devină un stoc de informații.
11. Funcția *instrumental-cognitivă*, care își are explicația în faptul că în calitatea de purtător de informație limba devine sursă și instrument al cunoașterii.
12. Urmează funcția *social-constructivă* care, conform autorului, se explicitează prin faptul că gândirea, cunoașterea, exprimarea și comunicarea cu toate atributele ei sunt socialmente motivate (inclusiv și în cazul personificării și comunicării cu sine însuși). Funcția dată, reflectă, în fond, aptitudinea limbii de a forma grupuri sociale mici sau mari (pături sociale, etnii, state etc.).
13. Funcția *specificatorie* care, în opinia autorului, se manifestă în cazul vectorului inversat, când limbajele specializate, dialectele, etc., servesc pentru a diferenția grupurile sociale.

În continuare, autorul mai enumeră încă 6 funcții ale limbii, fără, însă, a le specifica, precum urmează: (14) *indicatorie*, (15) *estetică*, (16) *biologică*, (17) *filozofică*, (18) *poetică*, (19) *metalinguală*, și tot așa până la infinit.

Cu titlu de concluzie, autorul ține să menționeze, că deși inventarierea funcțiilor limbii nu este scopul său final, socoate, totuși, că „plenitudinea funcțională a limbii este condiția viabilității ei”.

Revenind la funcția *apelativă* care, conform prof. Banaru, ține de orientarea conținutului spre un *anumit* sau *anumiți vorbitori* (subl. n.), mi-am amintit de intersubiectivitatea și alteritatea limbii ca funcție comunicativă preconizată de marele lingvist al secolului, conaționalul nostru, Eugeniu Coșeriu, care formulează această idee în felul următor:

„Eu formulez problema astfel. Mai întâi fac distincția între două tipuri de comunicare: între a comunica *ceva despre ceva* și a comunica *ceva cu cineva*. De obicei se consideră că funcția limbajului este de a comunica *ceva despre ceva*. Dar această funcție este secundară și derivată, nu este esențială în sensul că poate lipsi. Putem noi să încercăm să comunicăm ceva, dar dacă celălalt nu înțelege, atunci comunicarea este falimentară! Vorbirea, limbajul efectiv realizat, este o continuă atribuire a eului. I se atribuie celuilalt aceeași conștiință cu a vorbitorului”.

Din originala afirmație citată mai sus, care ține de esența sau, mai exact spus, de chintesența limbajului uman (sub aspect strict filozofic), constatăm că profesorul V. Banaru a intuit această funcție primordială a limbajului uman, deoarece la fel ca și geniul lingvisticii contemporane, Eugeniu Coșeriu, pune accentul pe vorbitor(i). Și acest fapt e cu atât mai surprinzător, dacă e să ne gândim, că profesorul V. Banaru nu a avut cum să cunoască pe la începutul anilor 90 ai secolului trecut opera lingvistică și filozofică coșeriană, care nu ajunsese încă să fie cunoscută în Basarabia înstrăinată.

Bibliografie:

1. BANARU, V. Funcțiile limbii. În: *Probleme de lingvistică, știință literară și didactică: Materialele conferinței științifice*. Chișinău, USM, 1994, p. 12-13.
2. COȘERIU, E. *Prelegeri și conferințe*. Institut de Filologie „A. Philippide”, Iași, 1992-1993.
3. BANARU, V. Выражение причинно-следственных отношений в простом и сложном предложениях современного французского языка. În : *Учен. записки Кишинев. гос. ун-та*. т. 115. Кишинев : КГУ, 1971, стр. 3-17.
4. BANARU, V. О понятии векториальности. În : *Научная конф. проф-преп. состава Кишинев. гос.ун-та по итогам науч.-исслед. работы за 1973 г.: Секция обществ. и гуманит. наук (Тез. докл.)*. Кишинев : КГУ, 1973, стр. 254-255.
5. BANARU, V. *Некоторые вопросы функциональной перспективы предложения: (На материале франц. яз.)* Кишинев : Штиинца, 1976. 64 стр.
6. BANARU, V. Направленность мотивации значения предложения. În : *Современные проблемы романистики: (семантический аспект изучения романских языков)*. Тез. IV всесоюз. конф. по романскому языкознанию. Калинин: Изд. Калин. гос. ун-та, 1978, стр. 43-45.

VICTOR BANARU – LINGVIST, PEDAGOG, SCRITOR, MANAGER ȘI PATRIOT

Nicanor BABÎRĂ

Universitatea de Stat din Comrat

Résumé: *L'article exprime la vision de l'auteur sur la personnalité complexe de Victor Banaru en tant que linguiste (les divers domaines de ses préoccupations scientifiques), professeur (la manière académique et méthodologique), manager (le plus longévif chef de la Chaire de Philologie Française), écrivain (les thèmes majeurs de son écriture en français et roumain), patriote (l'homme dédié corps et âme à la cause noble de sa Patrie historique et actuelle).*

Mots-clés: *personnalité, linguiste, professeur, écrivain, patriote, roumain francophone.*

Moto: Pentru un lingvist relevante sînt legăturile vectoriale – acestea stabilesc dimensiunile unităților semnificative în sistemele limbii și determină modalitățile de studiere a fenomenelor glotice.

Victor Banaru

Lingvistica în extenso trebuie înțeleasă ca o știință ce studiază limba și legile ei de dezvoltare, deci, o știință *dinamică* în spațiu și în timp. În acest context vorbim de lingvistica *sincronică* (descriptivă), *diacronică* (istorică), *generală*, *comparativă*, *matematică* etc.

După Eugeniu Coșeriu “mai mult decît alte științe, *lingvistica* prin natura însăși a obiectului său, trebuie să se miște constant între cei doi poli opuși, ai concretului și ai abstractului: să urce de la constatarea empirică a fenomenelor concrete la abstracțiunea formelor ideale și sistematice și, îmbogățită fiind prin cunoștințele generale dobîndite în operațiunea de abstractizare, să revină la fenomenele concrete, important este să nu se mulțumească cu abstractizarea și să nu rămînă în ea, pentru că înțelegerea intimă a realității limbajului se va putea atinge numai în acest al treilea moment al revenirii la concret”. De exemplu, legitățile fonologice (fonematice) nu pot fi construite fără material concret de fonetică experimentală și contrastivă: *parametrii acustici* în baza oscilografierii și spectrografierii, materialele ce țin de roentgenocinematografiere, palatografiere etc. Profesorul kievean Larisa Scalozub punctează expres că în studierea fenomenelor fonologice punctul de plecare al cercetătorului trebuie să fie *fonetica* cu datele și materialele ei concrete.

Studiind și analizînd lucrările lingvistului Victor Banaru (articole, lucrări monografice, teze, traduceri) ne-am convins argumentat că savantul nostru basarabean a cunoscut cu siguranță *dinamica* și *statica* limbii, problemele ce țin de *concret* și *abstract* în limbă, *filosofia limbajului*, cele ale lingvisticii *generale*, *contrastive*, *sincronice* și *diacronice*, *matematice*, dar și cele ce țin de *sociolingvistică* și *psiholingvistică* etc., inclusiv de discipline de conexiune imediată – *poetică*, *hermeneutică*, *simbologie*, *traductologie*, *literatură*. Mii de tineri studioși și numeroși specialiști în lingvistica generală contrastivă, în semantica sintactică, în teoria textului, în fonetica pragmatică și în alte branșe concrete ale științei limbii beneficiază în continuare de studiile, informațiile lingvistice și de interpretările pe care le conțin lucrările savantului-lingvist Victor Banaru.

Menționăm că prof. Victor Banaru, în lucrările sale, a înveșnicit limbajul patriotismului și libertății, cel al democrației și echității sociale autentice. E un noroc al nostru, al tuturor celor rămași în viață,

că savantul-lingvist a reușit să editeze o seamă de cărți monografice a căror valoare, odată cu trecerea timpului, este incontestabilă: *Schițe asupra teoriei predicativității* (1973), *Tipurile de predicție în limba franceză* (1980), *Sintaxa franceză* (1983) ș. a. Vorbind despre *fonetică* menționăm materialele: *Referitor la natura sunetului vorbit* (1983), *Despre statutul intonației în limbă* (1980), în care savantul demonstrează și o bună cunoaștere a problemelor de fonetică segmentală și suprasedimentală, generală și contrastivă, fiziologică și acustică; interdependența limbă-gîndire, limbă-societate; trecerea de la materie la gîndire, conștiință, de la percepere la meditații; statutul comunicativ al limbii prin sunete-tip precum și alofonele lor, caracterul relevant și irelevant al acestora.

Spirit lingvistic meditativ, dublat de o inteligență fină, prof. Victor Banaru a publicat mai mult de 130 de lucrări științifice (1968-1998), a condus 16 teze de doctor și 2 de doctor habilitat, a fost referent oficial la 26 teze de doctor și la 4 teze de doctor habilitat, a prezentat referate și comunicări la diferite foruri științifice (conferințe și simpozioane) desfășurate la Chișinău, Bălți, Moscova, Kiev, Sankt Petersburg, Baku, Erevan, Tbilisi, Iași, Lausanne, Grenoble, a participat la congresele Academiei Româno-Americane de Științe și Arte.

Prof. Victor Banaru, născut la 24 septembrie 1941 în satul Grinăuți-Raia, județul Hotin, descendent din simpli agricultori ocnițeni, s-a consolidat în circumstanțe tipice familiilor de basarabeni români onești “cu șapte ani de-acasă” la capitolul, cum zic românii “fapte și nu vorbe”, care mereu menționa povățuitor “fi părtaș al practicii și nu al vorbeii” (Bălți, 19.08.1962). Savantul-lingvist Victor Banaru a fost un slujitor harnic, devotat și dezinteresat al limbilor română și franceză, activînd în calitate de membru al Consiliului regional specializat pentru susținerea tezelor de doctor în limbi străine din Minsk și al Consiliului regional specializat pentru susținerea tezelor de doctor și doctor habilitat (specialitatea limba română) de pe lîngă Academia de Științe din R.Moldova, vicepreședinte al Consiliului Științific Specializat pentru susținerea tezelor de doctor și doctor habilitat în lingvistica generală, contrastivă și în limbi romanice de la USM. În 1997 prof. Victor Banaru devine membru titular al comunității țărilor francofone și fondator al Asociației Profesorilor de Limbă Franceză din Moldova. A participat și la Congresul Internațional al Federației Internaționale a Profesorilor de Franceză, care și-a ținut lucrările la Tokyo.

În continuarea acțiunii de actualizare a diverselor probleme lingvistico-didactice, abordate de prof. Victor Banaru, considerăm de un real interes științific și de o netăgăduită importanță aplicativă tezele referatelor și comunicărilor prezentate de neuitatul nostru coleg și prieten la întrunirile științifice anuale ale profesorilor de la USM în 1991, 1992, 1994, 1995 și, respectiv, 1996. În toate aceste lucrări: *Limba ca instrument politic; Limbă și proces etnosocial; Funcțiile limbii; Nivelurile de Comunicare; Etnie, Limbă Politică* etc. se simte o atmosferă de o largă descătușare a spiritului științific, de altfel, specifică aceluși timp, cutezanța savantului patriot, perspicacitatea cugetării lui filosofice și lingvistico-sociale. Constatăm că unele exagerări, care se strecoară în textele savantului, sînt semne vii ale anilor respectivi de tristă amintire. Iată de ce au fost propuse cititorilor, în special celor ce se ocupă de sociolingvistică, aceste materiale, fără vreo ingerință, care ar putea dăuna integrității tezelor publicate sau imaginii savantului-lingvist și pedagogului iscusit comemorat – de un cugetător îndrăzneț și de un promotor al adevărurilor lingvistice importante în domeniul științei ce țin nemijlocit și de psiholingvistică.

Doctorul habilitat Victor Banaru – lingvist, scriitor, manager, patriot – a scris cu mare durere și despre “urmările dăunătoare” ale politicii naționale în fosta RSSM (1944-1990), cînd, în urma războiului, foametei, deportărilor, acuzațiilor de tot soiul ale slugoilor regimului și mankurților, au emigrat, au pierit ori au dispărut peste 1.000.000 de moldoveni, ducînd cu ei în neant... și limba, și cultura noastră strămoșească, și civilizația românească din Basarabia. Dar savantul nostru a conchis că *limba noastră a supraviețuit și a biruit, va supraviețui și va birui, și că situația lingvistică în R.Moldova va avea sorți de izbîndă numai atunci, cînd problemele limbii și ale etnicului vor fi scoase de pe orbita politicii, cînd ele vor fi, în primul rînd, obiect al culturii.*

Prof. Victor Banaru va trăi (fiindcă a știut să spună adevărul) în sociolingvistică; nu i-a fost teamă de nimeni, a numit lucrurile așa cum sînt. Considerăm că urmașii se vor mîndri cu un asemenea înaintaș, un mare patriot al neamului românesc.

Prof. Victor Banaru a fost – repetăm îndeosebi – un deosebit patriot și un gînditor filosof. A ținut capul sus și fără nicio teamă pentru sinele său; așa i-a învățat să fie și pe cei tineri: studenți, doctoranzi, colegi, prieteni. Considerăm că nimeni nu a servit știința lingvistică, didactica, scrisul, știința filosofică, oamenii tineri așa cum a făcut-o V. Banaru.

Savantul-lingvist, Profesorul, Patriotul și Omul Victor Banaru iubea viața, munca, prețuia nespuse de mult oamenii, discipolii. Poseda o ambiție continuă de a face ceva pentru un Altul, în ciuda tuturor circumstanțelor deloc ușoare. Circumstanțele, însă, nu i-au îngăduit să facă binele pămîntesc pînă la urmă. Suprema voință a decis altfel; a plecat curat ca lacrima; a răspuns la ură cu iubire, la bine cu mîngîiere, la nedreptate cu iertare. A iertat pe toți, dar el nu a fost iertat și nici cruțat. Un motto pur patriotic al colegului nostru rămîne a fi “*Țineți capul sus și nu uitați de grijile poporului nostru, mult mai e de făcut ca el să vadă viața așa cum ea este*”. Aceste cuvinte patriotice ale lui Victor Banaru sînt epocale. În ele s-au reflectat patriotismul lui fierbinte și deschis, fidelitatea față de idealurile noastre sacre.

Prof. Victor Banaru a fost un om modest, cu viziuni globale asupra vieții și ale Omului ca personalitate și individualitate, din care cauză nu prea reușea să se împace cu lumea mondenă a Facultății și Universității, or principiile adevărului pe care le promova contraveneau multor superiori: decani, prorectori, rectori. Mereu era marginalizat, atacat, mușcat, încolțit de așa numiții manageri, dar destoinic trecea peste toate, zicînd filosofic “așa sînt oamenii rătăciți și întunecați”, numindu-i mancurți, uneori bruscîndu-i politicos “liniștiți-vă, calmați-vă”, altădată doar zîmbea binevoitor promițîndu-le că se va conforma.

Despre personalitatea lui Victor Banaru se va scrie încă mult, pînă în prezent s-au scris peste 50 de studii și materiale ce țin de activitatea sa științifico-didactică. Menționăm, în acest context, cele semnate de M. Cimpoi, S. Berejan, I. Dumbrăveanu, E. Prus, A. Lența, I. Guțu, A. Guțu, Gh. Colțun, Gh. Reabțov, I. Madan, L. Ranga, S. Malachi, I. Vieru, Vl. Chirinciuc, Gr. Grigorescu, I. Ciocanu, Gh. Ciocoi, E. Darie, V. Șărănuță, C. Sobietsky-Mînăscurtă (Chișinău), A. Stepanova, V. Pavlovski (Minsk), A. Alekseev (Dnepropetrovsk), I. Susov (Tveri), H. Arzykulov (Samarkand) ș.a. Lucrările sale lingvistice, precum și preocupările literare, filosofice, cele ce țin de artă, religie, mitologie, poetică etc., vor fi cu siguranță meticolos studiate și analizate de multe generații, vor fi incluse în programele de învățămînt preuniversitar, universitar și postuniversitar.

Prof. Victor Banaru rămîne în continuare o lumină a unui soare cald și blînd, un înger care a promovat un dar dumnezeiesc și sfînt pe acest pămînt. Lingvistul, pedagogul, traducătorul, scriitorul și managerul Victor Banaru a fost atins de geniu. Ca manager, mărturisesc colegii, prof. Victor Banaru a impus un model de șef democrat, novator, sociabil, modest, dar și rebel, rîvnit în mod respectuos de urmași... dar greu de tradus în viață. “*Victor Banaru a fost un om de știință cu har de povestitor. A aparținut – cred – culturii române și deopotrivă culturii franceze pe care a cunoscut-o atît de bine. Ne-a mijlocit în acest sens mai multe legături cu oamenii de cultură și cu scriitorii de origine română din Franța. Avem mulți oameni de știință, profesori, cadre didactice. Victor Banaru a fost și un om de bună-credință devotat cauzei naționale, limbii române, neamului nostru*” (Mihai Cimpoi).

Prof. Victor Banaru a intrat în istoria USM ca un ilustru lingvist, distins pedagog, manager novator, iar în istoria Republicii Moldova, și nu numai, ca un talentat scriitor, iscusit traducător, filolog meditativ, filosof al limbii și gîndirii.

În prezent numele lui Victor Banaru îl poartă Biblioteca Facultății de Limbi și Literaturi Străine a USM. Însă, în semn de înaltă apreciere a activității sale lingvistico-didactice, de distins patriot și manager (a condus catedra Filologie Franceză în perioada 1984-1997), de Membru al Uniunii Jurnaliștilor din R. Moldova, al Uniunii Scriitorilor din R. Moldova și din România și care printre

primii, în perioada deșteptării naționale, s-a pronunțat necondiționat ca savant și cetățean în favoarea marilor idealuri ale neamului românesc, credem că merită și mai mult: o stradă și o școală în numele lui; o bursă banariană; toate materialele lingvistico-didactice să fie publicate într-o culegere ori într-o lucrare monografică; să fie dezvelită o placă comemorativă pe clădirea unde a locuit; Facultatea Limbi și Literaturi Străine, USM să-i poarte numele, să i se confere titlul de academician (post-mortem) al AȘ a R. Moldova și, de ce nu, să fie distins cu Ordinul Republicii (post-mortem).

Bibliografie:

1. BABÎRĂ, N. Un an fără Patriotul și filosoful Victor Banaru. În: *Făclia*, 5 decembrie, 1998, p. 4.
2. BABÎRĂ, N. Curat ca lacrima (V. Banaru). În: *Literatura și arta*, 4 octombrie, 2001, p. 5.
3. BABÎRĂ, N. Plecarea și întoarcerea lui Victor Banaru. În: *Literatura și arta*, 28 septembrie 2006, p. 8.
4. BABÎRĂ, N., CIOCANU, I. Prezența unui savant și pedagog de vocație. În: *Limba română*, nr. 10, 2006, p. 83-84.
5. BABÎRĂ, N. Victor Banaru – savant lingvist, pedagog, scriitor, filosof și patriot. În: *Conexiuni și perspective în filologia contemporană*. Chișinău: CEP USM, 2012, p. 37-38.
6. BANARU, V. Mișelul anonim contra cavalerului limbii române Nicolae Corlăteanu. În: *Literatura și arta*, 14 martie 1996, p. 4.
7. BANARU, V. Etnie, limbă, politică. În: *Conferința științifică jubiliară. Rezumatele comunicărilor*, 2-3 octombrie 1996. Chișinău: USM, 1996, p. 131-133.
8. LENȚA, A., GUȚU, I. *Diversitate, modernitate și continuitate*. Chișinău: CEP USM, 2010, 136 p.
9. GRIGORESCU, Gr. Victor Banaru – o conștiință națională sacrificată. În: *Literatura și arta*, 7 decembrie, 2000, p. 2.
10. MADAN, I. *Un savant cu har de povestitor Victor Banaru (1941-1997). Biobibliografie*. Chișinău: USM, 2001, 60 p.
11. RADU, Z., URȘU, M. Strategii de traducere a unor expresii sinonimice axate pe conceptul “a muri”. În: *Connexions et perspectives en philologie contemporaine*. Chișinău: CEP USM, 2007, p. 61-64.
12. БАНАРУ, В. И. К природе языкового звука. В кн.: *Синхронические и диахронические исследования по романским и германским языкам*. Кишинэу: Штиинца, 1983, с. 21-24.
13. БАНАРУ, В. Государственный язык: приемливо ли такое решение? В: *Народное образование*, 22 апреля, 1989, с. 2.
14. СКАЛЮЗУБ, Л. *Динамика звукообразования (по данным кинорентгено-графирования)*. Киев: Вища школа, 1979, 132 с.

LE MAL DES MOTS

Victor BANARU

Université d'Etat de Moldova

Au début furent les mots. Nous sommes venus après. Nous venons toujours après. Nous venons pour partir. Les mots restent. Nous venons avec les mots et par les mots. Nous restons grâce aux mots et dans les mots. Nous restons, si les mots sont devenus nôtres, si leur vie est devenue notre vie. Car les mots ont leur vie à eux. Mais les mots ne vivent qu'avec nous. Les mots ne bercent-ils pas nos rêves et nos espérances ? Les mots, ne pleurent-ils pas avec le désespéré, ne s'acharment-ils pas contre le malfaiteur, ne courent-ils pas au-devant de celui qui cherche à comprendre, qui veut entendre, qui ose dire ? Le sage, ne sème-t-il pas du bon vent par ses propos ? Les paroles du dément ne sont-elles pas pleines de haine et de mort ? Qu'y a-t-il de plus sonore et purifiant que les mots de l'enfant ? Y a-t-il un langage plus faux que celui de l'hypocrite ? Les mots du brave pourraient-ils jamais être esclaves ? Les mots sont si malades dans la bouche du médiocre et du lâche ! Que de vils vocables à l'encontre des mots portant bonheur !

La vie des mots, c'est la mer, si rarement paisible, avec tous ces vents qui font courir les ondes, qui sortent les vagues des profondeurs pour les lancer vers les cieux étonnés par tant d'audace et qui font frissonner les plus durs des marins, les plus poètes des poètes. Les mots nous y jettent et nous protègent, nous font sombrer et nous sauvent, nous rendent heureux et nous font verser des larmes. Bref, les mots nous font vivre. Vivre notre vie et celle des autres, car on ne vit jamais que par soi. On vit par la joie et surtout par les souffrances des autres. C'est encore les mots qui nous rendent semblables, qui nous unissent et qui, en même temps, donnent à chacun de nous de l'individualité et de la personnalité. Dans son essence, l'homme n'est-il pas homme tout d'abord grâce aux mots qu'il puise dans sa langue, aux mots qu'il enfante, aux mots qu'il dit aux autres ? Ne sont-ce pas les mots qui nous distinguent les uns des autres, qui font que le petit « je » devienne « Moi » ? Oui, et c'est encore eux qui nous délivrent du fardeau du vécu et du senti. Que seraient nos pensées et nos sentiments sans les mots qui les expriment, qui les nuancent, qui alimentent notre esprit et flattent notre amour-propre ? La langue, n'est-ce pas le Passé à revivre par les mots, n'est-ce pas le Présent à vivre honorablement, n'est-ce pas l'Avenir à scruter et à atteindre ? Que d'empires ont voulu nous démunir de nos langues ! Que d'imposteurs ont tâché de nous imposer les leurs !

Et le style, allez-vous demander, où est le style ?

Comme les mots, le style est partout et nulle part. Le style est en chacun de nous. Mais il est là, à cette petite condition que chacun vive sa vie, que chacun ne soit pas que l'ombre d'un quelqu'un, que même l'imitation soit créative et très personnelle.

Le style, dirait le linguiste, c'est ce mariage heureux des mots du cœur et des mots de la raison, des mots du passé et des mots de l'avenir, des mots de la sagesse et des mots de l'amour.

Et les tropes, demanderait le styliste curieux et le rédacteur impitoyable, quelle est la valeur expressive des tropes ?

Les tropes individualisent, serait la réponse du linguiste. La métaphore, par exemple, rend le texte de la poésie romantique moins rigide et plus expressif, tandis que le symbole l'universalise et le fait sortir de l'espace et du temps humain...

Je ne sais pas trop, s'étonnerait l'écrivain. Mais je dois avouer que l'écrivain, si petit ou grand magicien de mots qu'il soit, ne commence pas par les figures de style. C'est ce qu'il a à dire au monde qui le préoccupe tout d'abord. Les tropes viennent après et ce sont mes frères aînés anonymes. Nous nous battons méthodiquement ensemble pour nous approcher, ne fût-ce qu'à pas de tortue, de la perfection. Si j'ai réussi quelque chose, c'est toujours grâce à eux.

Pour conclure, je ne citerais à l'intention de mon lecteur, qui a eu la patience de me suivre jusqu'ici, que trois des quatre-vingt-dix-neuf variantes du même récit de Raymond Queneau (*Exercices de style*. – Paris : Gallimard, 1994, pp.10, 11 et 149) :

Litotes

Nous étions quelques-uns à nous déplacer de conserve. Un jeune homme, qui n'avait pas l'air très intelligent, parla quelques instants avec un monsieur qui se trouvait à côté de lui, puis il alla s'asseoir. Deux heures plus tard, je le rencontrai de nouveau ; il était en compagnie d'un camarade et parlait chiffons.

Métaphoriquement

Au centre du jour, jeté dans le tas des sardines voyageuses d'un coléoptère à l'abdomen blanchâtre, un poulet au grand cou déplumé harangua soudain l'une, paisible, d'entre elles et son langage se déploya dans les airs, humide d'une protestation. Puis, attiré par un vide, l'oisillon s'y précipita. Dans un morne désert urbain, je le revis le jour même se faisant moucher l'arrogance pour un quelconque bouton.

Interjections

Psst ! heu ! ah ! oh ! hum ! ah ! ouf ! eh ! tiens ! oh ! peuh ! pouah ! ouï e ! hou ! aï e ! eh ! hein ! heu ! pfuitt ! Tiens ! eh ! peuh ! oh ! heu ! bon !

Le style est l'homme même, avait dit Buffon non sans raison. On ne sait, s'il aurait eu tort de dire « Le style est la situation... » car c'est le style qui crée et impose la situation, tandis que c'est la situation qui dicte le choix du style.

publicat în : V. BANARU. *Gust de mătragună*. Chişinău : Prut Internaţional, 1998, p. 67-69

L'ESSAI PHILOSOPHIQUE «LE MAL DES MOTS» DE V. BANARU - UN CADRE NARRATIF PLURIVALENT

Oxana CĂPĂȚÎNĂ

Université d'Etat de Moldova

Rezumat: În articolul de față încercăm a dezvălui esența eseului filosofic banarian *Le Mal des Mots*, în care ideile iau forma vasului în care sunt puse. Varietatea procedeelelor stilistice, dar și faptul că această tehnică de scriitură nu presupune un tipar strict, situează acest eseu într-un cadru narativ plurivalent. Eseul constă din consemnarea unor idei, a conexiunilor dintre ele, fiind evident faptul că autorul încearcă, prin cele spuse, să ofere o soluție, fără a o impune sau dogmatiza. Ulterior, încercăm să întrezărim conexiunea cauzală între cadrul narativ de bază al eseului dat și creațiile lui R. Queneau, inserate de V. Banaru la sfârșitul textului.

Cuvinte-cheie: tehnici de scriitură, semnificant fără semnificat, cadru narativ, structură narativă, variații stilistice, revelație individuală specificatoare.

Écrit à la fin du xxe siècle, l'essai de Victor Banaru *Le Mal des Mots* accueille les crises et les angoisses de la conscience contemporaine. S'interrogeant sur un problème existentiel: celui de la signification des mots /paroles dans certains contextes précis, Victor Banaru met en forme les grandes questions existentielles: "le style est l'homme- même", " le style est la situation", " le sens et le non-sens exprimés par les mots", "le Mal des Mots", etc. Cet essai moderne s'inscrit pleinement dans la lignée des essais polémiques, amorçant un retour à la conscience subjective. Dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, Henri Bergson [1] évoque une série d'impulsions de caractère et de comportement et s'interroge sur leur nature. Tout en analysant *Le Nouvel Esprit scientifique*, Gaston Bachelard [2] s'attache à la psychanalyse des éléments naturels et à *La Poétique* [3] de la rêverie. Et dans sa *Somme athéologique*, Georges Bataille [4] analyse l'expérience intérieure d'une imitation sans limite.

Il est évident que les nécessités du temps sollicitent les écrivains, appelés à s'engager. L'essai banarien devient alors le laboratoire où s'élabore la nécessaire pensée d'un lien entre l'homme et la société. L'absence de repères sûrs et d'idéologies cohérentes, au moment où il crée *Le Mal des Mots*, justifie cette quête banarienne des réponses à des questions existentielles. Victor Banaru lance ce texte au moment –même de la résistance nationale, quand les valeurs de la démocratie étaient encore tellement fragiles, dans son petit pays qui venait d'acquérir l'indépendance. Ce cadre historique précis le fait affirmer haut et fort certaines vérités : *La langue, n'est pas le Passé à revivre par les mots, n'est-ce pas le Présent à vivre honorablement, n'est pas le Futur à scruter et à atteindre? Que d'empires ont voulu nous démunir de nos langues! Que d'imposteurs ont tâché de nous imposer les leurs!* [Banaru, V., p.67]

Mais le paradoxe de ce genre d'écriture est qu'il serait perçu comme un lieu de réponse, alors qu'il ne constituerait qu'un moment de questionnement.

Les motifs de la recherche des causes et de la révolte ont tant bouleversé la conscience des essayistes à travers le temps... Rendu célèbre par ses *Propos critiques contre toutes les formes de tyrannies sociales*, Alain [5] s'attache à exposer les *Éléments d'une doctrine radicale*. Jean-Paul Sartre [6] tente de concilier le marxisme et l'existentialisme dans son essai sur *La Critique de la raison dialectique*. Camus [Camus, A., pp.45-60] lui-même, dans *L'Homme révolté*, examine les possibilités d'une morale de l'action. Mais c'est cette même morale de l'action, précédée d'idéologies et suivie de

cadavres, que refuse, sceptique, Emil Cioran dans son *Précis de décomposition* [Cioran, E., pp. 56-78], car il se méfie de *La Tentation d'exister* [Cioran, E., pp. 45-56]. Et aujourd'hui, les remarquables écrits de Jacques Derrida sur le signe et le texte, matérialisent pleinement la pensée philosophique disloquée, sans pourtant être déjà si pro-actifs. À son tour, Victor Banaru, inspiré par Les Livres d'Alain, mais aussi par la morale de Cioran et les écrits de *Jankélévitch* et de Lucian Blaga, s'efforce de créer un essai à la fois pro-actif et incitant à la réflexion. *Le Mal des Mots* n'apporte donc pas de démonstration complète d'un problème résolu; on y entrevoit plutôt une discussion d'idées, voire une intuition réfléchie.

Essayer le même exercice chaque jour- tâcher de découvrir une réalité autre que celle existante, mais tout de même évidente et véridique; **essayer** de chercher la place d'un corpus signifiant de lettres, exprimant un sens et impliquant une pragmatique participative et une morale des conséquences immédiates; **essayer** de réécrire l'histoire fabriquée par les envahisseurs et de redonner au mot de la langue maternelle de nouvelles significations; **essayer** de chercher des significations jusque dans les non-sens des poèmes de Queneau; **essayer** de trouver son style, la voie unique, permettant de découvrir le Mot, le vrai mot authentique, celui exprimant l'amour humain et le respect pour les semblables- tous provenant d'une communauté qui partage les mêmes valeurs et traditions. Ce fut le credo esthétique de Victor Banaru.

Alors, le titre de l'essai *Le Mal des Mots* incite, en étape de pré-lecture, à une réflexion anticipative: certains penseraient à un "mal" que les mots pourraient déclencher, dans des situations concrètes, sans pourtant identifier celles-ci; d'autres essayeront de chercher pourquoi les mots auraient si mal à se camper dans des situations concrètes, sans éviter les ambiguïtés... Le titre donc, en étape de pré-lecture, se dessine comme implicite et incitant à la réflexion, n'ayant rien de ces titres dénotatifs et concrets qui annoncent clairement de quoi il s'agira dans la suite. En étape de post-lecture, il semble que les réponses aux questions posées au début deviennent plus claires, mais pas au point d'être considérées uniques et définitives. On apprend que le mot peut revêtir de différentes significations, dans certains contextes concrets et que le spectre sémantique exprimé par un mot peut être infini ou restreint, logique ou illogique, comblé de sens ou dépourvu de sens... À la fin de l'essai, on n'a pas moins de problèmes irrésolus qu'au début; tout simplement, ces problèmes deviennent plus définissables.

Dans un contexte scientifique élargi, Michel Bréal [7, p. 279-283] a mis en évidence les réalités psychiques et sociales qui se cachent sous ces abstractions des essais (voir l'article sur *l'Histoire des mots*, reproduit dans *l'Essai de sémantique*, 3e édition, p. 279 et suiv.). Depuis, ces observations ont été reprises par Bréal dans son *Essai de sémantique* [8] et développées avec la finesse et le sens de la réalité qui caractérisaient l'auteur, mais sans recherche d'un système complet et fermé.

D'autre part, et plus récemment, Wünder [9, pp. 56-62], dans sa *Sprache*, consacrait aux changements de sens un long chapitre et montrait par quel jeu complexe d'associations et d'aperceptions les mots changent de sens, substituant d'une manière définitive aux subdivisions *a priori* des logiciens l'examen détaillé de la réalité psychique. Les mots auraient donc une longue vie à eux et l'auteur du *Mal des Mots* le dit et le redit, à plusieurs reprises, par le spectre idéatique tissant son essai :

- "Mais les mots ne vivent qu'avec nous" [Banaru, V., p.67] - idée de faire partie d'une communauté humaine qui communique par des mots transmettant un sens; ces mots auraient alors un sens au cas uniquement où la communauté les adopterait comme moyen de communication.
- "Les mots, ne bercent-ils pas nos rêves et nos espérances"? [Banaru, V., p.67] - idée de matérialiser les sentiments et les aspirations par des mots qui les transmettent aux autres, car on ne vit pas séparés, mais dans une communauté. Des remarques à ce sujet, venant plus loin, le prouvent: "Bref, les mots nous font vivre. Vivre notre vie et celle des autres, car on ne vit jamais que par soi. On vit par la joie et surtout par les souffrances des autres". [Banaru, V., p.67]

- “*Que de vils vocables à l’encontre des mots portant bonheur*” [Banaru, V., p.67] - cadre antithétique découlant du titre *Le Mal des Mots*. A côté des mots perçus comme réconfortants par un destinataire visé et avisé, il y a des mots perçus comme désagréables par le même destinataire visé et avisé.
- “*Ne sont-ce pas les mots qui nous distinguent les uns des autres, qui font que le petit “je” devienne “Moi”?*” [Banaru, V., p.67] – idées de verticalité et de perfectionnement, extériorisées par les propos qui le prouvent.
- “*Un écrivain, si petit ou grand magicien de mots qu’il soit, ne commence pas par les figures de style. C’est ce qu’il a à dire au monde qui le préoccupe tout d’abord...*” [Banaru, V., p.67] - l’idée que la création est ingénue et spontanée et les effets de style y sont incorporés involontairement.

Tout ce spectre d’idées est présenté à travers un croisement intéressant d’optiques: l’auteur adopte, simultanément, l’hypostase de linguiste, d’exégète de style, d’écrivain et de représentant d’une communauté, parlant une langue. Ces hypostases dialoguent entre elles et cette plurivocité rend l’essai *Le Mal des Mots* inédit et original. Si dès le début du corpus l’auteur adopte une forte focalisation externe, pour s’interroger sur les questions existentielles, vers la fin il passe déjà à la focalisation interne, s’identifiant plutôt à l’écrivain. Ce fait est transposé par les pronoms “moi, mes, je”, qui remplacent les “nous» et les “on” du début du discours polémique. Il y a donc dans cet essai banarien une descente en cascade, du général vers le particulier, dans notre perception associée au dialogisme de M. Bakhtine [10, pp. 56- 70].

Pour Bakhtine, le dialogisme est l’interaction qui se constitue entre le discours du narrateur principal et les discours d’autres personnages ou entre deux discours internes d’un personnage. Grâce à ce procédé, l’auteur peut laisser toute la place à une voix et une conscience indépendantes de la sienne et garder une position neutre, sans qu’aucun point de vue ne soit privilégié. Ce procédé permet de garder intactes les oppositions entre des conceptions idéologiques divergentes plutôt que de les masquer dans un discours monologique dominé par la voix de l’auteur.

Dans ce même contexte, la voix et la conscience banariennes, revêtant de multiples identités, s’extériorisent plutôt de manière absolue/universelle. Une nette orientation vers le présent de la narration (présent +passé composé) s’impose; les verbes d’état impliquant une situation réelle déjà attestée comme vraie y sont détectables: *être, devenir, rester*, etc. D’autres verbes évoquent un présent absolu d’un questionnement valable pour tous les temps: nous *venons* avec les mots et par les mots; nous *restons* grâce aux mots et dans les mots; mais les mots ne *vivent* qu’avec nous; Les mots, ne *bercent-ils pas* nos rêves et nos espérances?... Les mots, ne *pleurent-ils pas* avec le désespéré, ne *s’acharnent-ils pas* contre le malfaiteur, ne *courent-ils pas* au-devant de celui qui *cherche à comprendre*, qui *veut entendre*, qui *ose dire*?... Le sage, ne *sème-t-il pas* du bon vent par ses propos?... Bref, les mots nous *font vivre*...

Il est à remarquer que ces vérités transcendant des situations attestées comme générales, s’inspirent de l’idée des idées, qui est évoquée dans la Bible: *au début fut le Mot*. En paraphrasant ce motif biblique, Victor Banaru parle des mots au pluriel, puisque ceux-ci descendent du Mot unique, celui évoqué par les Livres Saints et qui est synonyme de la vérité absolue. C’est là que V.Banaru place les origines des mots que l’homme emploiera ultérieurement; et donc nos mots portent le poids de ce mot primaire, évoqué par la Bible. Les adverbes de temps “au début” et “après” (*Au début furent les mots. Nous sommes venus après*. [Banaru, V., p.67]) ont la mission de montrer qu’il y a, tout de même, une grande distance entre nos origines et le présent et que le mot a parcouru un long chemin depuis lors, se transformant et restant le même. Ainsi, l’antithèse *venir au monde / partir* (*Nous venons pour partir*) implique-t-elle deux messages forts à la fois: (1) sur l’axe temporel, l’être humain doit parcourir le chemin de son existence et partir après et (2) ce cheminement existentiel doit être orienté vers son point final (*venir pour partir*); il faudrait

donc construire la vie de la sorte que ce chemin soit parcouru d'une manière digne. Cette première antithèse est complétée par une autre antithèse: *nous venons pour partir, tandis que les mots restent. (Partir/Rester)*. Le message de cette dernière antithèse est celui sur l'état passager des choses éphémères et l'état persistant de ce qui a une valeur (dans ce cas - le mot). Ces jugements de valeur découlent du fait que l'essayiste affirme, de manière très spéciale, que "les mots ont leur vie à eux". Il élargit donc le cadre temporel et spatial de l'existence des mots (immatériels, mais porteurs d'un sens), par rapport au matériel, et dans ce cas- par rapport au corps humain. De l'autre côté, le connecteur adversatif "mais" introduit une phrase polémique: "*Mais les mots ne vivent qu'avec nous*". Ces propos sont voués à transmettre l'idée de connexion immédiate et nécessaire entre la langue et la communauté. Vers la fin du deuxième alinéa, ce message est complété encore: "*Dans son essence, l'homme n'est-il pas homme tout d'abord grâce aux mots qu'il puise dans la langue, aux mots qu'il enfante, aux mots qu'il dit aux autres?*" [Banaru, V., p.68]

"Le mot" répété une quarantaine de fois dans le corpus réapparaît, à chaque étape sémiotique, comme revêtant de nouvelles significations: mots du désespéré, mots du malfaiteur, mots du sage, mots du dément, mots de l'enfant, mots de l'hypocrite, mots du brave, mots de l'esclave, mots du médiocre et du lâche. Ce procédé sert à introduire dans le scénario des personnages typiques (le sage, le dément, etc.), comme dans les fables. Ils sont porteurs de certains mots qui les caractérisent. Cette stratégie indirecte de caractériser les personnages par leurs paroles est exploitée habilement et d'une manière généralisatrice. Voilà pourquoi les schémas actantiels greimasien [11] seraient remplis dans ce cas-ci de multiples valeurs antithétiques; toutes ces valeurs, pourtant, seraient exprimées par un seul et unique outil (Objet) - LES MOTS. Alors, l'essai *Le mal des Mots* représente un cas inédit d'analyse actantielle:

Contexte 1 : Qu'y a-t-il de plus sonore et purifiant que les mots de l'enfant ?

Destinateur	----->	Objet	----->	Destinataire
(Demande que la jonction Sujet-Objet soit établie)		(Conjoint et disjoint du Sujet, en même temps)		(Celui, ce qui bénéficie de la réalisation de la jonction Sujet-Objet)
Enfant/Communauté		MOTS(paroles, propos)		Communauté/Enfant
Adjuvant	----->	Sujet	----->	Opposant
(Aide à la jonction Sujet-Objet)		(Thème)		(Nuit à la liaison Sujet-Objet)
Âge, pureté, sonorité		La façon de communiquer d'un enfant		---

Contexte 2 : Que de vils vocables à l'encontre des mots portant bonheur !!!

Destinateur	----->	Objet	----->	Destinataire
(Demande que la jonction Sujet-Objet soit établie)		(Conjoint et disjoint du Sujet, en même temps)		(Celui, ce qui bénéficie de la réalisation de la jonction Sujet-Objet)
Communauté (employant des mots portant bonheur)		MOTS (paroles, propos)		Communauté

Adjuvant	----->	Sujet (Thème)	----->	Opposant (Nuit à la liaison Sujet-Objet)
(Aide à la jonction Sujet-Objet)		Évocation du bonheur		Vils vocables
Entente mutuelle dans une communauté, sur les mots portant bonheur (partager les mêmes valeurs)				

Contexte 3 : Les mots du brave, pourraient-ils jamais être esclaves?

Destinateur	----->	Objet	----->	Destinataire
(Demande que la jonction Sujet-Objet soit établie)		(Conjoint et disjoint du Sujet, en même temps)		(Celui, ce qui bénéficie de la réalisation de la jonction Sujet- Objet)
Le brave/ la communauté		MOTS (paroles, propos) Sujet (Thème)		La communauté/ le brave
Adjuvant	----->	Sujet (Thème)	----->	Opposant (Nuit à la liaison Sujet-Objet)
(Aide à la jonction Sujet-Objet)		La manière de parler d'un brave		Mots de l'esclave
Courage, comme qualité qui implique l'utilisation de certains mots par le brave				

Cette ligne actantielle pourrait être prolongée à l'infini. Pourtant, une chose est encore à mentionner dans ce contexte : l'auteur a enrichi, sans le vouloir, cette ligne de contrastes, par les affirmations bipolaires et antithétiques : (*mots du sage/ mots du dément ; mots du brave/mots de l'esclave ; vils vocables/ mots portant bonheur*, etc.). Victor Banaru plante donc dans ce corpus polémique des tropes qui servent à construire l'image du mot-porteur d'un sens et de différentes significations. Le mot est personnifié, car pour V. Banaru « il a sa vie à lui ». Signe matériel, le mot ne vit que dans la bouche de son porteur, mais l'auteur a inspiré habilement aux mots la possibilité de vivre plus longtemps, sans être campés dans le social ; ils vivraient dans les documents écrits et dans la mémoire collective. Une série de personnifications et métaphores suit cette première affirmation : *Les mots, ne bercent-ils pas nos rêves et nos espérances*”, *Les mots, ne pleurent-ils pas avec le désespéré, ne s'acharnent-ils pas contre le malfaiteur, ne courent-ils pas au-devant de celui qui cherche à comprendre, qui veut entendre, qui ose dire?*” *Les mots sont si malades dans la bouche du médiocre et du lâche!*”, “ *Les mots nous y jettent* (évocation de la vie des mots qui est une mer) *et nous protègent, nous font sombrer et nous sauvent, nous rendent heureux et nous font verser des larmes*”, etc. [Banaru, V., p.68] Tous ces contextes situationnels évoquent les multiples possibilités des mots de présenter de différentes

vérités existantes dans la société. Le dernier exemple de la série évoque la force des mots de diriger notre destin, en nous jetant dans la mer de l'éventualité et de l'espoir.

Dans le même contexte idéatique, la riche métaphore *de la vie des mots* est complétée par une autre: *la vie des mots c'est une mer, si rarement paisible, avec tous ces vents qui font courir les ondes, qui sortent les vagues des profondeurs pour les lancer vers les cieux étonnés par tant d'audace et qui font frissonner les plus durs des marins, les plus poètes des poètes*. Cette métaphore filée (1- la vie des mots- 2-la vie des mots c'est une mer-3.-une mer rarement paisible (la vie des mots est comme une mer rarement paisible)-4-.la mer (donc la vie des mots) a des ondes – 5-.ces ondes lancent les vagues vers les cieux – 6-les cieux sont étonnés (personnification)- 7-ces vagues (provenant de la mer qui est la vie des mots) font frissonner les plus durs des marins, les plus poètes de poètes) met en parallélisme deux images clairement perçues: la mer avec ses ondes et la vie des mots, comportant des hauts et des bas, comme la vie des gens qui les portent.

Et finalement, Victor Banaru choisit d'insérer, vers la fin du corpus, trois petits textes repris du recueil d'essais de Raymond Queneau *Exercices de style : Litotes, Métaphoriquement, Interjections*. Oeuvre singulière et inclassable, les *Exercices de style* ont longuement intéressé Victor Banaru, par les fait qu'ils étaient le fruit d'un esprit d'avant-garde, mettant en question l'idée générale du genre. Les problèmes esthétiques qu'ils suscitent portent en effet sur les différents genres. Ils se casent dans un espace générique, où se croisent roman et poésie absurdes. Dans cette perspective, les textes de Queneau sont éminemment « poétiques », puisque la fonction poétique est la « dominante », et ce d'une manière exagérée. Rappelons la définition fondatrice de Jakobson [12, p. 89] : ce qui caractérise la fonction poétique du langage, c'est « l'accent mis sur le message pour son propre compte ». On peut trouver des affinités entre cette définition et la remarque de Friedrich : seule la forme du message importe dans cette variation stylistique, d'autant plus que son contenu est **insignifiant**. À la limite, **les Exercices sont des signifiants sans signifié**. Victor Banaru les a « adaptés » à son essai car ils étaient l'antipode des mots surchargés de significations dont il parlait.

Par la répétition, dans ces corpus de Queneau, le cadre narratif affermit son statut et celui du Narrateur (à la différence du discours polémique banarien, où le narrateur s'efface volontairement, pour donner place à « nous et à « on »). Nous avons déjà remarqué que l'intelligibilité d'un tel texte dépend du cadre narratif (à la différence du texte banarien, où l'on joue sur les structures de profondeur plus que sur les techniques narratives); d'ailleurs, son actualisation ne peut se produire qu'en entraînant le parti pris du Narrateur.

« Interjections » est la version la plus proche du degré zéro. Or, pour mettre en oeuvre le cadre narratif, le lecteur doit connaître la règle du jeu : le cadre narratif se répète. Attiré par la variation formelle, c'est-à-dire par la différence à l'égard des versions précédentes, le lecteur est amené à oublier la répétition. L'élocution cache ainsi l'instance narrative que constituent la disposition et l'invention. La répétition du cadre narratif devient alors automatique : plus il se répète, moins on y pense. La « confiance » repose sur ce mécanisme chez le lecteur : sans en prendre conscience, le lecteur mobilise la structure narrative, le thème du cadre narratif et le parti pris du Narrateur.

En même temps, le message particulier de V. Banaru serait que le mot peut traverser une longue série de significations : de la plus ample à la plus banale. Mais le mot existe, tout de même, et sert à transposer des mentalités, des styles et des attitudes. Banaru trouvait, dans les *Exercices de style* de Queneau une continuation et une explication de l'affirmation citée plus haut, dans l'essai : le style est partout et nulle part. Cette attitude justifie également la recherche perpétuelle du mot juste qui est si difficile à trouver. Victor Banaru a essayé, tout comme Raymond Queneau, d'écrire et de réécrire ce mot juste maintes fois, mais il reste aux lecteurs de le décoder. De même, la chose qui unit ces deux textes intercalés, serait le fait d'**essayer** de redire les mêmes vérités plusieurs fois, avec la même audace et la même perspicacité, pour arriver à la même conclusion incontestable : Les mots, nullement stables, sont de caractère changeant, **plurivalent**, ambigu.

Bibliographie:

1. BERGSON, H. L'Essai sur les données immédiates de la conscience. In: *Les classiques des sciences sociales*, collection fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie à Cégep de Chicoutimi. Disponible: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
2. BACHELARD, G. *Le Nouvel Esprit scientifique*. Paris: Les Presses universitaires de France, 1934, 225 p.
3. BACHELARD, G. *La Poétique de la rêverie*. PUF, 1960. 378 p. ISBN 2-13-054950-0
4. BATAILLE, G. *Oeuvres complètes*. Volumul 5. Paris : Gallimard. 582 p.
5. MURAT, M., WORMS, F. *Alain, littérature et philosophie mêlées*. Éditions Rue d'ULM 2010. 480 p.
6. SARTRE, J-P. *Éléments d'une doctrine radicale*. Éditions des Moutons, 1923. 410 p.
7. BRÉAL, M. L'Histoire des mots. În : *Revue des deux mondes*, 1982, pp. 279-283.
8. BRÉAL, M. *Essai de sémantique*. Paris : Librairie Hachette, 1924. 372 p.
9. WÜNDT, W. *Sprache (Language)*, Pt 1, 2. 1900.
10. BAKHTINE, M. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard, 1978. 490 p.
11. HÉBERT, L. Le modèle actantiel. In : *SIGNO, Site Internet de teorii semiotice*. Université du Québec à Rimouski. Disponible : [<http://www.signosemio.com/greimas/modele-actantiel.asp>]
12. JAKOBSON, R. *Essais de linguistique générale* (1 et 2). Paris : Éditions de Minuit, 1963 (t.1), 1973 (t.2).

Corpus littéraire :

- BANARU, V. *Gust de mătrăgună*. Chişinău: Prut Internaţional, 1998.
- CAMUS, A. *L'Homme révolté*. Paris : Les Éditions Gallimard, 1951.
- CIORAN, E. *Précis de décomposition*. Paris : Gallimard, 1977.
- CIORAN, E. *La Tentation d'exister*. Paris : Gallimard, 1986.
- QUENEAU, R. *Exercices de style*. Paris : Gallimard, 1982.

MULTI/MEGAENANTIOSEMIE DU SYMBOLE :
DU SYSTEME AU CON/TEXTE.
CONTINUE DES RECHERCHES DE L'ECOLE SYMBOLOGIQUE
BANARIENNE

Ion GUȚU

Université d'Etat de Moldova

***Resumat:** Simbolul este în permanentă evoluție, iar semantismul său cunoaște o extindere atât pe axa verticală, prin dezvoltarea și multiplicarea valențelor sale semantice la nivel paradigmatic sau sistemic (polisemie, enantiosemie, polienantiosemie, multi/ megaenantiosemie), cât și pe cea orizontală, prin probarea acestor varii semnificații la nivel con/textual, mai ales în cadrul con/textului literar. Aceste cercetări vin să asigure continuitate școlii simbologice banariene cunoscute atât în republică, cât și dincolo de hotarele ei încă de la finele secolului XX.*

***Cuvinte-cheie:** simbol, cantitate, calitate, polisemie omogenă, polisemie eterogenă, enantiosemie, polienantiosemie, multi/megaenantiosemie.*

0. Le problème du signe et, en particulier, de sa sémantique est devenu objet des débats importants vers la fin du XXe - début du XXIe siècle dans le cadre des recherches sémantiques individuelles et collectives, des colloques et symposiums nationaux et internationaux. Les directions de ces études se profilent à partir d'une sémantique lexicale et référentielle, représentées par G. Kleiber [1], vers une sémantique interprétative, suivant la filiation des ouvrages de Fr. Rastier [2]. Nos recherches scientifiques étudient le signe non seulement comme unité d'usage général, mais aussi comme unité de communication esthétique dans l'espace de l'imaginaire mythologique, religieux, folklorique, littéraire, linguistique, etc. A ce titre, nous nous préoccupons en spécial du *symbole*, unité esthétique complexe et multidimensionnelle, et qui a représenté concomitamment l'objet des études pluriaspectuelles de l'école symbolologique du distingué professeur et savant roumain francophone V. Banaru, auquel on a consacré cette IVe édition de colloque international¹. Nos ouvrages ont étendu la palette des problèmes attaqués par cette école² pour examiner le symbole comme unité nominale à signification esthétique motivée, resémantisée ou interprétée sur la base des catégories associatives de référence ou des sèmes dominants spécifiques à la réalité symbolisable [4, p.44]. Le défi de nos dernières études concernant le symbole en tant que mot consiste à dévoiler les sources et le mécanisme de sa polysémie, qui nous permettent de mieux comprendre par sa dimension quantitative ou homogène (multi/mégasémie) et qualitative ou hétérogène (multi/mégaénantiosémie) le caractère dialectique, voire dynamique du sémantisme polyvalent de cette unité de communication esthétique. Quelques-uns de ces résultats ont vu le jour dans le cadre des recherches individuelles ou collectives publiées si bien dans le pays qu'au-delà de ses frontières et ont permis d'entamer des cours universitaires de *Symbolologie* et de *Communication symbolique et interculturelle*, proposés au niveau du master scientifique et professionnel.

1. Evolution polysé(mé)mique du mot comme symbole.

Selon le mécanisme sémantique de leur évolution, la majorité des unités du système général de la langue connaissent le phénomène de la polysémie, celle-ci étant envisagée comme une asymétrie du plan de l'expression et du plan du contenu d'un mot. M. Bréal, le premier à introduire le terme

¹ Dans le cadre de la IIIe édition de ce colloque nous avons mis en relief les directions des recherches de cette école, à voir au moins I. Gutu. *Le signe entre « symbolite » et symbolisation – problème de l'école symbolologique banarienne* [3, p. 34 - 43].

² L'école symbolologique banarienne a connu parmi ses sujets d'étude le symbole comme image artistique, signe chromatique, élément de l'imaginaire folklorique du conte, mot et, dernièrement, des thèses de doctorat s'attaquent au symbole zoonyme et florinyme.

de polysémie, la définit comme capacité des mots à « prendre un sens nouveau » [5, p. 314]. À partir de cette vision, il est communément accepté que la polysémie correspond à l'association de sens différents, mais reliés à une seule et même forme linguistique. Une asymétrie de ce type: *un seul signifiant – plusieurs signifiés* entraîne une hiérarchie sémémique dans le système ou le paradigme sémantique du mot, ayant comme conséquence la distribution des significations en principales et secondaires ou en *dénotatives/cognitives et connotatives/affectives* [6, p.8]. Selon G. Kleiber, la définition intuitive de la polysémie admet deux traits principaux qui sont comme le *modus vivendi* au-delà duquel le débat entre dans son vif: (i) une pluralité de sens liée à une seule forme ; (ii) des sens qui ne paraissent pas totalement disjoints, mais se trouvent unis par tel ou tel rapport [1, p. 55].

Dans l'espace de nos modestes recherches, nous avons conçu la polysémie ou la *polysémémie* [7, p.311-312] en tant que présence réelle de plusieurs sémèmes et non pas de sèmes dans le paradigme sémantique du mot. La hiérarchie des sémèmes constitue une structure spécifique où le degré d'indépendance de ces composantes est dépendant du caractère de la relation du mot avec les réalités désignées et les mots qui forment le contexte sémantique habituel dans le système de la langue. La formation d'un nouveau sémème, impliquant la restructuration du contenu sémantique du mot, se produit par son intégration dans cette structure où un rôle primordial est détenu par l'une des variantes lexico-sémantiques du mot ou sémème. Celui-ci est représenté, d'habitude, par une signification nominale libre, invariante et résistante sous aspect synchronique, la plus connue, déterminée surtout par les relations paradigmatiques du mot et moins par les relations syntagmatiques [8, p.212], nommée signification de base ou sens principal du mot (à voir les cas des mots comme *animal, arbre, fleur* en plusieurs langues).

En même temps, la polysémie représente l'unique possibilité accordée par le système de la langue à l'apparition de la connotation comme « tout des valeurs ajoutées » (TVA) [9, p.78] ou symbiose des sens secondaires additionnés (symboliques, métaphoriques, ironiques, etc.). Ayant une origine dérivative, la signification connotative se présente comme une augmentation expressive-informative lors de l'acte de la parole, comme actualisation des potentialités de son statut linguo-sémiotique [10, p.40]. Dépistée dans divers types de discours - *scientifique* (valeur quasi nulle), *commun* (valeur variable), *argumentatif/affectif* (valeur maximalisante à tendance dominante), *littéraire* (valeur déterminante), la connotation, en vertu de ses valeurs génératrices, connaît diverses formes de manifestation. Selon son effet agréable/mélioratif ou désagréable/péjoratif produit par les signes linguistiques sur le récepteur, on distingue le type de connotation *euphorique* et *dysphorique* [11, p.283], exploité aussi dans le cadre de nos recherches.

Discernée au niveau du système de la langue, la signification symbolique apparaît comme une variante paradigmatique connotative, placée vers la périphérie sous diverses formes (*fig., littér., par ext., poét., relig., symb., etc.*); par contre, envisagée au niveau du con/texte nécessitant une interprétation d'ordre mythologique, religieux, folklorique, littéraire, elle devient dominante ou favorisée et s'impose par le biais du *mot-symbole* comme unité esthétique multidimensionnelle.

Devenu symbole, le mot acquiert en permanence des valeurs sémantiques esthétiques et interprétées à caractère dynamique et dialectique. La polysémie cette fois-ci touche au mécanisme de la symbolisation et se réalise, selon nous, sur la base des catégories³ associatives auxquelles on réfère durant ce processus (*quantité, qualité, temporalité, fonction, etc.*), en entraînant des sèmes dominants spécifiques à la réalité symbolisable. Nos recherches [4], y inclus l'étude soigneuse du Dictionnaire des symboles (DS) de J. Chevalier et A. Gheerbrant (1982), nous ont permis de remarquer et d'affirmer que le mot-symbole se manifeste comme *substantif* par excellence et qu'il a un caractère *sui-incidental* par rapport à toutes les autres parties du discours ayant une *incidence externe* (tels *le verbe, l'adverbe, l'adjectif*), selon les conceptions de la psychosémantique du linguiste français G.Guillaume concernant le phénomène de *l'incidence* [13, p.203]. Par exemple, le mot-

³ Les *Catégories* d'Aristote, conçues comme des façons diverses de signifier et de démontrer ce qui est en général et dont on a parlé dans plusieurs de nos articles, représentent toute une liste, parmi lesquelles *la substance, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la position, etc.* [12, p. 10].

substantif **soleil** apporte des possibilités associatives du type forme (*ronde*), dimension (*grande*), fonction (*lumière/chaueur*), couleur (*jaune/rouge*), par rapport aux autres parties du discours qui ne le peuvent pas vu leur incidence externe. Ces catégories multiples, visant la sui-incidentalité du mot-symbole, telles la quantité, la qualité, la forme, le contenu, la modalité/l'état, la dimension, la spatialité, la temporalité, la sexualité, la chromatique, l'odorat, le goût et d'autres, permettent de trouver la motivation plus ou moins explicite et adéquate de la signification symbolique et de son caractère polysémique, avec appui aussi sur le con/texte de la symbolisation. Le même mot-symbole peut augmenter en valeurs sémantiques esthétiques selon la multitude et la diversité des catégories associatives impliquées dans le processus de symbolisation. On peut prendre comme exemple, pour mener à bonne fin cette argumentation, le même mot-symbole **soleil** qui par le biais de la catégorie associative de la forme symbolise *la perfection*, de la couleur/qualité – *la beauté*, de la fonction – *l'intelligence*, de la dimension – *la grandeur*, etc. Cette multitude/quantité et diversité/qualité de catégories associées au processus de symbolisation entraîne une multitude de sens de nature homogène et une diversité de sens de nature hétérogène qui permettent aussi de mieux saisir le caractère motivé de la sémantique du symbole dans toute sa variété quantitative et qualitative.

2. Multi/mégasémie ou polysémie homogène du mot-symbole.

Nos recherches ont permis de constater qu'à l'intérieur de la polysémie du mot-symbole il faudra accepter, en premier lieu, une différenciation de quantité pour parler d'une *polysémie homogène* [14, p.65]. La polyvalence infinie indique une prédisposition générale du symbole de signifier d'une façon maximale, causée par sa dynamique sémantique et les multiples facteurs de nature linguistique et extralinguistique. Le concours de ceux-ci permet la création d'une auréole sémantique illimitée ou *asymptotique* (F.D.E. Schleiermacher) à la base de la réactualisation des sèmes symbolisateurs de divers types sans qu'elle soit épuisée définitivement même par le con/texte. D'une telle manière, la polysémie, à l'encontre de la monosémie, prouve un emploi large et une fréquence manifeste du mot-symbole, une régularité en usage et une exploitation soutenue dans les divers domaines de l'activité humaine.

En ce sens, les recherches sur la base du DS permettent de mettre en évidence *la dimension quantitative* de la polysémie symbolique. Par conséquent, si au niveau du signe linguistique ordinaire les savants, tels le linguiste russe I. Olchansky, aperçoivent trois dimensions possibles du polysémantisme des substantifs: **1) polisémants ordinaires** (2 - 4 significations); **2) multisémants** (5 - 10 significations); **3) mégasémants** (plus que 11 significations) [15, p.50], alors, tout en transposant cette différenciation pour le mot-symbole, on pourrait spécifier deux catégories de symboles polysémants: 1) des *multisémants* (jusqu'aux 10 significations symboliques) ; 2) des *mégasémants* (ayant plus de 10 variantes sémantico-symboliques) [16, p.26].

Comme le mot-symbole est de par sa nature une unité esthétique polysémique plutôt que monosémique, fait démontré par notre étude [4] du DS, il est clair que la majorité des mots-symboles, tels *animal, fleur, jaune, main*, etc. sont des multisémants. Toutefois, l'étude lexicographique a permis aussi de découvrir l'autre catégorie de mots-symboles – les mégasémants, sans doute moins abondante, possédant un nombre extrêmement grand de variantes sémantico-symboliques ou sèmes que puisse contenir une seule unité dénomminative esthétique. Ces symboles mégasémiques sont: *soleil, taureau, cheval, chien, couleur, croix, eau, lune, pierre, rêve, roue, sept, serpent*, qui ont atteint dans le cadre du DS jusqu'aux 40 valeurs symboliques possibles [ibidem].

Le processus dialectique de ce phénomène sémantique réside en ce que tout en élargissant la quantité (poly)sémantique, le symbole enrichit et différencie la qualité de ses significations.

3. Multi/mégaénantiosémie ou polysémie hétérogène du mot-symbole : du système au con/texte.

En suivant les constats précédents, nous avançons encore une idée selon laquelle à l'intérieur

de la polysémie du mot-symbole on peut aussi discerner une différenciation de qualité ou une *polysémie déjà hétérogène* [14, p. 65]. Nos recherches symboliques ont dépassé le cadre de la sémantique purement linguistique et se sont lancées à la découverte des phénomènes propres surtout à la sémantique interprétative pour envisager une différenciation de qualité par le biais des deux types de polysémies hétérogènes: *l'énantiosémie* et *la polyénantiosémie*.

Ainsi, l'énantiosémie, variante extrême de la polysémie, est acceptée par nous en tant que propriété réelle du même mot-symbole de contenir deux significations antonymiques ou incompatibles [16]. Plutôt rare dans le cas du signe linguistique d'usage général où elle est nommée encore *bipolarité* (J. Chevalier, A. Gheerbrant), *ambivalence* (I. Evseev), "*tête de Janus*" (B. Pottier), la potentialité du même mot d'englober deux idées contraires a été transférée par A. Potebnya sur le symbole linguistique, dont la structure peut contenir plusieurs, même contraires, représentations (A. Potebnya, p.18, apud [17]).

L'énantiosémie apparaît dans le cas du symbole suite au processus de sélection par différents interprètes (auteurs collectifs, idiostyles littéraires, idiolectes poétiques, aires géoculturelles ou ethnolinguistiques, etc.) des traits dominants différents (*forme, couleur, fonction, quantité, qualité, etc.*) propres à la même réalité symbolisable pour créer des valeurs symboliques originales, à connotation euphorique et dysphorique, tout conformément à la variabilité humaine d'exprimer sa conceptualisation de la vision du monde, selon V. Banaru [18, p.5]. Nos statistiques sur la base du DS prouvent qu'un symbole sur quatre est énantiosémique. Il suffit de nous arrêter sur un exemple⁴ tel que *perroquet* symbolisant dans l'espace culturel européen *le bavardage*, symbolisé à connotation dysphorique, tandis qu'en Perse c'était la figure du vrai amateur de *la beauté*, symbolisé à connotation euphorique, "le conflit d'interprétations" étant provoqué dans ce cas-ci par le choix différent, voire opposé des catégories associatives symbolisatrices: fonctionnalité (*répétition, bavardage*) – qualité chromatique (*plumes belles, multicolores*).

La polyénantiosémie du symbole est une nouvelle forme de manifestation de la polysémie symbolique et une variante de polysémie hétérogène multiple. Il s'agit de la présence de plusieurs couples énantiosémiques à connotation dysphorique et euphorique dans le contenu sémantique du même mot-symbole. Par conséquent, si l'on emprunte le principe de la discrimination quantitative, venant du linguiste I. Olchansky, y inclus pour la variante de la polysémie homogène, alors on pourrait classer les mots-symboles polyénantiosémiques en:

1. multiénantiosémants – mots-symboles contenant jusqu'aux 4 couples énantiosémiques.

Ex.: *ceinture* – *assurance / soumission; confort / restriction; pouvoir / dépendance* (selon la catégorie associative de la fonction: relier ou lier); *accomplissement / rupture* (selon la même catégorie de la fonction: nouer ou dénouer);

2. mégaénantiosémants – mots-symboles possédant plus que 4 couples énantiosémiques.

Ex. : *pierre* – *montée / descente; liberté / servitude; animation / cristallisation; avilissement / ennoblissement; achèvement / régénération; élément masculin / élément féminin; fixateur d'esprits bons / mauvais* (selon plusieurs catégories associatives telles le contenu, la forme, la fonction, la qualité et d'autres).

Ces types de mots-symboles englobent cette variété polysémique et/ou polyénantiosémique dans le cadre du système ou de l'axe paradigmatique représenté par le DS. L'enjeu est qu'on peut aller du système au con/texte pour retrouver des exemples de mots-symboles à valeur multiénantiosémique même dans le cadre d'un seul texte littéraire, comme est le cas de la nouvelle *Je la fatiguais* d'Alain Prévost (à voir aussi le schéma ci-dessous). L'interprétation des valeurs sémantiques du mot-symbole chromatique *jaune* permet de suivre à travers le texte la transition d'une polysémie homogène à connotation euphorique du I et II contextes (*vie, beauté; liberté, confort*) vers une autre polysémie

⁴ Pour plus d'exemples à ce sujet on peut proposer quelques-unes de nos publications comme [4], [16], [19].

homogène à valeur déjà dysphorique du III et IV contextes (*déclin, maladie; vieillesse, mort*). Par conséquent, le II et le III contextes, de même que le I et le IV contextes du même mot-symbole *jaune* forment sur la base de l'opposition des valeurs connotatives (euphoriques / dysphoriques) un type de polysémie hétérogène ou énantiosémie. Envisagée au niveau textuel, cette polysémie hétérogène comporte une polyénantiosémie du mot-symbole *jaune* qui réunit tous les couples énantiosémiques possibles (*vie / mort; beauté / vieillesse; liberté / maladie; confort / déclin*) pour contribuer à transmettre l'ambivalence des états d'âme de la jeune fille (*joie, plaisir, désir*) et de la dame placée en hospice (*fatigue, vieillesse, jalousie*). Cela démontre, d'un côté, l'évolution dynamique et dialectique du mot-symbole à l'intérieur du même texte littéraire qui nécessite une interprétation de profondeur et, de l'autre côté, la possibilité du mot-symbole de développer des valeurs polyénantiosémiques. Le schéma ci-dessous nous permet de mieux saisir cette évolution du même mot-symbole *jaune*:

Auteur	Niveau prétextuel	Niveau contextuel Types de polysémies		Niveau textuel Types de polysémies					
		I contexte: <i>« Pourquoi ? Parce que seule Fernande comprenait son jeu: refuge de la maison, refuge des ormes ... entre les deux, une route ensoleillée, jaune... l'enfer entre deux paradis »</i>	Polysémie homogène: le jaune – vie, beauté	POLYSEMIE ENANTIOSEMIE HETEROGENE POLYENANTIOSEMIE					
Allain Prévost	<i>Je la fatiguais</i>	II contexte : <i>« Enfant, elle rêvait toujours: une vie future, une vie libre de grande personne, une vie large et jaune soleil, libérée de toutes les servitudes... »</i>	Polysémie homogène: le jaune – liberté, confort				POLYSEMIE ENANTIOSEMIE HETEROGENE		
	III contexte: <i>De chaque côté de la pièce s'alignaient des lits blancs, et de ces draps immaculés émergeaient des visages jaunes et immobiles»</i>	Polysémie homogène: le jaune – déclin, maladie							
	IV contexte : <i>« Elle n'osait prendre la main accrochée au drap près de son genou : cette peau jaune, contagieuse. Autour d'elle, ... la vieillesse et la mort la menaçaient. »</i>	Polysémie homogène: le jaune – vieillesse, mort							

Fig. 1. Polysémie et polyénantiosémie du mot-symbole *jaune* dans le cadre du con/texte.

Conclusion

On peut constater en final que le mot-symbole démontre un caractère dynamique et dialectique et que son sémantisme connaît une extension autant sur l'axe vertical, par la multiplication de ses valeurs sémantiques au niveau paradigmatique ou systémique (polysémie, énantiosémie, polyénantiosémie, multi/mégaénantiosémie), que sur celui horizontal, par l'actualisation de ces diverses significations au niveau con/textuel, particulièrement dans le cadre du con/texte littéraire.

Tout cela permet aussi de conclure que les recherches du savant et philosophe Victor Banaru sur le symbole, effectuées vers la fin du XXe siècle, trouvent leur continuité dans l'espace de l'école symbolologique actuelle, dont les résultats sont connus dans le pays et au-delà de ses frontières. La IVe édition de ce colloque international en est un exemple assez éloquent.

Bibliographie :

1. KLEIBER, G. *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Lille: Edition du Septentrion, 1999. 224 p. ISBN 13 978-2-85939-581-0
2. RASTIER, Fr. *Sémantique interprétative*. Paris : PUF, 1987. 277 p. ISBN 978-2-919501-03-8
3. GUTU, I. Le signe entre « symbolite » et symbolisation – problème de l'école symbolologique banarienne. In: *Connexions et perspectives en philologie contemporaine*. Actes du Colloque international consacré à l'anniversaire de 65 ans de Victor Banaru, II-ième édition. Chişinău, 20-21 octobre 2006. Chişinău, CEP USM, 2007. pp. 34- 43.
4. GUȚU, I. *Semnul estetic si dimensiunea nivelurilor sale de interpretare*. Chisinau : CEP USM, 2002. 198 p. ISBN 9975-70-129-9
5. BREAL, M. *Essai de sémantique (sciences des significations)*. Paris : Hachette et Cie, 1897. 372 p. ISBN 10: 2852261715 ISBN 13: 9782852261716
6. KLEIBER, G. La synonymie - « identité de sens » n'est pas un mythe. In : *Pratiques, Linguistique, littérature, didactique*. Nr.141-142, 2009.
7. CINCILEI, Gr. Polisemia sintagmatică, variantele ei. In: *Conferința științifico-didactică anuală. Rezumatele comunicărilor*. 18 -20 martie 1997. Chişinău: ULIM, 1997, p. 311-312.
8. ŠMELĚV, D. *Problema semantičeskogo analiza leksiki*. Moskva: Nauka, 1973.
9. MAZALEYRAT, J., MOLINIE, G. *Vocabulaire de la stylistique*. Paris: P.U.F., 1989. 380 p. ISBN : 2-13-042749-9
10. KOŽIŇ, A., KRYLOVA, O., ODINȚOV, V. *Funcțional'nye tipy russoj reci*. Moskva: Vyššaâ Škola, 1982.
11. GREIMAS, A. *Du sens: essais sémiotiques*. Paris: Editions du Seuil, 1970. 320 p. ISBN -10: 202108115X; ISBN-13: 978-2021081152
12. ARISTOTE. *Catégories*. Paris: Seuil, coll. « Points Essais », 2002 (présentation et traduction de Frédérique Ildfonse et Jean Lallot).
13. GUILLAUME, G. *Leçons de linguistique, 1948-1949 (série A)*. Québec / Paris : P.U. Laval/ Klincksieck, 1971. 224 p. ISBN : 978-2-7637-6444-3
14. FRANÇOIS, J., (2009) « Fléchage synonymique ou analyse componentielle dans l'examen de la polysémie verbale ? affecter vs. compter », *Pratiques*, Nr. 141-142, p. 65-78.
15. OL'SANSKI, I. Polisemiâ i problema "centr-periferiâ" v leksike (na materiale nemeckogo âzyka). In: *Omagiu lui Grigore Cincilei*. Chişinău : U.S.M., 1997.
16. GUȚU, I., GUȚU, A. Cu privire la polisemia, enantiosema și polisemia enantiosemică

- a cuvântului-simbol. In: *Probleme actuale de lingvistică, didactică și știință literară*. Chișinău : USM, 1999.
17. POTEBNEA, A. O nekotoryh simvolah v slavânskoj narodnoj poèzii (1860), apud : ŠIROKORAD E. Lingvističeskie idei A.A.Potebni v trude “O nekotoryh simvolah v slavânskoj narodnoj poèzii”. In: *A.Potebnâ – Issledovatel’ slavânskih vzaimosvâzej*. Tezisy Vsesoûznoj Konferencii. Har’cov, HGU, 1991. p. 47-78.
 18. BANARU, V. Cveto i svetosimvolika moldavskoj poèzii. In : *IV-aâ vsesoûznaâ konferenciâ po romanskomu âzykoznaniû*. Kalinin: Kalininskij universitet, 1986. p. 5-14.
 19. GUȚU, I. *Symbologie*. Chisinau : CEP USM, 2014. 212 p. ISBN 978-9975-71-554-6

Corpus lexicographique et littéraire:

CHEVALIER, J., GHEERBRANT, A. *Dictionnaire des symboles*. Paris : Ed. Robert Laffont/ Jupiter, 1982.

PREVOST, A. *Adieu, Bois de Boulogne, nouvelles*. Paris : Éditions du Seuil, 1972.

MULTIDIMENSIONALITATEA ACTIVITĂȚII PROFESORULUI VICTOR BANARU ȘI PROBLEMA TRADUCERII TEXTELOR DRUȚIENE

Zinaida RADU, Ana VULPE

Universitatea Liberă Internațională din Moldova

***Résumé:** Victor Banaru a été et restera toujours un symbole d'intellectuel, de professeur et de savant entraîné en permanence dans la recherche des innovations scientifiques et pédagogiques, dans la promotion de l'idée que c'est justement la didactique qui, accompagnée d'un haut niveau scientifique, permettrait au professeur de réaliser avec succès l'activité de formateur de la jeune génération. En développant une activité polyvalente, il était également amoureux de la littérature. Il a réussi d'écrire une série de nouvelles en roumain ou en français et de traduire plusieurs ouvrages littéraires.*

Dans cet article nous insistons sur l'activité de traducteur de Victor Banaru, surtout de traducteur des textes de l'écrivain Ion Drutsa. Le professeur Victor Banaru a su s'engager souvent dans des activités de grande perspective. Et la traduction devient, dans ce sens, très éloquente.

***Mots-clés:** activité polyvalente, traduction artistique, corpus bi- et polylingue, texte drutsien, analyse des unités lexicales.*

1. Polivalența activității banariene

E un mare noroc pentru o țară să aibă cetățeni ca Victor Banaru. Îndrăgostit de viață, neobosit în activitate, iubitor de oameni, căutător de activități în folosul societății, a lăsat imaginea unui Om care știa să inițieze studenții în a munci, a iubi, dar și a se mândri cu instituția în care învață. Repeta experiența sa de student. A învățat mai întâi la Institutul Pedagogic din Bălți unde a demonstrat calități deosebite, fapt pentru care a fost trimis să-și continue studiile la Institutul de Limbi Străine „Maurice Thorez” din Moscova, pe care l-a terminat cu eminentă. Aici a concurat cu studenți sosiți din diferite centre universitare și arii geografice. A căpătat și multe experiențe necunoscute până atunci. Revenind după absolvire în Moldova, a îmbrățișat profesia de pedagog, mai întâi la Bălți, în institutul unde a învățat și cu care se mândrea, mai apoi la Universitatea de Stat din Chișinău, pentru care nutrea același sentiment de mândrie.

Vorbim de un simbol al intelectualului, al profesorului universitar, care știa să molipsească și să antreneze în discuțiile referitoare la predicativitate și alte subiecte lingvistice pe majoritatea discipolilor săi. L-am cunoscut neobosit în căutarea și sistematizarea inovațiilor pedagogice. A elaborat suporturi didactice pentru cursurile predate. A antrenat în această activitate și membrii familiei: soția, profesoară de limbă franceză la renumitul liceu „Gh. Asachi” din capitală, și cele două fiice care au terminat Facultatea de limbi străine a Universității de Stat din Moldova. Au elaborat împreună manuale și dicționare pentru studierea limbilor străine în liceu și în instituțiile de învățământ superior.

Prof. Banaru colabora și cu specialiști francofoni din alte centre universitare, inclusiv din diferite țări francofone. Totodată, doar activitatea didactică nu putea satisface gustul și elanul de muncă al profesorului Victor Banaru. El promova ideea că anume didactica însoțită de un nivel științific avansat permite profesorului să realizeze cu succes munca de formator al tinerei generații. Drept expresie a acestei conștientizări au fost cele două teze științifice de doctor și doctor habilitat, susținute corespunzător la Kiev și Moscova. În aceste căutări continue era mereu înconjurat și admirat de discipoli. Cei ce deveneau îndrăgostiți de știință erau susținuți în toate de către savantul

Victor Banaru. Era permanent în căutarea echipei pentru cercetarea și realizarea problemelor ce-l frământau. Practica o polemică deschisă și plină de sens.

Însă nici știința nu a potolit setea sa de activitate polivalentă. Fiind îndrăgostit de literatura autohtonă, visa s-o îmbogățească și prin creații francofone, prin creații proprii. Vorbea deseori despre scriitorii români bilingvi ce au elaborat lucrări, au creat în română și franceză. A reușit și în acest domeniu. A scris o serie de nuvele nu numai în limba romană, dar și în limba franceză. A inițiat și a molipsit și în acest domeniu discipoli care și azi continuă această tradiție avangardistă bilingvă (A. Guțu, I. Guțu, Vs. Grigore, Gh. Reabțov, N. Cuciuc, M. Cernobai ș. a.)

A fost și un călător neobosit. Întors din Franța, Japonia și din alte spații geografice vorbea cu admirație, vorbea ca o carte despre aceste țări.

2. Victor Banaru traducător al textelor druțiene

Despre Victor Banaru traducător al poveștilor moldovenești au scris mulți cercetători, printre care N. Cuciuc, A. Gutu, I. Guțu, Gh. Reabțov, E. Prus s.a. Ei au abordat capacitatea savantului Banaru de a constitui o echipă de cunoscători ai limbii franceze și ai folclorului basarabean, angajându-se în promovarea acestuia în realitatea francofonă și pe care l-au eternizat în publicația „Contes moldaves”.

În articolul de față vom insista asupra activității poliglotului Victor Banaru, în special cea de traducător al textelor druțiene.

În alegerea textelor talentatului scriitor Ion Druță, Victor Banaru se prezintă la fel de multidimensional. Fiind și pedagog, selectează texte destinate mai mult copiilor. Se axează pe traducerea povestioarelor „Daruri”. Ca savant și cercetător, Om cu viziuni elitare, alege pentru traducere texte din creația unui mare scriitor, maestru al descrierii, al tratării problemelor socioculturale, psihologice și comportamentale ale țăranului – Ion Druță, neobosit admirator al plaiului natal, al omului simplu de la sat, a cărui originalitate și finețe în creație a fost apreciată de mari condeieri și critici ai literaturii române (Haralambie Corbu, Mihai Cimpoi, Mihai Dolgan ș. a.). Despre aceste valori ale operei druțiene s-a scris cu multe ocazii. Spre exemplu, editorii germani au folosit ca epigraf pentru „Ultima lună de toamnă” cuvintele lui Brecht : „Простолюдин не так уж прост как принято считать”. Эта повесть как и другие произведения Друца основанные на крестьянском материале обращены к осознанию смысла человеческого существования. Из всех повестей и романов Друца, „Последний месяц осени” пожалуй самый светлый и прозрачный , это светлая элегия о радости и красоте жизни”.

Traducătorul Victor Banaru alege textele druțiene în care sunt tratate aspecte legate de familia țăranului moldovean, responsabilitatea tatălui în familie, atitudinea membrilor familiei față de bunurile create (casa, bunurile din casă), rolul buneilor în familiile țăranilor moldoveni. Aceste subiecte sunt discutate și comparate ca soluționare la nivel european și nu doar. În acest sens, propunem câteva segmente legate de rolul buneilor în familie și în educația copiilor. În Franța, de exemplu, buneii iubesc nepoții, dar nu sunt atât de dispuși să-i ocrotească, să-i tuteleze în continuu. Dimpotrivă, au grijă ca aceștia să fie plasați cât mai devreme (la doar 3-4 ani) în patul lor separat, ca ei să aibă lumea lor. Separarea apare ca o strategie spre independență. Se consideră că aceste lucruri sunt utile pentru copii. Se simte puțină severitate și chiar răceală, am crede. În Spania, dar și la noi, obiceiurile sunt altele. Anume despre unele dintre aceste obiceiuri scrie Ion Druță în câteva povestiri, pe care Victor Banaru le va traduce ulterior. Astfel, în povestioara „Bunelul”/„Le grand père” citim : „... când nimeni nu știe când se va sfârși marea supărare, atunci vine de-i împacă pe toți bunelul,, [1, p. 457] ; „când plânge un copil și nimeni nu se grăbește să-l mângâie ... atunci răsare în cale bunelul...” [ibidem]. Și în timpul de azi buneii contribuie în mod inedit la îngrijirea și protejarea nepoților. Multiple sunt obiceiurile, obișnuințele, privațiunile, mentalitatea și valorile oamenilor de la sat descrise de Ion Druță în multe din creațiile sale, câteva dintre acestea alese și

traduse de Victor Banaru [2]. E o obligațiune onorabilă a criticii literare de a promova strategiile de tratare a acestor subiecte, precum și diseminarea lor în lume.

Prof. Victor Banaru se angaja mereu în activități de mare perspectivă. În acest sens, traducerea este foarte grăitoare. Actualmente, traducerea cu formele ei foarte variate a revoluționat didactica și știința. Traducerea este în secolul al XXI-ea într-o evoluție continuă. Sunt supuse analizei funcțiile estetice, ideatice ale textelor traduse, valorile culturale. Traducerile constituie modele de interpretare a textelor originale, modele ale criteriilor elaborate în interpretare, ale raporturilor interliterare, facilitează intercomprehenșiunea între culturi. Azi traducerile unesc profesioniști din diferite domenii, intensifică relațiile interdisciplinare, constituie corpusuri bi- și multilingve, compartimente atât de importante pentru predarea/studierea limbilor, în cercetările științifice și în elaborarea surselor lexicografice multilingve. Traducerea capătă amploare, constituind baze de date pentru activități de diferită natură. Sunt organizate lecturi publice bilingve ale textelor literare, care facilitează conceperea conținutului fără a recurge la sursele lexicografice, reduc timpul folosit pentru înțelegere. Unitățile lexicale sunt identificate și însușite în contexte reale, selecte. Textele paralele bilingve permit studierea, asimilarea traducerilor corecte ale cuvintelor și expresiilor. Crearea depozitelor de texte multilingve este o sarcină de mare actualitate și importanță. În cercetările științifice se vorbește tot mai mult despre metoda textelor paralele. Se practică predarea/studierea limbilor în combinații lingvistice bi-, trilingve.

Traducerea a devenit o școală a toleranței. Problema vizibilității traducătorilor și traducerilor literare a devenit una dintre cele mai actuale în secolul globalizării. Despre marea valoare a traducerilor în epoca modernizării mărturisesc și cuvintele scriitorului francez Milan Kundera, care afirma următoarele: „La pensée européenne est le résultat des efforts importants des traducteurs. Sans les traducteurs, l’Union Européenne n’existerait pas. Les traducteurs sont plus importants que les membres du Parlement européen”. Azi traducerea ocupă un loc din cele mai înălțătoare în realitatea planetară, în general, și în cea europeană, în special. Referitor la problemele expuse mai sus, societatea are datorii serioase. Sunt marginalizate în realitatea noastră aceste subiecte, iar rezultatele concrete sunt destul de modeste, fapt ce scoate în evidență și mai mult eficacitatea activității profesorului Victor Banaru la acest subiect.

Pot fi menționate, în același timp, unele rezultate legate de promovarea imaginii literaturii prin traduceri din limba română, în special, dintre cele recente, care completează golul privind abordarea și recepționarea textelor traduse. Din această perspectivă, vorbim de romanul scriitorului Nicolae Dabija „Tema pentru acasă”/„Le devoir à rendre” în franceză [3]. Varianta franceză a fost efectuată de Maria-Augustina Hâncu în colaborare cu Constantin Frosin, traducător cu renume din România. Conform celor relatate pe paginile revistei „Literatura și arta”, recepționarea de către publicul, instituțiile, intelectualii francezi a acestui roman tradus reflectă un exemplu demn de a fi transformat în necesitate, tradiție și exemplu pentru toate operele traduse. Romanul a fost publicat la editura «Société des écrivains», o instituție de rang înalt. Apoi a participat la un concurs alături de alte romane. „Devoir à rendre” a întrunit cele mai multe voturi din partea unui juriu select, alcătuit din 20 de editori, scriitori, jurnaliști, bloggeri literari, critici francezi, în prezența a peste o sută de scriitori și editori francezi care au lecturat mai multe sute de romane. Aceste personalități marcante au subliniat calitatea textului tradus și subiectul care a interesat publicul francez. Romanul a fost nominalizat la prestigiosul premiu «Prix de L’Autre Edition». S-a vorbit pe larg și în presa franceză despre acest concurs și despre cele cinci romane selectate de juriu. O experiență de recepționare a textelor traduse demnă de a fi studiată, reluată și multiplicată. Acest fenomen a constituit un mare succes pentru un scriitor străin și necunoscut în Franța, țară cu cititori care au experiența de a alege și de unde alege. Acest fapt a contribuit la valorificarea textului tradus și la plasarea lui în literatura universală, încurajând toți creatorii de romane și atrăgând traducători din alte spații geografice.

Traducerile constituie și baze de date pentru cercetări lingvistice și didactice, traducerile devenind limba de circulație și comunicare interlinguală, mijloc de protejare și promovare a limbilor în epoca modernizării și multilingvismului, surse de mare eficacitate în studierea funcționării mijloacelor lexicale în corpusul de texte «paralele» (textul-sursă în limba română și textul-țintă tradus în limba franceză). Studii pe baza corpusului de texte paralele bilingve și multilingve se efectuează pe materialul diferitor limbi de către savanți diferiți (C. Frerot, Y. Chevrel, O. Kraif, Al. Zoubov ș.a.).

O analiză sumară a mijloacelor lexicale, privind redarea realității noastre, în cele două limbi, pe baza textelor bilingve - cel în limba-sursă („Daruri”) scris de Ion Druță și cel tradus în limba franceză („Dons”) de Victor Banaru, ne permite să constatăm contribuția adusă de ambii creatori prin textele lor la stabilirea relațiilor lexicale din cele două limbi (română și franceză). Alinierea contextelor extrase din textele bilingve paralele descoperă și contribuie la sistematizarea criteriilor de funcționare ale unităților lexicale ale celor două limbi. Propunem doar câteva reguli de întrebuintare a unităților lexicale, observate în urma unei analize sumare a textului paralel bilingv.

În limba-sursă, română :

Cuvânt simplu
bunelul

Cuvânt derivat
buzunărașe
frumușel
sănătoșel
printre cei mai mărunței

Cuvinte ce schimbă imaginea exprimată printr-o expresie :
să tacă cum tace pământul

Expresie într-o limbă, cuvânt în altă limbă

cine te-a învățat
dădea (mamei) de grijă
a se întoarce
a avea minte
pistruii
a împăca pe toți

În limba-țintă, franceză:

Cuvânt compus
le grand-père

Cuvânt-rădăcină, uneori cu un adjectiv
petites poches
tout beau
tout saint
parmi les plus petits

être muet comme une carpe

et qui t'as mis dans la tête
il prevenait la mère
être de retour
déraisonner
tâches de rousseur
mettre d'accord tout le monde.

Nu doar relațiile de formă caracterizează sistemul de relații lingvistice în textele bilingve. Sunt evidente și relațiile de ordin semantic între unitățile lexicale. Astfel, există cazuri când un cuvânt dintr-o limbă este redat în cealaltă prin antonimul său:

Năvălirea hunilor

La Libération.

În unele situații cu conținut identic fiecare din cele două limbi preferă unități lexicale care reflectă specificul și regulile sale combinatorice:

a lăsa în plata Domnului
e numai foc și pară
în capul mesei
după o lungă cugetare

laisser au bon Dieu
est au comble de la zizanie
au haut bout de la table
après avoir réfléchi un bon moment.

Acolo unde limba română întrebuintează două sinonime (*bunelul, tătuca*) în traducerea franceză este propus un singur echivalent (*le grand-père*). Traducătorul le-a unit pe baza sensului identic în

textului druțian. Deși, conform dicționarelor bilingve, sunt și alte echivalente, acestea nu corespund ca sens în contextul dat.

Textele bilingve deschid posibilități numeroase și variate de învățare/predare și cercetare a relațiilor lexico-semantică ale unităților lingvistice în contexte identice, reprezintă condiții pentru implicarea specialiștilor din diferite domenii în cercetare. Cazul traducerilor efectuate de distinsul savant și profesor francofon Victor Banaru este unul elocvent și permite un studiu amplu în acest sens.

Bibliografie :

1. DRUȚĂ, I. *Scrieri*. Chișinău : Literatura artistică, 1989.
2. DROUTSA, I. *Dons*. Chisinev : Literatura artistică, 1986 (tradus în limba franceză de Victor Banaru).
3. PALAGHIA, Fl. «Tema pentru acasă» la Paris. În: *Literatura și Arta*, nr. 25 (36924), 23 iunie 2016.

O FILĂ RELEVANTĂ DIN ACTIVITATEA ȘTIINȚIFICĂ A DEPARTAMENTULUI LINGVISTICĂ ROMANICĂ ȘI COMUNICARE INTERCULTURALĂ

Anna BONDARENCO
Universitatea de Stat din Moldova

Résumé : Le présent article se propose une série de réflexions sur l'activité scientifique du Département de Linguistique romane et communication interculturelle de l'Université d'Etat de Moldova concernant la thématique et le contenu scientifique des thèses de doctorat soutenues en 2016, la qualité de leur présentation et leur soutenance par les doctorants visés. Le constat de l'auteur est que le Département actuel réussit à maintenir la prestance et le niveau des exigences des maîtres prédécesseurs, comme V. Banaru, V. Sorbală, Gr. Cincilei, Th. Balaban, E. Bulgac et d'autres, les colloques internationaux ou nationaux organisés in memoriam le témoignant aussi.

Mots-clés : thèse de doctorat, valeur scientifique, valeur applicative, texte, intertexte, néoformations, préfixoïde.

Viața și activitatea didactico-științifică a corpului profesoral al Departamentului de Lingvistică romanică și de Comunicare interculturală al Facultății de Limbi și Literaturi Străine a USM a fost marcată în vara și toamna anului 2016 de două susțineri de teze de doctor în filologia romanică, urmând tradiția calității moștenită de la savanții predecesori, precum V. Banaru, V. Sorbală, Gr. Cincilei, Th. Balaban, E. Bulgac ș.a. Ne referim la tezele de o înaltă ținută științifică a doctorandelor **Silvia Guțu**, *Textul și actualizatorii lecturii lui multiple în limba franceză contemporană*, conducător științific, doctor conferențiar **I. Guțu**, și **Aliona Macari**, *Structura și semantica neoformațiilor prefixoidale în limba franceză*, conducător științific, doctor conferențiar **E. Axenti**.

Acest eveniment științific înscrie o pagină notorie în istoria activității științifice a Departamentului, în cercetarea la nivel universitar și aduce o contribuție vădită cercetărilor în lingvistica romanică la nivel național. Constatăm că tezele au o tematică lingvistică nu numai actuală și inovatoare, dar și un caracter evident aplicativ pentru procesul educațional, pentru formarea profesională a studenților. Rezultatele cercetării efectuate de doctoranda A. Macari pot fi exploatate în predarea cursului de lexicologie franceză, la capitolul neologisme, în predarea cursului de morfologie a limbii, a cursului de limbaje specializate, de comunicare verbală.

Ideile expuse ce țin de structura morfemică a unităților lexicale citate, de motivele de ordin social, fiziologic, lingvistic, în particular de economia sau de efortul minimal al locutorului vor fi dezvoltate în cercetările posterioare ale cercetătoarei. Sperăm, că și corpusul de exemple, constituit de doctorandă, va servi drept material lexical pentru publicarea unui dicționar de neoformații prefixoidale, utilizate în diferite sfere sociale ale vieții noastre.

Cercetarea doctorandei S. Guțu ne oferă o paletă de reflecții de valoare, reflecții consistente și convingătoare pentru a completa cursul de teorie a textului/discursului, textualității și discursivității, intertextualității, hermeneuticii literare, lecturii multiple și a rolului acestora în interpretarea critică a textelor, în decodarea sensurilor pe care acestea le comportă.

Recent CNAA a atribuit titlul de **doctor în filologie** cercetătoarelor S. Guțu și A. Macari. Cu această ocazie exprimăm felicitările noastre atât doctorilor novici, cât și conducătorilor științifici, doctori conferențieri E. Axenti și I. Guțu.

Așa cum o spune titlul tezei dnei A. Macari, în particular sintagma „*neoformațiile preofixoidale*”, problema cercetării ține de procesul de derivare lexicală a unui număr considerabil de neologisme prefixoidale de tipul *mobiblogueur*, *ludopédagogie* etc. Crearea de către locutor a acestor unități lexicale e condiționată de necesitatea de a răspunde la nevoile comunicative ale locutorului în vederea asigurării comunicării verbale în diferite domenii sociale.

Atât tema anterioară cât și problema tezei dnei S. Guțu, cea a lecturii multiple, a intertextualității și a discursivității, a transtextualității situează cercetările date în spațiul preocupărilor științifice actuale ale lingvisticii contemporane anglo-saxone, franceze, ruse.

Înșirarea pe hârtie a unor idei, judecări de valoare asupra tezelor citate e motivată de necesitatea internă de a împărtăși cu cititorul, cu colegii sentimentul de satisfacție și bucurie internă, de mândrie ce l-am trăit în urma analizei lucrărilor, cunoașterii rezultatelor cercetării, care prezintă un interes științific vădit. Modul de structurare a tezelor, identificarea și formularea obiectivelor cercetării, calitatea științifică de interpretare a corpusului de exemple, rezultatele analizei lingvistice, conținuturile expuse, răspunsurile doctorandelor la întrebările puse în timpul susținerii, răspunsuri competente, cu tentă de autocritică și de conștientizare a perspectivei de cercetare ulterioară, aceste aspecte pozitive suscită interesul interpretului tezelor.

Tezele prezintă un produs al unei munci asidue, de activitate psihică încordată și de o continuitate în cugetarea ce o cere conceptualizarea entităților numite, descifrarea conținutului conceptual al unui șir de termeni, noțiuni, fenomene, categorii lingvistice, de ordin social, chiar și filozofic. Continuitatea analizei interne se impune din motivul că acest proces condiționează necesitatea de a atribui un caracter coerent structurării textului tezei, ea asigură identificarea, descifrarea tainelor limbii, entitate ce nu ne oferă direct, explicit răspunsul ce-l căutăm.

Am apreciat înalt calitățile numite ale doctorandelor, cele de a munci și de a trăi momente de autoafirmare prin calitatea științifică de prezentare a esenței tezei, prin calitatea răspunsurilor date la întrebările puse de colegi, prin capacitatea de a vedea interacțiunea între conceptele principale ale temei de cercetare, prin clarviziunea în definirea problematicii și obiectivelor de cercetare posterioară etc.

1. O viziune asupra tezei de doctor a doctorandei S. Guțu *Textul și actualizatorii lecturii lui multiple în limba franceză contemporană.*

Examinarea tezei doctorandei S. Guțu ne permite să constatăm nu numai actualitatea și noutatea temei de cercetare pentru contextul nostru național, fiind o temă puțin reflectată în cercetările noastre lingvistice, ci și complexitatea ei. Caracterul complex al studiului rezidă în numeroasele entități, categorii, fenomene, concepte de ordin lingvistic și literar, care trebuiau să fie analizate și conștientizate în plan intern, care cereau identificarea proprietăților lor interne, a relațiilor legitime ce există între ele, a raportării lor la fenomenele de lectură multiplă și intertextualitate.

Tema cercetării nu presupunea numai aceste sarcini, se mai cerea de exploatat creativ conceptele numite în procesul de interpretare a intertextualității, a identificării actualizatorilor și marcătorilor acesteia și ai lecturii multiple. Avem în vedere conceptele de text, textualitate, intertext, intertextualitate, lectură multiplă, lectură intertextuală, plurivectorialitate a dialogismului textual, de text euforic, disforic, intersem, termen creat de autor, se cerea de explicat natura semiotico-verbală a textului, textul drept macrosemn verbal, de aplicat metodologia de interpretare pragmatică a textului, a principiilor hermeneuticii literare.

Un alt argument în favoarea complexității temei - demonstrarea și argumentarea *textului drept macrosemn* ce acceptă și implică construirea sau reluarea intertextualității, cerea din partea doctorandei nu numai cunoașterea criteriilor ce le presupune conceptul de semn, ci și documentarea în numeroasele probleme ale teoriei textului/ discursului, teoriei literaturii, semioticii și pragmaticii textului, semnificației și decodării sensului, sensurilor multiple și importanței luării în considerare

a operei literare în integritate pentru acest scop, specificului structural și sintactico-semantic al intertextemului, identificării Eu-lui și Sine-lui autorilor textelor și specificităților de ordin psihic, de receptare, de pre/comprehensiune etc.

Obiectivele majore ale tezei au constat în definirea și aplicarea proceselor psihice pe care le presupune lectura în genere și lectura multiplă, în particular, în identificarea fenomenului de transtextualitate și intertextualitate, aceasta din urmă, precum o spune autoarea tezei, declanșează necesitatea lecturii multiple a textelor, în realitate, lectura și relectura *textului-sursă* și a *textului-țintă*. Ultimul prezintă mediul lingvistic în care își găsește actualizarea citatul sub forma unui titlu al operei literare, utilizat de autorul textului sursă și pe care îl preia autorul textului țintă. Citatul-titlu al unei opere literare, aluzia, referința, în calitate de actualizatori ai intertextualității, fiind de natură transcendentă, servesc drept intertexteme, am spune drept mediatore intertextuale, ele realizează interacțiunea, dialogismul textelor din diferite timpuri și din diferite sau identice contexte sociale.

Complexitatea temei de cercetare constă și în situarea temei atât în spațiul teoriei limbii, cât și a teoriei literare, a teoriei hermeneuticii literare. Din acest motiv se cerea ca doctoranda S. Guțu să se adreseze sociologiei, psihologiei, psihofiziologiei, chiar și filozofiei. Specificul psiho-fiziologic al lecturii, al construirii și al actualizării intertextualității și transtextualității, rolul lecturii multiple în identificarea aspectului moral, psihologic, sociologic, mistic al dialogismului textelor ne demonstrează *caracterul interdisciplinar* al studiului efectual de doctoranda S. Guțu.

Finalmente, e o teză ce ține nu numai de teoria limbii, de teoria literaturii, ci și de psihanaliză, de filozofia Eu-lui și a Sine-lui.

Problema lecturii și a intertextualității e o problemă a teoriei comunicării, a specificului comunicativ al acestui fenomen, pentru că dialogismul presupune nu doar un singur actor, ci un număr considerabil de lectori ai operelor. Vorbirea internă a autorilor produselor literare și a interpreților textelor permite de a asigura o posterioritate chiar și o eternitate operei literare. Structura complexă a actorilor ce construiesc și interpretează intertextualitatea și transtextualitatea se explică prin diferențele de ordin psihologic, social, cultural al acestora, diferențe ce servesc drept sursă de conceptualizare diferită a intertextualității și a textului, de mediator al interacțiunii între lectori, interpreți. Cele constatate nu suprimă doza identității ce trebuie să persiste în problema diferențelor de sens; fără constanta de semnificații și sensuri nu putem vorbi despre diferențele de semnificație aduse de interpreții textelor.

Definirea semnificatului generic al acestui semn, macrosemn lingvistic, în raport cu celelalte unități lingvistice, prin intermediul unui singur lexem, constituie o dificultate a teoriei textului. Acest aspect al textului rămâne o problemă pentru cercetarea ulterioară.

Apreciem tentativa doctorandei de a defini textul și de a prezenta structura textului universal, deși ajansarea constituentilor, poziția acestora, unul față de celălalt, nu permite de a vedea relația și interacțiunea dintre actorii proceselor de diferit gen și produsele acestora. În definiția textului, interpretarea, intertextualitatea și transtextualitatea sunt concepute prin prisma procesului de comunicare.

Structura relațională între fenomenele numite și autorii acestora, la nivel comunicativ, ar putea fi reprezentată sub forma ei sintetizată prin schema ce urmează:

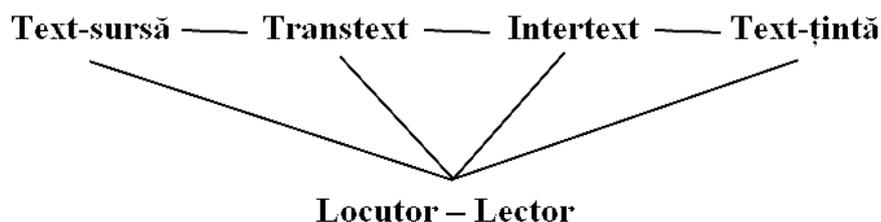


Fig. 1. Structura relațională între fenomenele textuale și autorii acestora, la nivel comunicativ.

Vorbind despre lectura multiplă, proces declanșat de intertextualitate, precum o confirmă autoarea tezei, considerăm că există și o prelectură, o lectură anterioară, de fapt prima lectură, pe parcursul căreia identificăm intertextemul și dialogismul intertextual. Cele două tipuri de lectură se deosebesc prin natura operațiilor senzaționale și psihice, pe care le efectuează lectorul. Lectura multiplă e o consecință a lecturii unei opere în care figurează un citat identic la nivel al semnificatului cu semnificatul unui text diferit de primul text. Identificarea identității formal-structurale a citatului condiționează efectuarea lecturii multiple a unui text nou, în care persistă același citat. Lectura multiplă urmează după observarea și identificarea unui citat, pe care lectorul l-a întâlnit în alt text. Pe parcursul lecturării repetitive lectorul interpretează semnificațiile explicite și sensurile implicite pe care le comportă intertextemul atât în textul-sursă, cât și în textul-țintă, în consecință urmează comprehensiunea și definirea sensurilor implicite, acestea din urmă vin să explicitizeze conținutul semnificatului intertextemului.

În lucrare autoarea distinge câteva etape ale lecturii, am spune activități de ordin psihic, prima fiind cea a identificării intertextemului drept element ce asigură interacțiunea între textul-sursă și textul-țintă, persistența intertextului celor două texte. Pe parcursul celei de a doua lectură, precum o consideră cercetătoarea S. Guțu „*se efectuează operația de contextualizare – decontextualizare – recontextualizare a intertextemului*”. Lectura multiplă condiționează trei procese: cel al comprehensiunii, al interpretării propriu zise și al criticii sensului multiplu, precum o concepe autoarea și fondatorii hermeneuticii literare Aristote, H.G. Gadamer, P. Ricoeur. O deosebită atenție se acordă în lucrare criticii sensului multiplu, mai precis a identificării sensurilor multiple ce le descifrează lingvistul și a construirii și exprimării subiectivității.

Teza se caracterizează printr-o fundamentare teoretică impunătoare: se aplică tezele, definițiile, principiile și tehnicile de interpretare lingvistică ce le găsim în lucrările lingviștilor și care stau la sursa fondării teoriei textului/discursului, drept unitate supremă a limbii, a fenomenului de intertextualitate și lectură multiplă. Problemele semioticii, în genere și a semioticii textului, în particular, au drept sursă ideile următorilor lingviști: H. Plett, R. Barthes, J. Kristeva, U. Eco, M. Riffaterre, I. Plămădeală; problema textului se sprijină pe ideile lui E. Coșeriu, R. de Beaugrand, W. U. Dressler, J.- M. Adam, D. Maingueneau, Em. Vasiliu, S. M. Ardeleanu, O. Boc, M. Tușescu etc.; teoria intertextualității: J. Kristeva, R. Barthes, G. Genette, A. C. Gignoux, N. Piégay-Gros, S. Rabau, Th. Thlivitlis etc. ; hermeneutica: H. G. Gadamer, P. Ricoeur. În teză găsim lucrările lingviștilor și filozofilor ale căror lucrări sunt consacrate semanticii, teoriei literaturii, teoriei lecturii, esteticii receptării. Este firesc că lucrările lingviștilor români, în număr considerabil, și a celor naționali au servit de asemenea drept sursă de reflecție pentru doctorandă.

În descrierea semioticii lingvistice a textului, a intertextului și a intertextualității, autoarea se bazează pe semioza lui Ch. Morris. Se are în vedere analiza ce vizează traseul de la specificul formal-structural al intertextului la aspectul semantic și la funcția pragmatică a intertextului. În capitolul II se examinează specificul structural al intertextului, se analizează dimensiunea sa pragmatică.

Limba, fiind iubitoare de sine, cere de la interpretul ei să se adreseze nu numai legităților imanente ale limbii, nu numai unităților, materiei lingvistice, ce actualizează fenomenul intertextualității și, de exemplu, a procesului de derivare a neoformațiilor prefixoidale, ci și să ia în considerare factorii ce se situează dincolo de „*curtea, terenul limbii*”, factori extra-lingvistici. Anume aceste criterii de natură pragmatică, în particular rolul locutorului, a autorului, a Eu-lui și Sine-lui acestuia în producerea noilor unități lexicale în situații de enunțare particulară sau identificarea dialogismului textelor poezilor, prozatorilor ce au creat în epoci diferite, în situații de enunțare diferite, permit de a ne convinge în interacțiunea legităților imanenței limbii și a transcendenței. Interacțiunea între aceste două forme de existență și de funcționare a limbii ne dau răspunsul la interpretarea conținutului conceptual al Eu-lui și al Sine-lui a celui ce ne-a anticipat prin scrierile sale, oferindu-ne în așa mod un produs textual pentru cugetare.

Demonstrarea produsului lecturii multiple, a intertextualității între diferite texte literare se face prin intermediul entităților literare prin: *citat-titlu*, prin *aluzie* și prin *referință*. Referința este concepută în termeni tradiționali ca actualizator al intertextualității explicite/implicite, care trimite la alt text/textul universal prin anumiți indici textuali, cum ar fi numele autorului, titlul textului, numele personajului, fără a reproduce textul-sursă.

Citatul servește drept titlu al textului-sursă și al textului-țintă. În calitate de citat-intertextem, actualizator al lecturii intertextuale, în lucrare se citează titlul integral al unei opere literare:

- „L'École des femmes” de Molière, „L'École des femmes” de A. Gide;
- „Antigone” de Sophocle, „Antigone” de R. Garnier;
- „Médée” de Ch. Baudelaire, „Médée” de J. Anouilh;
- „Le Spleen de Paris” de Ch. Baudelaire, „Spleen de Paris” de P. Verlaine, etc.

În lucrare se face distincția la nivel structural-formal al citatului-titlu:

- citatul-titlu direct cu reluarea integrală a structurii unui titlu în titlu;
- citatul-titlu indirect construit prin substituirea unui element al titlului-sursă;
- citatul-titlu indirect creat prin completarea structurii lui printr-un element în titlul-țintă;
- citatul-titlu indirect construit prin permutarea elementelor în structura titlului în textul-țintă.

Aluzia cu funcția de intertextem trebuie concepută drept instrument ce asigură intertextualitatea la nivelul textului luat în integritatea lui. Prin această afirmare se are în vedere rolul relațiilor contextuale, ce le oferă opera literară luată în integritate în vederea decodării sensurilor implicite ce le comportă și textul-sursă și textul-țintă.

Autoarea tezei trebuia să fie dotată de un sentiment, o simțire particulară a limbii, de reacție la senzațiile ce le produce textul poetic sau cel prozaic pentru a descifra intenționalitatea profund ascunsă în aluzia ce o face, de exemplu, Le Clézio la irepetabila și eterna descriere a Albatrosului, al poetului inegalabil al poeziei franceze, Ch. Baudelaire. Spiritul fin de observare a fenomenului de autoare și de extragere a ideii din interpretarea intertextualității poate asigura modalitatea de a sintetiza și a exterioriza prin intermediul materiei lingvistice o observare, o interpretare internă a textelor. Exemplific concluzia prin conceptul de traiectorie intertextuală, infiltrarea intertextului etc.

Grație acestui rafinement, cercetătoarea reușește să identifice motivul pentru care personajul principal al romanului lui Le Clézio „La Quarantaine” Léon, fiind exilat pe o insulă se simte în apele sale, liber și nu constrâns de normele vieții pariziene, de civilizaționalul Parisului, liber precum o pasăre, regele Azuriului, Albatrosul lui Ch. Baudelaire. Acesta se simte tot liber atunci, când azuriul cerului îi aparține și-i permite să demonstreze măreția sa, grație aripilor sale gigantice „*ailles de géant*”.

E vorba de libertatea de care se bucură pasărea și nu ființa umană. Din acest motiv Le Clézio a recurs la metamorfozarea și comparația, în realitate la asocierea stării interne, ce o resimte Albatrosul, găsindu-se pe pământ și trăind starea de ființă exilată din cauza aripilor sale ce nu-i permit să se deplaseze, precum o face în ceruri. Analogia, aluzia utilizată de Le Clézio, se bazează pe operația de predicăție, dominantă științifică în cercetările savantului comemorat **V. Banaru**, de atribuire a stării interne ce o comportă o pasăre și ființa umană, ce se găsește într-un spațiu specific, e vorba de predicăția subiectivă.

Această stare a păsării a fost exploatată, precum am constatat, cu mult rafinement de Le Clézio pentru a descrie starea personajului său din romanul „La Quarantaine” și starea identică a păsării, care, desfăcându-și aripile, resimte libertatea, dar pare a fi comic și urât.

Conform autoarei, intertextualitatea are drept fundament identitatea formală, structurală, semnificativă, acestea din urmă îi permit să afirme ideea stereotipizării titlurilor, citatelor etc.

Criteriul principal de identificare al intertextualității, al dialogismului textual e cel al identității entității de diferit gen, entități ce figurează în textul-sursă și textul-țintă: valori naturale, o categorie sau valoare socială, morală, artistică, de tipul: *libertate/constrângere*, *fericire/nenorocire*, *viață/moarte*, *lumină/întuneric* etc. El permite de a defini esența entității, a naturii umane.

Pentru a demonstra identitatea conceptului, a entității sau a unui microtext creat în vederea constituirii intertextualității, autoarea tezei se servește de metoda analizei opoziționale, opoziția despre care a vorbit F. de Saussure și de analiza semică, a identificării semului izotopant, în terminologia lui A.-J. Greimas. Persistența semului izotopant în două sau mai multe texte permite autoarei să definească intertextul și fenomenul de intertextualitate. Drept exemplu se citează texte construite pe baza caracterului antitetic al calităților de *beauté et laideur*, construind câmpurile semantice ale acestora.

Teză ne incită la lecturarea și relecturarea sau la efectuarea lecturii multiple în vederea descifrării Sine-lui nostru și a celor ce ne-au lăsat un tezaur literar.

Conform autoarei intertextualitatea are drept fundament identitatea formală, structurală, semnificativă. Acestea din urmă îi permit să afirme ideea stereotipizării titlurilor, citatelor etc.

Lucrarea e un produs al unei munci evidente demonstrând în așa fel o responsabilitate față de calitatea științifică a tezei, a sarcinilor ce le determina și le pune coordonatorul tezei. E o reflecție profundă asupra numeroaselor entități și fenomene de ordin lingvistic, literar, semiotic, socio-lingvistic, cultural prin care doctoranda a demonstrat dialogismul literaturilor în pofida timpurilor și temporalităților ce le trăim. Prin cercetarea intertextualității, autoarea demonstrează rolul intertextualității, universalismul interacțiunii literaturilor, interacțiunii scriitorilor din secolele trecute care continuă să fie prezenți printre noi prin valorile create și cele evocate, grație exploatarea unor entități universale ce ghidează omul, îl orientează spre umanitate și nu deformare morală.

2. Considerații privind teza de doctor a doctorandei Aliona Macari „Structura și semantica neoformațiilor prefixoidale în limba franceză”

Analiza tezei și a autoreferatului ne permite să identificăm un șir de aspecte de calitate științifică evidentă a tezei dnei A. Macari, să definim problematica temei de cercetare și să găsim răspuns la întrebările pe care și le pune un lingvist.

Tema propusă de coordonatorul tezei, dna conf. dr. E. Axenti, e incontestabil actuală și relevantă pentru studiile de ordin lexicologic, terminologic, al teoriei comunicării verbale. Ea prezintă o importanță vădită și pentru studiile lexicologice și pentru studiul limbajelor specializate, pentru procesul de comunicare la nivel internațional și în consecință pentru procesul de interacțiune verbală a locutorilor din diferite domenii și contexte sociale în epoca mondializării și uniformizării.

Lucrarea prezintă interes și prin abordarea procesului de determinologizare a neoformațiilor prefixoidale și transpoziția lor în lexem al limbajului general. E vorba de migrarea unităților lexicale cu structură lexicală complexă, de transcendența acestora și situarea lor în limbajul general funcționând în calitate de unitate lexicală și nu în calitate de termen.

Cercetarea efectuată de doctoranda A. Macari se caracterizează prin mai multe aspecte științific relevante:

- ea demonstrează vitalitatea și productivitatea procesului de producere a neoconstrucțiilor lexicale cu ajutorul unui număr considerabil de prefixoide, repertoriile de autor;
- argumentarea vitalității acestui proces se face prin intermediul analizei cantitative, aceasta permite de a constata importanța neoformațiilor prefixoidale pentru limbajele de specialitate și utilizarea lor de locutorul social categorizat. Uzul, conceput drept argument al productivității procesului de producere a neoformațiilor prefixoidali, exploatează trunchierea cuvintelor, procedeu lexical ce le transformă în prefixoide. Acest proces e explicitat și demonstrat prin corpusul de exemple în număr considerabil, 1000 formațiuni prefixoidale;
- studiul efectuat permite să identificăm o tendință evidentă a locutorului, cea de a trunchia lexemele și a le fuziona cu un lexem autonom; prin acest procedeu se afirmă tendința limbii spre sintetism și nu analitism;

- sintetismul este motivat de legitatea limbii, cea a economiei limbii, efortul minimal al actului verbal, e o legitate formulată de A. Martinet;
- cercetarea dată se înscrie în numărul de lucrări lingvistice consacrate problemelor lexicologiei, lexicografiei, terminologiei limbii franceze, limbajelor specializate, problemelor comunicării verbale. Necesitatea de materializare verbală de către locutor a conceptului construit de psihicul nostru în urma conceptualizării unui nou produs tehnic, informațional, al unei noțiuni economice, determină producerea noilor unități lexicale etc.;
- problema cercetată și rezultatele expuse constituie o continuitate în timp a concepției lingvistice a sistemului lexical al unei limbi, în particular în domeniul lexicologiei limbii franceze a eminentului și regretatului lexicolog național **Gr. Cincilei**;
- prin cercetarea dată se explicită interacțiunea și interdependența între sistemul lexical al limbii și evoluția tuturor domeniilor sociale ale vieții noastre, în particular a celor tehnice;
- luarea în considerare a interacțiunii între limbă și societate a permis autoarei să argumenteze, prin procedeul dat de producere a unităților lexicale, dinamica și, prin această proprietate, evoluția limbii;
- definirea statutului lingvistic al neoformațiilor prefixoidale în sistemul lexical al limbii franceze și a specificului de producere a acestora merită la sigur atenția cititorului.

Lucrarea e un produs al unei munci asidue, de o perseverență vădită, a conștientizării de către autor a conținutului noțional al numeroaselor concepte ce țin nu numai de domeniul lexicologiei. Calitățile numite ale tezei demonstrează permanentele interogări interne ale autorului, trăirea și orientarea activității psihice spre problematica lucrării.

Teza se caracterizează prin structura ei bine gândită, aceasta fiind determinată de ajansarea logică a problemelor de cercetare, expuse în planul tezei, prin modalitatea de identificare a problematicii de cercetare pentru a atribui o coerență vădită planului tezei, prin formularea logică a problemei compartimentelor tezei, prin definirea obiectivelor cercetării, prin expunerea clară a analizei efectuate, a criteriilor de clasificare a neoformațiilor prefixoidali, a rezultatelor analizei lingvistice, prin claritatea și nu caracterul ambiguu al ideilor expuse. Lucrarea e teoretic fundamentată.

Era de dorit ca în referințele lingvistice să figureze în preponderență lucrările lexicologilor renumiți.

Actualitatea temei se rezumă la importanța neoformațiilor prefixoidale pentru **domeniul terminologiei** și prin ea pentru **limbajele specializate** și pentru **limbajul general** de utilizare a acestor construcții lexicale. Utilizarea lor în limbajele specializate și în limbajul general demonstrează extinderea câmpului funcțional al acestor construcții prefixoidale, locul și importanța lor pentru comunicarea umană.

În această ordine de idei, aș fi dorit ca să se fi acordat o mică atenție **rolului locutorului, utilizatorului** în producerea acestor formații lexicale pentru extinderea câmpului funcțional al neoformațiilor. Locutorul e acel agent ce determinologizează neoformația prefixoidală.

Procesul de extindere a sectoarelor de utilizare a acestor cuvinte compuse se explică prin nevoile lexicale pe care le are locutorul în procesul de desemnare, de denotare a unui nou concept, obiect concret sau abstract construit de inginer etc., de savant, de locutorul specializat într-un domeniu. Locutorul și terminologul produc o unitate lexicală care ar răspunde necesității lingvistice a acestora.

Problema majoră a tezei e cea a determinării statutului formațiilor prefixoidale în raport cu cuvintele derivate și cele compuse precum o constată doctoranda, mai precis, în lexicologia limbii franceze. Autoarea demonstrează complexitatea acestei probleme, reflectată într-un număr considerabil de lucrări lingvistice la care autoarea face referință, ea consideră că aceste formații cu structura prefixoid plus unitate lexicală autonomă reprezintă o clasă lexicală intermediară între prefixare și compunere.

Se cerea ca termenul de „prefixare” să fie substituit prin termenul „derivare”, deoarece prefixarea face parte din derivare.

Suntem de acord că neformațiile prefixoidale sunt cuvinte compuse și această raportare e demonstrată la nivel semnificant-semnificat, semnificație nu numai a lexemului autonom plasat în postpoziție, ci și semnificația prin care se caracterizează și prefixoidul și construcția lexicală în integritate. Anume acest constituent al neformației complexifică structura lexemului compus.

Funcționarea neoprefixoidelor de tipul *blogo*, *mini*, *hydro*, *neuro*, fiind trunchiate, e identică funcționării cuvintelor trunchiate: *prof*, *ado*, *apart* etc. Funcționarea autonomă a acestora constituie o evidență, ea nu prezintă dificultăți în calificarea lor drept unități lexicale autonome. Această idee poate fi aplicată și la neoprefixoidele analizate.

Trunchierea acestor unități ține de legea economiei lingvistice a lui A. Martinet, „la loi du moindre effort”.

Corpusul de exemple colectate din surse lexicografice și din surse de informare în masă prezintă o valoare lexicografică și poate fi publicat sub forma unui dicționar de neformații prefixoidale.

Teza e un produs de calitate științifică grație muncii nu numai a doctorandei, ci și a aportului adus de coordonatorul tezei dna conf. dr. E. Axenti, e o parte substanțială ce revine coordonatorului prin principiile ce le practică în activitatea sa de profesor, cercetător, administrator, în principiile vieții sale: rigoarea, competența, responsabilitatea, organizarea muncii în numele eficacității. Apreciez aceste criterii de muncă, de cercetare, de redactare a tezei ce le practică dna conducător științific conf. E. Axenti.

Analiza neformațiilor prefixoidale se face nu numai la nivel de structură lexicală, morfemică a acestora, ci și la **nivel funcțional**. Cu regret, analiza aspectului funcțional are drept obiect de interpretare, în particular, prefixoidul. În acest cadru de idei, constatăm că postpoziția prefixoidului reliefează natura morfologică, în consecință funcția sintactică a acestuia și, desigur, semantica lui. Aceste aspecte imanente și funcționale condiționează capacitatea prefixoidului de a funcționa în calitate de lexem autonom.

Prepoziția și postpoziția neoprefixoidelor au o însemnătate vădită pentru a vorbi despre autonomia sintactică a acestora.

Se impunea necesitatea extinderii analizei aspectului funcțional al neformațiilor prefixoidale în integritatea lor structurală, ea ar fi ajutat doctoranda să definească specificul semantic al acestor construcții.

Anume studiul funcțional al neformațiilor prefixoidale, aspect parțial reflectat în teză, permite de a examina și a defini comportamentul lor în structura frazei sau a unui microtext, specificul lor morfologic, sintactic și sintactico-semantic.

Regret că nu s-au citat în rezumatul tezei măcar două exemple de funcționare, de relație sintagmatică, pe care o manifestă aceste neformații prefixoidale în structura frazei.

Analiza neformațiilor construite cu ajutorul neoprefixoidelor *eco-* și *cyber-* se face numai la nivel social, reflectarea aspectului lingvistic era necesară.

La **nivel paradigmatic** neformația prefixoidală permite, grație naturii morfologice a radicalului, *hydroécologie cybertouriste*, *cybercafé*, să definim natura morfologică a prefixoidului, *hydro*, *cyber*, cea adjectivală, funcția semantică a prefixoidului, cea de clasificare a obiectului desemnat de radicalul neformațiilor în nenumărate exemple și alte funcții semantice. Funcția clasificatoare a prefixoidului e determinată de natura adjectivului *cyber*, adjectiv de relație și nu adjectiv calificativ. E o importanță a morfologiei lexemului pentru semantica lui.

Relațiile sintagmatice permit să confirmăm morfologia nu numai a neformațiilor în integritatea lor morfemică, ci și funcția semantică a neoprefixoidului, cea „calificativă” totuși în structura neformației și cea de atribut constatată de autor în teză.

În exemplul de *cybercafé* e vorba nu de valoarea semantică de locație, de localizare a unui obiect, ci de specificare a localului prin intermediul adjectivului trunchiat. Specificarea localizării, predicția locativă, e efectuată prin intermediul neoprefixoidului *cyber*; *bio*, *neo*, *mini* etc., vorbim de

însemnătatea funcției semantice nu a lexemului lexical *café, touriste* etc., ci de funcția semantică pe care o exercită neoprefixoidul în raport cu lexemul lexical.

Sunt determinate limbile ce servesc drept sursă de producere a formațiilor prefixoidali neologici - franceză și engleză. Se pune accentul pe tendința generală de producere a lexemelor cu structură morfemică complexă.

Funcția logico-semantică generică a neoprefixoidului e cea clasificatorie.

Prepoziția și postpoziția neoprefixoidelor are o însemnătate vădită pentru a vorbi despre autonomia sintactică a acestora, anume postpoziția lor și exercitarea unei funcții sintactice, aceasta din urmă fiind susținută de valoare semnificativă a termenului, sunt argumentele de calificare a neoprefixoidelor, calificate drept unități lexicale autonome.

Producerea neoformațiilor prefixoidale nu se oprește, deoarece locutorul are nevoie de alte neoformații prefixoidale, pe care le construiește cu ajutorul unei singure vocale, vocala *e-*.

Acest model de producere a neoformațiilor este motivat de legea efortului verbal minimal al locutorului; adjectivul *electronic* ar fi fost prea lung pentru locutor. El ar fi putut utiliza adjectivul *numeric*, dar consoana *n-* evident nu poate servi drept semn de desemnare.

Cât privește **clasificarea etimologică a prefixoidelor**, menționez că clasa de neoprefixoide nu e omogenă, deși e vorba de criteriul etimologic, în ansamblul de subclase diferite din punct de vedere al naturii lor:

- neoformații cu neoprefixoide omonime, abrevieri, împrumuturi. Aceste clase sunt identificate grație aplicării altor criterii, diferite de cel etimologic.

Prin analiza cantitativă efectuată se argumentează productivitatea crescândă a formațiilor lexicale neoprefixoidale. Se emite ideea tendinței spre sintetism a limbii franceze, specific ce se opune analitismului. Sintetismul antrenează incomprehensiunea produsului actului verbal. Prin acest specific al neoformațiilor demonstrăm importanța temei de cercetare pentru comunicarea verbală.

Prezintă interes concluzia privind clasa lexico-gramaticală a neoformațiilor prefixale, 86,9% aparțin neoformațiilor substantivale.

Ca și propunere pentru cercetarea ulterioară ar fi studiul neoformațiilor prefixoidale și a noilor reguli de ortografiere a cuvintelor compuse.

Apreciez modalitatea de conceptualizare, de determinare și de realizare a obiectivelor cercetării și de definire a statutului neoformațiilor prefixoidale în sistemul lexical al limbilor.

Concluzie

Calitatea științifică a tezelor susținute în anul 2016 face onoare corpului profesoral al Departamentului, Universității de Stat și comunității științifice a țării. În acest fel, Departamentul actual reușește să mențină prestața și nivelul de exigențe al distinșilor predecesori, precum V. Banaru, V. Sorbală, Gr. Cincilei, Th. Balaban, E. Bulgac și alții, colocviile naționale și internaționale organizate *in memoriam* fiind o mărturie vie.

SECTION II. D'UNE GRAMMAIRE DE LA PHRASE A UNE GRAMMAIRE DU TEXTE LITTERAIRE

ET POURTANT, SAUSSURE ...

Sanda-Maria ARDELEANU

Université „Ștefan cel Mare”, Suceava, Roumanie

Rezumat: *Contribuția noastră se înscrie în seria studiilor dedicate centenarului apariției „Cursului de lingvistică generală” (C.L.G.) al lui Ferdinand de Saussure, piatra de temelie a lingvisticii moderne. Ce ne-a dat Saussure? Ce a rămas valabil de la Saussure până astăzi? Care sunt „urmele” lui Saussure în cercetarea lingvistică actuală? Cine îi sunt urmașii declarați? Ce orizonturi de importante dezvoltări teoretice a deschis structuralismul? Si, bineînțeles, Anne-Marie Houdebine și Imaginarul lingvistic în linia tradiției saussuriene. Vă propunem câteva răspunsuri posibile, parțiale, profund particularizate, la aceste provocări.*

Cuvinte-cheie: *structuralism, funcționalism, imaginar, sincronie dinamică, limbă / discours, norme.*

Argument

Retravailler Saussure s'avère aujourd'hui, en cette année de grâce 2016, plutôt une obligation morale, avant tout autre considération linguistico-pragmatique. Là où les chemins s'entrecroisent pour indiquer un « point zéro » des sciences du langage, là où les traces saussuriennes ne peuvent pas être effacées, même si on lui ignore de plus en plus la paternité des idées, pour les transformer en trésor vivant de l'humanité, là où nous allons de temps en temps pour nous ressourcer avant de repartir à nouveau à la recherche de la Vérité, là où nous ne nous attendons plus ... nous (re)trouvons « notre Saussure », qui ne cesse de nous attendre.

« Mon Saussure » d'aujourd'hui sera le Saussure d'Anne-Marie Houdebine et d'André Martinet, en hommage à leur « inspiration saussurienne » déclarée, à leurs développements extraordinaires à partir du structuralisme saussurien qui a fait naître la *dynamique synchronique* de la langue et l'*imaginaire linguistique*.

Même si, tous les ans, en vue de la préparation de mes cours à l'université, je relis des fragments du *Cours de linguistique générale* (C.L.G.) de Ferdinand de SAUSSURE, chose bénéfique que j'ai apprise, comme tant d'autres, à l'enseignement d'Anne-Marie HOUDEBINE, dans les années '90 à l'Université d'Angers puis à la Sorbonne – Paris V, René Descartes, depuis quelques mois je me suis mise à (re)relire, comme pour la première fois, d'un bout à l'autre, cette œuvre qui fait merveille depuis un siècle. Avec une nouvelle et, cette fois-ci, occasionnelle intentionnalité de ma lecture, je me suis laissé prendre et surprendre par l'inédit d'une matière apparemment bien assimilée, par ses multiples sens et même par la diversité d'états et de sentiments qui m'envahissaient. Car j'ai essayé de me procurer le plaisir d'un acte rituel, en empruntant les traits du comportement scientifique incarné par le Maître et « pailleté » d'ingrédients, tels le *doute* (comme je suis d'humeur optimiste le *scepticisme* m'est quand même étranger) et l'*imaginaire*, rassurant dans toute démarche de lecture créative, car toujours critique (l'« imagination confiante » qui transforme chaque thèse en une hypothèse et chaque hypothèse en une thèse appartenant quand même à SAUSSURE – cf. MAURO [13]).

En plus, vu cette attitude propre, dit-on, de SAUSSURE, j'ai pris encore plus de distance vis-à-vis du texte, en osant faire davantage attention à des détails qui relèvent plutôt de la *forme* que de la

substance : le mot lu est devenu, par conséquent, *parole* et les voix de BALLY et de SECHEHAYE se sont fondues dans la voix du Savant-créateur (de la Linguistique). Et parce que le sens de la direction herméneutique en train de se faire est contraire (mais non pas contradictoire – voire le carré sémiotique chez GREIMAS) à celui de la démarche saussurienne, c'est-à-dire non pas de la *Parole* à la *Langue*, mais de la *Langue* à la *Parole*, mon texte écrit gardera les majuscules, introduites par d'autres collègues et soigneusement, voire, attentivement conservées par moi, lorsqu'on parle de *Langue* (de SAUSSURE), de *Linguistique* (en termes saussuriens), du *Signifiant* (*Sa*) et du *Signifié* (*Sé*)...

L'inédit de ma lecture récente comprend le concept de *co-lecture* et *co-lecteurs* (je ne sais pas si c'est moi qui les utilise pour la première fois), car j'ai relu SAUSSURE avec, à côté de moi, André MARTINET et Anne-Marie HOUDEBINE, des linguistes d'« inspiration saussurienne », qui ont merveilleusement développé l'enseignement qu'on retrouve dans le C.L.G.

1. André Martinet et Saussure

En 1994, je rencontre pour la première fois Anne-Marie HOUDEBINE et, avec elle, FREI, BENVENISTE, André MARTINET, Jeanne MARTINET, Henriette WALTER et toute l'équipe de la Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle. Avec eux, j'ai découvert la phonologie synchronique et descriptive, ensuite celle diachronique. Avec un enthousiasme dont la fraîcheur est restée intacte aujourd'hui, Anne-Marie HOUDEBINE me racontait l'« histoire » de la formalisation dans l'esprit du structuralisme naissant des années '50, en renvoyant à la manière dont son Maître, MARTINET, avait dénoncé TROUBETZKOY dans le fameux article « Un ou deux phonèmes ». D'ailleurs, MARTINET soutenait alors que le binarisme n'était que l'illusion du linguiste et qu'en réalité la structure n'existe pas, elle n'est que dans « l'esprit du chercheur », même si, en 1993, dans les *Mémoires d'un linguiste*, il déclarait : « Je me sens saussurien sur beaucoup de points » [11, p. 294]. Les distances qu'il avait prises vis-à-vis de SAUSSURE ne l'ont jamais empêché de rester dans sa ligne, au moins par VENDRYES et MEILLET.

La position d'André MARTINET en matière d'arbitraire du signe va dans la même direction que celle de SAUSSURE même si MARTINET était entré en contact direct avec SAUSSURE après le développement de sa propre réflexion linguistique. Selon ses témoignages [11], MARTINET a eu le sentiment qu'« une langue est un système où tout se tient » bien avant d'avoir lu SAUSSURE ou MEILLET. Étant convaincu que chaque langue représente un monde à part, un « complexe particulier de faits cohérents », le fondateur non-déclaré du fonctionnalisme reconnaît la notion saussurienne d'articulation.

MARTINET ne s'écarte trop non plus des principes saussuriens quand il dit qu'« on ne définit une unité qu'en référence aux autres du même système », en donnant sa propre formule à cette idée : « Un système est proprement l'ensemble des unités ». Il reproche en quelque sorte à SAUSSURE d'avoir utilisé système d'une façon « trop lâche » et c'est « structure » qu'il propose d'employer là où l'on trouve des unités qui s'opposent.

À cet égard, nous ne devons pas oublier l'influence exercée par SAUSSURE sur les Praguois qui, à partir du principe de l'identification d'une unité [9] et de la nécessité de déterminer dans quelles conditions elle peut apparaître et ce qui la distingue de celles qui peuvent apparaître dans les mêmes conditions, formulent le principe de base de leur enseignement : « Deux segments d'énoncés qui peuvent apparaître dans les mêmes conditions ne sont des unités différentes que si le remplacement de l'une par l'autre entraîne une différence de sens. » Cette opération réussie s'appelle la commutation.

André MARTINET a adopté de plein cœur la formule saussurienne « la langue pour elle-même et en elle-même », qui peut aussi suggérer l'importance réduite des influences sociales sur la Langue. Alors, MARTINET exclame [11] que « nous faisons de la linguistique pour elle-même », contrairement aux prédécesseurs, car « il est indispensable d'étudier le phénomène de communication langagière en lui-même avant d'aborder les contacts de la langue avec d'autres disciplines [...] Si un

linguiste décide d'étudier, au départ, la langue en elle-même et pour elle-même, ça ne veut pas dire qu'il est borné, qu'il est convaincu qu'il n'y a aucune confluence possible d'autres facteurs, que la langue vit en vase clos. À côté de cet enseignement saussurien je n'ai jamais oublié un enseignement de MEILLET selon lequel la langue transmet l'expérience de chacun et que celle-ci est déterminée par la société dans laquelle on vit. » [11]

En plus, au moment où ce principe saussurien fondamental a été injustement attaqué par les sociolinguistes, en particulier par Pierre BOURDIEU, qui disait que l'« autonomie de la langue est une chimère » et qu'on doit tenir compte obligatoirement de l'influence de la société, etc., André MARTINET formula une réflexion sur l'existence du noyau langagier et de sa large autonomie, « encore qu'il puisse être affecté par des pressions non linguistiques » : « Le langage se trouve au carrefour de ce noyau-structuré et d'une réalité non-structurée à exprimer, c'est-à-dire le monde tel qu'il est perçu » [11]. Et c'est la polysémie, comme fait de langue, qui permet de voir quels sont les contacts du langage avec le monde.

La synchronie dynamique, inventée par MARTINET, a, sans nul doute, des racines saussuriennes. SAUSSURE savait que les recherches de la Linguistique sont déterminées par le caractère systémique de la Langue. Cela a permis l'identification du plan de la contemporanéité et de la coexistence fonctionnelle. D'où l'importance du plan synchronique ou idiosynchronique chez SAUSSURE qui, en fait, n'exclut nullement l'étude diachronique suite à l'évolution d'un système à travers le temps. Si SAUSSURE a soutenu le primat du synchronique c'est car sur cette base on peut prouver la légitimité des confrontations entre unités linguistiques appartenant à des systèmes linguistiques différents. Voilà les bases du fonctionnalisme et de la synchronie dynamique d'André MARTINET.

Dans le „Préambule” à la 5^e édition des *Éléments de linguistique générale* [12], signé par Colette FEUILLARD, Jeanne MARTINET et Henriette WALTER, André MARTINET est présenté comme un continuateur direct de SAUSSURE : « S'inspirant du structuralisme issu des travaux de SAUSSURE et de la définition de la langue comme système de signes constitués d'une double face, un signifiant et un signifié, MARTINET développe, à son tour, une théorie originale qui complète la définition saussurienne, en mettant en évidence la double articulation du langage, fondée sur la réalisation vocale des unités. La première articulation correspond à une suite d'unités douées chacune d'une forme vocale et d'un sens, les monèmes ou unités significatives minima [...], la deuxième articulation est constituée d'unités distinctives, à face unique, les phonèmes [...]. Le niveau des monèmes a été qualifié de première articulation, car il est formé d'unités pourvues d'un sens, et donc immédiatement identifiables par l'interlocuteur. La double articulation a pour corollaire le principe d'économie » [12, p. 16].

Tout comme SAUSSURE est considéré, à juste titre, le père-fondateur de la Linguistique, André MARTINET, par ses *Éléments de linguistique générale* (1960), reste le théoricien de la linguistique générale ainsi que l'initiateur incontestable des courants fonctionnalistes. « Caractérisée par sa structure doublement articulée, la langue est également définie par sa fonction de communication. Ce point n'avait pas été explicitement souligné par SAUSSURE. Or, il est tout aussi essentiel, puisque c'est en référence à cette fonction que MARTINET a pu poser le principe de pertinence, qui permet à la linguistique générale de s'affirmer comme discipline scientifique » [12, p. 18].

L'identification de la fonction de communication ne remplace pas le rôle des autres fonctions (phatique, esthétique, expressive, référentielle...), mais elle devient un élément de référence pour décrire le fonctionnement des langues. Comme une conséquence majeure de la prise en compte de la fonction de communication, le concept martinétien de synchronie dynamique [10] permet d'étudier la variation des unités en un temps donné, car, comme le dit MARTINET, « une langue change à tous les instants parce qu'elle fonctionne ».

« En effet, si une langue en tant qu'objet d'analyse doit être unifiée à un moment précis, elle n'en est pas moins diversifiée dans ses réalisations et dans ses usages, ce qui explique son évolution » [12, p. 19].

2. Anne-Marie Houdebine et Saussure

Nourrie de la sève linguistique de MARTINET qui l'appréciait fortement pour avoir « poussé de l'avant » en phonologie, « en approfondissant les fondements théoriques par de larges contacts avec les faits », puis pour avoir « réussi à former, à Angers, contre vents et marées, quelques linguistes de valeur » [11, p. 345-346; 152], Anne-Marie HOUDEBINE a instauré, tout en l'imposant, la majuscule pour *langue* : *La langue* ou *la Langue*, c'est toujours « la langue de SAUSSURE ».

En 2002, dans un article introductif au volume collectif intitulé *L'imaginaire linguistique*, Anne-Marie HOUDEBINE écrivait : « Avec ce concept d'*Imaginaire linguistique* restent encore bien des questions et des travaux à mener en prenant en compte l'épaisseur synchronique d'une langue, les sujets parlants et leur influence dans la dynamique linguistique. Cela en s'attachant à décrire et construire, depuis une langue ou des langues, ce réel inatteignable appelé, depuis Saussure, *La langue*, à l'aide des paroles et des discours épilinguistiques ou métalinguistiques, des fictions du sujet parlant, parlé, par et dans cette langue idéale, idéalisée. » [7, p. 18]

Il devient clair que la fondatrice de l'Il se réclame de la doctrine de SAUSSURE, en ce qui concerne la définition de la Langue, l'impact du réel sur celle-ci et l'évolution, dans une dynamique, des langues dans leur variété, la distinction fonctionnelle *Langue/Parole*. Le terme même d'*imaginaire* suit la ligne saussurienne : « Qu'est-ce qu'une langue, et même que La langue (SAUSSURE) ? La difficulté des linguistes à la définir et leur divergence de conceptions en témoignent. [...] Ce qui justifie à mon sens qu'on puisse avancer que la version qu'on donnera de la langue n'est que fait d'imaginaire. » [7, p. 14]

Rappelons ici la définition que SAUSSURE donne à la langue par rapport au langage : « ... la langue ne se confond pas avec le langage; elle n'en est qu'une partie déterminée. C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus » [15, p. 25]. *L'imaginaire linguistique* (II) prend en compte ce rapport du sujet parlant à la langue et il s'agit ou bien de « sa propre langue que de celle de la communauté qui l'intègre comme sujet parlant – sujet social ou dans laquelle il désire être intégré, par laquelle il désire être identifié par et dans sa parole. » [7, p. 10]

L'opposition saussurienne *diachronie/synchronie* concerne l'étude de la Langue dans son évolution au cours du temps ou bien à un moment donné de son histoire mais « à chaque période correspond une évolution plus ou moins considérable [...] le fleuve de la langue coule sans interruption, que son cours soit paisible ou torrentueux, c'est une considération secondaire » [12, p. 193]

C'est pourquoi, l'Il souligne le rôle de la dynamique linguistique actuelle dans la réduction de l'impact régulateur de la norme, car parler correctement aujourd'hui, c'est aussi faire preuve et démonstration à la fois de la connaissance de la norme que de l'évolution constante de la langue. Anne-Marie HOUDEBINE a réussi à surprendre ces réalités et ses principes dans le fameux *Tableau normatif de l'Imaginaire linguistique*, qui s'inscrit indubitablement dans l'héritage théorique de SAUSSURE – MEILLET – FREI – MARTINET, tout en proposant de décrire la diversité linguistique à l'intérieur de la Langue :

1. NORMES OBJECTIVES (1982)
(dégagées par la description des productions des locuteurs aux niveaux linguistiques considérés par l'étude)
1-1. Normes systémiques
dégagées à l'aide d'une étude clinique des productions d'un ou deux idiolectes (1 ^{re} mise au jour de la structure linguistique, dans le cas de langues non encore décrites).
1-2. Normes statistiques, ou 1-1 (cas de langue déjà décrites)

Mise au jour de la langue comme co-occurrence d'usages (l'unes langue) par des analyses d'enquêtes menées sur des groupes de locuteurs.
Repérage des comportements convergents, divergents et périphériques.
Analyse des variétés co-occurentes.
Contrôles des normes systémiques (dans le cas de langues non encore décrites).
2. NORMES SUBJECTIVES (1978)
2-1. Normes prescriptives : Une langue idéale, ou un idéal puriste avec étayage de discours antérieurs, par exemple : tradition grammaticale, prescriptions scolaires, etc.
2-2. Normes fictives : Un idéal de langue non étayé par un discours antérieur de type académique ou grammatical traditionnel, idéal <i>subjectif</i> ou <i>pratique</i> .
2-3. Normes communicationnelles (1983) : Accent mis sur la compréhension, l'intégration au groupe, etc.
2-4. Normes évaluatives
2-4-1 auto-évaluatives
2-4-2 évaluatives des usages environnants (communauté linguistique communicationnelle)

(L'Imaginaire linguistique – *Tableau normatif*) [7]

Ce *Tableau* fonde, en fait, la révision de la vision dynamique du mécanisme linguistique élaboré par SAUSSURE. La conscience de l'individualité absolue de chaque acte expressif a peut-être mené l'auteur de la théorie de l'Il à formuler son postulat : « chaque locuteur parle sa propre langue. »

3. Imaginaire, langue et discours

En fouillant parmi les textes houdebiniens, à la recherche, paradoxalement, des inflexions de sa voix qui nous disait, à tous : « J'espère que vous n'allez pas vous reposer, je ne l'imagine pas », en essayant de retracer la voie de l'Imaginaire, que l'on ne pourra jamais séparer de sa théoricienne enflammée, en recherchant de nouveaux arguments pour un combat inlassable, celui pour la/les langues, je suis retombée sur un texte méritoire, écrit en 1988 et publié, dans un livre collectif : *La Presse. Produit, Production, Réception*. Il s'agit de « Elle parle français la presse écrite! ou La Belle au bois dormant des analyses de discours. » [6, p. 131-149]

Voici un possible point de départ pour notre projet imaginé comme une pendule allant de/des imaginaire (s) au(x) discours, d'autant plus qu'on commence à oublier que *la langue* est << sous-jacente >> au *discours* et en même temps « produite par lui » (Anne-Marie Houdebine formule cet énoncé splendide en faisant venir à la surface l'héritage saussurien selon lequel « La langue n'est fait qu'en vue du discours »).

Quand on analyse le *discours*, il faut opter pour l'analyse du matériel linguistique, car, heureusement, les productions discursives sont analysables d'une série presque infinie de points de vue, dont *la langue*. À chacun des points de vue, sa véridicité, car pour celles et ceux qui se sont adonné(es) aux investigations de la discursivité, il devient clair que *contexte de production, stratégies discursives, modes de réception* du discours, interdiscursivité représentent autant de contraintes sémantiques, référentielles, rhétoriques, concrétisées dans le choix du lexique, l'option pour une certaine syntaxe ou modalité discursive.

Par conséquent, indifféremment du niveau de départ, celui d'arrivée reste indubitablement la *langue* ou la *productivité linguistique* vs. *langagière* que l'on se propose ou non de mesurer mais que

l'on ne peut nullement ignorer. Car, comme dit Anne-Marie Houdebine dans le même texte, « une condition de production du discours, c'est la langue, sa réalité linguistique, son imaginaire ».

Et là, avec la langue, intervient l'imaginaire :

« La langue et son imaginaire constitue un lieu d'analyse qu'on peut avoir plaisir et intérêt à travailler; cela d'autant plus si l'on adopte un point de vue synchronique dynamique: la langue est alors considérée dans son épaisseur et ses mouvances (sa dynamique) synchroniques. On s'attache à décrire des convergences et ses variétés, orales ou écrites, ses processus d'homogénéisation et de singularisation des groupes, des sujets et de leurs discours ou paroles actualisant et constituant la structure linguistique infiniment, ainsi que sa représentation, cet Imaginaire qui vient la border, la cerner, la re-présenter pour/en chaque sujet et n'est pas sans influencer sa production. » [6, p. 135]

Toute la philosophie des études sur l'*imaginaire linguistique* est contenue dans ce fragment où les syntagmes et les mots-clé reviennent dans une stratégie discursive transparente: les faire imposer, les faire fixer dans la réflexion de l'Autre : *synchronie dynamique, re-présenter, paroles, convergences, mouvances*. L'imaginaire est sans doute une re-présentation, celle de la langue, car il s'attache à la langue, focalise là-dessus. L'imaginaire se confond alors avec le locuteur, le sujet parlant qui, lui, construit sa langue dans un contexte institutionnalisé, en produisant son discours.

« Tout se passe comme si, en matière de langue d'image de la langue, il en allait de même qu'en matière de féminisme [...]; chacun(e) se trouve seul(e) et gère à sa façon sa relation avec la langue, avec les femmes ». [6, p. 134]

Voilà comment se lient les axes de la recherche chez Anne-Marie Houdebine : de la langue au discours, puis de la langue à l'imaginaire, ensuite de la langue à la féminisation des noms de métier. La théoricienne de l'Imaginaire linguistique travaille la langue sur des couples de termes, dans une perspective binariste, essentiellement saussurienne, ce qui l'emmène à distinguer une *analyse linguistique* d'une *analyse du discours* [6, p. 138] : la première fait l'inventaire des structures sous-jacentes aux actualisations, la deuxième « repère les interactions discursives pour obtenir une connaissance de l'état de la langue, et de son évolution, de l'épaisseur synchronique et de son dynamisme, des diverses forces sur le plan des *paroles*, de la *structure*, des *imaginaires* (représentations ou idéologies linguistiques des sujets) ».

« Étudier les *imaginaires linguistiques* et les *discours* permet de vérifier le statut des premiers eu égard aux seconds, ainsi que leur degré d'influence sur eux et le type de reflet. Les imaginaires peuvent être relativement en adéquation avec le discours produit, leur simple reflet en quelque sorte [...]. Les imaginaires linguistiques peuvent fonctionner comme des représentations biaisées eu égard aux discours produits ».

Ultérieurement à cette date de référence (1988), le pluriel sera remplacé par le singulier, l'*imaginaire linguistique* devenant un syntagme générique pour les imaginaires des sujets parlants. « Les rapports des locuteurs à la langue », leur imaginaire, plus ou moins prescriptif, a généré la typologisation des sujets à base d'échantillons discursifs et Anne-Marie Houdebine « invente » une vraie méthodologie appropriée à l'étude de l'imaginaire : enquêtes et analyses sur les comportements linguistiques ou sur les discours produits et leurs imaginaires ou discours sur la langue ; entretiens et questionnaires, tests ou sondages qui reflètent l'influence de l'imaginaire sur les discours et sur la dynamique linguistique ; analyses à base de corpus.

Dans ce dernier cas-là, il est clair qu'on ne travaille pas de la même façon selon que l'objet de l'étude est la *langue* ou le *discours* (cf. Patrick Charaudeau) [5] : si c'est la *langue*, on peut rassembler des fragments de textes qui comportent tous l'élément linguistique étudié, indifféremment de la situation de production ; si on envisage le discours, on rassemblera les textes qui répondent aux mêmes conditions de production, après l'étude du cadre situationnel.

De toute façon, on ne pourra plus parler d'analyse du *discours* en dehors des réalisations langagières ainsi que de ce que les locuteurs ou les locutrices ont envie de dire sur leur langue ou la

langue des autres. L'analyse de ces productions langagières permet de classer les sujets parlants en fonctions de leurs représentations, ensuite d'évaluer leurs productions et, finalement, de les rapporter à ce fameux *Tableau normatif de l'Imaginaire linguistique* qui ne fait autre chose que de surprendre une image de la langue dans sa synchronie dynamique.

4. En guise de conclusion

Et pourtant, Saussure est partout. Même si on l'oublie, même si on l'ignore, même si on l'efface de nos bibliographies, il ne cesse de nous attendre pour nous nourrir de sa sagesse linguistique.

Lire Saussure signifie découvrir, à chaque rencontre, que tout est là, y compris la métaphore « habiter une langue ». Saussure a été le premier à signaler que « le mot est comme une maison dont on aurait changé à plusieurs reprises la disposition intérieure et la destination. » [15, p. 252]. Et c'est toujours lui qui nous a dit pour la première fois que « la langue ne se trompe pas ; son point de vue est différent, voilà tout » [15, p. 251].

Bibliographie:

1. ARDELEANU, S.-M. *Dynamique de la langue et Imaginaire linguistique*. Iași : Casa Editorială Demiurg, 2000.
2. ARDELEANU, S.-M. *Imaginaire linguistique francophone*. Iași : Casa Editorială Demiurg, 2006.
3. ARDELEANU, S.-M. *De l'Imaginaire linguistique à la dynamique des discours. Fragments d'une réflexion sur la Langue*. Saarbrücken : Editions Universitaires Européennes, 2015.
4. CHARAUDEAU, P. *Langage et discours*. Paris : Hachette, 1983.
5. CHARAUDEAU, P. « La critique cinématographique » in *La Presse. Produit, Production, Réception*. Paris : Didier Erudition, 1988.
6. HOUDEBINE, A.-M. « Elle parle français la presse écrit ! ou La Belle au bois dormant des analyses de discours » in *La Presse. Produit, Production, Réception*. Paris : Didier Erudition, 1988.
7. (sous la direction de) HOUDEBINE, A.-M. *L'Imaginaire linguistique*, coll. Langue & Parole, Paris : l'Harmattan, 2002.
8. KABATEK, J. *Tradiții discursive. Studii*, editori: C. BLEORȚU, A. TURCULEȚ, C. de BENITO MORENO, M. CUEVAS-ALONSO. București: Editura Academiei Române, 2015.
9. MARTINET, A. « Arbitraire linguistique et double articulation », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1957.
10. MARTINET, A. « La synchronie dynamique », in la rev. *La Linguistique*, vol. 26/2, p. 13, Paris, 1990.
11. MARTINET, A. *Mémoires d'un linguiste. Vivre les langues*, Entretiens avec Georges Kassai et avec la collaboration de Jeanne MARTINET. Paris : Quai Voltaire, 1993.
12. MARTINET, A. (5^e édition), *Éléments de linguistique générale* ; « Préambule » de C. Feuillard, J. Martinet et H. Walter. Paris : Armand Colin, 2008.
13. MAURO, T. de „Introduction”, in *Cours de linguistique générale*. Paris : Editions Payot & Rivages, 1967.
14. MUNTEANU, C. *Lingvistica integrală coșeriană. Teorie, aplicații, interviuri*. Iași : Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2012.
15. SAUSSURE, F. de (5-è édition), *Cours de linguistique générale*, « Introduction » de T. de Mauro. Paris : Editions Payot&Rivages, 1995.

FORMES ET FONDS EN CONTEXTE ET EN EVOLUTION : DES EXEMPLES EN FRANÇAIS ET EN ROUMAIN ANCIENS

Estelle VARIOT

Aix - Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Rezumat: Fragmentarea latinei în limbi romanice a creat, cu ajutorul diverselor substraturi, atât caracteristici comune cât și diferențiatoare, care oferă specificitate anumitor limbi în interiorul Romanității. Evoluția gramaticii, precum și a sintaxei, în română și în franceză, care provine, în mai multe cazuri, din această ascendență latină, a supraviețuit, în mai multe domenii, în epoca actuală. O analiză a elementelor frazei în context oferă toate cheile de acces locutorilor care încep să înțeleagă gândirea autorilor de odinioară ce devine tot mai accesibilă publicului mai mult sau mai puțin inițiat. Obiectivul este de a evalua caracteristicile lingvistice, astfel încât se întrevăd, între altele, amplitudinea semantică, bogăția traductologică a francezei și a românei, precum și dificultatea de a trece dintr-o limbă într-alta.

Cuvinte-cheie: filologie, semantică, gramatică, înțelegere, îmbogățire lexicală, substrat, fragmentarea latinei, traducere, etimologie, uz.

La structuration des mots en phrases qui se succèdent pour former un tout cohérent et parlant, d'un point de vue sémantique, renvoie à la langue et à son évolution historique mais aussi à son usage qui évolue au cours du temps et des contacts. Les textes anciens sont, par ailleurs, bien souvent le théâtre de débats théoriques sur l'évolution de la forme qui a pu représenter, au cours des siècles, un élément de différenciation sociale et de volonté d'harmonisation de la langue, dans les limites des connaissances des origines de ses éléments constitutifs. Dans bien des langues issues de la fragmentation du latin, communément appelées langues romanes, l'on a assisté à des modifications significatives – d'ordres phonétiques, morphologiques et sémantiques – qui ont contribué à un stade plus récent à un éloignement progressif entre elles, rendant parfois plus difficile la justification étymologique vis-à-vis d'un public de moins en moins familiarisé avec la langue-mère et soumis aux aléas de l'usage courant qui, dans certains cas, tendra à s'imposer au détriment de la norme académique.

C'est en gardant à l'esprit ces différents points que j'ai souhaité me pencher dans la présente intervention sur un fragment d'un texte ancien, *La Franciade* de Ronsard, avant d'établir un parallèle entre des variantes française et roumaine des *Psaumes de David*. L'objectif a été de mettre en avant l'évolution des formes dans la phrase et leur impact sur le sens qui entraîne, dans certains cas, une polysémie qu'il n'est pas toujours aisé de retrouver en français moderne et a fortiori en passant à une autre langue, telle que le roumain.

Chaque langue dispose d'un certain nombre d'ouvrages qui traversent les siècles et restent des éléments incontournables de son patrimoine car ils renvoient au fonds commun du peuple et parfois à son origine même. Le lien intrinsèque entre la destinée d'un peuple, la fonction de communication et d'expression de la pensée associée à toute variété linguistique que constitue la langue subit aussi les lois de l'évolution résultant des contacts et dominations. La prééminence de la pensée sur le langage et ses différents modes de manifestations à l'oral et/ou à l'écrit ont abouti, au cours du temps, à l'élaboration d'un certain nombre de règles visant à une meilleure compréhension des locuteurs et à une adaptabilité face à l'enrichissement linguistique interne (dérivations, compositions...) ou externe (emprunts, néologismes...).

La Franciade de Pierre de Ronsard, auteur du XVI^e siècle et membre de la Pléiade, constitue sans aucun doute l'un de ces monuments de la langue française qui met l'accent sur un grand nombre de phénomènes linguistiques et conserve toute son actualité à une époque où un débat a lieu sur les modalités d'accompagnement d'une réforme d'une partie de l'orthographe. Par ailleurs, elle renvoie à l'impact des mécanismes grammaticaux dans la construction du sens et en matière de polysémie, ainsi qu'à leur évolution et leurs variations qui sont autant de possibilités dont usent (ou parfois abusent) les locuteurs. Il est manifeste que la richesse de chaque phrase ne va pas permettre une étude détaillée de chaque phénomène dans cette étude mais je m'efforcerai néanmoins de pointer un certain nombre d'éléments constitutifs de l'état de la langue et de la grammaire à cette époque ayant un impact sur le sens, en particulier dans ce fragment.

Cet ouvrage prévu pour 12 chants est resté inachevé jusqu'à la mort de Ronsard, sous la forme de quatre livres et illustre la tendance à cette époque à se tourner vers les grands noms de l'Antiquité gréco-latine afin de conter leur passé glorieux, en lien avec leur célèbre mythologie. Je me suis appuyée, dans cette étude, sur un fragment du chant 1 (3, p. 30-31, v. 14-40)⁵, afin de disposer d'un corpus qui permette d'envisager un certain nombre de procédés langagiers. L'édition de 1950, utilisée pour la présente investigation, témoigne d'un agencement propre à l'ancien français. La graphie est également clairement ancienne mais néanmoins évoluée par rapport à celle qui est présentée en seule consultation sur le moteur Gallica, en particulier pour la transcription du *s*. Mis à part cela, la structuration des vers de dix pieds en langue française du XVI^e siècle éclaire sur son évolution vers le stade que nous connaissons au XXI^e siècle.

Ainsi, les parties du discours en langue ancienne sont les mêmes que celle du français moderne et permettent d'établir des processus d'évolution phonétiques, morphologiques et sémantiques ainsi que la permanence de certains phénomènes jusqu'à nos jours. On peut relever la présence, des articles simples définis (*le, la, les*) provenant du déictique latin (*ille*), indéfinis simples ou composés (*une, un, du, au*), des prépositions (*du, dessus, dessous, en, es...*), démonstratifs (*cet*), pronoms personnels sujets (*j'*), possessifs (*moy, mon, ma, sa*), adjectifs pronominaux (*vostre*), adverbes (*si, Desja, Puis, Lors, ainsi*), conjonctions (*qui, que*), locutions prépositionnelles (*depuis [...] que, lors [...] que*), adjectifs (*profonde, guerriere, Neptunien, haut, grand, deserte, grande, pompeux, guerriers, flambans*), adjectifs adverbiaux (*Haut*), adverbes (*jamais*), substantifs (*Charles, prince, courage, honneur, carriere, Grece, Ciel, Saturnien, Troye, fondemens, pié, dieux, ranc, siege, Jupiter, trosne, sourcy, ire, douleur, Mortels, Ilion...*), verbes (*enflez, entrepren, abismer, avoient franchi, avoit brulé, Fut, esbranla, apela, tramblerent, ay receue, fy...*), participes (*courroucé, despit, apresté, renfrongné...*), gérondifs (*jettant, allant, fronsant...*), des alternatifs (*ne... ne*).

D'un point de vue phonétique, l'on notera la survivance de certains *-s-* (*desjà, despit*), l'absence d'accents (dont certains résulteront d'élisions etc.), en dehors de l'indication de longueur dans certaines voyelles (*és*) et pour les participes, la généralisation du *-oi-* (qui deviendra *-ai-* en français moderne après 1815), la présence du *-y* pour le pronom (*moy*) ainsi que pour la forme verbale *ay* (verbe avoir) et parfois

⁵ Charles mon prince, enflez moy le courage./ En vostre honneur j'entrepren cet ouvrage./ Soyez mon guide, & gardez d'abismer/ Ma nef qui flotte en si profonde mer./

Desja vingt ans avoient franchi carriere./ Depuis le jour que la Grece guerriere/ Avoit brulé le mur Neptunien :/ Quand du haut Ciel le grand Saturnien/ Jettant les yeux dessus Troye deserte./ Fut courroucé d'une si grande perte :/ D'un chef despit sa perruque esbranla./ Puis au Conseil tous les Dieux apela./

Du ciel d'airain les fondemens tramblerent/ Desous le pié des Dieux qui s'assemblerent/ Allant de ranc en leur siege apresté :/

Lors Jupiter pompeux de majesté./ Les surmontant de puissance & de gloire./ Haut s'esleva sur son trosne d'ivoire/ Le sceptre au poing, puis fronsant le sourcy/ Renfrongné d'ire, aux Dieux parloit ainsi./

Je n'ay jamais telle douleur receue/ Pour les Mortels ne pour les Dieux conceue/ Que je fy lors qu'on bruloit Ilion : / Quand le cheval enflé d'un million/ D'hommes guerriers, de sa voute fermée/ Versa dans Troye une moisson armée/ D'espieux, d'escuz, de lances & de dards./ Flambans és mains des Argives soudards [...], dans Ronsard (de), Pierre, *Euvres complètes XVI La Franciade (1572)*, première partie, édition critique avec introduction et commentaire par Paul Laumonier, Pars, Librairie Marcel Didier, 1950, référence 3 dans la bibliographie, p. 30-31.

du -x (*espieux*). On relèvera aussi des formes étymologisantes [*renfrongné* < *fron(t)*] et anciennes (*ranc*, *receue*, *pié*, *ire*, *sourcy*...) qui évolueront en français moderne, ainsi que des doublements de consonnes traduisant des hésitations (*jettant*, *allant*) qui engendreront plus tard des réformes par l'Académie.

En matière morphologique, on souligne que, déjà au moment de la réalisation de *La Franciade*, la déclinaison est particulièrement affaiblie puisque les formes disposent d'un singulier et d'un pluriel (souvent en -s ou -z), ce qui va de pair avec le développement des articles, prépositions et pronoms. Par ailleurs, l'emploi du datif (moy) éthique à valeur possessive est aussi à mentionner puisqu'elle perdure jusqu'au XX^e siècle, même si c'est dans un registre de langue moins élevé.

L'agencement des mots dans les vers témoigne d'une tendance à l'emphase, par l'utilisation de constructions inversées (*En vostre honneur*, *Du Ciel d'airain*, *Renfrongné d'ire*), d'adverbes en tête de phrase (*Haut*) et des locutions prépositionnelles longues (*Depuis le jour que...*). On remarquera également la construction ancienne *de ranc en leur siege apresté* qui traduit la déférence due aux divinités.

Dans le domaine de la sémantique et du lexique, on note l'emploi de tout un vocabulaire ayant trait à la hauteur aux sens propre et figuré et de son contraire (*enflez moy le courage*, *honneur*, *profonde*, *airain*), associé aussi au mouvement d'une vague qui déferle et emporte tout sur son passage, avec la description de la dévastation qui s'ensuit (*deserte*, *si grande perte*), suite à un combat au sommet (*d'un million d'hommes guerriers*) et d'affliction (*douleur receue*). Une référence est également faite aux interventions divines qui président aux destinées des peuples (dieux, Jupiter) et qui renvoient au contexte de la rédaction de *La Franciade*, par l'allusion à *Troye* et à *Illion*. D'autres procédés stylistiques consistent en l'utilisation de formules pléonastiques (*pompeux de majesté*). L'utilisation de certains termes dans leurs sens propres et figurés (*Haut*, *moisson*, *perruque*) ainsi que l'emploi désuet aujourd'hui de *surmontant* (*les surmontant de puissance*), induisent aussi une possible polysémie et une difficulté supplémentaire pour celui qui, de siècle en siècle, se consacrera à la traduction d'un tel chef d'œuvre. L'auteur utilise également la description de Jupiter pour accentuer son ascendant sur les autres divinités et l'impression de petitesse des Mortels face à la toute puissance divine. Le recours à des termes forts représentant des sentiments et des passions ou des états d'esprit (*ire*, etc.) et les connotations revêtues par *Troye*, *Ilion* renforcent l'aspect dramatique de la scène, ainsi qu'à bon nombre de termes issus du latin qui ont des emplois propres et figurés renforcent la difficulté de la tâche du traducteur dans une autre langue romane.

Le contexte fait clairement référence à *Troye* appelée aussi *Ilion* dans l'Antiquité, au cheval de Troie et à sa chute, ainsi qu'à la possible ascendance des Francs, représentés dans la *Franciade* par Francus, avec la maison de Priam, en rapprochant ainsi ce peuple de celui de Rome dont est issue toute la Latinité. Un autre mythe développé dans les siècles passés fait remonter les Gaulois à une autre branche issue de Troie, ce qui, d'une part, apparenterait Gaulois et Francs et, d'autre part, grandirait encore l'épopée dont Ronsard voulait doter le peuple « français », à l'image de Virgile et d'Homère pour les peuples romains et grecs.

Le second fragment choisi est extrait des *Psaumes de David* que nous avons dans une variante roumaine de Dosoftei et dans une variante française de 1803⁶, ce qui témoigne de l'ample diffusion

⁶ Heureux celui qui fuit des/ vicieux, Et le commerce & l'e/ xemple odieux Qui des pécheurs/ hait la trompeuse voie, Et des mo/ queurs la criminelle joie./ Qui craignant Dieu, ne se plait qu'en la Loi./ Et nuit & jour, la médite avec foi./ Tel que l'on voit, sur le bord d'un ruisseau./ Croître & fleurir un arbre toujours beau./ Et qui ses fruits, en leur saison rapporte./ Sans que jamais sa feuille, tombe morte/ Tel est le juste, & tout ce qu'il fera./ Selon ses vœux toujours prosperera, dans Les psaumes de David (1, p. 3-4).

Ferice de omul ce n-a merge/ În sfatul celôr fără de lege/ Și cu răii nu va sta-n cărare./ Nici a șede-n scaun de pierzare./ Ce voia lui va fi tot cu Domnul/ Și-n legea lui ș-a petrece somnul./ De să va-nvăța de zi, de noapte./ Să-i deprinză poruncile toate./ Și va fi ca pomul lângă apă./ Carele de roadă nu să scapă./ Și frunza sa încă nu-ș-va pierde./ Ce pre toată vremea va sta verde./ Și de câte lucrează i-sporește./ Și agonisita lui va crește./ [...], dans Dosoftei, Opere (2, p. 7).

Beatus vir qui non abiit in consilio imperio et in vir peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiae non sedit ; Sed in legi Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte./ 2. et erit tamquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum quod fructum suum dabit in tempore suo : et folium eius non defluet et omnia quaecumque faciet prosperabuntur [...], dans Les psaumes de David en latin et en vers françois (5, p. 2 et 4).

dans toute la chrétienté orientale et occidentale des anciennes Écritures, par le biais du clergé dont est issu Dosoftei (Dimitrie Barilă) ou les Pères de l'église, avant que ces écrits ne soient diffusés plus massivement par les presses des différents pays et les nouveaux moyens de communication. Nous avons également eu accès à une variante électronique en latin et en vers « françois », afin de pouvoir effectuer, ponctuellement des comparaisons entre les trois langues mais, faute de place, nous n'avons utilisé, dans cette intervention, que la partie latine. Néanmoins, le lecteur pourra constater que la variante française ancienne illustre fortement et à bien des égards la technique d'amplification sémantique de manière à accroître les effets de style poétiques, en accordant une large part à l'esthétique et à la vision très colorée d'une nature florissante associée à la félicité acquise par le contact avec le divin. Un dernier point de présentation est l'indication relative au rite protestant apportée par la variante française de 1803 que nous avons utilisée.

D'un point de vue général, on note que la variante française présentée dans l'ouvrage de 1803 (1, p. 3-4) comporte des évolutions par rapport à celle qui a été recensée dans le fragment précédent de la Franciade : présence d'accents aigus, suite à syncope du -s, pluriels en -s et en -x. Par contre, certaines tournures poétiques (*ne se plaît qu'en la Loi*), comme l'inversion des propositions (*ses fruits, en leur saison, rapporte ; toujours prosperera*) et le choix, par moments, de mettre en tête l'adjectif (*la trompeuse voie, la criminelle joie*) demeurent. Ceci témoigne d'une tendance à la stabilisation de la syntaxe. D'un point de vue formel, on souligne aussi la présence de & parfois en lieu et place de la conjonction et, qui entretient une oscillation entre des effets de style et un vocabulaire d'une langue élevée et poétique, de façon à être en harmonie avec le sujet abordé. L'auteur, dans la variante française, insiste sur l'opposition entre la béatitude du juste (*Heureux*), associée à la beauté et la prospérité, d'une part ; et le mal – ou le crime – induit par le péché (*pêcheurs*,) et le non respect de la Loi et des commandements de Dieu, d'autre part qui induira un châtement ou la pénitence au purgatoire suivant les branches du christianisme.

La variante roumaine de Dosoftei utilise souvent, par rapport à la précédente en français, le futur qui introduit une nuance dans l'accomplissement de l'action (*n-a merge, nu va sta, ...*). Elle préfère également parfois des constructions plus analytiques : *celor fără de lege/ vicieux ; nu va sta-n cărare/ haït la trompeuse voie*.

D'un point de vue morphologique, on souligne en roumain l'emploi du datif possessif : *ș-a petrece somnul ; nu-ș-va pierde* (en français, construction avec un verbe réfléchi au présent) ; de variations phonétiques (-ă/-e-) reflétant la zone nord du territoire dacoroumain : *nu să scapă ; De să va-nvăța* etc.

Un autre point intéressant est que les fragments roumain et français disposent, par moments, de réelles différenciations, autant dans les tournures que dans le sens même donné à la phrase par les mots, induisant une interprétation. À cet égard, il convient de conserver à l'esprit que l'ensemble des termes dont nous disposons dans nos langues romanes, provient bien souvent, en particulier dans le domaine liturgique, historiographique et culturel, d'un fonds latin ou grec, lui-même hérité de l'hébreu. Pour autant, les traducteurs n'ont pas toujours fait le choix de prendre les termes de mêmes racines, en privilégiant, dans certains cas, des formulations plus poétiques ou qui interpellent davantage les esprits de telle ou telle contrée ou qui sont plus parlantes pour les locuteurs (*Sans que jamais sa feuille, tombe morte/ Și frunza sa încă nu-ș-va pierde,/ et folium eius non defluet*) [références 1, 2 et 5 de la bibliographie].

Il est intéressant également de relever, par intermittence, la plus grande proximité de la variante roumaine de Dosoftei ou de la française vis-à-vis de la variante latine des *Psaumes de David* (4, p. 2-3), ce qui éclaire sur certains choix en matière de traduction, en lien avec le dogme et les spécificités, parfois, des différents courants de la chrétienté : *in consilio imperio/ în sfatul/ Et le commerce & l'exemple odieux ; Sed in legi Domini voluntas ejus/ Ce voia lui va fi tot cu Domnul /Qui craignant Dieu, ne se plaît qu'en la Loi*. D'une part, *consilio* devient *l'exemple*, par déduction et interprétation en français ; et, d'autre part, *legi Domini* comprend, en roumain, l'association de la volonté et de Dieu

(*voia [...] cu Domnul*) et, en français, celle de *Dieu* et de la *Loi*, en insistant sur l'idée de plénitude et d'harmonie induite par le verbe *se plait*.

Les choix, en matière de traduction d'ouvrages bibliques, sont souvent motivés par la volonté de la personne qui s'y attèle d'orienter le peuple vers le Bien en s'appuyant sur les commandements et la loi divine. Par-delà cette volonté judéo-chrétienne, on note des variations au cours des diverses époques entre les courants qui se sont développés, à la suite des séparations, des schismes ou des éloignements. Dans ce contexte, chaque branche de la chrétienté met en avant tel ou tel message qu'elle estime susceptible de toucher davantage le cœur de ses ouailles.

L'objectif de cette intervention a été de montrer, à partir d'une présentation succincte des particularités de quelques fragments anciens, français et roumain, dans quelle mesure les structures linguistiques témoignent de l'évolution des langues et continuent à alimenter certains débats quant à l'adaptation des formes à l'usage général, par palliers et en suivant certaines règles académiques. Par ailleurs, elles soulignent aussi le poids de la valeur des mots dans tous leurs sens, leurs étymologies et leurs contextes si l'on veut espérer pouvoir retransmettre le message dans une autre variété du langage et conserver, pour les générations futures, leur harmonie qui les rend si belles à entendre. Elles permettent également de mettre en avant certains procédés de traduction adaptés à des textes anciens ou bibliques et qui sont toujours d'actualité, suivant que l'on veut privilégier la forme ou le fonds, sans perdre l'objectif d'une traduction plus idéale qui maintiendrait toutes les nuances et acceptions des langues source et cible. Enfin, elles illustrent la position selon laquelle l'ensemble des domaines couverts par les variétés de langue, malgré leurs spécificités intrinsèques, répond à une tendance générale d'adaptation aux différents contacts qui ont un impact sur l'idiome parlé par une communauté. La grammaire constitue la matrice fonctionnelle d'une langue. Dans cette situation, la variation de l'agencement et des acceptions des mots d'une phrase influe sur la compréhension de l'ensemble du texte, sur la tonalité et sur le message que l'auteur souhaite lui donner et transmettre à ses contemporains et aux générations futures. L'expression du langage à l'écrit, par la phrase et le texte, notamment, constitue donc aussi le reflet de l'âme et de la conscience individuelle d'appartenir à un groupe, par des mécanismes complexes innés, acquis et induits. Ces derniers sont les acteurs mêmes du processus inextinguible, sous une forme ou sous une autre, de la rénovation, de la régénération et de l'évolution de nos idiomes dans les domaines de la morphologie, de la phonétique, de la sémantique et de la syntaxe.

Bibliographie:

1. *** *Les psaumes de David mis en vers français, revus et approuvés par les Pasteurs et les Professeurs de l'Eglise et de l'Académie de Genève*, Neuchâtel, Louis Fauche-Borel, 1803.
2. DOSOFTEI. *Opere*, édition par N. A. Ursu. București : Editura Minerva, 1978.
3. RONSARD (de), P. *Œuvres complètes XVI La Franciade (1572)*, première partie, édition critique avec introduction et commentaire par Paul Laumonier. Paris : Librairie Marcel Didier, 1950.
4. WAILLY, N. Fr. *Principes généraux et particuliers de la langue française, confirmés par des exemples choisis, instructifs, agréables et tirés des bon auteurs, avec des remarques sur les Lèvres, la Prononciation, la Prosodie, les Accents, la Ponctuation, l'Orthographe & un Abrégé de la Versification Française*, huitième édition, Revue et considérablement augmentée. Paris : J. Barbou, imprimeur-libraire, 1777.

Sites web consultés :

5. *** *Les psaumes de David en latin et en vers françois*, par M. D'A. ***. Paris : Adrien Leclerc éditeur, 1820. (consulté le 12/09/16). Disponible : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5516265c/f51.image>
6. RONÇARD (de), P. *Les quatre premiers livres de La Franciade au Roy très chrétien Charles neuvième de ce nom*. Paris : Gabriel Buon, 1573. (consulté le 10/09/16). Disponible : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70042b/f2.image>

CONSIDERAȚII PE MARGINEA UNOR VALENȚE ȘI IMPLICAȚII ALE TEXTULUI

Gheorghe POPA

Universitatea de Stat „Alec Russo” din Bălți, Republica Moldova

Résumé: Dans cet article on aborde quelques aspects visant l'univers des textes, dont l'investigation est en étroite concordance avec l'existence de l'homme et de la communication. On y met en évidence les processus de base dans l'élaboration du texte – ceux de création et d'usage, mettant en relief le texte in potentia et, respectivement, le texte in facto. On révèle aussi la place du texte par rapport à la dichotomie langue-parole et son rôle dans la continuité de la culture.

Mots-clés: processus de création, processus d'usage, signe linguistique, texte in potentia, texte in facto.

1. E în afara oricărui dubiu că orice limbă există, se modifică, evoluează doar în baza textului (oral sau scris, de dimensiuni mai mari sau mai mici). Altfel zis, anume textul e anturajul cel mai favorabil, în care limba se simte, cum s-ar zice, în largul ei, întrucât aici ea are posibilitatea să-și manifeste predispoziția pentru completarea locurilor vacante din cadrul sistemului respectiv, de a-și verifica potențialul referitor la stabilirea echilibrului dintre necesitățile de comunicare și mijloacele de limbă existente, de a-și pune în valoare rezervele privind asigurarea unei comunicări univoce și persuasive. În acest sens, limba care „există numai în vorbire (deci *in text* – Gh. P.), ca dimensiune a vorbirii (deci *a textului* – Gh. P.)” nu poate fi „indiferentă” de faptul cum se va desfășura destinul ei și, din acest motiv, ea este în permanență „un sistem deschis spre viitor, un sistem de posibilități, în parte realizate și în parte realizabile” [1, p. 139].

2. Paradoxul constă însă în faptul că, deși noțiunea de text (cu sensul de „configurație lingvistică alcătuită dintr-o secvență de unități coerente din punct de vedere sintactico-semantic și actualizată prin uz în procesul comunicării scrise sau orale”) este cunoscută, efectiv, de toți vorbitorii (inclusiv nefilologi), totuși identificarea valențelor și implicațiilor textului este încă (poate, cu o anumită exagerare) pe punctul de a depăși faza tatonărilor. Această afirmație vizează nu doar precizarea și dimensionarea conceptului de text (adică reliefaarea aspectelor ontologice), dar și determinarea frontierelor obiectului de studiu al științei respective (adică reliefaarea aspectelor gnoseologice). Pentru confirmare, invocăm constatarea prof. E. Coșeriu: „Obiectul de studiu al lingvisticii textului nu a fost identificat cu exactitate până în prezent (această afirmație a fost făcută în anii '80 ai sec. trecut – Gh. P.), așa încât sintagma «lingvistică a textului» nu este, într-o anumită privință, nimic altceva decât un nume pentru a desemna modalități de abordare foarte diferite, ba chiar pentru discipline științifice complet diferite” [2, p. 23]. Sub un anumit aspect, situația descrisă nici nu trebuie să ne surprindă, întrucât, dacă, inițial, obiectul de studiu al lingvisticii textului îl constituia „regulile de alcătuire a unui text coerent”, precum și „categoriile lui semantice”, apoi, pe parcurs, textul începe să fie studiat ca o creație socio-verbală, făcându-se uz la analiza lui de datele semanticii, stilisticii, psiholingvisticii, semioticii, logicii, psihologiei ș.a. În plus, mai trebuie să luăm în calcul și factorii care au determinat constituirea lingvisticii textului. Ca atare, textul nu poate fi examinat, făcându-se abstracție de om – creatorul și receptorul acestui text. Lumea reală nu se reflectă în text, ci este interpretată de om în funcție de viziunile sale și de profunzimea înțelegerii unei sau altei realii. Din aceste considerente, textul plăsmuit de om reflectă mișcarea gândurilor umane, edifică lumi potențiale, întipărend în memorie

atât dinamica gândirii, cât și modalitățile de reprezentare a ei cu ajutorul mijloacelor de limbă. Putem conchide, așadar, că universul textelor este tocmai acel cosmos lingval a cărui investigare nu va înceta niciodată, în orice caz atâta timp cât va dăinui omul și comunicarea (despre alte detalii în acest sens, a se vedea [3, p. 19]).

3. După cum se știe, comunicarea umană se realizează nu prin semne lingvale (cuvinte) separate, ci prin texte. „De regulă, nu vorbim prin semne izolate, scria F. de Saussure, ci prin grupuri de semne, prin mase (vs. texte – Gh. P.) organizate ce sunt ele însele semne” [4, p. 139]. Mai mult decât atât: trebuie să se rețină că nici semnul lingval (cuvântul) ca atare nu se simte confortabil cu statut de „sihastru”, de „venetic” (cum se prezintă el, de regulă, în corpusul unei lucrări lexicografice): apariția, existența și vivacitatea lui sunt determinate de îndeplinirea anumitor funcții (deci trebuie „pus pe treabă”, adică să funcționeze în text), dar nu de necesitatea înregistrării lui în dicționare (situația semnului lingval în afara textului e similară cu cea a sportivului de performanță ținut pe banca de rezervă). Iar acest proces – de îmbinare a „semnelor izolate” în „grupuri de semne”, în „mase organizate” (despre care vorbea F. de Saussure) – se desfășoară, de obicei, fără mari dificultăți, întrucât „cuvântul nu vine niciodată izolat în minte, ci întotdeauna însoțit de un bogat cortegi de neamuri” [5, p. 88].

3.1. Debarasându-se de povara „vizei de reședință în volieră”, semnul lingval obține în realitate (adică în vorbire sau, mai precis, în text) „undă verde” privind stabilirea legăturilor de „rubedenie” (de „sânge”, prin „alianță”, prin „adopție”) cu cele mai diverse cuvinte, fie că acestea fac parte din același câmp (semantic, derivațional, asociativ etc.), fie că fac parte din câmpuri diferite. Într-un cuvânt, anume textul, indiferent de dimensiunile lui, este cel mai fertil teren unde semnul lingval își manifestă plener „sociabilitatea” și „ospitalitatea”. Ce e drept, semnele limbii nu sunt scutite de riscul – ca, de altfel, cum se întâmplă și în viața de toate zilele – de a greși uneori cu „rudele”, întrucât sunt neglijate una sau mai multe condiții fundamentale ce vizează, în special, coeziunea și coerența textului. De acest detaliu trebuie să se țină cont, mai ales, în cazul limbii române care este „plină de sensuri și subînțelesuri, savuroasă și jucăușă, profundă și gravă, vie și umăr la umăr cu viața de zi cu zi, dar și prietenoasă cu surorile ei de pe alte tărâmurii. Pe scurt, o limbă cum nu sunt în lume” [6, p. 5]. Or tocmai aceste trăsături ale limbii române și le oferă vorbitorilor ei posibilități multiple de a recurge la varii combinații ale cuvintelor în procesul de comunicare interumană. Firește, orice vorbitor poate beneficia dezinteresat de acest lux, dar, totodată, nu trebuie să ne scape din vedere că aceste posibilități trebuie exploatate cu prudență și cumpătare, întrucât pericolul unui „asalt” al combinațiilor arbitrare, bizare, alogice, stridente (firește, în cadrul unui text) nu este exclus.

3.2. Putem deduce, așadar, că posibilitățile de apariție și, trebuie să admitem fără rezerve, de extindere și chiar de generalizare a unor erori (gramaticale, semantice, stilistice etc.) există permanent, fără însă ca vorbitorii să-și dea seama de nerespectarea unor norme în vigoare. Pentru confirmare, aducem două exemple. Pornind de la sensul cuvântului *acord* („unitate de vederi asupra unui punct determinat dintr-o înțelegere”), putem observa că îmbinarea (sau textul) *de comun acord* - a cărei extindere, de altfel, e propulsată insistent și de majoritatea dicționarelor explicative – este pleonastică, deoarece o „înțelegere” poate avea loc doar între cel puțin două părți. Mai incitant e comportamentul îmbinării *întuneric beznă*: pe de o parte, ea e pleonastică (dacă admitem că sensul cuvântului *beznă* a evoluat semantic, apropiindu-se de sensul cuvântului *întuneric*), iar, pe de altă parte, ea nu poate fi interpretată drept o construcție pleonastică (dacă se pornește de la originea cuvântului *beznă* < sl. *без dna*> „fără fund”: or „lipsa de lumină” are diferite nivele de manifestare și pot fi redate nu numai prin *întuneric* și *semiîntuneric*, dar și prin *întuneric beznă*). Printre altele, e un fel tradițional de a spune că vorbitorii nu-și dau seama de nerespectarea unor norme și că semnul lingval își arată disponibilitatea de a fi „sociabil” și „ospitalier”, dând, uneori, greș cu „rudele”, dar, în realitate, această disponibilitate și această culpabilitate aparțin în exclusivitate vorbitorului, și nu limbii, deoarece singura „cauză a nașterii limbii <...> este creativitatea, adică omul ca subiect creator,

care hotărăște să schimbe, să adauge ceva, să pună ceva etc.” [1, p. 68]. Și trebuie să afirmăm cu toată fermitatea că toate aceste acțiuni ale vorbitorului de „a schimba”, „a adăuga”, „a pune” ceva etc. sunt posibile doar în procesul de creare a textului. Limba ca atare oferă doar posibilități nelimitate, dar toate aceste schimbări se efectuează prin intermediul textului. Deci „generozitatea” limbii pornește nu de la ea însăși, ci de la omul vorbitor, creatorul adevărat al textului. Iată de ce nu putem fi de acord cu postulatul că planul conținutului se schimbă mai repede decât cel al expresiei doar din motivul că „orice limbă este constituită dintr-un număr limitat de foneme”, iar numărul unităților de expresie alcătuite prin îmbinarea lor (a fonemelor) „nu poate fi totuși nelimitat” [7, p. 170]: or compozitorul nu lasă nefinalizată o lucrare muzicală începută doar din cauza că pe portativ există numai șapte note muzicale?!

4. Am amintit mai sus de procesul de creare a textului și nu putem să nu facem referință la insistența obsedantă și argumentele peremptorii ale prof. E. Coșeriu privind necesitatea delimitării procesului de creativitate în limbă de procesul de întrebuițare a ei. După părerea ilustrului savant, procesul de creație este „momentul în care s-a creat un cuvânt” (sau a unei semnificații, adăugăm noi), acesta fiind echivalent cu un act de creație și concomitent, cu actul de „a face», deci «când s-a făcut» nu «când s-a întrebuițat». Pe urmă putem întrebuița în mai multe feluri și reproduce” [1, p. 49]. Putem menționa, de asemenea, că reluările ulterioare „sunt acte practice, nu mai sunt acte de creație”, adică „prin fapte de reproducere, vedem actul originar. Tot așa, persevera E. Coșeriu, când citim *Divina Comedie* și spunem: ce frumoasă e poezia aceasta!, de care poezie vorbim? Nu de asta de aici, ci de aceea care a fost făcută de Dante și care a fost reprodușă de mai multe ori” [*ibidem*, 50].

Similar, această idee a lansat-o, în alți termeni, și Nichita Stănescu (care, bănuim, nu a studiat opera coșeriană, în special, cea care se referă la aceste două procese distincte): „Poetul (indiscutabil, *orice vorbitor* – Gh. P.) creează semantica unui cuvânt care nu există. *Semantica precede cuvântul* (subl. n. – Gh. P.)”. Acum e limpede de ce poezia stănesciană se constituie din „necuvinte”. Putem afirma că, într-un anume fel, din „necuvinte” se construiesc și textele, întrucât „cuvântul are funcția unei roți, simplu vehicul care nu transportă deasupra semantica sa proprie, ci, sintactic vorbind, provoacă o semantică identificabilă numai la modul sintactic (adică numai în cadrul textului – Gh. P.)” [8, p. 38]. Cu alte cuvinte, unitățile limbii (cuvintele), numai după ce devin agenți iradianți ai textului, impun o semantică „identificabilă”, adică structuri animate de un dinamism perpetuu.

4.1. Raportate la noțiunea de text, procesul de creativitate și de utilizare trebuie interpretate ca aparținând la două texte de natură diferită. Fără îndoială că procesul de creație face parte dintr-un text, ce ar putea fi numit text *in potentia*: un semn lingval (cuvânt), în urma actului originar de creație, devine „necuvânt” și, concomitent element virtual din arhitectura altui text (chiar în virtutea reprezentării lui printr-un singur semn), text care este, de asemenea, un act de creație. Textul *in potentia* este, așadar, germenul textului *in facto*, adică a textului unde se manifestă deja procesul de întrebuițare. Totodată, ceea ce trebuie să se rețină e faptul că în ambele tipuri de procese, respectiv, în ambele tipuri de texte, semnul lingval creat sau utilizat face parte din cadrul ambelor tipuri de texte: atât din sistemul limbii, cât și, întâi de toate din structura textului. „Pentru subiectul vorbitor, a sesizat cu mult rafinament prof. ieșean D. Irimia, semnul lingvistic aparține concomitent sistemului limbii și structurii textului, cu atât mai mult cu cât pentru el, de fapt, există în primul rând textul (realizat într-o limbă și expresie concentrată a acestei limbi), pentru că doar prin text comunică” [9, p. 76].

4.2. Textul propriu-zis, adică semnele utilizate, este spațiul care nu doar succede, pur și simplu, inobservabil procesul de creativitate, dar căruia îi revine rolul de a stimula acest proces, servindu-i, totodată, „zonă” de verificare a „roadelor” acestui proces. Inovațiile de orice tip, fie că acestea se referă la apariția unui cuvânt, a unei îmbinări libere sau stabile, a unei forme morfologice sau a unei construcții sintactice, a unei semnificații (restrictive sau extinse) etc., se datorează, în ultimă instanță, procesului de creare a textului: toate aceste inovații fac parte din virtuțile (anume virtuțile) creatoare ale textului (ar fi din partea noastră – ca vorbitori ai limbii – o nedreptate, dacă nu am atribui și

limbajului, implicit textului, anumite însușiri morale pur umane). Anume textul ne oferă posibilitatea, pe o parte, să urmărim desfășurarea simultană a procesului de creativitate și a celui de utilizare, iar, pe de altă parte, să facem distincție între aceste două tipuri de acte: dacă în procesul de creație s-a produs o oarecare inovație, apoi în procesul de utilizare se perindă următoarele trei faze (după E. Coșeriu) – adoptarea, răspândirea și selecția unei sau altei inovații. Astfel, fiind „contemporană cu adoptarea și cu răspândirea, avem faza de selecție, fiindcă cine înlocuiește limba veche, într-un punct, n-a uitat limba veche în același timp, și din când în când întrebuițează limba veche și poate să schimbe orientarea acestei schimbări, în anumite cazuri să nu admită schimbarea, de exemplu fiindcă duce la confuzie” [1, p. 72].

5. În legătură cu afirmațiile de mai sus, apare întrebarea firească: în ce măsură limba poate fi considerată depozitar al informațiilor științifice, istorice, culturale etc.? Cu toate că funcția cumulativă a limbii este unanim recunoscută (adică funcția de a fi mijloc de acumulare și de păstrare a informațiilor), totuși limba nu se prezintă ca un atare depozit, întrucât unitatea de bază a limbii – cuvântul – este doar un semnal, a cărei funcție constă în provocarea conștiinței umane prin faptul că acest semnal „deranjează” anumite concepte apte să reacționeze la acest semnal (detaliu consemnat de mai mulți cercetători). Într-adevăr, se vorbește de legătura dintre limbă și cultură, dar trebuie menționat faptul că limba este doar un mecanism ce asigură codificarea, conservarea și transmiterea culturii, dar, în realitate, anume textul este depozitarul adevărat al culturii. Cu alte cuvinte, anume textul, dar nu limba, reflectă lumea spirituală a omului, întrucât doar textul conservă informația despre istorie, etnografie, psihologia și comportamentul național etc., altfel zis, despre tot ce formează conținutul culturii (despre alte detalii în acest sens, a se vedea [10, p. 82-88]. Putem aminti și de convingerea lui E. Coșeriu că „limbajul este, pe de o parte, baza culturii, a întregii culturi și, pe de o altă parte, este o formă a culturii” [1, p. 102-103]. Facem aici și remarcă că redevabilul savant utilizează cuvântul *limbaj*, dar nu *limbă*, noțiunea de limbaj incluzând-o și pe cea de limbă, definită ca o totalitate a actelor de vorbire (a „vorbirilor”, adică a textelor) comune unui colectiv sau chiar ale unui individ [*ibidem*, p. 139].

6. După cum se știe, distincția dintre limbă și vorbire a fost efectuată de F. de Saussure la începutul secolului trecut. E. Coșeriu e unul însă dintre primii lingviști care s-a „întrebat în ce măsură această distincție este o distincție reală” [11, p. 50], exprimându-și dezacordul referitor la această distincție. Ulterior, numărul lingviștilor care au combătut ori s-au îndepărtat de dihotomia saussuriană a crescut evident. Se consideră, bunăoară, că vorbirea, adică textul, este, mai degrabă, o realizare a omului, a personalității, a sferei lui afective decât o realizare a limbii: ca atare realizarea, includerea limbii este necesară și foarte importantă, dar ea se prezintă doar ca mijloc prin care se poate manifesta vorbirea. În această ordine de idei, pentru psiholingviști, de exemplu, este mai acceptată seria „aptitudinea lingvală «ca parte a psihicului» – conștiință – cultură – personalitate – vorbire” decât dihotomia saussuriană limbă/vorbire [12, p. 4].

În consonanță cu precizările de mai sus, am mai putea adăuga în legătură cu aspectul în discuție că, „plecând tocmai de la vorbire, constatăm că, în vorbire, vorbitorul nu știe numai un sistem, ci mai multe, chiar în limba lui, și în vorbire poate întrebuița, până la un anumit punct, și alte sisteme decât al lui, și înțelege, cel puțin câte ceva, din celelalte sisteme” [1, p. 22]. Pentru exemplificare, aducem doar un tip de inovații (aparțin poetului și criticului literar Nicolae Leahu): *Lucoarea vine de la răsărită. Istoria maculaturii române; Făcălețul fără cap; Așa s-a păcălit oțelul; Condeieri moldopotamici; O fantomă umblă prin Bălți*. În baza exemplelor invocate, putem observa cum unele condiții ale componentei esențiale în definirea textului – coerența – pot fi trecute cu vederea, întrucât sunt neglijate în mod intenționat de vorbitor. Reiese, așadar, că textul este terenul unde vorbitorii își permit să efectueze diverse combinații și substituiri, imprevizibile în aparență, care dau naștere, după expresia plastică a lui St. Dumistrăcel, la „mariajuri de ocazie” [13, p. 60]. Aceste combinații și substituiri se justifică din punct de vedere al mesajului exprimat, al intenției comunicative a

vorbitorului condiționată de realitatea evocată și, firește, de asociațiile naționale care există între termenii interschimbabili. În atare situații, incoerența textului nu trebuie să surprindă pe nimeni întrucât, absurditatea, conchide tranșant E. Coșeriu, îndată ce „se poate gândi, se poate și exprima” [11, p. 46].

7. Faptul că textul este un fenomen complex ce îndeplinește o multitudine de funcții (și mijloc de comunicare, și bază și formă de existență a culturii, și suport al gândirii, și depozit al informației, și produs al activității fizice și intelectuale, și mijloc de reflectare a vieții psihice a individului și nației, și „casă a ființei”, și „univers ce se află între universul fenomenelor exterioare și universul interior al omului” etc.), cercetătorii admit fără rezerve și abordări diferite a fenomenului în cauză și justifică diversitatea abordărilor fenomenului în cauză (semiotică, semantică, pragmatică, discursivă etc.). Pornind de la această realitate, nu putem să nu dăm dreptate acelor lingviști care consideră că lingvistica, în general, devine „o servitoare a textului”.

Bibliografie:

1. COȘERIU, E. *Lingvistica integrală*. Interviu realizat de Nicolae SARAMANDU. București: Editura Fundației Culturale Române, 1996.
2. COȘERIU, E. *Lingvistica textului. O introducere în hermeneutica sensului*. Ed. îngr. de Yörn ALBRECHT. Versiune rom. și ind. de Eugen MUNTEANU și Ana-Maria PRISĂCARU. Postf. de Eugen MUNTEANU. Iași: Editura Universității „Alexandru Iona Cuza”, 2013.
3. МАСЛОВА, В. А. *Современные направления в лингвистике*. Москва: Изд. Центр «Академия», 2008. 265 p.
4. SAUSSURE, F. de. *Curs de lingvistică generală*. Iași: Editura Polirom, 1998. 428 p.
5. PHILIPPIDE, Al. *Istoria limbii române. Vol. 1: Principii de istoria limbii*. Iași: Tipografia Națională, 1984. 346 p. ISBN 987-5-6956-3458-1.
6. DUMITRESCU, D., *Dicționar analogic și de sinonime al limbii române*. București: Editura Sanda, 2009. ISBN. 977-873-304-812-2.
7. BEREJAN, S., I. DUMENIUC, N. MĂTCAȘ. *Lingvistica generală*. Chișinău: Editura Lumina, 1985. 270 p.
8. STĂNESCU, N. *Fiziologia poeziei. Proză și versuri. 1957-1983*. Ed. îngr. de Al. CONDEESCU cu acordul poetului. București: Editura Eminescu, 1990.
9. IRIMIA, D. *Introducere în stilistică*. Iași: Editura Polirom, 1999.
10. МАСЛОВА, В. А. *Лингвокультурология: Учеб. пособие*. 4-е изд., стереотип. Москва: Изд. центр «Академия», 2010.
11. COȘERIU, E. Prelegeri și conferințe (1992-1993). In: *Anuar de lingvistică și istorie literară. Seria A, Lingvistică*. Iași, 1994, t. XXXIII: 1992-1993.
12. УФИМЦЕВА, Н. В. Предисловие. В: *Язык и сознание: психолингвистические аспекты*. Москва-Калуга: Изд-во «Эйдос», 2009, p. 3-12.
13. DUMISTRĂCEL, Stelian. Mariajuri de ocazie. In: *Limba Română* (Chișinău). 2004, nr. 7-8, pp. 60-62.

ASPECTE ALE CORELAȚIEI DINTRE CATEGORIILE SINTACTICE ȘI CELE LEXICALE

Petru BUTUC

Universitatea Pedagogică de Stat „Ion Creangă”, Chișinău, Republica Moldova

Summary: *Applying the correlation criterion of shape-content, we can easily see that the lexical units (words) at the syntactic level are quite unstable. The function of every word it isn't dominant in every sentence, that's because syntax is imposing its own rules that are emerging from its syntactic categories, and these are a direct expression of communicative rapports. That's why the syntactic –semantic value of the words in the sentence do not apply with their lexical-semantic value.*

Keywords: *shape, content, lexical unit, syntactic unit, syntactic category, lexical category, informational-communicative content, syntactic rapports, etc.*

În mod concret, problema raportului dintre conținut și formă în gramatică a fost pentru prima dată pusă în discuție de cunoscuții lingviști A. A. Potebnea, A. A. Șahmatov, I. I. Mescianinov, W. Meyer-Liibke, fiind nevoiți să aibă pe atunci aprigi polemici cu mladogramaticienii, care confundau forma gramaticală a cuvântului în propoziție cu conținutul lui informativ-comunicativ, suprapunând, astfel, valoarea lexico-semantico cu cea semantico-sintactică. Pentru mladogramaticieni, lexicologia și sintaxa aveau cam același obiect de studiu, atât doar că „în lexicologie erau analizate cuvintele aparte, iar, în sintaxă, erau supuse analizei grupurile de cuvinte.” [1]

Mai târziu, pentru a evita atare erori, a fost necesar ca, la analiza faptelor de limbă, la nivel sintactic, să se pornească de la înțelegerea și determinarea mai întâi a specificului semantico-funcțional al cuvintelor ca părți de propoziție. Numai însușind acest procedeu, a fost posibil să fie clar și înțeles că în gramatică perceperea corectă a problemei raportului dintre formă și conținut este și rămâne a fi problema-cheie, în tot sistemul morfo-sintactic, de vreme ce reprezintă în sine comportamentul formei structural-gramaticale a cuvintelor în propoziție, în relație cu sensul lor informativ-comunicativ și funcțional. Perceperea incorectă a acestei relații (formă-conținut) poate duce la variate concluzii ireale, abstracte și chiar izolate de realitatea imanentă a materialului faptic constitutiv.

Din aceste considerente, în ultimii șaptezeci de ani, tot mai mulți cercetători practică analiza sintactică a faptelor de limbă anume în baza respectivul temei metodologic, ținându-se cont în permanență de context și situație, prin care este urmărit comportamentul sistemic al variatelor funcții sintactice ale tuturor cuvintelor și construcțiilor, aflate într-o dependență directă față de materialul concret de limbă.

Aplicând criteriul corelației formă-conținut în toate situațiile sintactice, mai este necesar ca, la analiza părților de propoziție și a propozițiilor în frază, să se țină cont în permanență și de comportamentul morfologic al cuvintelor, care le reprezintă ca structuri gramaticale, și de cel lexicologic, prin care cuvintele sânt tratate ca unități nominative, dar nicidecum să se ia în considerare numai specificul lor semantico-funcțional, sintactic. Făcând abstracție de particularitățile manifestării cuvintelor la toate nivelurile, va fi imposibil să obținem rezultate reale, întrucât, la nivel sintactic, erorile pot proveni destul de ușor. De atâta și, nu de puține ori, la analiza sintactică a părților de propoziție, putem observa că unul și același cuvânt poate obține nu numai o singură valoare sintactică, dar mai multe, în funcție de regentul său. Sau, mai mult decât atât, unul și același cuvânt în propoziție, însoțit de

aceeași prepoziție, nu poate avea strict una și aceeași valoare semantico-sintactică în toate situațiile comunicative.

Să analizăm sub acest aspect următoarele exemple: 1) „*La noi de jale povestesc / A codrilor desigururi/ Și jale duce Mureșul/ Și jale duc tustrele Crișuri.*” (O. Goga) și 2) „*De jale plânge tata/ De jale plâng și eu.*” (V. Romanciuc) Cuvintele subliniate sunt părți de propoziție, exprimate prin una și aceeași parte de vorbire (substantivul „jale”, însoțit de una și aceeași prepoziție – „de”). Ca unități sintactice însă cumulează valori diferite: în exemplul (1), funcția de complement indirect (*la noi desigururile codrilor povestesc... despre ce? -- despre jale („de jale”)*); în exemplul (2), valoarea semantico-sintactică este de complement circumstanțial causal (*tata plânge... din ce cauză? -- din cauză că îi este jale de ceva („de jale”)*); *eu plâng... din ce cauză? – din cauză că îmi este jale de ceva („de jale”)*.

În atare situații sintactice, semantica lexicală a substantivului „jale” a devenit foarte „sensibilă” în raport cu verbul determinat: în prima situație sintactică, față de verbul „*povestesc*”, iar în cea de-a doua — față de verbul „*plâng*”.

Așadar, la nivel sintactic, unitățile lexicale (cuvintele) pot avea o manifestare instabilă. Funcția fiecărui lexem nu este predeterminată în orice enunț și frază, deoarece sintaxă își impune rigorile ei proprii, ce provin din categoriile ei sintactice, iar categoriile sintactice sunt o expresie a raporturilor comunicativ-informative, care se realizează prin îmbinarea morfologică și sintactică a cuvintelor în orice enunț și a propozițiilor în orice frază. Valoarea lexico-semantică a cuvântului nu se suprapune cu valoarea lui semantico-sintactică. În urma raporturilor sintactice dintre cuvinte în propoziție, cuvântul obține sensuri informativ-comunicative, ceea ce devine clar că raporturile dintre cuvinte la nivel sintactic nu permit suprapunerea categoriilor lexicale cu cele sintactice.

Specificul sau individualitatea propriu-zisă a raporturilor sintactice este însă cu mult mai pregnantă atunci când părțile de propoziție sunt exprimate prin variate forme structurale ale fenomenului lingvistic, numit *repetiția*, care, în lingvistica românească „a fost cercetată sub diferite aspecte, atât ca fenomen sintactic determinabil sub aspect structural, cât și ca procedeu stilistic, caracteristic vorbirii populare, precum și limbii literaturii artistice.”[2] Cert rămâne faptul totuși că majoritatea lingviștilor, care s-au ocupat de studiul repetiției ca fenomen lingvistic, au ajuns la concluzia că ea contribuie „la reliefarea prin insistență a semnificației termenului repetat.” Totodată, repetiția servește și „pentru a exprima fie întărirea ideii conținute într-un cuvânt, fie variate raporturi între constituenții enunțului sau frazei.” [3] Cu ajutorul repetiției se mai exprimă ideea de superlativ, de intensiv, de durată sau chiar ideea de progresie, alternanță, succesiune, limitare, continuitate, excludere etc. [4]

Aceste multiple valori comunicativ-informative se realizează în paralel cu sensul informativ de bază, care poate fi perceput numai în baza unui singur component al repetiției. Fenomenul reluării aceluiași cuvânt prin repetare se produce cu scopul stilistic de a crea sus-numitele plusvalori. Repetițiile se pot manifesta la nivel sintactic prin toate funcțiile, marcând și variate valori stilistice, ceea ce vom încerca să demonstrăm în continuare.

În fraza: „*Aprig bate vântu-n maluri / Să se scoată din țâțâni / Și resfiră peste dealuri / Salbe, salbe de lumini.*” (Petru Zadnipro), cuvintele subliniate îndeplinesc funcția de complement direct, în bloc sintactic. Această parte de propoziție conține două unități lexicale, ceea ce este motivat, la nivel sintactic, de plusvaloarea semantică, plusvaloare care semnifică numărul foarte mare de obiecte (*salbe*). Respectiva unitate sintactică, datorită fenomenului reluării prin repetare, în paralel cu sensul informativ de bază (de obiect direct ce suferă acțiunea verbului-predicat — „*resfiră*”), mai exprimă și un sens informativ suplimentar, care are o motivație stilistico-sintactică certă.

Unitatea lexicală „*salbe*” nu ar fi fost capabilă de sine stătător să-și realizeze plusvaloarea semantico-sintactică. La nivel comunicativ, cuvântul „*salbe*” a fost nevoit să se conformeze fenomenului reluării prin repetare, ca să poată genera plusvaloarea semantică, ceea ce demonstrează

că sintaxa, prin raporturile sale, conține alte categorii și anume categoriile sale sintactice proprii, care, după cum am menționat, nu se suprapun cu categoriile lexicale.

Același comentariu cumulează și unitatea sintactică, cu funcție de *element predicativ suplimentar* (E.P.S.), marcată prin subliniere, din fraza: „*Ploaia cade albă, albă / Peste firea în frământ / Eu aștept să văd cum iese / Firul ierbii din pământ.*” (Gr.Vieru) Reluarea adjectivului „albă” are o motivație stilistico-sintactică și anume cea de creație a ideii de superlativ (*ploaia este extraordinar de albă*). Dacă la nivel sintactic am dezmembra această repetiție, lăsând să rămână doar un singur adjectiv, ar dispărea și plusvaloarea semantico-sintactică. Faptul că repetiția „albă, albă” are funcție sintactică de E.P.S. poate fi demonstrat prin aplicarea analizei transformationale, obținând, drept rezultat, ceea ce exprimă această parte de propoziție — o simultaneitate în raport cu verbul-predicat al propoziției: *ploaia cade* și, concomitent, *ploaia este albă, albă*.

Din exemplele analizate, putem ușor constata că sintaxa nu se suprapune cu lexicul și nici lexicul, la rândul lui, nu formează conținutul sintaxei. Sintaxa nu este o formă structurală și nici lexicul un conținut al acestei forme. Între sintaxă și lexic se realizează în permanență o corelație sistemică și motivată, fiindcă „sintaxa coordonează cu categoriile ei proprii conținutale, care se manifestă numai în procesul vorbirii. Delimitarea categoriilor sintactice poate fi efectuată doar în timpul cercetării funcțiilor sintactice ale acestor categorii.”[5]

Este real că regulile încadrării lexicului în structura propoziției nu țin de lexicologie, ci doar de sintaxă, dar ceea ce devine paradoxal este însă faptul că „în caz de înlăturare a lexicului din sintaxă, se va produce o sărăcire definitivă a categoriilor conținutale, sintactice, care până în prezent nu au fost nici sesizate până la capăt și nici determinate.” [6]; totodată, aceasta are loc și datorită faptului că orice comunicare la nivel sintactic este în permanență însoțită nu numai de logică și semantică, dar și de factorul psihologic, care constituie expresia directă a nivelului intelectual al fiecărui vorbitor, ceea ce face ca unul și același gând să fie construit prin multiple și variate structuri sintactice, dar acestea alcătuiesc o formă specifică de manifestare a raporturilor sintactice dintre cuvinte în propoziție. Tot astfel se explică și individualitatea categoriilor sintactice față de cele lexicale.

Prin urmare, lexicul limbii nu alcătuiește conținutul sintaxei, tot așa cum și sintaxa nu constituie forma lexicului. Fiecare din aceste compartimente dispune de propriile categorii, care sânt o expresie reală a specificului raporturilor ce se produc în mod individual, aparte, pe niveluri. Categoriile sintactice nu se suprapun cu categoriile lexicale și nici nu se separă. Ele interacționează în permanență.

Bibliografie:

1. BUDAGOV, R.A. *Iazik i reci v krugozore celoveka*. Moscova: Dobrosvet, 2000, p. 205.
2. BYCK, J. *Studii și articole*. București: Editura Științifică, 1967, p. 151-166.
3. IORDAN, I. *Stilistica limbii române*. București: Editura Științifică, 1975.
4. MELNICIUC, I. *Superlativul în limba română*. Chișinău: Știința, 1981.
5. LOMTEV T.P. „Voprosî vîbora glagolî” in *Problemi dvuhiazîcia i mnogoiazîcia*. Moscova: Nauca, 1972. p. 343.
6. LOMTEV T.P., Ibidem, p. 343.

DES ACTIVITES PRAGMATIQUES DE L'HOMO LUDENS

Elena SOLOVIOVA

Université de Linguistique de Moscou, Russie

Rezumat: Succesele de ultimă oră ale pragmaticii par să ridice întrebarea dacă structuralismul saussurian mai continuă a fi vârful de lance al cercetărilor teoretice contemporane. În cercetarea de față acceptăm ideea că pragmatica de astăzi, ca și structuralismul lingvistic, sunt așezate pe un șir de opoziții, cărora le și datorează succesul toate actele de vorbire. Seria de opoziții implicite vs explicite, vrai vs faux, imaginaire vs réel ș. a. structurează conținutul unui text literar și astfel lărgeste considerabil aria de acoperire a mesajelor formulate de un autor. Fiecare dintre aceste dihotomii se realizează diferit în diferite tipuri de text. Opoziția implicit vs explicit, de exemplu, impregnă una din scrierile lui Marcel Aymé și reprezintă un soi de balansor care merge de la stânga la dreapta, ținându-i astfel conținutul și ținând mereu treaz cititorul.

Mots-clés: micro- și macro-acte ilocutorii ; opoziții pertinente ; plan expresiv, plan apelativ ; plan reprezentativ ; lectură și percepție a conținutului ; sens ludic ; neutralizarea opozițiilor.

En guise d'introduction on voudrait émettre quelques mots sur le paysage scientifique des recherches linguistiques actuelles.

Avec les succès de la pragmatique on entend affirmer aujourd'hui que beaucoup de problèmes posés devant la linguistique ne se résolvent plus dans le cadre du structuralisme qui est sur le déclin et l'arrivée d'une nouvelle direction méthodologique dans les recherches linguistiques est imminente. Certains s'enhardissent jusqu'à la proclamation de la pragmatique qui est appelée à prendre la relève du structuralisme.

Or, l'œil attentif pourrait s'assurer que le structuralisme ne file pas un mauvais coton, mais prend de l'extension et de l'importance et c'est à l'aide, à coup sûr, de la pragmatique. « Science qui traite de la relation des signes à leurs interprètes : telle est la définition primitive de la pragmatique », croit Françoise Armengaud [1, p. 32].

La pragmatique privilégiée par la philosophie anglo-saxonne a déplacé l'accent sur la fonction du langage dans le texte, le concept fondamental de la pragmatique étant l'acte de langage et, premièrement, l'acte illocutoire. La typologie des actes de langage n'étant pas encore définitivement élaborée, on avance la notion de macro-acte illocutoire qui se rapporte au texte littéraire tout entier. L'idée qu'un énoncé contient un système hiérarchique des actes illocutoires appartient à C. Kerbrat-Orecchioni [3]. Ce système hiérarchique est d'autant plus compliqué qu'il s'agit d'un texte, structure d'un niveau supérieur à un énoncé isolé. La référence de la linguiste à certains auteurs qui considèrent le texte comme une hiérarchie de buts illocutoires avec l'existence de la valeur pragmatique globale nous amène directement à la notion de macro-acte [2, p. 69].

F. Nef se prononce en toute assurance pour les notions de macro-actes et micro-actes illocutoires [3, p. 185]. L'auteur écrit que le macro-acte est le produit de la succession des micro-actes dans la structure du texte. Cependant pour D. Maingueneau, l'interprétation adéquate du texte ne résulte pas de la somme des actes de langage élémentaires, elle relève du genre du texte. [4]

Dans le chaos des opinions et des idées en pragmatique se fait voir une tendance à la recherche des traits d'une structure et d'un système logique. Pour notre part la pragmatique ne fait qu'enrichir le structuralisme.

Les concepts de la pragmatique nouveaux pour les branches classiques de la linguistique permettent un autre regard sur la phonologie, dont les études furent élaborées par N. Troubetzkoy et rédigées dans son ouvrage principal [5]. C'est dans les années 30 du XX^e siècle que le linguiste a nettement séparé la phonétique, une science naturelle, de la phonologie, une science linguistique. La nouvelle discipline linguistique respecte fidèlement les idées de F. de Saussure, le fondateur du structuralisme [6].

La lecture de l'ouvrage de Troubetzkoy aujourd'hui, à l'étape actuelle du développement de la linguistique, fait voir dans « la phonologie » de Troubetzkoy des idées de la pragmatique. Il est à noter que le phonologue prend avant tout en considération la chaîne parlée tout entière sans distinguer les constituants morphologique, syntaxique, prosodique et sémantique.

Le terme d'acte de parole, notion-clé de la pragmatique, est fréquemment employé dans le livre. L'intention du sujet parlant d'exercer l'influence émotionnelle sur l'auditeur, dont parle l'auteur, rend le terme d'acte de parole de Troubetzkoy fort actuel en lui attribuant une signification pragmatique.

N. Troubetzkoy expose les thèses de la phonologie du point de vue de la perception de l'acte de parole par l'auditeur, le récepteur de l'information, sans oublier que tout le courant sonore, le continuum, est produit par le sujet parlant. Ainsi, le linguiste écrit que « le langage humain supposant toujours à la fois un sujet parlant, un auditeur (ou plusieurs) et un état de choses dont on s'entretient, il s'ensuit que toute manifestation parlée a trois faces : elle est en même temps une présentation (ou une expression) du sujet parlant visant à le caractériser, un appel à l'auditeur (ou aux auditeurs) visant à produire une certaine impression, et une représentation de l'état de choses, objet de l'entretien. » [5] Comparons cette citation avec la définition de la pragmatique de F. Armengaud ci-dessus.

En partageant l'enjeu de la pragmatique d'introduire dans le corpus de l'examen sémantique les facteurs de locuteur et d'auditeur, Troubetzkoy écrit : « Certaines particularités de la voix perçue sont interprétées par nous comme une expression, un symptôme du sujet parlant (par ex. son timbre de voix), certaines autres comme un moyen de provoquer chez l'auditeur des sentiments déterminés, et enfin d'autres encore comme des indices servant à faire reconnaître des mots de sens déterminés et les phrases composées avec ces mots ». [5] Troubetzkoy projette ces particularités sur trois plans différents : le plan expressif, le plan appellatif et le plan représentatif. Cependant selon lui il n'y a là à proprement parler qu'une unique impression linguistique décomposable en ses parties constitutives.

En soulignant tout le temps que la langue est une institution sociale, le linguiste ne rapporte à la phonologie que les procédés établis conventionnellement donc les phénomènes linguistiques au détriment de la parole.

Le concept des oppositions phonologiques constitue le concept-clé « des Principes de phonologie ». « L'idée de différence suppose l'idée d'opposition », affirme le phonologue. « Deux choses ne peuvent être différenciées l'une de l'autre que dans la mesure où elles s'opposent l'une à l'autre, c'est-à-dire dans la mesure où il existe entre elles deux un rapport d'opposition. » [5]

L'idée de Troubetzkoy rend possible de venir à la conclusion que le sens de l'énoncé perçu par le récepteur de l'information est le résultat de la comparaison et de l'opposition effectuée dans l'esprit de l'auditeur. Il serait signifiant d'évoquer l'opinion énoncée presque un siècle plus tard par F. Récanati sur l'unité indissociable du langage et de l'esprit [6].

Le raisonnement de Troubetzkoy l'amène à la notion d'opposition phonologique. La fonction distinctive du phonème n'apparaît que par suite de son opposition avec un autre phonème, le deuxième membre de l'opposition phonologique. Le sens est donc le produit de la fonction distinctive du phonème. Des deux membres de l'opposition phonologique l'auditeur choisit celui qui est adéquat à la situation de la communication.

L'idée des oppositions s'aperçoit aussi dans les écrits en pragmatique. En paraphrasant F. Armengaud, la philosophe française citée ci-dessus, on pourrait voir dans sa description comparative des recherches structuralistes et pragmatiques des exemples d'oppositions, par exemple : descriptif

et représentatif vs fictionnel ; système vs usage ; structure vs fonction ; compétence vs performance ; langue vs parole. Cette liste nous semble possible d'être prolongée : locuteur vs lecteur ; vrai vs faux et ainsi de suite.

Une des notions-clé de la pragmatique est l'acte de langage. Les pragmaticiens opèrent avec des actes de langage dans la recherche des propriétés de structure pareille au structuralisme.

Les pragmaticiens traitent d'actes de langage afin de découvrir le sens de l'énoncé et sa façon de produire ce sens. La situation devient plus compliquée lorsqu'il s'agit du texte et les micro-actes illocutoires constituent la hiérarchie au sein du macro-acte illocutoire qui ne les supprime pas mais avec lesquels il coexiste pacifiquement.

Dans la tentative de remplir de contenu concret le macro-acte illocutoire nous proposons de le lier avec la notion de jeu. « Si l'on analyse à fond la teneur de nos actes, il se peut qu'on en vienne à concevoir tout agir humain comme n'étant que pur jeu », écrivait J. Huizinga qui a aussi vu dans le comportement humain et nous pouvons ajouter aussi « langagier », une action, un acte. Il affirmait que la civilisation humaine s'annonce et se développe au sein du jeu, en tant que jeu [7, p. 11-12]. D'après lui c'est un phénomène riche de sens qui se produit en fonction de quelque chose. Cette remarque importante est purement et simplement pragmatique.

Tout comportement humain, soit action physique ou acte de langage, est un comportement représentant un signe établi conventionnellement au cours de l'évolution sociale. La langue a une origine ludique par suite de son invention conventionnelle. Elle constitue des règles admises par la communauté parlante.

En comparant, par exemple, « La charte des Nations Unies » d'un côté et un roman ou une pièce de théâtre de l'autre, on voit que la ligne de séparation distinctive est tracée par la valeur pragmatique dans ce sens que les deux textes constituent deux macro-actes différents. Il y a l'opposition du réel, qui existe en fait indépendamment de l'homme, et le fictionnel, créé par l'imagination de l'homme. Néanmoins, D. Maingueneau nous met en garde contre la rupture radicale entre un régime littéraire et non littéraire. Le réel et le fictionnel s'imbriquent.

P. Guiraud, en répondant à la question qu'il se pose à lui-même « Qu'est-ce que la littérature ? » souligne que l'écrivain, en général, utilise le langage sous des formes et à des fins notablement différentes de celles du discours ordinaire [7]. On s'aviserait que les fonctions relevées par P. Guiraud concrétisent les composants illocutoires des macro-actes dont ils font partie. Ce sont d'après lui l'expressivité, la virtuosité, la motivation étymologique « qui ont toutes ce caractère commun qu'elles actualisent la forme et concrétisent la substance du discours » [8, p. 83].

En soulignant encore une fois le fait indiscutable que la parole fait partie de l'activité humaine, N. Aroutiounova attire l'attention « aux jeux de langage » de Ludwig Wittgenstein, l'expression employée pour souligner l'union de l'action et de la parole [10]. Voilà ce qu'écrivit F. Armengaud à ce propos dans le livre cité ci-dessus : « L'expression choisie par Wittgenstein pour désigner cet environnement complexe où les messages prennent sens est celle de « jeu de langage » (*Sprachspiel, language game*). Un jeu est essentiellement une activité réglée et partagée. C'est aussi une « forme de vie ». Wittgenstein s'en explique dans un des paragraphes les plus fameux des Investigations (§ 23) : « Le mot *jeu de langage* doit faire ressortir ici que parler une langue est partie d'une activité, d'une façon de vivre. Représente-toi la vérité des jeux de langage à l'aide de ces exemples et d'autres encore : - décrire un objet en fonction de son apparence ou de mesures ; - fabriquer un objet d'après une description ; - représenter par des tableaux et des diagrammes les résultats d'une expérience ; - inventer une histoire ; - faire du théâtre ; - chanter des rondes ; - deviner des énigmes ; - demander ; - remercier ; - maudire ; - saluer ; - dire une prière » [1, p. 24-25]. Après avoir cité ces paroles de Wittgenstein F. Armengaud n'oublie pas de mentionner son « double » avertissement * que cette liste est en droit illimitée.

Le psychologue russe A. N. Léontiev estime le jeu comme une forme de l'activité socio-productive égale par sa valeur aux études, au travail, à la créativité. Il affirme que dans le jeu il y a la

signification d'un objet de jeu, p.ex., *bâton* avec lequel l'enfant joue au cheval, et le sens ludique de l'objet du jeu, *cheval*. Dans le jeu il y a un décalage entre la signification de l'objet du jeu et le sens ludique, autrement dit, il y a une opposition : le bâton vs cheval. (11)

Cette opposition constitue la teneur de l'acte de langage, qui serait incomplet sans geste approprié : l'imitation par l'enfant de la course du cheval. Autrement dit : l'opposition elle-même produit l'acte de langage à l'instar de l'opposition phonologique qui produit un phonème.

La course réelle du cheval imaginée et imitée par l'enfant avec des sauts à travers la pièce est déjà le deuxième objet du jeu mais qui est présupposé (implicite, sous-entendu) à la différence du bâton. L'enfant peut accompagner ses sauts à la fois par l'imitation du cri du cheval ou du cri du cavalier. Le sens ludique de cet objet du jeu est la course du cheval, imaginée par l'enfant, la course du cheval numéro 2. Pour les spectateurs c'est aussi l'image ou le signe de la conduite ludique dans sa vie d'enfant. Toute cette scène constitue un texte ayant une structure complexe pouvant être définie comme macro-acte illocutoire adressé au spectateur.

Nous sommes en présence de l'opposition « imaginaire vs réel » produite par le jeu de l'enfant et c'est l'exemple de l'enchaînement et de l'imbrication des actes illocutoires au sein du macro-acte décrit.

S'il s'agit d'un texte soit littéraire soit d'un autre type, la structure du macro-acte présente un enchevêtrement beaucoup plus compliqué comprenant différentes oppositions engendrant une multitude de micro-actes illocutoires. On peut jouer, par exemple, sur l'opposition « personnage positif vs personnage négatif ». Dans la pièce de Marcel Aymé « La tête des autres » Valorin, personnage positif au début de la pièce par suite de son rôle de la victime de l'astuce juridique criminelle d'un magistrat du pays, se transforme en personnage négatif à la fin de la pièce parce qu'il finit par adopter le système des valeurs morales dont il était la victime tout au début. [12]

Le sens ludique « personnage positif », Valorin, est produit par l'opposition avec le « personnage négatif », le procureur Maillard, qui a condamné à mort l'innocent Valorin. Vers la fin de la pièce cette opposition se neutralise, comme une opposition phonologique des deux phonèmes dans l'ouvrage de Troubetzkoy : Valorin et Maillard sont tous les deux « personnages négatifs ».

On peut relever une autre opposition « transparent vs secret » ou vice versa dans la même pièce. Le titre « La tête des autres » suscite chez les lecteurs quantité de questions. Pourquoi l'auteur choisit-il une partie du corps pour intituler son œuvre ? Qui sont ces autres ? Les questions peuvent être différentes en fonction de l'interprétation par les lecteurs des événements se produisant au fil du texte. L'auteur joue sur l'information insuffisante donnée par lui à ses lecteurs. Il y a l'opposition entre le minimum de faits présents et des suppositions de lecteurs. L'auteur veut tromper ses lecteurs, les faire se perdre dans l'imbroglie. Cette opposition peut se dénommer comme « implicite vs explicite » et elle engendre une supposition de lecteurs. Un peu plus tard au fil de la pièce, d'autres événements introduits par l'auteur engendrant l'opposition aux faits précédents amènent à d'autres suppositions de lecteurs. Il se produit toute une chaîne de suppositions sur le « vrai vs faux ».

Le titre de la pièce de Marcel Aymé devient l'objet du jeu pour éveiller l'intérêt des lecteurs. L'implicite initial s'efface peu à peu au profit de l'explicite à la fin des deux premières scènes du premier acte. « La tête des autres » apparue pour la première fois sur la couverture du livre, perd sa signification énigmatique et présente pour le lecteur un sens très clair faisant comprendre qu'il s'agit des personnes condamnées à mort grâce à l'effort juridique criminel du procureur. L'opposition se résout finalement, autrement dit se neutralise, en employant le terme de Troubetzkoy.

Cette opposition de l' « implicite vs explicite » imprègne toute la pièce. Elle représente une sorte de balancier qui fait le mouvement d'un côté à l'autre, en tenant toujours l'auteur en éveil. Le jeu de l'implicite vs explicite caractérise aussi le genre policier. L'opposition « vrai vs faux » est typique des romans policiers.

Nous voudrions montrer une autre sorte de jeu de l'auteur avec ses lecteurs. Tout auteur aspire à la réussite de son œuvre. Si l'acte de langage n'est pas réussi il peut se produire un véritable blocage. La réussite du macro-acte illocutoire de l'œuvre est tributaire de sa structure hiérarchique des micro-actes illocutoires.

A force de tout, de n'importe quoi, qui peut devenir l'objet du jeu dans l'œuvre d'art, la catégorie de réussite peut être aussi soumise au jeu par l'auteur et nous avons en exemple le film produit par Alain Delon qui s'appelle « Comme un boumerang ». Le scénariste et c'est aussi Alain Delon, programme la sympathie finale des spectateurs à l'égard des deux criminels, un père et un fils. Le père est un ancien gangster et le fils est un tueur d'un policier abattu par mégarde par le jeune homme. L'intrigue du film est telle que certaines circonstances de l'assassinat peuvent rendre l'acquittement ou le verdict commué impossible et le père pour sauver la vie du fils commet un autre délit en organisant l'évasion du fils de la prison. Si le film se terminait par la scène de la libération du fils, une telle fin produirait un embarras des spectateurs, il serait en contradiction avec les normes de la morale généralement admise et aussi avec les normes de la valeur esthétique de l'art : le mal doit être puni. Pour assurer la réussite pragmatique du film le réalisateur du film qui est en accord avec la morale universelle résout l'opposition « réussi vs non réussi » par la scène où le couple « père - fils » est abattu par les policiers les poursuivant en hélicoptère. L'opposition « clair vs confus » quant au sort des personnages est neutralisé.

Cependant le jeu des auteurs du film avec les spectateurs ne se termine pas en raison d'un autre fait que le couple familial est tué par les policiers sur le territoire italien, facteur illégal. La nouvelle opposition « légal vs illégal » n'est pas accomplie, elle est en suspense. Les spectateurs du film sont invités à coopérer avec les auteurs. La réussite de l'acte de langage, comme catégorie pragmatique, est destinée à résoudre l'opposition en la neutralisant, (terme phonologique) ou dans d'autres situations l'opposition est laissée expressément non réussie pour éveiller la réflexion des destinataires qui sont appelés à résoudre l'opposition comme complices de l'auteur.

Si le concept de réussite sert à rendre l'acte de langage accompli sans quoi la communication et la compréhension sont perturbées, le non-respect de la loi de réussite n'est possible que s'il aboutit au suspense prémédité, donc constitue un acte de langage.

La liste des actes illocutoires faisant partie du macro-acte illocutoire n'est pas exhaustive. La structure du macro-acte ne représente pas un système mathématique et varie d'une œuvre à l'autre. Les oppositions pragmatiques du texte peuvent s'établir sur tous les niveaux du texte : référentiel, au sein de la structure du texte entre ses constituants, entre le locuteur et l'auditeur, entre les locuteurs eux-mêmes, entre les lecteurs eux-mêmes, entre l'implicite et l'explicite et ainsi de suite. Tous les facteurs de la communication entrent en jeu.

Les sens engendrés par les oppositions constituent un tissu implicite conçu par l'auteur du texte et perçu par le lecteur en fonction de sa compétence communicative (niveau intellectuel, culturel, psychologique, etc). Pour Y. Lotman, l'organisation sémantique du texte littéraire consiste en la polysémie et dans ce cas toutes les significations ne s'annulent pas, elles sont présentes simultanément. Leur existence synchronique n'est pas immobile, elles sont en mouvement que Y. Lotman définit comme « scintillement ». (13)

La lecture du texte littéraire ainsi que la perception de n'importe quelle œuvre d'art constitue un processus au cours duquel les membres de l'opposition tantôt coexistent pacifiquement, tantôt sont soumis à la neutralisation.

Le regard rétrospectif sur les oppositions phonologiques de Troubetzkoy laisse voir dans sa conception théorique une découverte méthodologique fort actuelle de nos jours. La notion d'opposition a une valeur épistémologique générale capable de caractériser d'autres domaines de recherches linguistiques.

A notre avis, la controverse des défenseurs du structuralisme et des partisans de la pragmatique censée venir à le remplacer se résout indéniablement au profit du structuralisme. La pragmatique

fonctionne dans le cadre du structuralisme en élargissant l'étendue entre ses frontières, en enrichissant le contenu thématique et conceptuel. La pragmatique « structuraliste » relève au cours des recherches des données usuelles régulières qui sont les produits conventionnels formés au cours du développement de la communication humaine. Premièrement, ce sont des actes de langage, qui ont des propriétés de structure, leur classification et leurs façons de se réaliser dans la communication. Troubetzkoy, fidèle à la distinction saussurienne de la langue et de la parole, ne rapporte à la phonologie que les procédés établis conventionnellement dans une institution sociale et faisant partie du système linguistique. [9] Les actes de langage ainsi comme les phénomènes phonologiques font partie du système linguistique.

L'idée des deux disciplines linguistiques, phonétique et phonologie, s'appuie sur leur opposition. Aujourd'hui, le regard rétrospectif sur les oppositions de Troubetzkoy laisse voir dans ce concept une découverte méthodologique. Ce fut un tournant, un changement radical dans la méthodologie linguistique. La notion d'opposition a une valeur épistémologique générale capable d'être appliquée dans d'autres domaines linguistiques.

Bibliographie:

1. ARMENGAUD, F. *La pragmatique*. Paris, 2007.
2. KERBRAT-ORECCHIONI, C. *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, 1980.
3. NEF, F. Note pour une pragmatique. Macro-actes indirects et dérivation rétroactive. In : *Communications*, vol. 30, n. 32, 1980, p. 183-189.
4. MAINGUENEAU, D. *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris, 2001.
5. TROUBETZKOY, N. *Principes de phonologie*. Paris, 1949.
6. RECANATI, F. *Philosophie du langage (et de l'esprit)*. Paris, 2008.
7. HUIAINGA, J. *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*. Paris, 1976.
8. GUIRAUD, P. *Les jeux de mots*. Paris, 1979.
9. SAUSSURE, F. *Ecrits de linguistique générale*. Paris, 2002.
10. АРУТЮНОВА, Н. «Истоки, проблемы и категории прагматики». In : *Новое в зарубежной лингвистике*. Moscova, 1985.
11. ЛЕОНТЬЕВ, А. *Проблемы развития психики*. Moscova, 1981.
12. АУМЕ, М. *La tête des autres*. Paris, 1959.
13. ЛОТМАН, Ю. «Тезисы к проблеме Искусство в ряду моделирующих систем». //Учен. зап. Тарт. Гос. ун-та, вып. 198, 1967, с.130 – 145.

ASPECTE FUNCȚIONAL-COGNITIVE ALE MODALITĂȚII

Emilia OGLINDĂ

Universitatea de Stat din Moldova

Summary: *The data available by the cognitive linguistics present an interest for the discursive and functional linguistics, typology. It is underlined the correlation between transmitter and receiver, being proposed the processing and systematization of the flow of information, awareness of the experience obtained, explaining the principles of organization of conceptual systems. From this perspective, different conceptual categories are addressed (modality and aspectuality, etc.), involving a universal character, being relevant in the field of typology.*

Keywords: *cognitive linguistics, conceptual categories, modality, linguistic universal.*

Una din problemele fundamentale ale lingvisticii generale, discutată din perspectivă funcțională, comunicativă și cognitivă, vizează conținutul unităților de limbă și semantica acestora. Specialiștii în materie relevă mecanismul de reflectare a realității extralingvistice în actele mentale și în cele de vorbire [1, p. 14-21], caracterul omogen sau eterogen al unităților ce aparțin sistemelor lingvistice, implicate în producerea și perceperea mesajelor [2, p. 53 - 55].

Prezintă interes un șir de aspecte situate la confluența psiholingvisticii, a pragmaticii, a lingvisticii funcționale și a celei cognitive. În lingvistica cognitivă și în domeniile adiacente sunt investigate bazele mentale ale producerii și ale înțelegerii vorbirii, modul în care cunoașterea lingvistică contribuie la prelucrarea informației. Atingerea acestor finalități ne ajută să elucidăm mecanismul cognitiv uman, în ansamblu, și procesele de conceptualizare și de formare a categoriilor de limbă, în particular, să demonstrăm interdependența structurilor lingvistice și ale celor de cunoaștere.

În numeroase lucrări limba este definită drept un fenomen cognitiv, merit să pună în lumină cunoștințele acumulate privind realitatea extralingvistică. Procesul cunoașterii constă în reflectarea realității extralingvistice și în transformarea în formației în conștiința locutorilor, iar termenul *cogniție* [3] semnifică dobândirea și utilizarea cunoștințelor, însușirea unor deprinderi practice. Este important să explicăm mecanismele de transmitere și de prelucrare a informației, premisele de organizare a capacităților cognitive umane și de interacțiune a acestora [4, p. 8-9].

Datele de care dispune lingvistica cognitivă sunt deosebit de valoroase atât pentru lingvistica funcțională și discursivă, cât și pentru tipologie. În legătură cu cele relatate, sunt abordate diferite categorii conceptuale (modalitatea, aspectualitatea, intensitatea ș.a., pe de o parte, categoria obiectului, a calității, a cantității, a stării, a acțiunii etc., pe de altă parte) [5], care comportă un caracter universal, fiind constituite ca rezultat al experienței umane. În orice idiom se atestă universalii [6], care îl aproprie, în baza unor anumite însușiri, de alte limbi ale lumii. Sunt elaborate principiile de clasificare tipologică a limbilor, întemeiate pe categoriile conceptuale și cele funcțional-semantice și pe criteriile tipologice ale diferitelor universalii.

În literatura de specialitate este comentată corelația dintre categoriile conceptuale și cele funcțional-semantice, însă nu au fost formulate, deocamdată, criterii distincte de demarcare a acestora. Un vast spațiu este consacrat conceptului *câmp funcțional-semantic*, al cărui studiu solicită a stabili categoria semantică fundamentală a câmpului, semele componente, dominantă ce marchează semul de bază. În lingvistica funcțională sunt relevate funcțiile semantice ale unităților de limbă ce formează câmpurile funcțional-semantice, reprezentând elementele de suprafață ale unei categorii conceptuale în variante

de profunzime. Astfel, categoriile conceptuale universale se referă la nivelul de profunzime, pe când nivelul de suprafață cuprinde mijloace de limbă organizate într-un anumit mod, ce servesc pentru a desemna variate sensuri [7, p. 12].

Funcționalistul rus A.V. Bondarko subliniază ideea privind interdependența categoriilor conceptuale și semantice, considerându-le fațete diferite ale unuia și aceluiași fenomen. Savantul delimitează nivelul categoriilor conceptuale universale fundamentale și cel al categoriilor conceptuale exteriorizate prin intermediul funcțiilor semantice ale limbii respective. Se constată un sistem ontologic gradual al varierii semantice manifestate și unități concrete, pe care o anumită limbă este capabilă să le redea cu ajutorul mijloacelor proprii [8, p. 63-65]. Putem vorbi despre caracterul universal al categoriilor conceptuale (respectiv, semantice), care beneficiază de o gamă largă de mijloace de la diferite niveluri: elemente gramaticale, derivative, lexicale, cuvinte auxiliare, diverse construcții sintactice. O asemenea categorie reprezintă modalitatea ce denotă atitudinea cognitivă, volitivă sau evaluativă a locutorului „față de stările de lucruri, reale sau potențiale, descrise prin limbaj” [9, p. 671], „față de conținutul propozițional al enunțării sale” [10, p.14] și ar putea fi examinată din punct de vedere funcțional-cognitiv și tipologic.

Orice câmp funcțional-semantic (inclusiv cele ale diverselor tipuri ale modalității – alethice, deontice, deziderative, epistemice, axiologice etc.) cuprinde „un ansamblu de mijloace de la diferite niveluri de limbă, ce interacționează în baza funcțiilor semantice comune și constituie variante ale unei categorii semantice” [11, p. 17]. Constituenții câmpului țin de *centru și periferie*: elementele raportate la centru se caracterizează prin concentrarea maximă a trăsăturilor specifice acestui câmp, pe când unitățile periferice sunt fenomene marginale. Dat fiind faptul că între unitățile centrale și periferice se stabilesc anumite corelații, urmează a fi relevate conexiunile între câmpul analizat și alte câmpuri, existența unor zone de interferență semantică între unitățile circumscrise unor câmpuri diferite.

Câmpurile funcțional-semantice posedă o serie de însușiri: autonomie relativă, integritate, caracter complex, dinamic și deschis, condiționate de legăturile reciproce între unitățile constituente, ceea ce evidențiază continuitatea spațiului lor semantic [12, p. 84- 87]. Structura complexă a formațiunilor în cauză se manifestă prin faptul că ele inserează multiple micro-câmpuri ale căror unități sunt interdependente și asemănătoare semantic, iar fenomenul „atracției semantice” rezidă în capacitatea unui câmp de a include noi elemente, pornind de la însușirile comune ce le sunt proprii [13].

Din această perspectivă, modalitatea irealității se pretează unui studiu amplu axat pe descrierea valorilor contextuale ale categoriei semnalate. În numeroase gramatici, conceptul „*irealitate*” marchează *imaginarul*, însemnând ceea ce nu se manifestă în momentul de față: o acțiune nerealizată sau potențială, înfățișată ca dorită, ipotetică [14, p. 371-383], ceea ce dezvăluie raportul dintre modurile „irealității” și timpurile acestora etc. [15, p. 103]. Înscrișă în domeniul câmpurilor funcțional-semantice, modalitatea irealității înglobează mai multe micro-câmpuri, ce comportă sensul comun al unei acțiuni ireale, ipotetice, cum ar fi cel al modalității potențiale, al modalității conative, epistemice, optativ-deziderative, hortative etc., exteriorizate atât prin intermediul modurilor verbale, cât și cu ajutorul verbelor modale, al verbelor gândirii, al cuvintelor incidente.

Până în prezent nu au fost stabilite criteriile distincte de determinare a modalității ireale, de aceea se preconizează ca problema semnalată să fie abordată în planul comunicării. Este relevant anturajul sintactic în care sunt actualizate unitățile câmpului funcțional-semantic în discuție, al cărui centru îl formează modurile și timpurile verbului capabile să redea incertitudinea și irealitatea. În limbile romanice occidentale în această ipostază se atestă conjunctivul (subjonctivul) și condițional-optativul, iar în română li se asociază și prezumtivul. Modalitatea irealității vizează, întâi de toate, potențialitatea și sensul contrafactual: locutorul prezintă acțiunea drept ireală, posibilă, dorită, recomandată, impusă, ipotetică, a cărei îndeplinire este îndoielnică sau imposibilă, iar opoziția *real* (realitatea obiectivă ce există independent de conștiința umană) vs *ireal* (contrafactual, ipotetic) se actualizează la toate nivelurile limbii.

Sunt pertinente semnificațiile: *incert, probabil, dubios, ipotetic, exclus, nesigur* ș.a., atestate în exemplele: „Rău *trebuie să fi trăit* tu în cei șapte ani de acasă...” [Preda, CMIDP, p. 28]; „*Să fi trecut* pe lângă ea, fără s-o vadă, fără s-o observe?” [Dabija, TA, p.115]; „Dar cum *să fi aflat* unгурul?” [Rebreanu, I., p.164]; „După felul cum vorbise, *s-ar fi putut crede* că Țugurlan se gândea tot timpul la pământ...” [Preda, M., p. 97]; „Era – cum *ar fi spus* conu Iancu – bulversat” [Eftimiu, R., p. 200]; „*Chiar de-ar fi vrut să se mai ascundă*, n-ar mai fi avut timp” [Preda, M., p.13]; „*Oricâtă încredere ar fi avut* boierul în acest bucureștean suspect, domnul administrator știa cum să organizeze punerea în scenă a complotului” [Eftimiu, R., p. 179]; „*Poate să fie adevărat*... pentru multe pricini care se știu și se aud. *Vor mai fi fiind* și altele care nu se știu” [Sadoveanu, FJ, p. 370].

În ipostaza de mod al incertitudinii și al irealității, condițional-optativul redă posibilitatea condiționată sau dorită, exprimând trei sensuri de bază: de condițional, de optativ și de potențial, ce „concretizează felul în care se realizează acțiunea și condițiile trecerii ei din sfera posibilului în cea a realului sau a irealului” [16, p.152]. Semnificația de ireal este ușor de sesizat în frazele cu subordonate comparative de inegalitate: „...da, era tot ea, Matilda, dar arăta *ca și când ar fi fost văduvă*, nu prin decesul soțului, ci prin decesul iubirii pentru el” [M. Preda, CMIDP, p. 184]; „Un val de bucurie sălbatică îi năvălea spre inimă. *Ca și cum ar fi cucerit* o țară. *Ca și cum ar fi zărit* multășteptatul pământ, la capătul unei mări pustii...” [Eftimiu, R., 62]; „A subliniat, *parcă s-ar fi temut* să nu intre aerul proaspăt de afară...” [Dabija, TA, p. 323]. În ambianțe similare, sunt întrebuințate sinonimele funcționale ale modului vizat – imperfectul indicativ, conjunctivul ș.a.: „Aurica deschise ochii mari, *ca și când* invitația o *cuprindea* și pe ea” [Călinescu, EO, 43].

Valoarea *ireală* se atestă în fraze cu subordonate concesive, ce inserează jonctivele *oricât, oricâtă, chiar dacă, orice, cum, cât de, chiar de* ș.a.: „Viața, *oricum ar fi trăită*, nu este decât un crâmpei de lumină” [Stancu, Ș., p. 216]; „... omul, *cât ar fi* de sus și de ales, același este tuturor vederilor” [Eftimiu, R., 132]; „*Chiar de-ar fi vrut*, n-ar fi putut curma toate aceste patimi” [Druță, PLP, 93]. A se compara și conjunctivul și prezumtivul în aceeași ipostază: „În Capitală, lumea e mare, *geniu să fii*, și e greu să pătrunzi” [Călinescu, EO, 211]; „... trecuseră aproape cincisprezece ani *fără ca* gospodăria să *fie împărțită*” [Preda, M., p. 35]; „... *oricât de simplu va fi fost* în preoția lui de țară, îi va da o povață, un îndemn...” [Eftimiu, R., 128].

Prezumtivul este, prin excelență, un mod al ipotezelor, ce „acordă acțiunii verbale diverse nuanțe modale, toate în relație semantică strânsă cu valoarea fundamentală de mod al *presupunerii*” [17, p. 253], exteriorizând diferite semnificații, de exemplu, *presupunerea, ipoteza*: „Cu nevasta, săraca, n-am nimic. *O fi silit-o, o fi ademenit-o*” [Stancu, Ș., p. 211]; *nedumerirea*: „De ce *s-o fi grăbind* șatra să plece? Abia venise...” [Stancu, Ș., p.65]; *detașarea de cele afirmate*: „Pe unde-*i fi umblat* dumneata, mări și țări, precum spui” [Sadoveanu, FJ, p. 50]; *dubiul*: „Copila a ridicat capul și l-a privit, cu o umbră de frică. Ghici ce-*o fi venind* asupra ei – o dragoste veche, o despărțire nouă” [Druță, PLP, 113]; *nesiguranța*: „Poate-*i găsec* acasă pe-ai noștri, *s-or fi neliniștind*” [Busuioc, SA, 394]; *bănuiala*: „Ascultă un monolog nesfârșit și se schimbă la față. *S-o fi întâmplat* ceva” [Busuioc, SA, 382]; *indignarea*: „Acu’ de ce *m-oi fi făcând* să mă scol degeaba?! *Ce-i fi având* cu mine?!” [Preda, M., p. 133].

Cele relatate *supra* ne permit să considerăm modalitatea irealității drept o categorie polifuncțională, ce se pretează examinării în baza criteriilor comunicativ și semantic. Privită prin prisma câmpurilor funcțional-semantice, această modalitate înglobează mai multe micro-câmpuri, cum ar fi cel al modalității potențiale, al modalității conative, epistemice, optativ-deziderative, hortative etc., exteriorizate atât prin intermediul modurilor verbale, cât și cu ajutorul verbelor modale etc.

Bibliografie:

1. КАСЕВИЧ, В.Б. О когнитивной лингвистике. В: *Общеязыкознание и теория грамматики*. Санкт-Петербург, 2004, с. 14-21.

2. ДЕМЬЯНКОВ, В. З., КУБРЯКОВА, Е. С. Когнитивная лингвистика. В: *Краткий словарь когнитивных терминов* / Кубрякова Е.С., Демьянков В.З., Панкрац Ю.Г., Лузина Л.Г. Москва: Филол. ф-т МГУ им. М.В.Ломоносова, 1996, с.53–55.
3. ДЕМЬЯНКОВ, В.З. Когнитивизм, когниция, язык и лингвистическая теория. В: *Языки структуры представления знаний*. Москва, 1992, с.39-77.
4. КУБРЯКОВА, Е. С. О когнитивной лингвистике и семантике термина «когнитивный». В: *Вестник Воронежского государственного университета. Серия: Лингвистика и межкультурная коммуникация*. Воронеж, 2001, с. 4-10.
5. КОБРИНА, Н.А. Понятийные категории и их реализация в языке. В: *Понятийные категории и их языковая реализация*. Ленинград: ЛГПИ, 1989.
6. COȘERIU, E. Universaliiile limbajului (și celelalte). În: „*Daco romanica*”, serie nouă, VII – VIII, 2002 – 2003. Cluj-Napoca, p. 19-50.
7. БОНДАРКО, А.В. О некоторых аспектах функционального анализа грамматических явлений. В: *Функциональный анализ грамматических категорий*. Ленинград: Наука, Лен. отд.-ие. 1973.
8. БОНДАРКО, А.В. *Принципы функциональной грамматики и вопросы аспектологии*. Ленинград, 1983.
9. GUȚU ROMALO, V. (coord.). *Gramatica limbii române, vol.1. Cuvântul*. București, 2005.
10. LE QUERLER, N. *Typologie des modalités*. Caen: Presses universitaires de Caen, 1996.
11. БОНДАРКО, А.В. *Основы функциональной грамматики: языковая интерпретация категории времени*. Санкт-Петербург, 1999.
12. КОБОЗЕВА, И.М. Иллокутивная функция высказывания и модальность предложения. В: *Вестник МГУ*, 2007, № 4, с. 84 – 87.
13. ПОПОВА, З.Д. *Полевые структуры в системе языка. Коллективная монография* / Под редакцией З.Д.Поповой. Воронеж, 1989.
14. POPESCU, M.C. Structuri implicite de actualizare a potențialului în limba română veche. În: *Studii și cercetări lingvistice*. București, 2007, nr.2, LVIII, p. 371 – 383.
15. POPESCU, M. Exprimarea potențialului și a irealului în limba română veche, modernă și contemporană (subordonatele completive și atributive). În: *Analele Univ. din Craiova, Seria Științe filologice. Lingvistică*, Anul XXX, nr. 1-2, 2008, p. 103 – 111.
16. BĂRBUȚĂ, I., CICALA, A., CONSTANTINOVICI, E., COTELNIC, T., DÂRUL, A. *Gramatica uzuală a limbii române*. Coord.: T. Cotelnic. Red. resp.: M. Avram, S. Berejan. Chișinău: Litera, 2000.
17. IRIMIA, D. *Gramatica limbii române. Morfologie. Sintaxă*. Iași, 1997.

Izvoare beletristice:

1. BUSUIOC, A. *Scrieri alese*. Chișinău, 1981 – Busuioc, SA
2. CĂLINESCU, G. *Enigma Otiliei*. București, 2000 – Călinescu, EO
3. DABIJA N. *Tema pentru acasă*. Chișinău: Editura pentru Literatură și Artă, 2011 – Dabija, TA
4. DRUȚĂ, I. *Piept la piept*. Chișinău: Cartea moldovenească, 1964 – Druță, PLP
5. EFTIMIU, V. *Romane*. București: Editura Cartea românească, 1989 – Eftimiu, R.
6. PREDA, M. *Moromeții*. Vol.1. București: Editura 100 + 1 GRAMAR, 1995 – Preda, M.
7. PREDA, M. *Cel mai iubit dintre pământeni*. Vol. 1. Chișinău, 1990 – Preda, CMIDP
8. REBREANU, L. *Ion*. Chișinău, Hyperion, 1992– Rebreanu, I.
9. SADOVEANU, M. *Frații Jderi*. Vol. 1. București: Editura Minerva, 1981 – Sadoveanu, FJ
10. STANCU, Z. *Șatra*. București: Litera Internațional, 2010 – Stancu, Ș.

PRECIZĂRI ETIMOLOGICE ALE UNOR TERMENI CE DENUMESC GRADE MILITARE ÎN LIMBA ROMÂNĂ

Marin BUTUC

Academia Militară „Alexandru cel Bun”, Chişinău, Republica Moldova

Summary: *Studying and determining the etymology of the terms is not a strictly philological concern, since it also regards other fields. It happens because the origin of terms that refer to military ranks reflects not only the actual history of words taken separately, but the actual history of the society in different times and ages. The fields of social activity represented by the terms are an expression of the metamorphoses produced at the political, economic, cultural, military levels and so on. The terminological toolbox of the specialized languages contains the entire history of various specialized fields with their inherent achievements and contacts, reflecting the entire evolution and development of the nation.*

Keywords : *etymology, military term, military ranks, evolution of the nation.*

Termenii militari româneşti, ca de altfel fiecare cuvânt al limbii române, dispun de o anumită istorie (începută, în majoritatea cazurilor, în contextul altor limbi), evoluţie, pe perioade şi epoci, care s-a manifestat, în mare parte, în dependenţă de unele circumstanţe de ordin social, economic, cultural, militar ş.a., precum şi factori lingvistici, ce au determinat un anumit drum al termenilor militari până la formele şi semnificaţiile funcţionale astăzi.

Analizând termenii militari ce denumesc grade militare, în succesiunea lor propriu-zisă, am putea lesne stabili că aproape fiecare termen are o istorie aparte, ca şi în alte limbi, marcată de o anumită provenienţă etimologică. Bunăoară, termenul militar **soldat**, cu semnificaţia de „tânăr care îşi face serviciul militar în armată, fără a avea vreun grad”, vine din limba franceză *soldat*, unde are aceeaşi semnificaţie. Însă, în limba franceză acest termen datează încă din secolul al XVI-lea, care, la rândul său, a fost împrumutat din italiană, de la *soldato*, cu semnificaţia de „cel care exercită meseria armelor, fiind plătit pentru acest serviciu; ostaş plătit”. Cu sensul de „ostaş plătit, mercenar” a fost atestat chiar la Giovanni Boccaccio, în anul 1353. Ulterior, în cadrul limbii italiene, mai capătă o nuanţă semantică minoră şi anume: cea de „luptător, care exercită o misiune, luptă cu abnegaţie pentru un ideal anume.” [4, p. 1222]. În Epoca Veche, termenul italian *soldato* a fost derivat de la verbul *soldare* „a angaja, a înămi”, ceea ce specifică faptul că militarii din Epoca Veche, care purtau acest nume erau plătiţi pentru a face servicii militare, informaţie confirmată şi de alt derivat „*soldo*” care înseamnă „salariu militar; plata soldatului mercenar” [6, p. 186].

Prin urmare, termenul *soldat*, cu înţelesul pe care îl cunoaştem noi astăzi, a funcţionat, iniţial, în limba italiană, având semnificaţia de „mercenar”, pierzându-şi pe parcursul evoluţiei sale acest sens, ajungând să denumească noţiunea de „persoană care îşi face serviciul în armată, fără a avea vreun grad militar”.

Termenul militar **sergent**, în limba română, a fost împrumutat din franceză (*sergent*), care chiar din perioada medievală avea semnificaţia de „militar”. Începând cu secolul al XVIII-lea obţine sensul de subofiţer [5, p.687]. Termenul francez *sergent* este moştenit din latină *serviens*, - *entem* slujitor”, mai concret de la forma de acuzativus *servientem*, care a fost formată de la verbul latinesc *servare* „a servi, a sluji” [10, p. 608]. Înainte de a avea sensul de slujitor, verbul *servare* denumea starea de „a se afla în robie”, „a fi în subordinea cuiva...” (compară: *servus* „slujitor”, „asuprit”, „dependent”, „rob”) [7, p. 157].

Termenul militar *sergent*, în limba română, devine funcțional la începutul sec. al XX-lea, având același sens - grad inferior în armată, mai mare decât caporalul.

Tot în acest context de explicare etimologică se înscrie și termenul militar **plutonier** care, la începutul sec. al XX-lea, desemna un subofițer ce comanda un pluton. Termenul *plutonier* este ca atare un derivat de la *pluton*, care denumea, în această perioadă, o subdiviziune a unui escadron sau a unei companii de infanterie.

Termenul *pluton* este împrumutat din franceză *peloton* [1, p. 960] sau, probabil, din italiană *plotone*. În franceză *peloton* este atestat în anul 1578 în regiunea franceză Aubigné, având semnificația militară de „grup de soldați”. În spațiul de limbă franceză, termenul *peloton* are o istorie foarte veche, datând încă din secolul al XII-lea, cu forma de *pelote*, în descrierile campaniilor militare ale lui Carol cel Mare (sec. XVIII-XIX). Termenul *peloton* cu forma veche de *pelote* vine din latină – *pilotta*, diminutiv al lui *pila* „minge (pentru jocuri sportive)” [5, p. 548]. După părerea noastră, relația dintre „minge” și „grupul de soldați” denumit *peloton* s-a produs printr-o asemănare, comparație, ce consta în procesul de implicare a *plutonului* în luptă, care era „lansat”, „aruncat” (ca pe o minge) în procesul operațiunii militare, acolo unde considera comandantul suprem că era nevoie de intervenția acestuia.

În organizarea militară românească, deși la începutul sec. al XX-lea **plutonierul** era un subofițer care comanda un pluton, actualmente, acest termen denumește un grad militar superior sergentului-major și inferior plutonierului-major, fără a fi specificat grupul militar condus.

Tot în contextul Epocii Moderne (sec. al XIX-lea), limba română, de rând cu alte limbi europene, pune în circulație termenul militar **locotenent** (în limba germană – *Leutnant*, în engleză - *lieutenant*, în rusă – *лейтенант*). Acest termen militar a fost împrumutat din limba franceză (*lieutenant*), având la început forma de *luetenant*. Cu semnificație militară, în monumentele de limbă franceză scrisă este atestat începând chiar cu secolul al XVI-lea. Franceza a moștenit acest termen din latină, și anume de la sintagma *locum tenans* (cel care înlocuiește pe cineva mai mare în funcție, locțiitor) [9, p. 477]. Sintagma latină *locum tenans* avea semnificație militară chiar de pe timpul Romei Antice, cu sensul de „locțiitorul comandantului militar suprem sau locțiitorul comandantului unei mari unități militare” [7, p. 474].

În Țările Române, pe timpul suzeranității otomane, avea sensul de reprezentant al unui domn român pe lângă Poarta Otomană. Totodată, ca termen învechit, îl atestăm și cu sensul primar de locțiitor al domnitorului sau locțiitor al unui demnitar. Începând cu secolul al XIX-lea, îl atestăm funcționând cu sensul militar de „ofițer cu un grad inferior căpitanului”.

Termenul **căpitan** a venit în limba română din limba italiană, încă din Evul Mediu, probabil, prin filieră levantină (confruntă: neogr. *χαπιτάν*, alb., bg. *kapitan*, tc. *kaptan*, sb. *kapetan*, magh. *Kapitany*) [2, p.147]. Limba română l-a preluat din italiana medievală *capitano*. În limba italiană, însă, chiar de la început desemna un titlu dat vasalilor ai unor importante localități rurale. Pentru prima dată este atestat în limba italiană în anul 1279, cu forma de *capitaneo* și, ulterior, în 1363, cu forma de *capitano*. Din 1566 este atestat cu semnificația de „comandant al unei companii de soldați” [3, p.199].

Termenul italian *capitano* a fost moștenit din latina târzie *capitaneus* „cel care se distinge prin măreție” [3, p.199], derivat al lui *caput*, *capitis* „cap”. Latinescul *caput*, *capitis* „cap” avea însă și sensul de „frunzaș, căpetenie”, care s-a extins și în româna medievală, unde a obținut sensul de „conducător militar, căpetenie de ostași” [6, p. 376].

La începutul secolului al XX-lea, în limba română avea sensul militar de ofițer ce comandă o companie de infanterie, un escadron de cavalerie sau o baterie de artilerie [1, p. 216]. Actualmente, termenul **căpitan** denumește un grad militar poziționat între locotenent major și maior, fără a fi specificată tipul subdiviziunii din subordine.

Termenul militar **maior** a fost împrumutat din limba rusă (*майор*), care l-a preluat din germană (*Major*). În limba rusă, acest cuvânt este atestat din perioada secolelor XVI-XVII, însă, cu toate

acestea, în spațiul de limbă rusă, utilizarea frecventă și cu sens specializat militar bine stabilit a început pe timpul lui Petru cel Mare (1682-1725). Lingviștii etimologi consideră că limba germană a preluat acest termen din una din limbile romanice (franceză – *major*, spaniolă – *mayor*), care au moștenit cuvântul din latină de la forma gradului comparativ *māior* (pentru genul masculin și feminin), *maius* (pentru genul neutru) cu sensul de „cel mai mare, cel mai influent, cel mai înalt” al adjectivului latin *magnus*, ce semnifică „mare, important” [6, p. 503].

La începutul sec. al XX-lea, în limba română, termenul **maior** desemna un ofițer superior, cu un grad militar poziționat între căpitan și locotenent-colonel, semnificație pe care o păstrează până în prezent [1, p. 739].

O istorie la fel de interesantă o are și termenul militar – **colonel**, care, la începutul sec. al XX-lea, avea sensul de „ofițer superior, cu funcția de comandant al unui regiment”. Cuvântul a fost împrumutat din franceză – *colonel*, fiind atestat în spațiul de limbă franceză în anul 1803, cu semnificația de comandant de regiment. Cuvântul din limba franceză *colonel* este derivat de la lexemul francez *colonna* „corp de armată” [1, p. 309]. Se presupune că termenul românesc *colonel* ar fi putut fi împrumutat, mai întâi, din italiană (sec. al XVIII-lea), de la *colonnello*, apoi a fost reînnoit din francezul *colonel* (în sec. al XIX-lea). În italiană *colonnello* denumea atât „un corp de soldați format din mai multe companii” (în anul 1472), cât și „comandantul acestui corp de soldați” (în anul 1518). În 1764 este atestat în limba italiană cu sensul de „superior oficial care avea comanda unui regiment” [3, p.254]. Lexemul *colonnello* este derivat de la substantivul *colonna*, care, pe lângă semnificația de „element de construcție cu formă cilindrică, poziționat vertical, destinat să susțină o greutate”, mai avea și sensul (în anul 1680) de „detașament militar implicat într-o mare unitate ce parcurge un itinerar unic la ordinele unui singur comandant, pentru a atinge un obiectiv definit”. Atât termenul francez *colonna*, cât și termenul italian *colonna* sunt atestați încă din secolul al XII-lea, care, respectiv, au fost moșteniți din latină, de la substantivul *columna* „columnă, coloană” [3, p.254].

Credem că specializarea militară a lui *colonna*, cu semnificația de „element de construcție”, s-a produs anume prin asocierea funcției pe care o exercita *colonna*, ca element de construcție, și funcția unității militare, ca element tactic, ce avea rolul de susținere, de sprijin al unităților ce mergeau primele în luptă.

În ce privește termenul militar **general**, s-a constatat că a fost pus în circulație, cu semnificația actuală, încă din sec. al XVIII-lea. Respectivul termen militar a fost împrumutat din franceză *général*, fiind o abreviere a sintagmei franceze *capitaine général* (care funcționa din sec. al XVI-lea), cu valoare lexico-semantică de „comandant general, suprem” [8, p. 401]. Ulterior, din sec. al XVII-lea, adjectivul francez *général* s-a substantivizat și a obținut un sens militar aparte. Francezul *général* însă este moștenit din latină, de la adjectivul *generālis*, care întrunește sensul de „comun, general”, „important”, „cel care conduce pe toți, cel care se află înaintea tuturor”. Acest sens al cuvântului latin (*generālis*) s-a format de la un alt sens al acestui cuvânt latinesc, care era mult mai vechi, și anume cel de „apartenent unui neam” (*genus* „neam”) [6, p. 185].

În prezent, substantivul **general** denumește gradul cel mai înalt în ierarhia militară, ceea ce demonstrează că sensul lui inițial s-a păstrat.

În concluzie, putem menționa faptul că studierea și stabilirea etimologiei termenilor nu reprezintă o preocupare strict filologică, dar ține și de alte domenii de activitate, întrucât proveniența termenilor ce denumesc grade militare reflectă nu numai istoria propriu-zisă a cuvintelor luate aparte, dar și istoria de facto a societății pe perioade și epoci. Domeniile sociale de activitate reprezentate prin termeni, sunt o expresie a metamorfozelor produse la nivel politic, economic, cultural, militar ș.a. Limbajele specializate conțin în inventarul lor terminologic întregul parcurs istoric al diverselor domenii specializate cu inerentele lor realizări și contacte, oglindind drumul istoric al evoluției și dezvoltării în întregime a poporului.

Bibliografie:

1. CANDREA I.A., ADAMESCU Gh. *Dicționarul enciclopedic ilustrat „Cartea Românească”*. București: Cartea Românească, 1926.
2. CIORĂNESCU, Al. *Dicționarul etimologic al limbii române*. București, 2002.
3. CORTELAZZO, M., ZOLLI, P. *Dizionario etimologico della lingua italiana*, 1/a-c, Zanichelli, 1998.
4. CORTELAZZO, M., ZOLLI, P., *Dizionario etimologico della lingua italiana*, 5/s-z, Zanichelli, 1998.
5. DAUZAT, A., DUBOIS, J., MITTERAND, H., *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*. Paris: Librairie Larousse, 1964.
6. ЧЕРНЫХ, П. Я., *Историко-этимологический словарь современного русского языка*, 3-е издание, том I. Москва: Издательство Русский язык, 1999.
7. ЧЕРНЫХ, П. Я., *Историко-этимологический словарь современного русского языка*, 3-е издание, том II. Москва: Издательство Русский язык, 1999.
8. ФАСМЕР, М., *Этимологический словарь русского языка*, том I (А-Д). Москва: Издательство Прогресс, 1964.
9. ФАСМЕР, М., *Этимологический словарь русского языка*, том II (Е-Муж). Москва: Издательство Прогресс, 1967.
10. ФАСМЕР, М., *Этимологический словарь русского языка*, том III (Муза-Сят). Москва: Издательство Прогресс, 1971.

LE ROLE DE L'ANAPHORE DANS LA REALISATION DU PRINCIPE DE L'ECONOMIE LINGUISTIQUE

Lucia BALANICI

Université d'Etat „Alecu Russo”, Bălți, République de Moldova

Rezumat: Într-o lume concepută drept un sit planetar unde mijloacele de comunicare moderne reduc tot mai mult spațiul între oameni, societatea este în continuă căutare a tot ceea ce poate duce la atingerea scopului final repede și cu puțin efort. Nici domeniul limbajului uman nu scapă tendinței de a recurge la mijloace care ar putea reduce timpul și spațiul. În acest articol ne propunem o tentativă de analiză a unor fenomene și mijloace lingvistice care permit a spune lucruri multe, dar care solicită un minimum de timp și efort. Vom examina fenomenul anaforei și rolul ei în realizarea și asigurarea principiului economiei în limbă.

Cuvinte-cheie: principiul economiei lingvistice, economie sintagmatică, economie paradigmatică, anaforă, anaforă sintactică, expresie anaforică.

La culture actuelle exige de plus en plus une communication efficace, explicite, mais qui soit concise et qui se passe vite et clairement. Sur le plan linguistique, cela s'explique par le recours à des procédés d'économie lexicaux et syntaxiques. Dans cet article on se propose d'étudier certains phénomènes linguistiques qui permettent de dire beaucoup de choses avec peu de productions langagières sonores (ou écrites) et, donc, en peu de temps, c'est-à-dire des phénomènes ou des moyens langagiers qui assurent et contribuent à la réalisation du principe de l'économie linguistique.

Le terme d'*économie linguistique* apparaît pour la première fois dans l'ouvrage d'André Martinet *Économie des changements phonétiques*, qui s'est précisé au cours des années, remplacé assez souvent par le savant avec les termes *inertie* ou *moindre effort*. Faisant référence à la loi du moindre effort de George Kingsley Zipf, A. Martinet affirme que l'économie est une réalité que l'on devine à tout instant au travail dans les systèmes linguistiques : « l'évolution linguistique en général peut être conçue comme régie par l'antinomie permanente des besoins communicatifs et expressifs de l'homme et de sa tendance à réduire au minimum son activité mentale et physique (...) ». Le comportement linguistique sera donc réglé par ce que Zipf a appelé le « principe du moindre effort », expression que nous préférons remplacer par le simple mot « économie ». [apud, 10, p. 45]

Le linguiste français André Martinet considère que l'économie de la langue est « une cause interne des changements linguistiques au sein du système, c'est-à-dire, une tendance interne du langage comme activité humaine, de choisir et d'imposer les formes et les structures qui attestent une consommation minimale d'énergie de la part du locuteur [7, p. 227]. Le savant estime que le principe de l'économie linguistique ou la loi du moindre effort joue un rôle essentiel dans l'évolution de la langue, étant donné le fait qu'à chaque moment on crée un équilibre entre le besoin d'imposer de nouveaux éléments et la nécessité d'utiliser ceux existants déjà. Ce fait a déterminé Martinet de démontrer l'existence de deux types d'économie dans la langue : *l'économie syntagmatique et l'économie paradigmaticque* [7, p. 228].

Par *économie syntagmatique*, on entend l'augmentation du nombre d'unités du système pour assurer un meilleur déroulement de la communication. Ainsi, ayant l'option de choisir entre deux termes qui désignent la même réalité – *photocopieur et xerox* – le locuteur préférera le mot le plus court, chose qui explique le rendement augmenté de l'unité formée par la conversion d'un nom propre en nom commun, au détriment du mot obtenu par la fusion des unités *photo et copieur*.

L'économie paradigmatique consiste dans la conservation du même nombre d'unités du système de la langue et leur jonction ou combinaison pour désigner de nouveaux aspects de la réalité.

Dans un contexte strictement linguistique, J. Dubois et al. affirment que « le principe de l'économie linguistique repose sur la synthèse entre les forces contradictoires (besoin de communication et inertie) qui entrent constamment en conflit dans la vie des langues » [3, p. 163].

Pour David Crystal l'économie est « un critère en linguistique qui requiert, entre autres, qu'une analyse soit courte et utilise le moins de termes possibles » [2, p. 155].

Les auteurs du Dictionnaire de la linguistique (sous la direction de Georges Mounin) soutiennent que « l'économie d'une langue est le résultat de l'application, à la fonction de communication, du principe du moindre effort. Ainsi, l'existence dans toutes les langues connues de deux niveaux d'articulation résulte de l'application de ce principe aux besoins illimités de la communication » [8, p. 119]. Ces derniers auteurs ajoutent encore à leur définition que « cette notion d'économie suggère ainsi l'existence d'une dynamique du langage, c'est-à-dire, dans la structure, d'une position d'équilibre toujours remise en question entre les forces en présence, entre la tendance à l'inertie, qui amène l'homme à limiter le coût de ses communications, et la nécessité, par ailleurs, d'en assurer l'intercompréhension » [Ibid.]. Et c'est justement dans le contexte de cette dynamique de la langue que nous cherchons à étudier les différents moyens „économiques” du langage disponibles à l'homme moderne – toujours pressé qu'il soit – pour communiquer plus rapidement dans un monde toujours à la recherche du moindre effort.

Il existe en français divers phénomènes et moyens langagiers, transmettant une information complète par peu d'éléments, lors d'un échange langagier, d'une interaction verbale ou écrite et permettant ainsi la réalisation de l'économie linguistique. Il s'agit d'une série de moyens lexicaux et grammaticaux qui assurent le principe de l'économie dans la langue. Un des plus répandus phénomènes d'économie linguistique au niveau morpho-syntaxique est considéré l'anaphore.

L'anaphore est définie par les adeptes de la grammaire générative transformationnelle comme un phénomène d'économie de signifiants. B. Pottier soutient qu'il y a une relation fonctionnelle entre l'anaphore et l'ellipse. Elles ont une double fonction : de réaliser l'économie linguistique et d'assurer la cohérence textuelle [11, p. 87].

Du point de vue étymologique l'anaphore provient du grec ἀναφορά / *anaphorá*, qui désigne ce qu'on envoie en arrière. Le terme *anaphore* remonte au II^e siècle, période où le savant Apollonius Discolos, en étudiant le pronom et sa fonction de substitut, opposait *les déictiques* (formes verbales qui se réfèrent aux objets du monde environnant), *aux anaphoriques* (formes verbales qui renvoient aux segments du discours) [9, p. 27]. Selon Apollonius, l'anaphorique ou le pronom est autonome du point de vue sémantique.

L'anaphore se définit traditionnellement comme toute reprise d'un élément antérieur dans un texte [12, p. 612]. Pour la grammaire traditionnelle, la catégorie anaphorique ne peut être abordée que par l'étude des définitions des pronoms et des déterminants. Cependant, cette étude ne mène pas à une vision unifiée des anaphores puisque la langue n'est pas ici considérée comme système (au sens de la linguistique structurale) et que les parties du discours sont étudiées de façon juxtaposée [5, p. 97].

Les adeptes de la linguistique structurale conçoivent l'anaphore comme un catégorie appartenant à la classe des substituts dont l'extension varie toutefois selon les auteurs, notamment pour ce qui concerne les pronoms et les déterminants. Dans le cadre de la grammaire générative et fonctionnelle, déterminants et pronoms sont traités dans le cadre de la syntaxe du nom. « La relation anaphorique correspond alors à la référence dans le discours de ses différentes extensions et peut se réaliser aussi bien au moyen des déterminants définis que des pronoms personnels de troisième personne, possessifs et démonstratifs » [1, p. 84].

B. Pottier définit l'anaphore « comme forme de substitution, ne faisant que reprendre du déjà-dit, selon un processus linéaire allant d'un « plus » d'information vers un « moins » d'information »

[11, p. 87]. Par quoi s'explique l'emploi d'une expression anaphorique ? La raison la plus souvent invoquée est l'évitement de la répétition. Le recours à l'anaphore permet d'éviter la répétition soit par soin d'élégance, soit par soin pour l'économie linguistique.

Les grammaires modernes emploient les termes d'anaphorique ou de substitut ayant la fonction de supprimer le terme de pronom. Cette interprétation ne reflète point leur essence, parce qu'on peut élargir cette définition à partir du substitut du substantif à toute séquence qui se substitue à une partie du discours, que ça soit nom, adjectif ou verbe [11, p. 88]. On observe que le pronom peut aussi remplacer d'autres séquences discursives outre celles du nom, comme par exemple des groupes nominaux, des adjectifs, des verbes, des propositions ou même des paragraphes.

Ex. *La belle rose rouge est fanée mais elle sent encore bon.*

Ce garçon est bien élevé, mais son frère l'est moins.

Ils ont dû remettre leurs noces, tu le savais?

Dans son ouvrage *Sistematica substitutelor din româna contemporană standard*, Maria Manoliu Manea parle des *substituts* et des *anaphoriques* ou des *économiseurs*, termes qu'elle considère synonymes [6, p. 91]. On considère des économiseurs les pronoms (personnels, démonstratifs, interrogatifs, indéfinis), les articles, les morphèmes temporels définis par O. Jespersen comme des „embrayeurs”, qui sont une classe de mots dont le sens varie en fonction de la situation de communication et qui ont une valeur constante qui détermine leur sphère d'application. Selon M. Manoliu-Manea, la classe des substituts et des anaphoriques comprend des formes comme par exemple *il, elle, ils, elles, là, les deux, tout, n'importe qui, chacun, le premier, le deuxième, l'autre, les autres*, etc. Économiseurs peuvent être aussi une série de substantifs au sens large ou généralisant : *chose, objet, fait, action, événement, être, phénomène, etc.* [*Ibid.*, p. 92]

Ex. *Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières, / Vains objets dont pour moi le charme est envolé ? (A. de Lamartine).*

Jean Dubois reprend l'idée de Bernard Pottier sur la fonction anaphorique des pronoms. Il soutient que les anaphores se réfèrent aux segments qui les précèdent ou anticipent quelques segments qui les suivent [4, p. 79]. Selon Dubois, l'anaphore représente un facteur d'économie, l'utilisation des pronoms étant justifiée par la nécessité de réduire les messages [*ibid.*, 79].

On identifie plusieurs types d'anaphores. Selon la typologie proposée par Martin Riegel et Jean-Christophe Pillat on peut distinguer *l'anaphore nominale* qui se divise en *anaphore fidèle* et *anaphore infidèle* ; *l'anaphore associative*, *l'anaphore « coréférentielle »*, *l'anaphore divergente*, *l'anaphore conceptuelle* [12, p. 614].

Les types d'anaphores qui contribuent à la réalisation de l'économie de la langue sont ceux proposés par G. Kleiber. Il en distingue les types suivants [5, p. 51] :

L'anaphore intraphrastique – où l'anaphorique et l'antécédent appartiennent au même énoncé.

Ex. *Peu importe si une histoire est vraie du moment qu'elle est belle.* (Troyat, p. 28)

L'anaphore interphrastique – l'antécédent et l'anaphorique font partie des énoncés différents du même texte.

Ex. *J'ai rencontré des amis. Ils m'ont parlé de toi.*

L'anaphore résomptive – implique la relation où l'expression anaphorique résume le contenu de l'antécédent, celui-ci étant exprimé par un syntagme, toute une phrase ou un paragraphe.

Ex. *Non content de tirer sur des cibles militaires, les Serbes s'attaquent désormais aux populations civiles. Ce procédé est éminemment condamnable.*

Dans le cas de *l'anaphore segmentale*, l'antécédent est un mot ou un syntagme. L'anaphore résomptive (ou conceptuelle) suppose la création par l'anaphorique d'une représentation mentale d'un nouveau référent à partir de plusieurs informations données par une partie de phrase plus large qu'un syntagme ou par toute une phrase.

Ex. *Naturellement, ils ont du goût aussi pour les joies simples, ils aiment les femmes, le cinéma*

et les bains de mer. Mais, très raisonnablement, ils réservent **ces plaisirs** pour le samedi soir et le dimanche [...]. (Druon, p.12)

Les syntagmes nominaux démonstratifs, les pronoms démonstratifs, l'anaphorique **tel** et les adverbes anaphoriques s'emploient fréquemment comme anaphoriques résomptifs :

Ex. Une manière commode de faire la connaissance **d'une ville** est de chercher comment on **y** travaille, comment on **y** aime et comment on **y** meurt. Dans notre petite ville, est-ce l'effet du climat, tout **cela** se fait ensemble [...]. (Troyat, p. 41)

L'anaphore pronominale – désigne la situation où l'anaphorique est désigné par un pronom.

Ce type connaît deux formes :

– l'anaphore pronominale standard qui joint la reprise et la coréférence. Le pronom anaphorique reprend un substantif et une identité de genre et de nombre s'établit entre les deux termes.

Ex. Françoise se sent très fatiguée. Elle a besoin de quelques jours de vacances. (Troyat, p. 68)

- l'anaphore pronominale où le référent est repris partiellement. Ce type d'anaphore est réalisé à l'aide des pronoms indéfinis *certains, quelques –uns, les uns, les autres*, etc.

Ex. J'ai invité mes amis à mon anniversaire mes quelques-uns ne sont pas venus.

L'anaphore totale – ces anaphores pronominales reprennent un nom ou un groupe nominal dans son intégralité. Ces reprises sont généralement assurées par les pronoms personnels de la III^e personne, certains démonstratifs et les relatifs.

Ex. Rousseau se tourne alors vers l'autobiographie. **Il** rédige ses *Confessions*, **qui** l'occuperont plusieurs années. Plus tard, **il** rédige les *Rêveries du promeneur solitaire*. **Celles-ci** resteront inachevées. (J.-J. Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*)

L'anaphore partielle – certains pronoms représentent une partie seulement du groupe nominal. Ce sont les possessifs, certains démonstratifs, le pronom « en », les indéfinis et les numéraux.

Ex. 1. J'ai acheté deux exemplaires de ce livre. J'**en** ai offert un à mon ami. J'ai gardé **l'autre** pour moi.

2. Les tragédies de Racine ont des sources diverses : **certains** puisent dans la mythologie grecque; **d'autres** viennent de l'histoire romaine; **les deux derniers** s'inspirent de la Bible. (Ch. Fonseca, p.56)

Ainsi, vue l'économie de l'information que cette catégorie implique aussi bien que les contextes ou elle se voit présente, l'anaphore réussit assez souvent à respecter les proportions entre l'implicite et l'explicite du texte, sans causer trop d'ambiguïtés sémantiques ou d'incompréhensions.

En conclusion, on peut affirmer que les anaphores sont en même temps des opérateurs référentiels, textuels et discursifs, ayant plusieurs rôles à jouer à différents niveaux : les anaphores participent à l'organisation du texte, à l'expression de la subjectivité du locuteur, elles indiquent les opérations subies par les représentations mentales des référents et elles représentent un facteur d'économie linguistique par la réduction des messages transmis.

Bibliographie:

1. CORNISH, F. *Anaphore pragmatique, référence et modèles du discours*, in Kleiber, Tyvaert, (éds), 1990, p. 81-96.
2. CRYSTAL, D. *A Dictionary of Linguistics & Phonetics*. London: Blackwell Publishing, 5^e édition, 2003.
3. DUBOIS, J. et al. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris: Larousse, 2002.

4. DUBOIS, J. *Grammaire structurale du français: nom et pronom*. Paris : Larousse, 1965.
- KLEIBER, G., *Anaphores et pronoms*. Paris : Duculot, 1994.
5. MANOLIU, M. *Sistematica substitutilor din româna contemporană standard*. București: Editura Academiei, 1968.
6. MARTINET, A. *Elemente de lingvistică generală*. Traducere și adaptare în limba română de Paul Miclău. București : Editura Științifică, 1970.
7. MOUNIN, G. *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : Quadrige, PUF, 4^e édition, 2004.
8. OROIAN, E. *Anafora si catafora ca fenomene discursive*. Cluj-Napoca : Risoprint, 2006.
9. PEETERS, B. *Diachronie, phonologie et linguistique fonctionnelle*. Louvain-la-Neuve : Peeters, 1992.
10. POTTIER, B. *Systématique des éléments de relation. Études de morphosyntaxe romane*. Paris : Librairie Klincksieck, 1962.
11. RIEGEL, M., PELLAT, J.-C., RIOUL, R. *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF, 1994.
12. ИОНИЦА, М. *Глоссарий контекстуальных связей*. Кишинев: Штиинца, 1981.
13. FONSECA, Ch. *Passion, fatalité et divin dans la tragédie racinienne*, in *Cahiers jungiens de psychanalyse*, nr. 131, 1/2010, p. 43-60. URL : <http://www.cairn.info/revue-cahiers-jungiens-de-psychanalyse-2010-1-page-43.htm>
14. DRUON, M. *Les grandes familles*. Paris : Éd. Plon, 1999.
15. TROYAT, H. *Les Eygletière*. Paris : Éd. 84, 1999.

SECTION III. LES DIMENSIONS DIDACTIQUES ACTUELLES DE L'APPROCHE DU TEXTE LITTERAIRE

ACTIVITES LANGAGIERES FORMATIVES DANS LA DEMARCHE DIDACTIQUE DU FRANÇAIS MEDICAL

Nina CUCIUC

Université „Mihail Kogălniceanu” de Iași, Roumanie

Rezumat: *Franceza cu obiective specifice (FOS) se definește printr-un demers didactic construit din programe de formare profesională, cu obiective precise și imediate, la intenția unui public țintă. În cadrul facultăților non-filologice nu poate fi desfășurată decât formarea profesională inițială în cadrul FOS, asigurată la nivelul ciclului de studii de licență. Metodologia FOS, elaborată pe programe specifice apelează la tehnici lingvistice adaptate procesului formativ specializat, în baza unor activități didactice de punere în practică a competențelor metalangajiere prin prisma celor trei componente de bază: savoir, savoir-faire communicationnel professionnel, savoir-écrire professionnel. Două obiective stau la baza realizării procesului de achiziționare a abilităților profesionale din cadrul predării terminologiei medicale: a) obiectivul instructiv ce include valorificarea vocabularului medical și a gramaticii contextuale; b) obiectivul formativ, stabilit în funcție de cele trei componente de bază în scopul asimilării competențelor profesionale de expresie orală și scrisă din domeniul medical.*

Cuvinte-cheie: *didactică FOS, franceza medicală, formare profesională, comunicare profesională, metodologie FOS.*

L'apprentissage d'une langue étrangère sur objectifs spécialisés est celui d'un nouveau système linguistique au moyen du métalangage. Tous ces principes réclament l'adaptation de l'enseignement au public auquel il s'adresse et le remplacement des situations réelles par des situations simulées, capables d'entretenir la motivation. Il paraît utile de revenir à la formule des niveaux de langues et de prendre en considération «l'environnement» et le sujet traité, connectés au plan de la langue et à celui du discours que l'on veut libre expression et créativité, et qu'il est convenu d'appeler langue soutenue, sans déconsidérer les langues de spécialité, objet d'étude de notre recherche scientifique. Tout enseignement communicatif spécialisé vise à promouvoir l'aptitude de passer de la compétence linguistique à la compétence communicative professionnelle: « C'est sur la performance linguistique que la multiplicité des situations et des circonstances va influencer; c'est à ce niveau qu'il est possible de jouer de différents registres ». [1, p.28].

Pour aboutir à un bon niveau des activités académiques, les spécialistes en didactique des langues ont élaboré des programmes FOS, rapportés à cette démarche-type de l'enseignement du français de spécialité. La spécificité des programmes FOS repose sur la variété des situations communicationnelles, convergentes à des objectifs spécifiques comme : le droit, la médecine, l'économie, la technique, le sport, le tourisme etc., et la recherche des solutions pédagogiques pertinentes. Le principe didactique fondamental impose la mise au point d'une méthodologie, adaptée au processus d'enseignement-apprentissage du FOS, à travers la sélection et l'élaboration des techniques dispensées dans des modules de spécialité, pour la formation des compétences en compréhension écrite et orale, indispensables aux aptitudes de communication en français professionnel.

Il y a plusieurs institutions formatrices de public-cible qui dispensent des cours de français sur objectifs spécifiques : les établissements d'enseignement supérieur, les centres culturels, les alliances

françaises etc. Le français spécialisé est dispensé également au public professionnel des entreprises, des institutions publiques ou privées dans le cadre des programmes FOS. En milieu académique, les cours de français spécialisé sont mis en place en fonction des options des étudiants et sont dispensés dans le périmètre des deux premiers cycles d'études supérieures : le cycle de licence et, parfois, en master. Or : « Dans aucun des deux cas, on n'a plus affaire avec un public qui veut apprendre "LE français" pour la beauté de la langue ou la mélodicité de la langue, pour la richesse de la culture française, ou juste pour enrichir sa culture générale. Ils veulent faire "DU français" (...), parce qu'ils en ont besoin dans l'exercice de leur profession ». [2, p.334].

Les objectifs visés dans le cadre de la formation académique, du cycle de licence, résultent de la démarche pédagogique, orientée vers le public-cible, motivé par le besoin d'implication linguistique spécialisée, construite sur les discours spécifiques à chaque domaine de l'aire professionnelle, rapportés au niveau de l'exigence du marché de travail local, national, européen. Suite à nos recherches, nous avons constaté des critères de différenciation, des spécificités qui existent entre la didactique du français langue étrangère (FLE) et le français sur objectifs spécifiques (FOS), que nous marquons par le biais d'une relation binaire dichotomique:

Le français langue étrangère (FLE)

- langue (on étudie « LE français »)
- objectifs d'intérêt général
- public hétérogène
- niveau de culture générale
- durée longue d'études (10-12 ans)

Le français sur objectifs spécifiques (FOS)

- métalangage (on étudie « DU français ») ;
- objectifs spécifiques ;
- public-ciblé ;
- niveau de professionnalisation ;
- durée courte d'études (1-2 ans) etc.,

qui peuvent être développés dans les formules explicatives suivantes :

Français langue étrangère (FLE):	Français sur objectifs spécifiques (FOS):
Objectifs curriculaires	Objectifs spécifiques, précis, immédiats
Acquisition du vocabulaire fondamental	Acquisition du vocabulaire professionnel, spécialisé
Assimilation des compétences langagières cognitives de valeur générale-humaine	Assimilation des compétences langagières métacognitives sur objectifs spécifiques
La formation des compétences linguistiques est réalisée par le biais de quatre composantes de base: lexique (vocabulaire), grammaire, communication, civilisation	La formation des compétences de communication spécialisée est marquée à travers le prisme des trois composants du français professionnel: le savoir-faire professionnel; le savoir-faire communicatif; le savoir-écrire professionnel
L'apprentissage du français résulte du programme scolaire imposé	L'apprentissage du français résulte du programme spécifique ayant à la base la motivation professionnelle et la prise de conscience de ce besoin
Le programme d'enseignement du français est axé sur l'apprentissage des connaissances d'intérêt général	La spécificité du programme d'enseignement est focalisé sur la maîtrise du langage spécialisé: l'apprentissage des connaissances professionnelles, dans les méta-domaines (les domaines de référence)
Enseignement de la grammaire générale	Enseignement de la grammaire textuelle

Un cursus de français professionnel suivant les besoins et les objectifs retenus, qui couvrent les domaines les plus importants de la médecine, doit assurer l'apprentissage de la langue utilisable aux niveaux B1 - Seuil et B2 – Avancé: requérir un niveau moyen des compétences linguistiques et des compétences à objectif spécifique, dessinées autour des trois composants : le «savoir» ; le «savoir-faire

communicatif professionnel» ; le «savoir-écrire». L'objectif suivi à travers ces stratégies didactiques permet de communiquer efficacement dans des contextes spécialisés donnés et de développer une réelle initiation à la maîtrise du français médical – langage de spécialité par excellence – sur le champ de communication professionnelle du public ciblé.

Nous avons centré notre étude sur les démarches didactiques d'enseignement du français sur objectifs spécifiques dans le cadre des facultés de médecine. Les étudiants en filière médicale suivent le cursus de français au cours des deux années du premier cycle d'études de licence. À l'instar des autres établissements d'enseignement supérieur de la formation professionnelle de notre pays, le programme du FOS ne prévoit que deux heures par semaine de français médical. Le nombre insuffisant d'heures de français, dans le cadre des facultés en filière non-linguistique, ne permet de réaliser qu'une formation professionnelle initiale du public-cible.

Après l'immatriculation, les étudiants de la première année du cycle licence passent un test, en vue de la vérification du niveau de leurs connaissances de langue française. Les résultats de ce test détermineront le niveau ultérieur d'activité didactique, dispensée par les enseignants francophones. Chaque fois on enregistre un niveau inégal de compétences linguistiques en français qui oscillent entre les deux pôles: de l'apprentissage du français dans des classes d'enseignement intensif du français, jusqu'à l'apprentissage dans le lycée des tierces langues, autres que le français. Cet état de choses amène les enseignants, appelés à dispenser un cursus du FOS, à inclure dans les démarches pédagogiques des outils méthodologiques d'équilibration du potentiel intellectuel du public-cible, de la classe du français sur objectifs spécifiques. Les étudiants de la première année, suivent le cours de français général (qui est connu sous la dénomination de *FLE* – français langue étrangère) dans le premier semestre. Dès cette étape, dans la perspective du langage spécialisée, on conçoit des programmes didactiques, afin de préparer les apprenants à accéder à l'étape suivante de l'apprentissage du FOS, la plus importante pour le public-cible dans l'exercice de la future activité professionnelle – la maîtrise des compétences du méta-domaine du français médical. À la fin du premier cycle d'études de licence, on délivre aux étudiants un certificat de compétence linguistique ou un certificat de compétence linguistique spécialisée, conformément au Portefeuille européen des langues (www.coe.int/portofolio).

La culture d'un environnement prégnant du FOS, dans le discours académique, conduira à la compréhension de l'importance de la connaissance du français comme langue de communication professionnelle. Or comme nous l'avons déjà souligné, il est peu possible d'atteindre ces niveaux (B1 - Seuil et B2) dans la formation professionnelle initiale, faute de volume horaire insatisfaisant. Dans le cadre de la formation professionnelle initiale, assurée dans les deux premiers cycles d'enseignement supérieur, en licence et très rarement en master, la démarche pédagogique du FOS exige des efforts soutenus de la part du corps enseignant. Le volume horaire réservé au cours de français de la médecine, deux heures hebdomadairement, réparties en quatre semestres, est assez insuffisant pour engager une démarche-type, afin de mettre en œuvre des stratégies spécifiques du FOS, pour produire l'effet voulu et obtenir une rentabilité didactique maximale dans le parcours universitaire. En conséquence : « [...] il faut se contenter de munir les apprenants des fondements sur lesquels ils pourront développer des compétences plus complexes et des habiletés plus raffinées ». [2, p.337].

L'enseignement d'un cours de FOS impose au formateur le statut de fin connaisseur de notions de base dans la relation entre le concept et la terminologie afférente au méta-domaine animé. La spécificité du français médical, l'objet de notre recherche, envisage la connexion du contenu académique enseigné aux standards de la connaissance professionnelle et son utilisation adéquate dans les situations communicationnelles professionnelles. L'objectif visé dans cette démarche pédagogique, ancré dans l'enseignement du français sur objectifs spécifiques, place l'apprenant au centre des activités didactiques. L'activité déployée autant en équipe, qu'en travail individuel accroît le degré de responsabilité de l'apprenant, en mettant au point ses habiletés professionnelles,

si nécessaires dans l'exercice de la future carrière. Selon le Cadre Européen Commun (CEC) de Référence pour les langues du Conseil de l'Europe, le français sur objectifs spécifiques dispensé aux facultés de médecine comprend la totalité des savoirs des curricula allant de l'échelle du niveau A2 à l'échelle du niveau B1-B2.

Il est nécessaire de mentionner qu'il existe trois types de public-cible dans l'enseignement du français médical :

- 1) le premier groupe comprend des étudiants des facultés de médecine générale, de stomatologie, et de pharmacie. Dans ces facultés, l'enseignement du cursus de français médical est dispensé dans le périmètre du premier cycle d'études universitaires (cycle de licence) ;
- 2) le deuxième type renferme les apprenants des catégories suivantes : les mobilités interuniversitaires francophones – les étudiants en médecine partant à l'étranger comme détenteurs d'une bourse d'étude, les professeurs-médecins à des fins didactiques ou dans les échanges professionnelles entre collègues francophones, dans les relations de partenariats ou dans certains projets ; les stagiaires, résidant dans un pays francophone pour y suivre les cours d'un master, bénéficiant d'une bourse/d'un stage de spécialisation à l'étranger, ou pour y faire des travaux de recherche ;
- 3) les médecins praticiens de carrière (les spécialistes) qui quittent leur pays natal pour s'installer dans des pays occidentaux et y accéder au marché de travail mondial.

Le FOS s'adressant au public-cible 2) et 3) est donné aux Centres Culturels Français, aux Alliances Françaises ou individuellement. En tenant compte de ces trois types de public défini, les objectifs fixés dans l'apprentissage du français, en tant que langue professionnelle du domaine de la médecine, devront être ciblés sur:

- a) des compétences langagières de médecine générale pour les étudiants du premier cycle d'études ;
- b) des compétences authentiques et approfondies en français de la communication professionnelle en santé, pour le deuxième type d'apprenants ;
- c) des compétences pragmatiques axées sur la terminologie spécifique à chaque branche de la médecine (cardiologie, chirurgie, gastrologie, gynécologie, néonatalogie, neurologie, ORL, ophtalmologie, pneumologie, radiologie, traumatologie, etc.), pour les spécialistes.

L'élaboration d'une didactique du français médical repose sur deux aspects, en fonction du public-cible:

- la matière à enseigner ;
- la manière d'enseigner.

Les stratégies de la « matière à enseigner » concernent les supports didactiques, y compris la typologie de textes :

a) le texte médical académique (ouvrages didactiques : traités de médecine, cursus universitaires dans des matières médicales, comme par exemple, l'anatomie la physiologie, la pathophysiologie, l'histologie etc., dispensées en I^{ère} et en II^{ème} années d'études à la faculté de médecine), rapporté à la I^{ère} catégorie d'apprenants ;

b) le texte médical scientifique de spécialité, comme support didactique textuel pour le II^{ème} et le III^{ème} groupes d'apprenants du français médical. « La manière d'enseigner » doit être adéquate aux méthodes de la compétence communicative en français médical et à l'exploration créative du tout matériel support didactique adapté au contenu de chaque cours, circonscrit dans le périmètre des méthodes suivantes :

- a) la méthode pragmatique reposant sur la communication professionnelle participative ;
- b) la méthode hypothético-déductive ;
- c) la méthode de la modulation ;
- d) la méthode structuraliste ;

- e) la méthode componentielle, incluant les composantes de la situation de communication, de l'intension de communication, de la construction du discours.

La didactique à l'initiation à la terminologie médicale présente une particularité tout à fait distincte : elle a comme base d'apprentissage le principe étymologique. Les termes médicaux représentent une couche lexicale spéciale, provenant des langues classiques – le latin et le grec. À leur origine, ces termes étaient des lexèmes sémantiques pleins, à autonomie lexicale, qui à travers les siècles ont été ignorés dans l'usage professionnel, les deux langues devenant des langues mortes. Au fur et à mesure des progrès scientifiques, ces unités lexicales ont été revitalisées par les dérivatologues, les terminologues, les médecins, lors d'une nouvelle utilisation sémantique. La terminologie médicale s'est formée, donc, et continue de se former savamment, à partir des langues classiques : le grec et le latin. Dans notre thèse de doctorat, portant sur le métalangage médical (thèse soutenue en 1996), nous avons établi dans le processus de formation des termes médicaux, un procédé dérivationnel tout à fait particulier, que nous avons dénommé du terme « d'affixoidation ». Dans le cadre de la formation de la terminologie médicale, c'est le procédé le plus productif : 67,8% du total des termes médicaux sont formés par ce procédé linguistique. Nous avons également déterminé, le statut linguistique de ces formants savants : les affixoïdes (*angiographie, cardiopathie, céphalotripsie, cérébromalacie, cervialgie, chéilorraphie, coloplication, colpoptose, corticotrope*, etc.). La catégorie des affixoïdes renferme, en général, les sous-catégories suivantes : les préfixoïdes et les suffixoïdes (il y en a des amfixoïdes et des radixoïdes). Ces deux sous-catégories des formants dérivationnels ont un double statut, intermédiaire entre le radical dérivatif et l'affixe : ils suppléent à la fois le rôle de racine et d'affixe. Les deux fonctions sont la preuve concluante du caractère bivalent des affixoïdes : par leur fonction sémantique, ils s'approchent des lexèmes et par celle morphologique des affixes. En vertu de l'accroissement de l'activité dérivationnelle les radicaux gréco-latins, respectifs, ont perdu certains traits caractéristiques, acquérant des traits spécifiques à l'affixe. Or le fait que les affixoïdes ont une certaine autonomie lexicale, les distingue des affixes. Par la fonction dénomminative, les préfixoïdes invoquent des particularités individuelles, à sens concret de l'entité lexicale désignée. Le suffixoïde rejoint à un radical confère au terme médical un sens plus général, ce qui dénote le caractère systémique de la terminologie médicale et permet de parler de la systémicité des suffixoïdes.

Analysés sous aspect sémantico-structural, les affixoïdes, de règle générale, sont constitués d'un préfixoïde (*adéno-* ; *angio-* ; *auriculo-* ; *cardio-* ; *cérébro-* ; *gastro-* ; *hépto-* ; *laryngo-* ; etc.) et d'un suffixoïde (*-algie* ; *-émie* ; *-cèle* ; *-derme* ; *-ectomie* ; *-gramme* ; *-graphie* ; etc.). La connaissance de la signification des préfixoïdes et des suffixoïdes facilite beaucoup la compréhension et l'assimilation des termes médicaux par les apprenants, contribuant en même temps, à une traduction adéquate des termes médicaux dans les deux langues mises en rapport didactique. La maîtrise du registre sémantique des affixoïdes médicaux renferme la mise en valeur de la dénomination scientifique adéquate, facilitant l'acquisition des compétences pragmatiques dans l'apprentissage des entités lexicales du domaine de la médecine, dotées d'un haut degré de spécificité. La perception de la formule étymologique du terme médical engendre une mémorisation plus facile du sens du terme, par intuition immédiate. Par leur caractère pratique, les significations terminologiques deviennent plus accessibles pour les apprenants en filière médicale. La méthodologie de la présentation étymologique des termes médicaux affixoïdés, nous a été inspirée par les principes d'analyse de la linguistique structuraliste.

La méthode structurale d'analyse du terme médical au niveau de la dérivation affixoïdale est mise en pratique par :

- a) la segmentation componentielle des unités terminologiques affixoïdaux en formants préfixoïdés et formants suffixoïdés ;
- b) l'interprétation sémique de chaque formant dérivationnel du terme affixoïdé qui couvre, à la fois, plusieurs aspects dans l'apprentissage du vocabulaire de la médecine par les étudiants : la découverte étymologique du sens, la perception du sens, la reconnaissance du sens dans la

composition structurale d'autres termes et la reconstitution sémantique du terme médical, par jonction des éléments terminologiques affixoïdaux. En guise d'exemple : le terme affixoïdal *acidémie* est composé du préfixoïde *acid-/acido-*, du latin *acidus* qui signifie *aigre, acide* et le suffixoïde *-émie*, du grec *haima/haimatos* qui signifie sang = présence d'acide dans le sang. À la base de la méthode déductive, il sera facile pour l'apprenant de déduire le sens des termes formés avec ce préfixoïde : *acidogénèse* (lat.*acidus*-acide + gr.*genesis*-production, formation = formation d'acide) ; *acidurie* (lat. *acidus*-acide + gr.*uron*-urine = présence d'acide dans l'urine) etc. ;

Deux objectifs sont à prendre en considération dans les approches didactiques à l'enseignement du français médical : a) l'objectif instructif avec la mise en place du vocabulaire, du lexique, des expressions et de la phraséologie qu'on emploie en français pour la médecine; b) l'objectif formatif établi en fonction de l'itinéraire à parcourir, à travers la triade consacrée: le « savoir», le «savoir-faire communicatif professionnel», le «savoir écrire». La gestion de la transposition de la théorie à la pratique des compétences méta-langagières est étroitement liée à la situation communicationnelle professionnelle. Dans le cadre de la formation professionnelle initiale, le formateur déclenche le cycle d'apprentissage à travers le prisme de la composante « savoir », constituant fondamental au niveau de l'information élémentaire. L'enseignant entraînera l'apprenant à suivre le processus d'acquisition des compétences inhérentes à la communication primaire, se basant sur des actes concrets de la communication situationnelle, pour développer ses compétences en compréhension orale et écrite et son utilisation pratique dans le cadre du niveau « savoir », notamment :

- le « savoir » d'ordre pratique des champs d'activité langagière qui servent de supports didactiques à l'apprentissage du français médical :

- a) l'apprentissage des indices grammaticaux flexionnels des termes, par exemple, la signification des terminaisons médicales – *ite*, du grec *itis* = suffixe utilisé pour exprimer les maladies d'origine inflammatoire ; *-ome*, du grec *oma* = suffixe qui désigne les tumeurs néoplasiques ; *-ose*, du grec *osis* = désigne les maladies chroniques ou les affections non-inflammatoires ;
- b) l'apprentissage de la signification des préfixes médicaux à connotation négativo-privative : *a-/an-/ana-*, du gr. *a/an/ana* = manque de/absence, carence de/contraire de (*akinésie/anurie/anatoxine*); *ad-*, du lat. *ad* = à côté de, auprès de ; *apo-* du gr.*apo* = avec le sens de « dérivé de ; loin de » (*apoenzyme/apogamie*) ; *de-/des-* du lat. *de* = préfixe à sens privatif signifiant : suppression, élimination, destruction, aggravation, extermination ; *di-* du gr. *dis* = qui signifie « deux fois, double » (*diacide*) ; *dys-* du gr.*dys* = avec le sens de « gêne, difficulté » (*dysacousie, dysarthrie*) et ainsi de suite ;
- c) l'apprentissage des formants dérivationnels qui servent à la création de la dénomination des branches de la médecine à l'aide des suffixes suivants : *-logie* du gr. *logos*=science et *-atrie* du gr., *iatreuein*=soigner, qui, joints aux préfixoïdes médicaux forment des termes désignant les spécialités médicales, par exemple : *actino+logie=actinologie* ; *cardio+logie=cardiologie*; *dermato+logie=dermatologie* ; *psych+iatrie=psychiatrie* ; *ped+iatrie=pédiatrie*. D'après ces modèles, les apprenants pourront créer de nouveaux termes, par exemple : *allergologie* ; *andrologie* ; *audiologie* ; *bronchologie* ; *craniologie* ; *hypnologie* ; *diabétologie* ; *implantologie* ; *lymphologie* ; *myologie* ; *narcologie* ; *sidologie* (*SIDA*), ou *neuropédiatrie* ; *neuropsychiatrie* ; *oncopédiatrie* ; *otopédiatrie* ; *gériatrie* ; *phoniatrie* etc. ;
- d) l'apprentissage des éléments dérivationnels terminologiques pour former la classe des spécialistes en médecine. Dans le langage de la médecine le nom de spécialistes sont formés par quatre suffixes : *-atre* ; *-ien* ; *-iste* ; *-logue*. Exemples : *gériatre, neuropsychiatre, pédiatre, phoniatre* ; *chirurgien, diététicien, généticien, obstétricien* ; *anesthésiste, gastrologue, hématologue, immunologue* ; *urgentiste* ; *andrologue, angiologue, dermatologue, gynécologue*, etc. ;

- le « savoir » de s'exprimer, en respectant la dimension temporelle sur les faits et les actions passées, présentes et futures (la grammaire contextuelle, par exemple : la conjugaison des verbes et des constructions verbales employées dans le discours médical – *s'allonger, appliquer, ausculter, avaler, badigeonner, coller, consulter, contaminer, contracter, se déshabiller, examiner, injecter, inhaler, introduire, se vacciner* etc. ; *avoir mal, être grippé, attraper une maladie, consulter un spécialiste, être en bonne santé, être convalescent, tomber malade, prendre rendez-vous chez le médecin, prendre la tension, rédiger une ordonnance*, etc., aux trois temps : présent, futur, passé composé des modes Indicatif et Subjonctif)).

Le principe du «savoir» facilite l'acquisition de savoirs lexicaux en français, reposant sur la valorisation des connaissances de français nécessaires au développement de l'aptitude à la communication courante de l'apprenant. Il lui faut savoir s'exprimer dans le processus de mise en place des acquis, des expériences, des opinions dans une communication professionnelle authentique, en situation du langage de la médecine, conçu comme matière obligatoire lors des deux premières années d'études. Le «savoir» suppose l'approfondissement d'une série de compétences langagières afin d'initier l'enseigné francophone:

- à la terminologie du français médical (au métalangage), sur différents aspects du domaine de la médecine et de la santé;
- à l'entraînement à la compétence passive de reconnaissance et de compréhension des structures lexicales (les rappels étymologiques) du langage de la médecine à but concret et à leur utilisation dans des situations courantes de l'activité professionnelle.

Les démarches pédagogiques en compréhension orale et écrite sont sollicitées par :

- la corrélation des connaissances théoriques à l'habileté de les appliquer dans la communication écrite et orale ;
- l'approfondissement des compétences communicatives, destinées à l'assimilation des entités linguistiques nouvelles, ce qui contribue à l'enrichissement du vocabulaire appris et à la connaissance de la sémantique des et du domaine professionnel animé.

Le corpus du «savoir» doit comprendre également des exercices conçus en vue de la fixation et de l'utilisation des notions essentielles, enseignées autour de l'idée de progression modulaire, pour faciliter l'acquisition des savoirs lexico-grammaticaux. Les exercices concernant les activités didactiques sur le texte médical devront être construits sur:

- le renforcement du corpus lexical en progression concertée du français général vers le français de spécialité;
- la vérification de la réception du message par des activités langagières comme par exemple: a) répondre aux questions; b) cocher la bonne réponse; c) dire si les énoncés sont vrais ou faux; d) compléter les phrases;
- la mise en relation des réalités présentées dans le texte médical français avec les réalités du pays de la langue d'arrivée: par exemple, la Sécurité sociale, l'assurance maladie, l'assurance mutuelle, la carte vitale, etc.

Le composant « savoir-faire » est conçu dans le registre oral-écrit du français spécialisé et implique l'acquisition de savoirs lexicaux en français de certaines habiletés professionnelles théoriques et pratiques, nécessaires à réussir dans diverses spécialités du domaine de la médecine. Les textes, en supports didactiques, présentés aux apprenants seront sélectionnés thématiquement et puisés à la littérature de spécialité. Ils seront axés sur des situations professionnelles, liées aux diverses activités des professionnels de la médecine et de la santé, en y ajoutant des matériaux audiovisuels des web sites spécialisés dans le domaine de la médecine-santé. L'approche globale dans l'étude (lecture, analyse) du texte médical repose sur des repères de différenciation relatifs à la méthode d'enseignement, une méthode inverse aux pratiques appliquées au texte simple : du contenu vers la forme et du connu vers l'inconnu. Le contenu didactique du support textuel original sera choisi dans

le but de générer le modèle de communication professionnelle participative chez les apprenants.

La stratégie participative provoque les étudiants à se transposer, à mettre en œuvre le capital du lexique médical, acquis dans le contexte didactique, par l'intégration dans l'univers langagier du français professionnel. La tâche de l'enseignant est d'élaborer des scénarios d'activités professionnelles, pour stimuler et activer le facteur interne de l'acte de la parole (par des matériaux vidéos, par exemple), afin de générer la production communicationnelle de l'apprenant. Ainsi, le composant « savoir-faire » assure l'exploitation des sources informationnelles originales et l'amélioration des performances de la maîtrise du français pour la médecine, dans le cadre spécifique des situations professionnelles des projections communicationnelles à plusieurs niveaux :

- au niveau des compétences communicationnelles discursives/dialogiques;
- au niveau de l'approfondissement des automatismes langagiers dans la communication spécialisée, axée sur des textes pertinents envisageant les activités quotidiennes du médecin roumain se trouvant dans l'espace francophone ;
- au niveau de l'assimilation de la typologie des messages écrits représentant des modèles d'écrits professionnels du méta-domaine médical.

Les activités du corpus «savoir-faire communicatif professionnel» doivent permettre une bonne maîtrise des principales marques du français pour la médecine. Chaque activité proposée doit mettre en relation les étapes successives, s'articulant autour des compétences d'expression orale et des compétences d'expression écrite dans une progression linéaire, des domaines thématiques lexicaux et grammaticaux textuels, abordés dans le cursus. L'acquis des compétences est centré sur des activités qui visent:

- a) la compréhension du message professionnel: réception, découverte, mises en oeuvre par des exercices de: découverte et repérage du lexique; dégagement de la phraséologie médicale; utilisation des mots et des expressions du vocabulaire de la médecine; complétion des blancs des phrases par des unités lexicales du texte abordé;
- b) l'acquisition du vocabulaire du métalangage médical par des exercices spécifiques à l'apprentissage approfondi du lexique et de la phraséologie professionnelle médicale. L'approche didactique de conceptualisation des unités du langage technique demande la formule, qui donne le sens de ces marques du lexique spécialisé. Le critère de la définition conduit à la fixation du sens médical (par exemple, *la cardiologie: partie de la médecine qui étudie et soigne les maladies du coeur; neurologie: branche de la médecine qui étudie l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux, etc.*), que les termes peuvent revêtir dans le contexte spécialisé et à préciser à quels traits on les reconnaît et on les accrédite comme étant communs à toutes les branches qui couvrent la médecine.

Les exercices de complétion envisagent l'utilisation d'une large gamme de termes spécifiques aux spécialités médicales, par exemple:

- associer les différents services d'un hôpital en fonction de leurs spécialités (exemple: *Le service d'obstétrique traite le suivi de la grossesse et des accouchements; Le service d'oncologie traite les tumeurs cancéreuses, etc.*);
- construire le champ d'interaction pluri-dialogique (pluri-communicative): situations conversationnelles quotidiennes entre médecins praticiens collègues, entre médecins spécialistes et l'équipe paramédicale, médecin/administration, médecin/patient, lors des actes médicaux (en guise d'exemple: prendre un avis auprès du médecin sénior ou auprès du médecin traitant);
- approches de la dimension à visée professionnelle pratique: établir l'observation clinique, la visite de suivi, la visite de service; établir l'observation clinique du patient, les feuilles de surveillance et de température, les comptes rendus d'examen d'imagerie, d'endoscopie, d'explorations fonctionnelles cardiologiques, etc.

- le couronnement de ce set de compétences (savoir-faire communicatif professionnel) finira par des activités de simulation et études des cas, groupés sous le générique « A vous de jouer », encrés sur les connaissances médicales acquises et sur la créativité et l'inventivité des apprenants.

Les activités langagières permettant l'extériorisation de la composante « savoir-écrire » contribuent :

- a) à se doter de compétences d'écriture ;
- b) à la formation des compétences professionnelles d'écrire dans la langue médicale. Notre objectif à ce niveau du FOS consiste dans l'assimilation d'un registre de langue véhiculaire professionnellement qui contribue au perfectionnement des compétences écrites qui débouchent sur :
 - l'écriture du dossier du patient et des documents médicaux : la formulation du diagnostic ; la formulation de la prescription pour le traitement du malade ;
 - la communication prescriptrice des comptes rendus des examens médicaux des laboratoires d'analyse et d'explorations cliniques du patient ;
 - la prescription de l'ordonnance et l'écriture des différents modes d'administration et de dosage des médicaments (le médecin doit savoir les formes dont se présentent les médicaments : comprimés, gélules, gouttes, pilules, pastilles, crèmes, gels, ovules, suspensions, poudres en sachet, pommades, suppositoires, etc. ; les dosages du médicament en fonction de la forme : pour les liquides - gouttes, ampoule, cuillère à café, cuillère à dessert, cuillère à soupe, etc.) ;

Les activités langagières concertées au «savoir écrire» se dessinent autour des exercices du maniement des usages langagiers dans l'expression professionnelle conduisant à la compétence d'un savoir écrire professionnel, ciblé sur des exercices visant:

- a) la rédaction des documents médicaux: aspect pragmatique de l'accès des apprenants aux documents authentiques du domaine du langage de la médecine;
- b) l'utilisation du vocabulaire appris en complétant les phrases avec le terme ou l'expression convenable, ou encore en réécrivant les phrases par remplacement des expressions soulignées par des expressions des unités thématiques étudiées;
- c) l'audit linguistique s'appuyant sur la transcription des documents sonores enregistrés sur des cédéroms ou des cassettes, en accomplissant la tâche de mieux maîtriser la communication orale qui va de paire avec le discours médical écrit;
- d) la traduction: transposition pratique des savoir-faire requis au cours de l'apprentissage du vocabulaire médical concernant essentiellement les exercices de thème et de version.

Constatations conclusionnelles

Le français sur objectifs spécifiques se définit par une démarche didactique construite sur des programmes de formation professionnelle, à objectifs précis et immédiats, à l'intention d'un public-cible. Les apprenants en filière non-linguistique, comme acteurs globaux, s'orientent vers l'apprentissage des langages de spécialité, animés par la préoccupation de faire face à la concurrence du marché européen et international du travail.

Si le FLE (le français langue étrangère) représente une dimension linguistique du français général, le FOS (le français sur objectifs spécifiques) représente une dimension langagière du français professionnel. Nous avons établi qu'entre ces deux matières à enseigner, il existe des critères de différenciation et des spécificités, que nous avons relevés par une relation binaire, dichotomique, qui peut être résumée par l'antinomie suivante : « *le français* » / « *du français* » : dans le cadre du FLE, on apprend « *le français* » et dans le cadre du FOS on apprend « *du français* ».

L'enseignement du français médical est centré sur deux objectifs:

- a) l'objectif instructif dans le cadre duquel l'accent de la matière à enseigner porte sur l'étude du vocabulaire du langage de la médecine et de la grammaire textuelle;
- b) l'objectif formatif qui vise la maîtrise des acquis professionnels par les apprenants.

Les acquis professionnels divergent d'un set de trois compétences mis à la base de l'apprentissage du français médical:

- c) le «savoir»: l'acquis du lexique des branches de la médecine et de la grammaire textuelle, afin de présenter et de dégager les compétences professionnelles circonstanciées;
- d) le «savoir-faire communicatif professionnel»: la maîtrise des compétences dans le cadre de la communication professionnelle, abordée sous le générique de la simulation des situations professionnelles;
- e) le «savoir-écrire»: l'acquis des compétences nécessaires à la rédaction des documents à caractère médical.

Bibliographie:

1. REBOULLET, A. (sous la direction d'). *Guide pédagogique pour le professeur de français langue étrangère*. Paris: Hachette, 1991.
2. IVAN, M. et STANCIU CAPOTĂ R. Techniques de classe en FOS. În: *Limbă, cultură și civilizație*. București: Politehnica, 2009, vol.I, p.334-350.
3. BOIRON, M. L'innovation en question(s). In *Le français dans le monde*, 2005, nr..337, Paris: Clé International.
4. CUCIUC, N. *Dictionnaire d'affixoides et de termes médicaux affixoidés*. Iași: Demiurg, 2005.
5. BOURDONCLE, R. Autour des mots «professionnalisation, formes et dispositifs». In *Recherche et Formation*, 2000, nr.35, p.117-132.
6. DELPORTE, T. et LASCAR, M. Enseignement de la langue médicale à des étudiants en médecine et à des médecins étrangers (Méthode pour débutants et dossiers de perfectionnement). In :*Le français dans le monde*, 1999, nr° 61, p.40-43.
7. FASSIER, T. et TALAVERA-GOY, S. *Le français des médecins*. Grenoble: PUG, 2008.
8. LEHMANN, D. *Objectifs spécifiques en langues étrangères*. Paris: Hachette, 1993.
9. MANGIANTE, J.M. et PARPETTE C. *Le Français sur Objectif Spécifique: de l'analyse des besoins à l'élaboration d'un cours*. Paris: Hachette, 2004.
10. MOURLHON-DALLIES, F. *Enseigner une langue à des fins professionnelles*. Paris: Didier, 2008.
11. QUÉRIN, S. *Dictionnaire des difficultés du français médical*. Québec: Edisem Maloine, 2006.

COMPATIBILITATEA ABORDARII PRIN COMPETENȚE CU ABORDAREA PRIN OBIECTIVE ÎN PROCESUL DE PREDARE-ÎNVĂȚARE-EVALUARE A LIMBILOR STRĂINE

Aliona SPINEI

Universitatea Pedagogică de Stat „Ion Creangă”, Chișinău, Republica Moldova

Résumé: L'article porte sur la liaison de l'approche par compétences avec celle par objectifs dans le processus de l'enseignement/ de l'apprentissage des langues modernes. À présent, il est très influencé par l'approche par compétences, qui est apparue comme réaction à l'approche par objectifs pour offrir à l'apprenant plus de liberté d'agir et se concentrer non seulement sur les connaissances et les contenus, mais aussi sur sa capacité d'utiliser correctement ces connaissances dans des situations données pour accomplir différentes tâches.

Mots-clés: compétences, connaissances, approche par compétences, approche par objectifs, apprenant, agir.

Predarea limbilor moderne se bazează pe **competența de comunicare**, adică abilitatea de a folosi limba în mod corect și corespunzător situației pentru a realiza obiectivele de comunicare.

În articolul dat vom aborda problema legată de trecerea de la abordarea prin obiective la abordarea prin competențe, vom analiza diferențele dintre aceste două tipuri de abordări și legătura dintre ele pentru a vedea dacă pot fi compatibile și coexista pentru a eficientiza procesul de predare-învățare.

Conceptul de competență de la care am pornit acest studiu este întâlnit în diferite domenii și continuă să trezească discuții aprinse, mai ales datorită faptului că aria sa de utilizare este destul de largă. De fapt, în literatura de specialitate pot fi identificate mai multe definiții ale acestei noțiuni, iar primele dintre ele sunt legate mai multe de psihologie și psiholingvistică. De exemplu, Sandra Belier propune următoarea definiție: „Competența permite să acționăm și să rezolvăm satisfăcător probleme profesionale într-un context particular”, mobilizând în mod integrat diferite capacități. Guy le Boterf consideră competența drept „mobilizare sau activare a unui set de cunoștințe într-o anumită situație și într-un anumit context”. „Mobilizarea” resurselor constă în identificarea și combinarea lor cu scopul de a le activa în situații concrete.

Însă unul dintre primii care au formulat definiția noțiunii de competență a fost Noam Chomsky, care considera competența lingvistică drept „o capacitate înnăscută, care îi permite subiectului să emită și să înțeleagă un număr infinit de fraze”. Această competență are legătură cu toate aspectele lingvistice: lexic, gramatică, fonetică etc.

Mai târziu, această noțiune a fost preluată în alte domenii și discipline. Dell Hymes, de exemplu o completează adăugându-i și semnificații socio-culturale. Astfel, Hymes îi atribuie noțiunii de competență comunicativă o importanță socio-culturală: „Membrii unei comunități lingvistice împărtășesc două tipuri de competențe, cunoștințe lingvistice și sociolingvistice, adică, o cunoștință care îmbină normele gramaticii cu normele utilizării.” [4, p. 47].

Mai mulți didacticieni abordează diferit noțiunea de competență. De exemplu, Jean Piaget (1998) consideră că formarea unei competențe se face în raport o schemă de acțiune. Pentru Philippe Perrenoud (1998) competența este o potențialitate genetică a spiritului uman („capacitatea de a acționa se face într-o anumită situație”), care acoperă domeniul „cunoștințelor procedurale” (adică, savoir-

faire), prin o poziție (și complementaritate) cu domeniul cunoștințelor propriu-zise (faptice). Bernard Rey (1996) vorbește despre caracterul transdisciplinar predominant al competențelor, despre legătura dintre competențe și conținuturi.

Conform Cadrului European Comun de Referință pentru Limbi, publicat în 2001, și care constituie unul din principalele documente didactice din ultimele decenii, „competențele sunt cunoștințe abilități și dispoziții, care ne permit să acționăm”. [1, p. 15]. Astfel, dacă analizăm competența din punctul de vedere al Cadrului, aceasta include:

- O componentă lingvistică care are legătură cu toate domeniile limbii ca sistem: competența lexicală, competența gramaticală, semantică, fonetică, ortografică.
- O componentă sociolingvistică, despre care vorbește și Hymes încă la mijlocul anilor '80 și care cuprinde toate domeniile socioculturale ale unei limbi.
- O componentă pragmatică, care permite mobilizarea funcțională a resurselor unei limbi.

Este important să analizăm noțiunea de competență în toate aspectele ei, pentru a putea percepe trecerea de la abordarea prin obiective la abordarea prin competențe. Această trecere are loc odată cu publicarea CECRL. În ceea ce privește domeniul educației, mai mulți autori sunt de acord cu următoarea definiție: competențele sunt capacitatea de a mobiliza diverse resurse cognitive, afective pentru a face față unor situații problemă sau pentru a realiza una sau multe sarcini. Deci, competența este, de fapt, potențialul unui student care se manifestă în situații concrete. Resursele necesare unei competențe se compun din: cunoștințe (a ști), deprinderi (face), atitudini, valori (a deveni).

Abordarea prin competențe nu este un fenomen apărut spontan. După cum am văzut această noțiune apare și se dezvoltă pe parcursul mai multor decenii în diferite domenii. În domeniul educației, ea vine să înlocuiască treptat abordarea prin obiective și se integrează în pedagogia centrată pe competențe, pe care vine să o dezvolte și să o modernizeze. Este important, că abordarea prin competențe promovată în Cadrul dă naștere unei noi perspective, și anume **perspectiva acțională sau abordarea bazată pe acțiune**, care tinde să fixeze deprinderile și competențele în realitate. Astfel, competența este legată direct de acțiune. Încă la sfârșitul anilor '90 vorbind despre trecerea la abordarea prin competențe, Le Boterf conchide că: [5, p. 16]: „actualizarea cunoștințelor într-un context unic marcat de relațiile profesionale, cultura instituțională, riscuri, lipsa timpului, resurselor [...] constituie un indiciu pentru trecerea la competențe. Acestea se realizează prin acțiune. [...]. Nu există competență decât în cadrul unei acțiuni.” În plus, competența este dinamică, deoarece ea este o combinație de cunoștințe, deprinderi, experiențe.

Abordarea prin competențe a fost dezvoltată și promovată de către De Ketele, Roegiers și alții. Pentru De Ketele [3, p.188] abordarea prin competențe tinde să dezvolte posibilitatea studenților de a mobiliza un sistem integrat de resurse pentru a rezolva o situație-problemă, care aparține unei familii de situații. Ea transferă cunoștințele într-o situație concretă și le permite studenților să-și împărtășească cunoștințele, să facă schimb de idei și să coopereze în cadrul orei, adică cunoștințele, deprinderile și competențele sunt reinvestite în situații preluate din viața reală. Abordarea prin competențe privilegiază dezvoltarea cunoștințelor pornind de la situații autentice și probleme complexe.

Abordarea prin competențe promovează ideea că studentul învață în timpul/în cadrul acțiunii, atunci când primește sarcini, care cer mobilizarea cunoștințelor și capacităților, și când este pus în situația de a produce un discurs, iar această situație este semnificativă și importantă pentru el. Abordarea prin competențe vine ca o reacție la preocuparea de a găsi soluții pentru limitele identificate în cadrul abordării prin obiective. Deci, acest gen de abordare pune în aplicare cunoștințe/capacități/competențe, care completează abordarea prin obiective, care era interesată mai mult de achiziția de cunoștințe și deprinderi, pe ceea ce învățăm, decât pe însăși procesul de învățare, adică modul în care învățăm, cum învățăm. Însăși noțiunea de obiectiv pedagogic s-a dezvoltat pentru a aduce mai multă rigoare dispozitivelor de formare și pentru a formaliza relația profesor – elev, ca acesta din urmă să știe clar ce trebuie să învețe, care sunt cunoștințele pe care trebuie să le posede.

Spre deosebire de abordarea prin obiective, în abordarea prin competențe elevul/studentul nu doar achiziționează cunoștințe stabilite de obiectivele programei de studii, dar dezvoltă anumite competențe. Totuși, în ambele cazuri, trebuie să ținem cont și de așteptările profesorului/programei de studii, doar că studentul este conștient de însuși procesul de învățare. El nu învață doar pentru a ști, dar și pentru a pune în aplicare ceea ce știe.

Abordarea prin competențe nu neglijează abordarea prin obiective, dar tinde să o completeze, s-o îmbogățească cu aspecte noi, de care aceasta din urmă a ținut cont mai puțin. Astfel, studentul contribuie la formarea sa ca actor social.

Afirmația dată o găsim la Jean-Pierre Cuq care subliniază că, pedagogia obiectivelor sau abordarea prin obiective consistă în „legătura obiectivului fixat cu modul său de acționare și cu modurile sale de realizare” [2, p.192]. Astfel, pentru prima oară accentul este pus nu pe conținut, pe materie, dar pe finalitate, pe competențele pe care studentul trebuie să le aibă la sfârșitul formării. Deci, abordarea prin obiective ținea cont și de proces, nu doar de cunoștințe. Deși criticată dur ulterior, abordarea prin obiective are avantajele sale.

În primul rând, abordarea dată a formulat finalitățile formării și a explicat necesitatea lor. Acest lucru a facilitat planificarea pedagogică și a adus coerență programelor de studii elaborate, dar a permis și conlucrarea obiectivelor vizate cu activitățile pedagogice. Apariția și dezvoltarea conceptului de competență, precum și dezvoltarea progresivă a abordării prin competențe a fost o necesitate și o urmare logică a abordării prin obiective.

Abordarea prin obiective nu a fost ideală și a fost criticată mai ales pentru faptul că era însoțită de sentimente „recursive de nemulțumire ale profesorilor în ceea ce privește rezultatele obținute de studenți” [6, p. 35].

În viziunea cercetătorului există trei tipuri de lacune prezentate de profesori:

1. Superficialitatea anumitor cunoștințe, chiar dacă sunt furnizate, la un moment dat, de anumite semne de posedare ale anumitor cunoștințe, elevii sunt incapabili să le mobilizeze spontan în situații în care aceste cunoștințe ar fi pertinente.
2. Lipsa integrării cunoștințelor: Elevii nu sunt capabili sau întâlnesc dificultăți atunci când trebuie să facă legătura între diferite materii.
3. Lacunele existente în cunoștințele de bază, deși acest lucru nu are o legătură directă cu abordarea prin obiective.

Aceste lacune urmează să fie depășite în abordarea prin obiective, care de fapt, a modernizat finalitățile de studii pentru a le ajusta necesităților actuale.

La moment, abordarea prin competențe nu poate fi considerată abordarea ideală, deoarece ea nu prezintă soluții pentru toate problemele existente în pedagogia modernă. De exemplu, nu putem să ne bazăm în exclusivitate pe student fără a ține cont de procesul de învățare, de aceea abordarea prin competențe trebuie să fie compatibilă cu abordarea prin obiective. Abordarea dată se integrează în pedagogia obiectivelor.

În consecință, în cadrul abordării prin competențe, elevul/studentul este responsabil de procesul de instruire, fiind motivat și interesat, are inițiativă și persistă în îndeplinirea sarcinilor propuse.

Dacă în abordarea prin obiective studentul era subiect al procesului de învățare, iar obiectivele erau impuse de profesor, atunci în cadrul abordării prin competențe el capătă mai multă autonomie și independență, iar profesorul este mai degrabă un ghid, un consilier experimentat.

Așadar, cu toate că noi susținem și promovăm ideea compatibilității prin obiective și a abordării prin competențe, nu putem trece cu vederea diferențele evidente dintre ele.

În primul rând, abordarea prin competențe promovează acțiunea ca parte componentă de bază a procesului de învățare, adică elevul/studentul învață cel mai bine în cadrul unei acțiuni, adică atunci când el devine actor social și are de îndeplinit anumite sarcini, care cer mobilizarea maximă a cunoștințelor, capacităților și competențelor achiziționate și formate anterior.

Este foarte important ca situația și sarcina propusă să fie semnificative și să aibă sens pentru elev/student, iar eventualele greșeli să fie identificate, analizate și explicate în vederea evitării lor ulterioare.

Astfel, interacțiunea cu ceilalți membri ai grupului este primordială, deoarece elevul/studentul nu învață doar a spune ceva, dar a spune cuiva.

În încheiere trebuie să menționăm faptul că, abordarea prin competențe completează neajunsurile abordării prin obiective și își propune să lărgescă orizonturile cunoașterii, încercând să dea răspunsuri la o nouă serie de întrebări, iar elevul/studentul este pus în fața unei noi provocări- cea de a învăța cum să învețe și să comunice ca actor social, parte a unui grup social, să participe activ la formarea sa prin acțiune.

Bibliografie:

1. *Cadre européen commun de référence pour les langues*. Paris: Didier, 2001.
2. CUQ, J-P. *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*. Paris: Asdifle, Clé international, 2003.
3. DE KETELE, J.-M. En guise de synthèse : Convergences autour des compétences. In: Bosman, C., Gerard, F-M., Roegiers, X. (Eds). *Quel avenir pour les compétences?* Bruxelles: De Boeck Université. p. 187-191; 2000.
4. HYMES, D-H. *Vers la compétence de communication*. Paris: Hatier/Crédif, 1984.
5. LE BOTERF, G. *De la compétence, essai sur un attracteur étrange*. Paris: Les éditions d'organisation, 1994.
6. ROMAINVILLE, M. Et si on arrêta de tirer sur les compétences ?, În : *DIRECT*, Numéro 10, 2008, p. 31- 44.

LA FORMATION DES COMPETENCES COMMUNICATIVES A PARTIR DU TEXTE LITTERAIRE

Aliona AFANAS

Institut des Sciences de l'Éducation, République de Moldova

Rezumat: *Articolul reflectă problema motivației elevilor în procesul de formare a competențelor comunicative la limba franceză ca limbă străină. Sunt prezentate mai multe faze de selecție și aplicare a strategiilor didactice în baza unui text literar la nivel personal, relațional și profesional.*

Cuvinte-cheie: *motivația, competențe comunicative, faza de observare, faza de analiză, faza de sinteză, faza de acțiune, nivel personal, nivel relațional, nivel profesional.*

La motivation est un «état d'activation» pour répondre à un motif à satisfaire. Elle consiste à susciter chez l'apprenant l'envie, le désir d'apprendre, à capter son attention, à l'intéresser [1].

La motivation des apprenants doit être permanente. Elle peut intervenir quand on aborde un nouveau chapitre ou une nouvelle leçon d'un chapitre donné. Il faut donc veiller à bien cibler les éléments de motivation. Par ailleurs, pendant une leçon donnée, elle est nécessaire avant le début de la mise en œuvre des objectifs de la leçon, mais aussi tout au long de celle-ci et pendant les activités d'apprentissage.

Toujours selon Claparède, pour motiver l'enfant en situation scolaire, « [i]l faudra aménager l'environnement de telle sorte que le besoin correspondant à l'apprentissage à réaliser soit activé ». Il ressort donc que la motivation des apprenants doit s'effectuer méthodiquement, avec beaucoup de minutie, en évitant:

- le terrorisme intellectuel (faire appel aux examens de passage, aux mauvaises notes, aux sanctions, etc.);
- la frustration des apprenants (s'appuyer trop souvent sur l'ignorance ou l'incompréhension des apprenants sur le thème abordé, les considérer comme des êtres inférieurs devant les activités programmées);
- les références subjectives (s'appuyer trop souvent sur ses expériences personnelles);
- la confusion et la maladresse dans le choix des contenus de motivation.

Par ailleurs, il faut permettre à l'apprenant d'intégrer de manière progressive et harmonieuse les apprentissages ciblés. À cet effet, A. Clause souligne que: « Élever un enfant, ce n'est pas ajouter une brique à une autre pour faire un mur, c'est plutôt aider un arbre, considéré comme un ensemble organisé, à croître dans les meilleures conditions » [apud 2].

Selon Rolland V. [3, 2], pour qu'une activité d'apprentissage suscite la motivation des apprenants, elle doit respecter les conditions suivantes: être signifiante, aux yeux de l'apprenant; être diversifiée et s'intégrer aux autres activités; représenter un défi pour l'apprenant; être authentique; exiger un engagement cognitif de l'apprenant; responsabiliser l'apprenant en lui permettant de faire des choix; permettre à l'apprenant d'interagir et de collaborer avec les autres; avoir un caractère interdisciplinaire; comporter des consignes claires; se dérouler sur une période de temps suffisante.

L'enseignant doit remplir plusieurs tâches au sein de la communauté scolaire [4]:

- *Au niveau personnel*, son premier devoir est de veiller à la confidentialité et à ne pas mélanger vie privée et vie professionnelle. Par ailleurs, il s'engage à cultiver en lui-même le sens des

responsabilités, à rester honnête en remettant en question les vraies raisons pour lesquelles il a choisi ce métier. Exigeant à l'égard de lui-même, il doit s'auto-former en continu et rester informé de toutes les nouveautés pédagogiques.

- *Au niveau relationnel*, on lui demande de valoriser les apprenants dans les interventions en classe et de les traiter avec équité et justice, comme on attend de lui qu'il soit solidaire avec ses collègues et inspire aux apprenants un modèle de solidarité à imiter.
- *Au niveau professionnel*, il est appelé non pas seulement à transmettre les savoirs mais surtout à développer chez l'apprenant des compétences (savoirs, savoir-faire et savoir-être) qui lui seront utiles en-dehors de l'école.

On distingue **plusieurs phases** dans la sélection et l'application des stratégies didactiques:

a. La phase d'observation vous permet de collecter les éléments composant une situation donnée, une situation que vous avez vécue vous-même ou une situation qui concerne d'autres personnes. On peut essayer de le faire sans idée préconçue, mais on peut aussi partir explicitement de la représentation que l'on a de ce type de situation.

Temps 1: Observez la situation en vous posant les questions: Qui ? Quoi ? Quand ? Où ? Comment ? Les éléments relevés ne seront pas forcément tous utiles.

Temps 2: Que vous attendiez-vous à trouver ? Le trouvez-vous ? Qu'est-ce qui est inattendu pour vous ? L'observation est guidée par votre représentation de la situation.

Temps 3: Mettez en commun toutes les observations en vue de la phase d'analyse.

Exemple: **Magie de la musique**, auteur R. Rolland, *Jean-Christophe* [5, p. 110]:

Proposez une situation: les élèves de votre classe vont la première fois au théâtre. Les élèves observent la salle, l'atmosphère, les acteurs etc. Quelles sont les sentiments que vous avez éprouvés ? Quand vous êtes allés au théâtre ?

b. La phase d'analyse porte sur le traitement des informations collectées, qu'elles soient explicites ou implicites; il s'agit de comprendre, d'explicitier et de nommer les éléments sélectionnés pendant la phase d'observation.

Temps 1: Dégagez les éléments saillants ou les constantes de vos observations, puis caractérisez-les.

Temps 2: Dégagez les éléments implicites ou absents de vos observations, puis caractérisez-les.

Exemple: **Magie de la musique**, auteur R. Rolland, *Jean-Christophe* [5, p. 110]

Lecture et compréhension du texte: Observez les personnages: de quel pays sont-ils originaires ? À quelle catégorie sociale appartiennent-ils ? Pourquoi dans la famille de Christophe on parlait souvent du théâtre ? Y allait-on souvent ? Comment était la salle de spectacle ? Qu'est-ce qui intimidait Christophe ? etc.

c. La phase de synthèse vous aidera à dégager les caractéristiques communes des différents comportements éthiques ou non éthiques et à passer du concret à l'abstrait. Pour y réussir, vous serez amené à réaliser des exercices de comparaison, de classement et de reformulation simple avec un lexique précis.

Temps 1: Comparez les éléments analysés, puis classez-les.

Temps 2: Dégagez une caractéristique générale commune aux éléments de chaque catégorie (démarche inductive). Nommez ensuite cette caractéristique.

Temps 3: À partir des caractéristiques générales dégagées ci-dessus, énoncez des principes éthiques.

Exemple: **Magie de la musique**, auteur R. Rolland, *Jean-Christophe* [5, p. 110]

Quels étaient les sentiments de Christophe pendant et après le spectacle ? Relevez les expressions; les phrases qui justifient chacune de vos réponses. Quelles informations sont données sur grand-père et son petit-fils (caractère, comportement, situations, attitudes etc.) Quels sentiments éprouvent-ils l'un pour l'autre ? etc.

L'enseignant doit remplir plusieurs tâches au sein de la communauté scolaire **au niveau personnel**: son premier devoir est de veiller les vraies raisons pour lesquelles ils ont choisi d'aller au théâtre, leurs comportements et leurs attitudes, leurs sentiments éprouvés etc.; **au niveau relationnel**, on lui demande de valoriser les apprenants dans toutes les interventions dans la salle de spectacle, la relation avec son grand-père, les goûts et les préférences sur les jeux des acteurs etc.; **au niveau professionnel**, il est appelé non pas seulement à transmettre les savoirs mais surtout à développer chez l'apprenant des compétences (savoirs, savoir-faire et savoir-être) qui lui seront utiles en-dehors de l'école, dans la vie réelle.

d. Dans la phase de préparation à l'action, vous êtes invité à réinvestir les acquis des trois phases précédentes (observer, analyser, synthétiser). Le but est de dégager une ligne de conduite dans la pratique du métier d'enseignant: il s'agit d'observer les situations proposées, de les analyser pour formuler les problèmes qui y sont illustrés et proposer des comportements conformes à l'éthique professionnelle.

Temps 1: Observez la situation présente.

Temps 2: Analysez-la. Formulez la question qui se pose.

Temps 3: Déclinez le principe éthique en diverses modalités concrètes (démarche déductive).

Choisissez la modalité qui vous semble la plus appropriée.

Exemple: **Magie de la musique**, auteur R. Rolland, *Jean-Christophe* [5, p. 110]

Qu'en concluez-vous sur le personnage principal (Jean-Christophe). Le théâtre lui est-il familier ou fait-il semblant de n'avoir rien compris? Quelle est votre interprétation? Pour quelle(s) raisons?

- *Au niveau personnel*: il s'engage à cultiver en lui même le sens des responsabilités, du comportement, des attitudes envers le théâtre, les raisons pour lesquelles ils ont choisi aller au théâtre.
- *Au niveau relationnel*: on lui demande de valoriser les scènes de la pièce, toutes les interventions dans la pièce et inspire un modèle de former une personnalité.
- *Au niveau professionnel*: il est appelé non pas seulement à transmettre les savoirs mais surtout à développer chez l'apprenant des compétences (savoirs, savoir-faire et savoir-être) qui lui seront utiles en-dehors de l'école.

• **Travail sur le texte: méthode PRES**: 4 groupes

P. – Exprimez votre **point** de vue;

R. – Faites **une raison/un jugement de valeur** sur le point de vue;

E. – Donnez un **exemple** pour clarifier votre point de vue;

S. – Faites un **sommaire** de votre point de vue.

Les élèves travaillent en groupe, chaque groupe a une fiche et travaille selon la méthode PRES.

P. – Exprimez votre **point** de vue: Le point de vue sur le texte **Magie de la musique**;

R. – Faites **une raison/un jugement de valeur** sur le point de vue: Il est vrai que.../il est juste que .../il est faux que ...

E. – Donnez un **exemple** pour clarifier votre point de vue: on peut utiliser les expressions d'appréciation (j'ai trouvé ça merveilleux; je suis passionné de ...; j'adore, je suis fou (folle) de ...; c'est tellement bien que les mots me manquent etc.);

S. – Faites un **sommaire** de votre point de vue. Chaque groupe présente un résumé du fragment lu, une impression générale qui se dégage du *Le théâtre*.

Les élèves travaillent sur le poster, où présentent par un symbole le message du fragment analysé.

Compétence spécifique formée:

Domaine Communication

2. Compétence communicative et pragmatique: production des messages oraux et l'interaction

- 2.1. Identification du sens global d'un message, formulation de l'idée principale dans un énoncé.
- 2.2. Anticipation des événements du contenu d'un texte à la base du titre et/ou des images.
- 2.4. Entretien d'un dialogue sur un sujet quotidien.
- 2.5. Résumé du contenu d'un film / d'un récit prononcé à haute voix, à la base d'un plan d'idées donné.
- 2.6. Participation aux interactions verbales dans des contextes quotidiens sur des sujets familiers [6, p. 29].

En conclusion, pour former des compétences communicatives on utilise *le matériel pédagogique*, qui comprend tout support (images, documents audio-visuels, cartes, grilles, etc.) utilisé en classe par l'enseignant dans le but de favoriser l'apprentissage. Pour que ce matériel constitue une condition favorable aux apprentissages, il doit répondre à des critères de forme et de localisation:

- sur *la forme*, le matériel pédagogique doit être: attirant pour motiver l'enfant; riche et varié pour maintenir son attention et enrichir son imagination; interactif pour encourager les échanges; ludique pour répondre au besoin d'amusement et de jeux en classe.
- sur *la localisation*, il faut qu'il soit très accessible: certains de ses éléments sont affichés sur les murs de la classe, permettant aux apprenants de s'y référer quand ils travaillent; d'autres sont à leur disposition, dans un bac à livres, dans les casiers ou les bureaux.

Bibliographie :

1. GRÉGOIRE, C. *La motivation des élèves*. [Accesat 28.08.2016] Disponibil: <http://lewebpedagogique.com/compreg/2009/01/18/la-motivation-des-eleves/>
2. ROLLAND, V. *La motivation en contexte scolaire*. Bruxelles: De Boeck, 2009. ISBN : 9782804111489
3. ROLLAND, V. Des conditions à respecter pour susciter la motivation des élèves. În : *Correspondance*, vol. 5, n° 3, février 2000.
4. COBBY, F. Analyse du discours. [Accesat 27.10.2016] Disponibil: <http://www.analyse-du-discours.com/l-analyse-du-discours>
5. RANGA, L. ș.a. *Manuel de français, XI*. Chișinău: Editura Prut Internațional, 2014. 176 p. ISBN 978-9975-54-142-8
6. Limbi străine I: Curriculumul pentru clasele a X-a – a XII-a/ Min. Educației al Rep. Moldova. Chișinău: Î.E.P. Știința, 2010. 52 p. ISBN 978-9975-67-679-3

LES STRATEGIES DE LA COMPREHENSION ORALE DU TEXTE FRANÇAIS

Claudia PRIGORSCHI, Eufrosinia AXENTI

Université d'État de Moldova

Rezumat: Autorii în articolul dat abordează problema elaborării strategiilor în facilitarea comprehensiunii textului francez de către elevi. Autorii menționează modelele de înțelegere a unui mesaj și anume: modelul semasiologic, modelul onomasiologic, punctează dificultățile elevilor în înțelegerea informației și propun diferite strategii în ameliorarea performanței lor.

Cuvinte-cheie: *comprendre, l'écoute, les modèles de compréhension ; sémasiologique, onomasiologique, la stratégie, la tâche, des critères.*

La compréhension orale est comme une compétence de base à côté de la compétence écrite et celle d'expression dans l'enseignement/apprentissage des langues étrangères, elle n'en est pas moins souvent considérée comme la compétence la plus difficile à acquérir par les apprenants. Pourtant, celle-ci n'est pas l'objet d'un apprentissage spécifique et elle est peu présente dans les manuels et dans les cours en comparaison de la compétence de lecture.

Si la compétence d'écoute est l'une des compétences à maîtriser dans la langue étrangère selon la conception du Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues (CECRL), qui privilégie l'approche par compétence, elle n'est toutefois pas enseignée, au même titre que l'écrit. Il est ainsi possible d'apprendre le français uniquement par l'écrit.

Nous allons rappeler en quoi consiste le processus de compréhension orale avant de proposer ensuite des stratégies d'apprentissage spécifiques à cette compétence, selon les différents niveaux définis par le CECRL.

En didactique des langues étrangères la compréhension est « l'opération de décodage d'un message oral, par un auditeur (compréhension orale) ou d'un message écrit par un lecteur (compréhension écrite) ».

Cette opération nécessite les connaissances du code oral ou écrit d'une langue et celle des registres de discours des interlocuteurs ou des textes écrits.

Pour comprendre l'auditeur doit posséder un minimum de compétences linguistiques et communicatives qui inclut des savoirs, des savoir-faire qu'on peut définir en compréhension, comme « la capacité d'un individu à les mettre en œuvre ».

La compréhension suppose la connaissance du système phonologique ou graphique et textuel, la valeur fonctionnelle et sémantique des structures linguistiques. Mais aussi la connaissance des règles socioculturelles de la communauté dans laquelle s'effectue la communication plus les facteurs extralinguistiques (les gestes, les mimiques, etc.), ou d'autres indices: les éléments phonétiques, les phénomènes prosodiques, les accents, le rythme, etc.

Les recherches en psycholinguistique nous permettent de décrire le processus de compréhension orale selon deux modèles différents. Dans l'un la construction du sens d'un message d'un énoncé est envisagée comme une démarche sémasiologique (de la forme au sens ou de bas en haut), dans l'autre elle est envisagée comme une démarche onomasiologique (du sens à la forme ou de haut en bas). Comprendre c'est avant tout inférer le sens. C'est-à-dire deviner, faire des hypothèses. Les inférences se construisent à partir de différentes ressources que possèdent tous les gens. Elles se

composent de connaissances antérieures ; expériences, types de situations, conventions sociales. Ce sont des connaissances du monde qui nous entourent. A partir de cela on reconstruit les significations dont nous avons besoin. C'est cela le travail d'inférence [2, p. 108-114].

Les spécialistes en matière de la didactique du français langue étrangère envisagent l'écoute en langue étrangère comme un processus instantané, mais complexe et non linéaire, et ils le décomposent en quatre étapes: la perception, la segmentation, l'interprétation et le traitement de l'information. Dans le premier modèle le processus de compréhension est décrit de la manière suivante: d'abord l'auditeur:

- 1) isole la chaîne phonique du message et identifie les sons qui constituent cette phase, c'est la phase de perception;
- 2) puis il délimite les mots, les groupes de mots, de phrases qui représentent ces sons, c'est la phase de segmentation;
- 3) ensuite il associe un sens à ces mots, c'est la phase d'interprétation;
- 4) enfin il construit la signification globale du message en ajoutant les sens des mots, c'est la phase de synthèse.

Cette démarche donne la priorité à la perception des formes (aux signifiants) du message.

Quant au modèle onomasiologique, d'abord l'auditeur établit des hypothèses sur le contenu du message en se fondant sur:

- a) les connaissances antérieures (sur la situation de communication pour pouvoir répondre aux questions: *Qui s'adresse à qui? Avec quelles intentions? Où? Quand ?*)
- b) les informations qu'il tire du message.

Ces hypothèses sémantiques s'établissent aux différents niveaux:

- 1) elles anticipent la signification du message aussi bien au niveau global du message [8, p. 276].
- 2) parallèlement l'apprenant établit des hypothèses formelles fondées sur ses connaissances (vocabulaire, structures syntaxiques);
- 3) ensuite l'auditeur procède à la vérification de ses hypothèses permettant de confirmer ou d'infirmer ses attentes formelles et sémantiques;
- 4) la dernière phase c'est quand les hypothèses sont confirmées ou infirmées sur la base d'informations recueillies.

Dans ce modèle la priorité est donnée à l'opération créative de préconstruction (prédiction) de la signification du message par l'auditeur. La signification se construit par une interaction entre l'information apportée par l'auditeur et l'information donnée par le texte. Donc, l'auditeur doit posséder des connaissances de différents ordres : sociolinguistiques sur la situation de communication, socio-psychologiques, sur le producteur du message; de communication discursive sur le type du discours concerné; les compétences linguistiques; celles référentielles sur la thématique invoquée.

Les deux modèles (sémasiologique et onomasiologique) peuvent être utilisés par les apprenants lors de l'écoute d'un document; «la fréquence à laquelle les auditeurs utilisent un processus plutôt qu'un autre va dépendre de leurs connaissances de la langue, du degré auquel le sujet leur est familier ou du but de l'écoute» [Rost *apud* 8, p. 276]. La compréhension orale peut, donc être considérée comme un processus d'interprétation interactif au cours de laquelle les auditeurs utilisent toutes leurs compétences, à la fois « générales » et « communicatives » (selon la terminologie du CECRL).

Quoique nos apprenants soient î des francophones ils rencontrent des difficultés comme: la perception des sons de la langue française, le débit entendu qui est trop rapide, l'articulation qui paraît peu claire; les difficultés dans l'identification des mots pour décoder la chaîne sonore et pour découper la chaîne sonore et pour découper celle-ci en syllabes pour arriver aux mots, la méconnaissance suffisante des mots et aussi à comprendre mal la place des mots dans la phrase; à reformuler en d'autres paroles l'idée ou les idées exprimées par le locuteur etc. Pour aider les apprenants à surmonter ces

difficultés de leur donner des stratégies pour apprendre à écouter et améliorer ainsi leur compétence de compréhension.

Selon le Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues (CECRL), « est considéré comme stratégie tout agencement organisé, finalisé et réglé d'opérations choisies par un individu pour accomplir une tâche qu'il se donne ou qui se donne à lui » [6, p. 15]. « Les stratégies sont le moyen utilisé par l'utilisateur d'une langue pour mobiliser et équilibrer ses ressources et pour mettre en œuvre des aptitudes et des opérations afin de répondre aux exigences de la communication en situation et d'exécuter la tâche avec succès et de la façon la plus complète et la plus économique possible en fonction de son but précis ».

Selon les référentiels qui accompagnent le CECRL, les stratégies «ont un caractère individuel (même si des stratégies peuvent être mises en œuvre par des individus différents) et structuré (les stratégies sont des conduites «organisées, finalisées et réglées», même si elles sont dans le temps mouvantes et évolutives). Elles sont adaptatives (en fonction de tâches, de buts communicatifs, de visées d'apprentissage) et donc variables.

On peut distinguer les stratégies générales de compréhension, applicables à tous types de publics, et les stratégies spécifiques aux différents niveaux définis par les CECRL. Nous nous concentrerons sur les premiers niveaux, enseignés le plus couramment: A1, A2 et B1. [6, 54-55].

Les auteurs des référentiels A1 et A21 pour le français proposent différentes stratégies pour la compréhension. La première consiste à attirer l'attention de l'apprenant sur la matière sonore en tant que telle (être attentif aux unités sonores qui se répètent, de façon isolée ou non) et à la musique de la langue (les variations prosodiques). La deuxième focalise l'attention de l'apprenant non plus sur l'aspect auditif, mais sur l'aspect visuel de la prise de parole lorsque cette dimension est présente: les gestes, les mimiques, les regards, la posture. La troisième vise à observer les productions et les interactions des locuteurs natifs dans des situations que l'apprenant pourrait le rencontrer. Celui-ci est invité dès lors à susciter, à repérer et à mémoriser les énoncés ou les expressions qu'il pourrait réutiliser dans des contextes similaires. Enfin, l'apprenant est encouragé à écouter les productions des autres apprenants non natifs ainsi qu'à observer et exploiter des documents visuels comme, par exemple, les films sous-titrés.

Plusieurs stratégies sont communes à tous les niveaux, quel que soit le type et la longueur du document choisi, et mises en œuvre à trois moments distincts: avant l'écoute, durant l'écoute proprement dit et après l'écoute.

Les stratégies avant l'écoute consistent dans le fait que l'enseignant à la tâche de créer une atmosphère détendue à l'écoute: il peut faire silence et, par exemple, faire passer une musique douce (toujours la même) qui annonce l'activité et invite les étudiants à se recentrer pour être à l'écoute.

On n'écoute pas pour écouter, mais pour des raisons concrètes, pour atteindre un objectif, pour satisfaire un besoin (la radio, les dates météo, s'il faut prendre le parapluie). Ces objectifs de compréhension déterminent la manière dont il va écouter le message.

Pour inciter les apprenants à entrer dans l'écoute, il est important de scénariser l'activité, de la contextualiser et d'impliquer les apprenants en leur donnant une tâche à réaliser. On peut, par exemple, proposer une situation (réaliste) dans laquelle les apprenants seraient amenés à entendre le type de document pour les mettre en mouvement (exemple: en A1: « Vous allez chez un ami, vous êtes à la gare, vous entendez une annonce, vous devez comprendre à quelle heure part votre train »).

Carette E. distingue quatre intentions précises: écouter pour s'informer (connaître des faits, événements, idées, etc.), pour apprendre (analyser, rendre compte, etc.), se distraire (imaginer, avoir des émotions, du plaisir, etc.) ou pour agir (prendre des notes, utiliser un appareil, cuisiner, faire un mouvement, réagir à des propos tenus, etc.). [1, p. 128-132].

Ensuite, un remue-méninge sur le thème permet d'anticiper le contenu du document et de réactiver le vocabulaire vu sur le thème (et peut-être oublié) ou d'en découvrir du nouveau par l'intervention du

groupe et de l'enseignant. A partir de cette étape, il est important de lire les listes de mots à haute voix et de s'assurer que les apprenants en connaissent bien la prononciation pour en faciliter le repérage lors de l'écoute ;

- on peut leur annoncer le genre de texte (interview, bulletin d'information, achat):
- leur donner des informations de référence nécessaires (un entretien entre x, y. Ils parlent de ... Vous rappelez-vous de l'événement de la semaine passée? etc.)
- les prévenir qu'ils ne comprendront pas tout à la première audition; il s'agit de saisir l'idée générale du texte, puis d'affiner la compréhension à chaque nouveau passage d'enregistrement;
- leur faire étudier auparavant une version abrégée, simplifiée, ou plus lente du texte;
- leur faire présenter des photos ou des dessins à propos des locuteurs et des événements évoqués dans le texte;
- leur donner le vocabulaire et les expressions clés du texte qu'ils pourraient utiliser pour s'imaginer le contenu ou créer leur propre version qui sera ensuite comparée au texte enregistré;
- engager une discussion sur le thème du texte en donnant l'occasion d'exprimer leur opinion, leurs sentiments et leur expérience;
- leur faire lire un résumé du texte;
- une série de phrases dans le désordre qu'ils doivent remettre en ordre, puis ils vérifient l'enregistrement;
- leur faire lire un court texte parallèle (un article de presse qui reprend une information diffusée par la radio ou la télévision);
- leur faire compléter une transcription lacunaire du texte enregistré;

Enfin, avant l'écoute, il est bien de rappeler aux apprenants qu'il n'est pas nécessaire de tout comprendre et qu'il est important de continuer à écouter même quand ils rencontrent des passages qu'ils ne comprennent pas et les encourage à développer ainsi ce que Paul Cyr nomme, de façon plus générale, « la tolérance à l'ambiguïté » [4, p. 50], soit le fait de « ne pas se sentir gêné, mal à l'aise ou menacé face à des informations vagues, incomplètes, fragmentaires, incertaines, inconsistantes, contraires ou apparemment contradictoires » [ibidem, p. 85].

Pendant l'écoute il est important de signaler qu'à chaque intention d'écoute correspond une modalité d'écoute précise.

L'apprenant doit identifier les éléments nécessaires à la réalisation de l'activité ou de la tâche. C'est une 'écoute détaillée (ou étymologique du mot), mais à une écoute globale (ou extensive) il faut découvrir les éléments pertinents du texte pour en dégager la signification générale.

En ce qui concerne l'écoute réactive l'apprenant utilise ce qu'il a compris pour produire quelque chose. Ce type d'écoute est plus complexe, car il combine les opérations mentales. Citons quelques actions de l'apprenant comme, par exemple, reconnaître le genre du texte (annonce publicitaire, commentaire sportif, récit), etc.; reconnaître le contexte: qui parle? à qui? de quoi? où? quand? ou le nom, l'âge approximatif des locuteurs; la nature de leurs relations (registre soigné, neutre ou familier); leur attitude amicale, hostile; le sujet; le lieu (indices fournis par les bruits, la puissance des voix, etc.); reconnaître le but général d'interaction, par exemple, recherche de l'information, les mots clés, les noms propres; combien de fois apparaît dans le texte tous les noms propres, etc.; associer des dialogues, de courts récits, des descriptions aux images ou symboles correspondant; l'accent peut être mis sur le contenu explicite (associer une image à sa description), à des jeux, des gestes; à remettre en ordre des images mélangées pour les faire correspondre à l'enchaînement d'un récit; les documents visuels peuvent apporter une grande aide à propos du sexe, de l'âge, du nombre de locuteurs et de leur humeur, du milieu social, etc.; ou que ce soit des consignes concrètes: en relevant les chiffres de la population des villes; ils prédisent par groupe de 3-4 personnes quelques informations (concours:

le groupe gagnant est celui qui a le plus grand nombre de prédictions exactes); les apprenants créent le texte d'après les mots clés pour le comparer au texte enregistré.

Après l'exploitation du texte (du document) l'apprenant est invité sur la validité de ses hypothèses initiales. Il fait aussi le bilan afin d'annoncer ce à quoi il sera attentif la prochaine fois pour améliorer sa performance (être plus calme, se concentrer sur la mémorisation des mots découverts par le remue-méninge fait au début. Par exemple, on leur propose des puzzles; à proposer un livre (le meilleur); pour créer de nouveaux textes; imaginer des questions et des réponses qu'ils armeraient poser à la personne interviewée; imaginer et jouer la fin d'un dialogue ou d'un récit (supprimer volontairement la fin du texte); exprimer leurs points de vue sur le sujet; discuter de l'attitude de l'interviewé(e) à l'égard de ...; classer les mots du texte (sport, saison, etc.) relever les expressions de temps, de cause [5, p. 70].

Progresser en compréhension orale c'est savoir utiliser ses connaissances dans des situations de compréhension de plus en plus variées; c'est mettre en œuvre et développer des savoir-faire, que l'objectif de compréhension soit défini avant la réalisation de l'activité par une simple consigne.

Le processus de compréhension orale a lieu dans l'utilisation des documents, informations authentiques ancrés dans une situation de communication déterminée. Il faut souligner que ces documents ne doivent pas avoir de difficultés linguistiques (ex.: une chanson au style familier).

L'enseignant doit s'appuyer surtout sur le texte narratif qui correspond aux situations réelles d'écoute, parce que le texte dialogué est plus difficile à comprendre et il ne facilite pas du point de vue psychologique, l'accès de l'auditeur au message à entendre.

En conclusion, nous pouvons souligner que les stratégies sont très pertinentes dans l'apprentissage d'une langue étrangère, parce que nous devons aider les apprenants de les mettre en place.

Bibliographie :

1. CARETTE, E. Mieux apprendre la compréhension orale en langue étrangère. In : *Le Français dans le monde. Recherches et applications*. ISBN 978-2-09-037-100-0
2. CORNAIRE, Cl., GERMAIN, Cl. *La compréhension orale*. Paris : Clé International, 1998, p.108-114. ISBN 978-219-933327-5
3. Compréhension orale en début d'apprentissage. In : *Le Français dans le monde*, 1995, nr. 277, p. 58-62. ISSN 0015-9394
4. CYR P., CLAUDE, G., 1998. *Les stratégies d'apprentissage*. Paris : Clé International, 1996. ISBN 978-2-0903-3326-8
5. *La communication dans la classe de langue*. Strasbourg : Éditions du Conseil de l'Europe, 1993, p.32, 35, 71. ISBN 92-871-1551
6. *Le Cadre Européen Commun de Référence pour Les Langues*. Paris : Didier, 2001, p.48-49, 69, 71, 74-75. ISBN 227805075-3
7. LHOTTE E. *Enseigner l'oral en interaction. Percevoir, écouter, comprendre*, Paris : Hachette, 1995. ISBN 2-01-155009-2
8. FERROUKHI, K. La compréhension orale et les stratégies d'écoute des élèves apprenant le français en 2^e année moyenne. In : *Synergie*, 2009, nr.4, p. 273-280. [Accesat 23.11.2015]. Disponibil : gerflint.fr/Algérie4 ferroukhi pdf

PARTICULARITES DE L'ENSEIGNEMENT DE LA POLYSEMIE DES UNITES GRAMMATICALES

Lidia MORARU

Université d'Etat de Moldova

Rezumat: Sursele studiate ne permit să constatăm caracterul masiv al polisemiei în limbă. Acest fenomen se impune ca una din universalile limbii, drept dovadă convingătoare servesc multiplele dicționare explicative ce atestă prezența unui număr imens de cuvinte polisemantice într-o limbă sau alta. Numeroase sunt studiile în care se analizează polisemia unităților lexicale (substantive, adjective, verbe, adverbe). În prezentul articol ne vom referi la polisemia unor unități gramaticale (que și si).

Cuvinte-cheie: polisemie, sens, unități lexicale, unități gramaticale.

Le domaine d'analyse du présent article est directement lié à la polysémie. Ce phénomène ne constitue pas une imperfection, car il est inévitable du moment qu'une langue est utilisée.

Mais il est impossible de parler de polysémie sans évoquer la monosémie et l'homonymie. Selon des définitions largement partagées, la polysémie correspondrait à « un même mot qui a plusieurs sens » [1, p. 12], l'homonymie à « des mots radicalement distincts dont la forme est "accidentellement" la même » [1, p. 12] et la monosémie à « un signifié pour un signifiant » [2, p. 72].

Ces auteurs proposent comme exemple le mot polysémique **bureau**. Ils affirment que c'est le critère diachronique qui permet de définir la polysémie, car les diverses acceptions de ce mot sont corrélées étymologiquement. En parlant des homonymes, **avocat** « homme de loi » et **avocat** « fruit ». On constate qu'ils n'ont aucun lien étymologique. Alors que le mot monosémique **tournevis** désigne, dans n'importe quel contexte « outil pour serrer ou desserrer les vis » [5, p. 551].

Malgré l'apparente simplicité de ces définitions, elles soulèvent une série de questions fondamentales. C'est notamment la notion de sens qui est mise en jeu de façon cruciale : qu'est-ce que c'est que le sens d'une unité ?... comment le sens s'organise-t-il ? [3].

Le linguiste G. Kleiber [4] constate que l'absence de consensus sur les notions de polysémie, homonymie et monosémie résulte des réponses divergentes apportées à ces questions.

En dépit de ces difficultés les linguistes mentionnent le caractère massif de la polysémie dans la langue. Elle touche les mots du vocabulaire de base. On remarque qu'aucune catégorie syntaxique n'y échappe. Ce sont les catégories lexicales « ouvertes » (noms, verbes, adjectifs, adverbes), de même que les inventaires fermés des mots grammaticaux (déterminants, conjonctions, prépositions, pronom, etc.).

Les linguistes B. Victorri et C. Fuchs ont décrit la polysémie des unités lexicales « pleines » à l'aide de deux grands types de techniques :

- la décomposition en traits sémantiques,
- la dérivation à partir d'un sens « premier ».

La première technique de description est pratiquée dans le cadre théorique de la sémantique componentielle. L'idée de base est d'associer à une unité lexicale un ensemble, appelé sémème, de traits distinctifs, appelés sèmes. On obtient ces sèmes en comparant cette unité avec d'autres qui appartiennent à un même champ sémantique. B. Pottier illustre cette méthode en analysant le champ sémantique de **siège** (*siège, chaise, fauteuil, tabouret, canapé, pouf*). Dans ce contexte la polysémie est définie comme la propriété pour une unité lexicale d'être associée à plusieurs sémèmes, possédant au moins un sème commun (pour *s'asseoir*).

La deuxième technique de description est plus couramment utilisée. À partir d'un des sens de l'unité, appelé le sens de base, on analyse comment on peut organiser les différents sens en un déploiement à partir de ce sens premier dans diverses directions. Ce type de démarche a été utilisé par M. Bréal, A. Darmester, J. Picoche, G. Kleiber.

B. Victorri constate que les deux modes de description d'unités lexicales ont chacun leurs qualités et leurs défauts. Il semble que chacun d'eux ne capte qu'une partie de la réalité du phénomène de la polysémie.

En parlant de la polysémie des unités grammaticales on identifie aussi plusieurs approches. Les linguistes remarquent que la décomposition des unités grammaticales en traits sémantiques est moins pertinente. L'explication réside en ce que ces unités possèdent à un moindre degré une capacité dénotative autonome sur laquelle se base l'analyse sémantique.

Dans la plupart des cas, les linguistes s'accordent à inventorier (recenser) un ensemble structuré de valeurs pour chaque unité grammaticale que celle-ci peut prendre dans différents énoncés.

Dans la suite nous tâcherons de proposer une classification des principaux emplois de **que** et de **si** dans le français contemporain.

Le mot **que** peut être :

- pronom (interrogatif et relatif) ;
- adverbe (d'intensité, de mesure, de temps, de cause) ;
- adjectif indéfini ;
- conjonction de subordination ;
- cheville syntaxique (la marque du subjonctif).

A. Que comme pronom interrogatif sert à exprimer l'interrogation sur une chose, une idée. En analyse syntaxique il remplit la fonction de complément d'objet direct (Ex. : *Que dis-tu ?*)

B. Que, pronom relatif, sert à rattacher une subordonnée à la principale tout en remplaçant un nom, un pronom ou un adjectif de celle-ci. En fonction syntaxique il remplit la fonction de complément d'objet (Ex. : *Prends le livre que je te donne.*) et d'attribut du sujet (Ex. : *Tu n'es plus le bon élève que tu étais.*)

C. Que, adverbe d'intensité, modifie un adjectif, un adverbe ou un verbe en marquant le plus haut degré d'une qualité, d'une quantité, d'une action. En analyse syntaxique il remplit la fonction de complément de l'adjectif, de l'adverbe. Ex. : *Que, c'est difficile, bon dieu !*

Que, adverbe de mesure, exprime une quantité indéterminée, il a le sens de « combien » et remplit la fonction de complément circonstanciel de mesure. Ex. : *Que de bêtises ils lui font dire !*

Que est adverbe de temps quand la subordonnée circonstancielle de temps qu'il rattache à la principale est précédée d'une autre subordonnée circonstancielle de temps qui se relie à la principale à l'aide de l'adverbe quand. En analyse syntaxique il remplit la fonction de complément circonstanciel de cause. Ex. : *Quand j'étais petite et que j'apprenais à tricoter, on m'obligeait à défaire des rangs de maille...*

Que est adverbe de cause quand il s'emploie dans les phrases interrogatives. En analyse syntaxique il remplit la fonction de complément circonstanciel causal.

D. Que est adjectif indéfini lorsqu'il s'emploie devant les noms tels que : *diable, dieu, diantre* surtout dans le langage populaire. En analyse syntaxique il remplit la fonction de déterminant. Ex. : *Que diable ! Cela ne nous regarde pas, vous n'avez qu'à leur donner la vie...*

E. Que, conjonction de subordination, rattache plusieurs types de subordonnées à la principale. Ex. : *Il est certain que nous viendrons* (indicatif : affirmation). *Il est douteux que nous venions* (subjonctif : doute).

F. Que est considéré cheville syntaxique lorsqu'il est employé dans le paradigme de la conjugaison des verbes au subjonctif. En analyse syntaxique **que**, cheville syntaxique, ne remplit aucune fonction syntaxique. Ex. : *que je fasse, que nous fassions.*

<i>Que</i>				
pronom interrogatif, relatif	adverbe d'intensité, de mesure, de temps, de cause	adjectif indéfini	conjonction de subordination	cheville syntaxique

Passons à un autre exemple. C'est le mot *si* qui remplit les fonctions suivantes :

- adverbe (d'intensité, d'affirmation) ;
- conjonction de subordination.

A. *Si* est adverbe d'intensité quand il modifie un adjectif, un nom pris adjectivement, un adverbe ou une locution adverbiale. Ex. : *Si exclamationnel : Le ciel est si gris ! Il neige si fort ! Si ... (que) de conséquence : Il est si aimable que tout le monde l'aime. Il travaille si bien que ses professeurs sont satisfaits de lui. Si... (que) de comparaison. Ex. : Il n'est pas si (= aussi) grand que toi.* En analyse syntaxique il remplit la fonction de complément de l'adjectif, de l'adverbe ou de complément circonstanciel d'intensité.

Si est adverbe d'affirmation lorsqu'il sert de réponse à une phrase interrogative. En analyse syntaxique il remplit la fonction de complément circonstanciel d'affirmation. Ex. : *Tu ne lis pas mes lettres, alors ? Mais si, mais si, tu penses, mon tout petit !*

B. *Si* comme conjonction de subordination peut marquer :

- la condition, ex. : *Si le temps est beau demain, nous sortirons. Si le temps était beau demain, nous sortirions.*
- le temps (répétition, habitude), ex. : *Si le temps est beau, nous sortons (chaque fois...). Si le temps était beau, nous sortions (chaque fois que...)*
- la cause, ex. : *S'il en est ainsi, je refuse (puisque'il en est ainsi...)*
- la supposition, ex. : *Si la justice n'est qu'un mot, la vie n'a pas de sens.*

<i>Si</i>	
adverbe (d'intensité, d'affirmation)	conjonction de subordination

En guise de conclusion nous voudrions accentuer les faits suivants :

- les problèmes de la polysémie ne sont évidemment pas tous résolus ;
- un fait est certain : la polysémie répond au principe de l'économie linguistique, vue le fait qu'un même signe sert à plusieurs usages ;
- l'étude des unités grammaticales renforce la conclusion spécifique pour la polysémie des unités lexicales : un modèle complet de la polysémie doit tenir compte de la diversité des descriptions, qui semblent plutôt complémentaires qu'en opposition.

Bibliographie:

1. VICTORRI, B., FUCHS, C. *La polysémie. Construction dynamique du sens.* Paris : Hermès, 1996.
2. LEHMANN, A., MARTIN-BERTHET Fr. *Introduction à la lexicologie. Sémantique et morphologique.* Paris : Nathan, 2003.
3. BENVENISTE, E. *Linguistique générale.* Paris : Klincksieck, 1974.
4. KLEIBER, G. *Problèmes de sémantique. La polysémie en question(s).* Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires de Septentrion, 1999.
5. *Dictionnaire universel.* Paris. Hachette, 1993.

LE VIDEO-BLOGUE : UN NOUVEAU GENRE NUMERIQUE ?

Ana PERCIC

Université d'Etat de Moldova

Summary: *In this article, our study will focus on vlogs. We will defend the hypothesis according to which the communication form that composes the video blogs is inherited from the previous genres with modifications due to the multimodality.*

Keywords: *vlog, genre, multimodality, personal diary.*

Introduction

La question du genre n'est pas nouvelle déchaînant nombre de réflexions depuis Aristote et, paraît-il, avec l'avènement du numérique elle se relance encore et encore avec davantage de force pour être « à la mode » car de « nouveaux genres » défilent sur internet comme sur un podium, on dirait de manière un peu exagérée, avec la fréquence de collections vestimentaires de saison.

Comment explique-t-on cette prolifération vertigineuse ? Parle-t-on de nouveaux genres ou des genres anciens dans un nouvel environnement ? Et si de nouveaux genres apparaissent, quelle est leur relation avec les genres anciens ? Ce sont des questions clé qui préoccupent notre étude.

Du journal intime au blogue et au... vidéo-blogue

Michèle Leleu qui est la source des travaux de recherches universitaires sur les journaux intimes fait paraître en 1952 son œuvre *Les journaux intimes* dans lequel elle met en scène le mot diariste. Le terme « diariste », emprunté à l'anglais « diarist » et crée sur le mot français « diaire » du latin « dies », jour, qui signifiait au XVI^e siècle « livre de raison » et désigne plus tard le syntagme « auteur d'un journal intime » [3, p. 28-39].

Comme son travail n'est pas destiné à être dévoilé au public, le diariste possède la liberté totale d'écriture. Toute une panoplie de thèmes est dépeinte des moments monotones jusqu'aux plus sensibles mouvements intérieurs. Tous les sujets se retrouvent donc dans les journaux intimes : le panorama de la nature, les comportements sociaux, les interrogations identitaires et existentielles du diariste. Le modèle unanimement accepté du genre littéraire demeure, cependant, celui des écrivains tels que : André Gide, Benjamin Constant, Jules de Goncourt, Stendhal, etc.

Aujourd'hui, des millions de blogs, pages Facebook, Instagram, Twitter, dévoilent les traces de l'homo communicans qui se plie vers une nouvelle vocation issue des technologies informationnelles, celle de diariste qui apprend à confier 'à l'écran' son histoire quotidienne, soucieux de se représenter, pour que celle-ci soit transfigurée, parée et pimentée, par les multiples facilités technologiques qu'il approprie juste avec ses doigts et devient, ainsi, un homo-numericus, nous dirions, plutôt homo-digitus⁷.

Après le journal intime manuscrit et le journal intime en ligne⁸, c'est le blogue qui témoigne le plus ardemment du nouveau penchant (Plus de 10 millions blogues apparaissent chaque mois sur internet en 2008).

⁷ Nous vivons dans un monde « digital » (et contrairement à ce que préconise l'Académie, nous employons volontairement ici ce terme en référence à son étymologie latine *digitus* signifiant doigt), car si l'informaticien pénètre le monde numérique à l'aide d'algorithmes, c'est bien avec son doigt que l'individu interagit avec les écrans qui l'entourent.

⁸ Le journal intime en ligne s'avère-être d'un usage inédit et assez déconcertant depuis son apparition. Le site Journalintime.com propose depuis 2002, à ses visiteurs anonymes d'étaler leurs réflexions personnelles pour qu'elles soient, ensuite, lues et commentées sur le forum du site. Un autre journal intime apparaît sur le site Diariste.fr 10 ans plus tard, il compte plus de 40 millions journaux intimes et journaux intimes vidéo.

Selon les chercheurs américains Millerd et Watters [4, p. 12-37], le concept de blogue⁹ commence à être vulgarisé par l'écrivain blogueur Jorn Barner au début des années '90 pour être analysé 10 ans plus tard par Blood, 2000, Jerz, 2003, Safire, 2002 ; Turnbull, 2002, etc.

Les deux chercheurs expliquent la naissance du blogue en tant que genre discursif par le contexte socio-historique des années '90, notamment le conflit entre le caractère privé et l'affichage de soi en public dues à l'expansion de la culture des célébrités et le développement des technologies informationnelles qui ont favorisé la migration d'une partie de journal intime vers le blogue et la conquête par celui-ci, d'une nouvelle dimension, la dimension publique :

[...] *a significant cultural trend in the 1990's, the weakening boundary between the public and the private and the expansion of celebrity culture to politics and beyond (ibidem).*

Ainsi deux catégories majeures se dessinent au sein du blog : le blogue personnel (*personal blog*) et le blogue d'affaires publiques (*public affairs blog*) (ibidem). Les chercheurs américains Miller et Shepherd [6, p. 1-21] caractérisent le premier par l'exposition de la vie privée en public et le désir de construire une image de soi, alors que le but des blogues de la deuxième catégorie est l'action et le changement social (ibidem) quoique certains savants considèrent que les deux formes de blogues semblent avoir le même but, de se représenter (Vanessa Paz Dennen, 2009, Lotta Lehti, 2012).

L'apparition du blogue, en tant que successeur du journal intime a suscité de nombreuses études qui prêchent que le principe de constitution des genres sur internet reposent sur la familiarité de ceux-ci avec des genres préexistants.

Dans son article *Du journal intime au blog : quelles métamorphoses du texte ?*, Deseilligny O. affirme, dans ce sens, que : (...)

L'écriture des blogs n'est pas apparue ex nihilo faisant table rase des modes d'écriture ancrés dans la société et rompant radicalement avec les pratiques antérieures (...) [5, p. 34-60].

Son étude se base sur l'analyse comparatiste d'un corpus des sites de journaux personnels en ligne créés entre 1998 et 2003 et dont certains sont par la suite devenus des blogs. Pour saisir la spécificité de la textualité¹⁰ composant les journaux personnels en ligne, elle part de l'observation de l'image du texte dans la page-écran et de l'analyse morphologique des mises à jour. Ensuite elle compare les formes textuelles mobilisées dans les écritures contemporaines et leur éventuel renouvellement à travers les dispositifs de publication que sont les blogs. Enfin, à partir des genres de discours identifiés, l'auteure constate l'efficacité des catégories génériques à l'endroit de la textualité numérique.

L'approche comparatiste des genres numériques est, également, consolidée par le professeur Michel Maroccia qui reprend l'idée de Watters et Shepherd, considérant que les genres digitaux peuvent reposer sur la familiarité qu'auront les utilisateurs avec des genres préexistants. Par exemple, si un journal en ligne fonctionne comme un journal-papier, les utilisateurs comprendront aisément le type de contenu existant, la manière dont il est classé et la manière de le manipuler. « Concevoir une interface symbolisant l'analogie avec un genre préexistant sera alors un moyen d'offrir des services et des dispositifs facilement utilisables ». Ainsi, « l'analyse des cybers genres consiste à voir, dans un premier temps, quel genre préexistant est « reproduit » sous une forme numérique. On parlera alors de reproduction ou d'émergence de genres » [7, p. 1-11].

Il est indubitable que la reproduction des genres numériques est due à la familiarité avec des genres préexistants. Toutefois, puisque notre intérêt final réside dans l'examen minutieux du vidéo-blogue comme successeur du blogue, nous nous demandons si le mécanisme qui est à la base de la construction du vidéo-blogue est le même que celui décrit plus haut.

⁹ Le terme *blogue*, forme francisée de *blog*, a été proposé par l'Office québécois de la langue française, en octobre 2000, sur le modèle de *bogue*, pour remplacer les termes anglais *weblog* (de *web* et *log* « journal, carnet »). Le mot *blogue* a permis la création de plusieurs dérivés, dont *bloguer*, *blogueur* et *blogage*, qui sont de plus en plus répandus.

¹⁰ Dans le cadre de son article et pour les besoins de la démonstration, l'auteur a focalisé l'étude sur trois des couches qui composent la textualité numérique. La morphologie ou matière visuelle, l'énonciation et le discours constituent trois composantes du texte, mais sont également à considérer comme solidaires de la dimension sémiotique et du substrat technique du dispositif communicationnel.

Après la première catégorisation du blogue (blogue personnel et blogue d'affaire publique), grâce aux perfectionnements informatiques qui facilitent la publication des documents multimédias, le blogue a évolué encore. D'abord se sont développés les blogues contenant des images, ensuite, par l'intermédiaire des logiciels spécialisés on est devenu capables d'incorporer des sons et des vidéos, grâce aux chaînes (YouTube, Dailymotion, Vevo), qui ont favorisé l'émergence des répliques spécialisée du genre de blogue telles que : vidéo blogue (vlogue), *bd blogue* (blog BD), *photo blogue* (blog photo), *audio blogue* (blog audio). La savante américaine, Jil Walker, les appellent, dans sa contribution de l'Encyclopédie de la Théorie Narrative « des sous-genres de blogue » (subgenres). D. Maingueneau (2, 123), quant à lui, traite les blogues en tant que hyper genres (6,116) tandis que pour d'autres chercheurs, (Vignola, 2009, Crystal D. 2001), ils seraient de véritables genres.

Conclusions

On constate, que, initialement, le genre de blog a dupliqué le journal intime en ligne pour acquérir, après une vingtaine d'années, des attributs qui lui sont authentiques. En effet, ces attributs sont, entièrement attachés aux paramètres technologiques et sont incorporés dans les logiciels et les plateformes de publication de blogues que nous avons pu déterminer en réalisant une vue d'ensemble sur plusieurs blogues : (page d'accueil accompagnée de date et de permalien¹¹, succession antéchronologique¹², mises-à-jour régulières, liens vers d'autres sites, commentaires personnels).

Bibliographie:

1. LEJEUNE, PH. *Le Journal intime : histoire et anthologie*. Paris : Textuel, 2006. ISBN 978-2845971776
2. MAINGUENEAU, D. *Discours et analyse du discours*. Paris : Armand Colin, 2014, 216 p. ISBN 978-2200289966
3. LELEU, M., *Les journaux intimes*. Paris: PUF, 1952, p.28-29. ISBN 2-07076192-4
4. SHEPHERD, M., WATTERS, C. The Evolution of Cyber genre. In: *Proceedings of the 31st Hawaii International Conference on System Sciences*, Hawaii: IEEE, 1998, p.12-37.
5. DESEILLIGNI, O. Du journal intime au blog : quelles métamorphoses du texte ? In: *Communication et langages*, n°155, 2008. pp. 45-62.
6. MILLER, C. R. and SHEPHERD D. *Blogging as Social Action: A Genre Analysis of the Weblog*. [Accesat 25.08.2016] Disponibil: http://conservancy.umn.edu/bitstream/handle/11299/172818/Miller_Blogging%20as%20Social%20Action.pdf
7. MAROCCIA, M. La communication médiatisée par ordinateur : problèmes de genres et de typologie. [Accesat 28.06.2016] Disponibil: icar.univ-lyon2.fr/...Genre/Marocccia_CMC_genres.rtf

¹¹ Un mot-valise formé par la contraction linguistique des mots « permanent » et « lien » conçu pour référer un élément d'information (souvent une nouvelle ou une entrée de weblog) et pour rester inchangé de façon permanente, ou du moins, pour une certaine période de temps (Wikipédia).

¹² Terme récent utilisé par les internautes pour désigner la succession chronologique inverse.

DIALOGUL LA ORELE DE FOS: ABORDĂRI METODOLOGICE

Valeria DUCA

Universitatea de Stat din Moldova

Résumé: *Tout en soulignant l'importance de l'exploitation du dialogue en classe de FOS, l'article propose une analyse des produits curriculaires pour le Français Économique, du point de vue de la méthodologie du développement de l'expression orale en interaction. L'étude des étapes de travail avec le dialogue, nous permet d'identifier les particularités de la valorification du dialogue aux cours de français économique et de présenter une synthèse de la méthodologie d'enseignement-apprentissage du dialogue au niveau universitaire.*

Mots-clés: *dialogue, expression orale en interaction, méthodologie, activités d'enseignement-apprentissage-évaluation, produits curriculaires, compétence communicative.*

Odată ce Republica Moldova își propune un parcurs european, sistemul educațional în general și cel universitar, în particular, se află într-un continuu proces de modernizare, astfel încât prin reformele inițiate și desfășurate se dorește racordarea la standardele europene și internaționale care reglementează calitatea învățământului universitar, deci a produsului final – specialistul în economie, drept, psihologie, etc. În plin secol al comunicării, al plurilingvismului și al mobilității populației, profilul acestor specialiști este de neconceput fără competențele de comunicare în limba străină, iată de ce Limba Franceză cu Obiectiv Specific își merită pe deplin locul în cadrul pachetelor curriculare propuse.

Noțiunea de comunicare și de comunicare prin dialog, după părerea noastră, nu mai are nevoie de prezentare, or, în calitate de ființe sociale, noi trăim într-o „lume a dialogurilor”, lume în care indivizii se găsesc în mod constant în situații de comunicare. Astfel, având drept domeniu de cercetare științifico-didactic – dezvoltarea vorbirii dialogate (VD) în limba franceză la studenții Facultății de Economie, ne-am propus o analiză a acestui proces dintr-o perspectivă metodologică, ceea ce va presupune o abordare analitică a produselor curriculare universitare la Limba Franceză (Economie).

Astfel, la nivel universitar, echipa profesorilor care predau Limba franceză la Facultatea Științe Economice, prin posibilitatea pe care o au de a-și alege instrumentul de lucru cel mai potrivit grupului de studenți în care activează și pentru a evita concepția univocă a unui manual, au optat pentru elaborarea unui dosar, care ar cuprinde cele mai reprezentative activități didactice oferite de diverse surse de franceză economică. Acestea au fost grupate conform criteriului tematic, respectând cele mai importante centre de interes profesional al studenților. Am constatat, deci, că metodologia de dezvoltare a VD parcurge, conform dosarului propus, următoarele etape, cărora le corespund mai multe tipuri de activități didactice.

Tabelul 1. Etapele dezvoltării VD în limba franceză la studenții anului I, Licență, Științe Economice, redată în *Le français économique. Dossier thématique* [1]

Nr.	Etapa de lucru	Activități de predare-învățare-evaluare
1.	Introducerea textului de specialitate	Lectura textului (silențioasă/individuală, cu voce tare/pe rând etc) Lectura pînă la prima greșeală Lectura prin traducere ș. a.

2.	Înțelegerea textului de specialitate	Alegerea răspunsului corect la întrebările asupra textului (vrai/faux) Continuarea frazelor (conform ideilor textului) Completarea cu cifre a unui tabel (conform textului) Reperarea ideilor principale ale textului (rezumatul)
3.	Valorificarea vocabularului prin activități în scris	Explicarea termenilor Asocierea termenului cu definiția propusă Folosirea termenilor în contexte situaționale (în scris) Construirea frazelor după model Completarea frazelor folosind lexicul nou Alegerea termenului potrivit din cele două propuse într-o frază Transformarea frazelor prin înlocuirea cuvintelor subliniate cu sinonimele lor din text Completarea frazelor cu conectorii logici sau spațio-temporali care lipsesc Descrierea portretului unui creator de întreprinderi
4.	Valorificarea vocabularului prin activități de exprimare orală	Formularea întrebărilor asupra textului Folosirea termenilor în contexte situaționale (oral) Descrierea unei întreprinderi, a unui produs folosind lexicul studiat Publicitatea unui produs, a unei bănci, a unei întreprinderi Comentarea unui grafic, a unei statistici, a unui sondaj Compararea unor tipuri de produse, de servicii oferite, a unei situații (viața urbană /rurală) Expunerea punctului de vedere într-o situație economică de dilemă Argumentarea răspunsului prin folosirea conectorilor logici Explicarea unor fraze din text
5.	Valorificarea vocabularului prin activități de exprimare orală în interacțiune (de VD)	Discutarea unor afirmații, maxime, proverbe prin justificarea opiniei Jocul de rol al unei scene conform situației descrise (au BIT, au marché, un conflit dans l'entreprise, à la banque etc.) Dezbaterea împreună cu colegii a informației prezentate într-un articol Redactarea și realizarea unui chestionar despre aptitudinile de întreprinzător

Acest tabel prezintă într-o formă sintetizată etapele metodologiei de dezvoltare a VD la studenții Facultății de Științe Economice, în care elementul de bază este – *textul* – ce funcționează în calitate de: a) pilon central în proiectarea tuturor activităților didactice ce vizează dezvoltarea competenței de comunicare; b) premisă a proiectării activităților didactice de dezvoltare a VD; c) sursă de creare a situațiilor de VD; d) sursă principală de îmbogățire a bagajului lexical al studenților [2, p. 152].

Conținuturile, conform principiului logic de la simplu spre compus, sunt introduse prin activități graduale, orientate spre formarea: 1. capacității și deprinderilor de receptare a mesajului de către studenți; 2. capacității și deprinderilor de producere a mesajelor de către studenți; 3. capacității și deprinderilor de îmbinare succesivă a celor două ipostaze: receptare/producere de către studenți; ceea ce schematic este reprezentat în Figura 1. [ibidem, p. 152] :

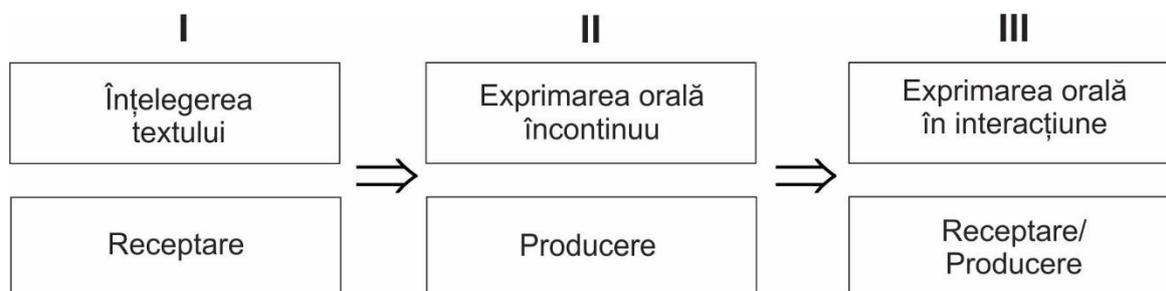


Fig. 1. Consecutivitatea activităților lingvistice în dezvoltarea VD în limba franceză (ciclul I, universitar)

Observăm deci, după cum este și firesc, că activitatea de dezvoltare a VD este o etapă de nivel superior în strategia descrisă mai sus. Studenții nu ar fi capabili să se integreze într-o situație de dialog fără a fi dobândit anterior competențe de receptare și producere a mesajelor. Generalizând cele constatate anterior cu referire la tipurile de activități ce vizează procesul de dezvoltare a VD, conchidem că etapele cadru ale acestui proces sînt următoarele (Figura 2):

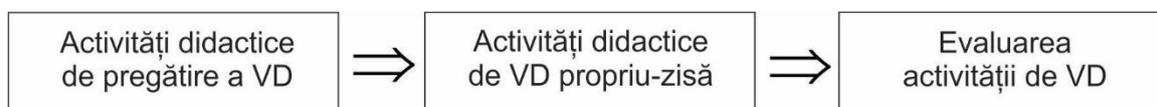


Fig. 2. Etapele cadru de dezvoltare a VD în limba franceză (ciclul I, universitar)

Procesul de dezvoltare a VD la nivel universitar este unul complex. Astfel, constatăm următoarele particularități evolutive ale acestuia în raport cu cel al treptei liceale (cl. XII-a):

1. corelarea activităților didactice de predare-învățare a limbii străine cu activitățile profesionale ale studenților;
2. sporirea gradului de dificultate al textelor prin introducerea textelor de specialitate economică;
3. intensificarea lucrului asupra vocabularului de specialitate economică prin exerciții orale și scrise complexe și variate;
4. sporirea gradului de dificultate al situațiilor de exprimare orală și de VD prin crearea situațiilor de interes economic;
5. diversificarea situațiilor de interes economic pentru dezvoltarea capacității de adaptare a studenților la actul de VD;
6. sporirea gradului de dificultate al actului de VD pe tematică economică prin valorificarea actelor de vorbire mai complicate: de stimulare a interlocutorului, de convingere a interlocutorului, de menținere a contactului cu acesta etc.

dezvoltarea competenței de comunicare prin dialog în limba străină odată cu rezolvarea problemelor de interes economic, prin justificarea poziției luate.

Astfel, demersul de dezvoltare a competenței de comunicare prin dialog la studenți respectă cerințele contextului profesional al studenților, ceea ce constituie momentul-cheie în trecerea de la treapta liceală la cea universitară. Acceptarea domeniului profesional ca fundament în conceperea și realizarea activităților de predare-învățare a limbii străine, în general, dar și a celor de dezvoltare a VD, în particular, implică schimbări, mai ales la nivelul etapei de pregătire a VD, la care se insistă asupra asimilării vocabularului de specialitate economică, indispensabil activității de vorbire.

În acest sens, exercițiile de însușire a vocabularului profesional, a terminologiei economice în cazul nostru, abundă în Dosarul tematic „Le Français Économique” [1]. De exemplu, în unitatea cu tematica *Le chômage* pînă la activitățile rezervate VD se propun, în primul rînd activități de asimilare a vocabularului: scrise și orale: 1. Retenez et expliquez à vos collègues ces termes: le chômage; chômeur, -euse; le chômage saisonnier; le chômage technique; etc.; 2. Après avoir lu le texte „Le chômage”, formulez des questions pour les adresser à vos collègues. Groupes de mots à utiliser: le BIT, satisfaire à toutes les conditions, etc.; 3. Terminez les phrases comme bon vous semble; 4. Faites correspondre les termes aux définitions; 5. Pour enrichir votre vocabulaire, mémorisez ces expressions. Employez-les dans des contextes: chercher, solliciter un emploi, offre d’emploi, demande d’emploi, emploi bien rémunéré, etc.; 6. Récrivez ces phrases en remplaçant les mots soulignés par des synonymes pris dans le texte Le chômage.; 7. Explicitez ces énoncés; 8. Formez des phrases sur le modèle; 9. Imaginez des contextes situationnels à partir des groupes de mots qui suivent: les trois critères, disponible pour travailler, rechercher un emploi, etc.; 10. Le savez-vous? Racontez cette information à vos collègues en leur demandant ensuite ce qui les a surtout étonnés.

După aceste activități studenților li se propune realizarea următoarelor sarcini: 1. Marquez la variante correcte. „vrai” ou „faux”; 2. Complétez les mentions manquantes; 3. Lisez les déclarations suivantes et complétez les mentions manquantes.

Activitățile în cauză sînt orientate spre dezvoltarea capacității de receptare (înțelegere) și de producere a mesajelor, precum și a competenței lingvistice și constituie etapa de pregătire a VD.

La etapa de realizare propriu-zisă a VD profesorul propune studenților activitatea – *simularea*, descriind parametrii concreți ai sarcinii pentru studenți: *Vous allez chercher un emploi au BIT (Bureau International du Travail). Jouez la scène entre le chômeur et l'employé de ce bureau.*

La o analiză minuțioasă a tuturor unităților acestui Dosar tematic constatăm cu precădere suficiența activităților de pregătire a VD din punctul de vedere al receptării și producerii de mesaje, deși acestea, în opinia noastră, necesită o completare în ceea ce privește activitățile de eficientizare a VD, care ar permite studenților integrarea și adaptarea rapidă în situația de vorbire, precum și rezistența acestora la flexibilitatea și spontaneitatea dialogurilor.

Capacitățile/deprinderile de exprimare orală a studenților sunt evaluate pe parcursul semestrului, la finele căreia studentul este apreciat cu o notă, care constituie jumătate din nota finală. La examenul de sfârșit de semestru, studenților li se propun probe ce vizează receptarea și producerea mesajelor scrise. În evaluarea exprimării orale încontinuu și sub formă dialogată, profesorii pun accentul pe evoluția treptată a studenților în ceea ce privește dezvoltarea competențelor necesare antrenării lor în aceste activități orale. Drept criterii de apreciere în evaluarea la studenți a competenței de comunicare prin dialog în limba franceză, profesorii fixează: capacitatea de identificare din diverse mesaje (mai ales din a celor mai lungi și complexe) a informațiilor și opiniilor relevante; capacitatea de a deduce sensul elementelor lexicale din context; capacitatea de memorizare, apoi de reutilizare a termenilor economici; deprinderea de producere a frazelor mai ample, mai complexe și corecte din punct de vedere lingvistic; deprinderea de a-și formula coerent ideile atât încontinuu, cât și în interacțiune; capacitatea de a solicita opiniile interlocutorului și a comenta părerile partenerilor; capacitatea de a exprima sentimente diverse, stări și reacții referitoare la evenimente, situații etc.

Totuși în ceea ce privește aprecierea VD, sistemul de evaluare a acesteia necesită a fi completat. Considerăm că acești descriptori sunt insuficienți în evaluarea nivelului de VD, dată fiind complexitatea fenomenului în cauză. Modul de rezolvare a exercițiilor analizate mai sus, precum și rezultatele obținute de către studenți în urma realizării lor, permit evaluarea capacității de receptare și producere a mesajului, iar descriptorii unei competențe de a dialoga se cer a fi formulați, mai ales că într-o activitate interactivă precum VD, participarea concomitentă a studenților face și mai dificilă evaluarea. Totodată, menționăm potențialul didactic al „VD” ca scop al predării-învățării limbii străine, mijloc de realizare, dar și de evaluare a exprimării orale în interacțiune în limba străină. Este de remarcat în acest context specificul probei orale de evaluare a studenților, care constă în „faptul că evaluarea devine și o activitate de învățare, de corectare, de întărire, de sistematizare, de aplicare a cunoașterii captate de elevi” [3, p. 126].

Acest parcurs pe care l-am întreprins prin metodologia dezvoltării VD în limba franceză la studenții economiști, ne permite să apreciem particularitățile acestui proces didactic. Exprimarea orală, sub aspectul interactiv al VD, trebuie să constituie astăzi dominantă predării-învățării limbii franceze la universitate, dacă se dorește conformarea cu standardele impuse de UE prin CECRL. Procesul dezvoltării VD este un fenomen complex prin perspectivele metodologice variate care îi fundamentează esența și prin care putem realiza cu siguranță modernizarea învățământului superior din R. Moldova.

Bibliografie:

1. *Le français économique. Dossier thématique.* Chișinău: USM, 2007. 70 p.
2. DUCA V. Dezvoltarea VD în limba franceză la studenți: de la treapta liceală spre cea universitară. În: *Studia Universitatis, Seria Științe ale Educației*, Nr. 5 (55), Chișinău: CEP USM, 2012. p. 148-154. ISSN 1857-2103
3. CUCOȘ C. *Teoria și metodologia evaluării.* Iași: Polirom, 2008. 265 p. ISBN 978-973-46-0936-9

L'ENSEIGNEMENT PROGRESSIF DE L'INTERPRETATION SIMULTANEE

Victoria UNGUREANU

Université d'État „Alec Russo”, de Bălți, République de Moldova

Summary: *Nowadays there is an increasing demand for simultaneous interpreting. The article represents an insight into the very complex and difficult field of simultaneous interpreting. It introduces the definition and the process of simultaneous interpreting. Then, it proposes the general principles, techniques and methods to be used when presenting students with simultaneous interpretation, such techniques as the active listening, visualization, etc.*

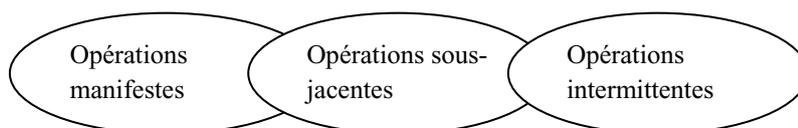
Keywords: *simultaneous interpretation, techniques, methods.*

La méthodologie de l'enseignement de l'interprétation réveille des problèmes d'ordre théorique et pratique. La pratique de la traduction connaît ses modes et ses convictions. Comment dépasser les théories traductologiques, préoccupées des systèmes abstraits et définir la voie pratique, réelle de sa réalisation? Objectif irréalisable? Surtout quand on reconnaît que la traduction n'est pas un mécanisme d'alignement automatique des phrases traduites dans une langue. Or, quand il s'agit de l'interprétation, il s'agit d'une expression spontanée, qui doit quand même, subir à deux critères fondamentaux : exactitude (valeur d'équivalence avec le sens exprimé par le texte original) et intelligibilité (conformité à la stylistique de la langue dans laquelle elle s'exprime). Alors, comment « apprivoiser » la spontanéité de l'interprétation, la faire transmissible? Quels sont les outils, les instruments qui assurent l'enseignement de cette technique?

Avant d'identifier ses pratiques, il convient de définir ce que l'on entend par la simultanéité et de dénombrer les opérations qui s'effectuent simultanément en interprétation simultanée. On accepte ici la définition proposée par A. Guțu, qui soutient que : « *La traduction simultanée est réalisée synchroniquement au moment de la prise de la parole par l'orateur. Elle peut s'effectuer dans des endroits prévus pour cela, étant équipé de technologies adéquates à cette activité (une cabine, des casques, des micros, un poste de commande).* » [1, p. 18] Ainsi, pendant le temps que dure l'intervention, l'orateur et l'interprète parlent en même temps. Ce type d'interprétation exige une capacité de réaction immédiate, mais une réaction intelligente. Puisque l'interprète dans son rôle d'orateur appréhende petit à petit le discours à mesure de sa formulation.

Ce type de communication est assuré par une totalité d'opérations. En effet une étude menée par Marianne Lederer (1981) relève tout un système d'opérations de l'interprétation simultanée. Nous les avons schématiquement classifiées dans les opérations suivantes :

Tab.1 Les opérations de l'interprétation simultanée



Les opérations manifestes, les plus évidentes, immédiatement observables sont bien sûr l'audition et la parole, ou la restitution, l'énonciation. D'après cet auteur, la correspondance quantitative entre

ce qu'on entend (audition) et ce qu'on produit (parole) n'est pas idéale, et alors le corpus linguistique dans ce cas-là, pourrait correspondre à un schéma segmental comme suit :

« *Audition* XXXXXXXX YYYYYYYYYYYYYY
Parole WWWWWWWWWWW XXXXXXXX » [3, p. 47]

Néanmoins il faut constater l'existence d'opérations dont les manifestations ne sont pas si évidentes, mais qui démontrent une existence sous-jacente : conscience de la situation ambiante et le contrôle auditif. Puisque l'interprète partage la situation des interlocuteurs, et en outre il perçoit sa propre voix et contrôle son élocution.

Outre les opérations manifestes et celles sous-jacentes, l'interprétation simultanée est marquée par l'existence de phénomènes intermittents, c'est à dire l'éveil délibéré des signifiants précis, puisqu'il s'agit du langage oral, et alors d'un langage réflexe aussi bien que des mots choisis délibérément.

Ainsi, M. Lederer relève en simultanée, au total huit opérations « [...] détectées à l'écoute de l'interprétation simultanée, chacune d'elles pouvant intervenir en même temps que plusieurs autres :

- a) *audition;*
- b) *compréhension de la langue*
- c) *conceptualisation;*
- d) *énonciation;*
- e) *conscience de la situation;*
- f) *contrôle auditif.* » [3, p.50]

Ainsi, si on parle de ces huit opérations dans une perspective méthodologique, le futur interprète doit savoir :

1. Écouter et entendre, c'est à dire disposer d'un certain nombre d'éléments d'information, d'où est le décalage entre l'énoncé et l'interprétation de cet énoncé.
2. Comprendre et analyser le sens (implicite et explicite).
3. Retenir le sens : il s'agit de mémoriser une séquence afin de pouvoir l'organiser pour la transmettre dans la langue cible.
4. Visualiser les images mentales, il s'agit d'ébaucher une interprétation mentale et alors il faut parvenir à se représenter le discours en images mentales comme une succession de dessins de bandes-dessinées.
5. Interpréter, c'est à dire trouver les signes, les structures les plus adéquates.
6. Contrôler la bonne qualité de la traduction, avoir un regard critique sur sa production.

Il est indiscutable, que l'interprétation exige une connaissance approfondie et un travail assidu. Pour atteindre le but, l'enseignement de l'interprétation doit suivre une progression. Et la toute première tâche est de faire enseigner à percevoir et à analyser une information. Et pour le faire on travaille l'écoute. N'oublions pas, qu'il existe plusieurs types d'écoute : « ...de l'écoute sélective, la plus courante où l'on se contente de retenir quelques points saillants d'un énoncé sur lequel on peut ensuite revenir si on le souhaite — les étudiants qui sortent des cours magistraux et de travaux dirigés de l'université se situent dans ce type d'écoute— à l'écoute de celui qui participe à une discussion, voit les conséquences de ce qui est dit, prend position pour ou contre et ne retient que ce qu'il a l'intention de reprendre pour l'appuyer ou s'y opposer ; on peut aussi écouter les mots prononcés, réfléchir à la propriété de leur emploi, faire mentalement des jeux de mots, avoir une écoute de grammairien ou de chansonnier. Il y a enfin l'écoute de l'interprète, auditeur d'un type très particulier. Libre de toute nécessité d'intervenir en son nom propre, il est totalement concentré sur le vouloir dire de l'orateur et en appréhende toutes les nuances ». [4,

p. 19] Les étudiants doivent apprendre à écouter le sens ; ils ne seront autorisés à interpréter que lorsqu'ils sauront consciemment mettre en œuvre les moyens qui permettent de comprendre et de restituer correctement une information. Ils devront saisir la différence entre l'écoute des mots et l'écoute du sens, et comme suite on renoncera aux textes, de façon à retrouver l'authenticité de l'oral, le discours spontané. Le but est de mettre les étudiants en mesure d'interpréter à la vitesse du débit oral. L'exercice à accomplir (dans ses différentes réalisations) est d'oraliser les textes. Dès qu'on a appris à écouter et à saisir le sens, de s'habituer à un discours spontané, on enseigne la visualisation dans le but de se concentrer sur le sens (et non pas sur les mots) et aider les étudiants à ne pas s'attarder sur les mots. « *Voir mentalement un objet ou imaginer les aspects d'un événement dont on entend la description c'est en entendre le sens. L'image que les étudiants se feront des événements narrés dans le texte leur permettra de moins écouter les mots et de s'exprimer à partir de leur vision des choses.* » [4, p. 28]

Une autre technique à apprendre est d'écouter attentivement les chiffres. Si les paroles sont porteuses d'idées, d'images, alors les chiffres en simultanée, doivent être redits. La restitution correspond à ce qui est demandé. On continue par apprendre à dégager les étapes consécutives d'une information : les rapports de cause et effet, les liaisons entre les idées importent tout autant et il faut apprendre à distinguer les idées qui mènent les unes aux autres, et à les retenir dans leur enchaînement.

« *Une fois comprises les indications données par l'enseignant sur les raisons pour lesquelles il faut écouter les idées plus que les mots, comprendre rapidement mais en profondeur, associer une imagination visuelle et des connaissances réelles aux mots qui transmettent l'information, en comprendre chaque passage en fonction des autres, on pourra s'occuper de la forme de l'expression dans l'autre langue car on aura peu à peu fait dissocier assez complètement les deux langues.* » [4, p. 38] Ainsi, après avoir suivi cette voie méthodologique (arbitraire) on commencera alors les exercices d'interprétation. À cette étape on continue un travail progressif (de traduction orale proprement dite) sur lequel nous allons nous arrêter ici-bas.

Après avoir brièvement établi le cadre théorique, aussi bien que les compétences à acquérir, nous avons abordé le cadre pratique, méthodologique et coordonné de l'interprétation simultanée. Si on accepte, que ce type de traduction n'est pas considéré comme un simple transfert inter linguistique mais comme un acte de communication, alors il faut se rendre compte qu'elle a besoin d'une pédagogie mise en place car ce n'est pas une tâche facile. Comme nous considérons l'interprétation une affaire académique, elle requiert une pratique régulière. Hors le bilinguisme indiscutable, la valorisation d'une culture générale et spécialisée, l'apprentissage vise l'acquisition de différentes techniques d'interprétation : consécutive, traduction à vue et simultanée. Nous considérons comme étape initiale, la traduction à vue qui a pour objectif de préparer les étudiants à l'anticipation, à la production d'un discours propre dès le premier jet, et à terme, à la simultanée avec texte. Suivant une chronologie, une progressivité rigoureuse, on met en place la méthodologie consécutive. Ce choix est fait pour des raisons didactiques (la consécutive permet de saisir les fondamentaux de l'interprétation, l'analyse, la synthèse et la primauté du message sur les mots) et professionnelles (puisque les tests des institutions européennes comprennent des épreuves de consécutive). Afin d'harmoniser l'enseignement de la démarche on se consacre à l'apprentissage de la simultanée, qui vise l'acquisition des fondamentaux de la technique et la professionnalisation (discours authentiques, variétés de sujets, d'accents et de vitesse).

En conclusion, pour former des traducteurs professionnels, la méthode d'enseignement s'articule en deux temps. Dans un premier temps, il y a lieu de décomposer la démarche mise en œuvre dans l'opération traduisante afin d'en identifier les étapes successives, les isoler et les faire travailler séparément. Dans un second temps, il est utile de familiariser les apprentis-traducteurs à leur futur métier en les plaçant dans des situations de simulation des conditions d'exercice de

la profession. À cet égard, l'enseignant veillera à les faire travailler sur des textes authentiques, intégraux, constituant des sortes d'exemples représentatifs des textes auxquels ils seront confrontés dans leur vie active.

Bibliographie :

1. GUȚU, A. *Théorie et pratique de la traduction*. Chisinau : ULIM, 2007. 170 p. ISBN 978-9975-934-32-9
2. DELISLE, J. dir. *L'enseignement de l'interprétation et de la traduction*. Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1981.
3. LEDERER, M. *La traduction simultanée. Expérience et théorie*. Paris : Lettres Modernes Minard, 1981. 454 p. ISBN 2-256-90799-6
4. SELESCOVITCH, D. et LEDERER, M. *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*. Didier, Érudition Opoce, file:///C:/Users/Compaq/Downloads/CB5488279FRC_001.pdf

L'INTEGRATION DES ACTIVITES LUDIQUES EN CLASSE DE FLE

Ludmila FUIOR

Lycée théorique roumain-français „Gheorghe Asachi”, Chişinău, République de Moldova

Rezumat: În acest articol, ne propunem să prezentăm aspectele teoretice și mecanismele de aplicare practică a jocului, prezentat ca una dintre cele mai importante activități ludice aplicate la lecția de limbă franceză la ciclul primar. Considerăm că jocul este unul dintre factorii principali care contribuie la motivarea elevului și care facilitează achiziționarea unei limbi străine la aceasta etapă de învățare. În plus, susținem că utilizarea jocului permite dezvoltarea competențelor transversale legate de socializarea elevului.

Cuvinte-cheie: activitate ludică, competență, joc didactic, tipologia jocului, motivare, suport ludic.

L'actualité du sujet affiché s'explique par le rôle prédominant des activités ludiques en classe de langue. Dans ce cadre d'idée, nous nous sommes proposé le but d'étudier les aspects théoriques du jeu comme activité ludique et de même d'illustrer le mécanisme de l'intégration du jeu dans le processus d'enseignement-apprentissage du FLE, afin de mettre en relief son utilité et ses avantages.

En quoi le jeu facilite-t-il l'apprentissage d'une langue étrangère ?

Primo, l'engagement et la réussite de l'enseignant dans l'apprentissage d'une langue étrangère vont largement dépendre de sa motivation. L'enseignant a donc la lourde tâche de favoriser cet apprentissage par la mise en place de séances de langue attrayantes qui encouragent toujours plus l'élève à s'engager. L'utilisation du jeu comme support d'apprentissage semble être une approche intéressante pour susciter le goût et le plaisir d'apprendre une langue vivante étrangère et en faciliterait donc son apprentissage. Le jeu est un outil majeur étant à la fois facteur de motivation, porteur de sens et permettant de rendre l'apprenant actif et acteur de ses apprentissages. De plus, il est un vecteur de communication puissant favorisant les échanges et les interactions des apprenants entre eux. Comme tout support pédagogique, le jeu présente des limites et a du mal à se faire une place au sein de la société française comme véritable outil au service des apprentissages. Il apparaît parfois comme contraignant pour l'enseignant, pose la question de l'évaluation et de la place accordée à l'écrit.

Secundo, le jeu fait partie intégrante de l'univers de l'apprenant et c'est pour cette raison qu'il est une source de motivation puissante.

Pour justifier les affirmations exposées, nous nous proposons de réaliser plusieurs objectifs :

a) Définir la notion de jeu didactique.

Nous avons tout d'abord tenté de définir le jeu et avons rapidement été confrontés à la difficulté que présente cette tâche car il n'existe pas de définition unique et cadrée. J. Henriot écrivait dans son ouvrage : « Le jeu est une chose dont chacun parle, que tous considèrent comme évidente et que personne ne parvient à définir » [1, p. 2]. H. Silva vient appuyer la citation précédente en ajoutant que « le jeu est un phénomène complexe, et toute parole sur le jeu doit être conçue comme une œuvre sociale de désignation et d'interprétation ». De nombreux théoriciens du jeu, provenant de champs disciplinaires divers, notamment de la philosophie, de l'anthropologie, de la psychopédagogie, de la psychologie ou du monde de la conception des jeux, ont proposé des définitions du jeu qui se recoupent et divergent selon l'approche adoptée. Mon but n'est pas de considérer toutes les définitions proposées, mais de me pencher sur certaines définitions et théories du jeu qui éclaireront mon recherche. J'ai tout d'abord exposé les définitions de jeu plus courantes, que nous pouvons trouver dans les dictionnaires:

Selon *Le Lexique* 2002 du professeur des écoles, Le jeu, ce n'est pas la facilité mais une tension positive vers la maîtrise des situations, vers la construction des compétences. Longtemps, seule l'école préélémentaire utilisa le jeu comme médiateur pédagogique. Les jeux de société employés jusqu'alors sont investis d'une valeur opératoire au service des apprentissages spécifiques. D'après le *Dictionnaire LAROUSSE*, le terme de jeu renvoie à une :

- Activité d'ordre physique ou mental, non imposée, ne visant à aucune fin utilitaire, et à laquelle on s'adonne pour se divertir, en tirer un plaisir: *Participer à un jeu*.
- Activité de loisir soumise à des règles conventionnelles, comportant gagnant(s) et perdant(s) et où interviennent, de façon variable, les qualités physiques ou intellectuelles, l'adresse, l'habileté et le hasard: *Jeu d'adresse. Jeu télévisé. Tricher au jeu*.

R. Caillois, propose la définition suivante : « Le jeu doit être défini comme une activité libre et volontaire, source de joie et d'amusement. Il n'existe que là où les joueurs n'ont envie de jouer et jouent dans l'intention de se divertir et de fuir leur soucis, c'est-à-dire pour s'écarter de la vie courante » [2, p. 2].

Le jeu est une occupation séparée, soigneusement isolée du reste du monde, et accomplie en général dans des limites précises de temps et de lieu. Il est une activité incertaine. Le doute doit demeurer jusqu'à la fin sur le dénouement et il consiste dans la nécessité de trouver, d'inventer immédiatement une réponse qui est libre dans les limites de la règle. En français, le terme de jeu recouvre donc de nombreux sens. Le jeu est une réalité sociale complexe et selon les pays, on le considère comme étant éducatif ou bien contraire aux apprentissages. Il est considéré comme une valeur affective et sociale, mais aucun sens ne lui est réellement donné, il n'est pas considéré comme un outil. En France, il existe une volonté de maîtriser l'action et ses conséquences, le jeu est donc toujours transformé en exercice. Nous pensons que le mieux serait de considérer le jeu comme un outil, c'est-à-dire de situer son utilisation entre ces deux tendances.

b) Décrire les particularités du jeu.

À partir de ces définitions, nous avons regroupé les principales caractéristiques du jeu. Le jeu est donc une activité:

- ✓ libre: les joueurs décident librement de s'engager dans un jeu,
- ✓ délimitée dans le temps et l'espace (en classe le temps d'une séance par exemple),
- ✓ fictive: le jeu se déroule en dehors de la vie réelle et courante,
- ✓ réglée: le jeu comporte des règles qui lui sont spécifiques,
- ✓ gratuite: le jeu est sans conséquences pour les joueurs,
- ✓ incertaine: le déroulement et l'issue du jeu ne peuvent être connus à l'avance,
- ✓ demandant une certaine implication de la part du joueur.

Selon G. Brougère, le jeu dans l'activité pédagogique est souvent une activité de second degré dotée de règles mais ne se définit pas comme frivole ou sans conséquences: le jeu tâche d'éviter le plus possible l'incertitude car il vise des objectifs à atteindre et en ce sens ne peut être considéré comme gratuit. Aussi, les apprenants n'ont pas réellement l'occasion de prendre des initiatives ou de décider de quoi que ce soit. Les jeux éducatifs ou pédagogiques sont donc davantage des produits culturels qui associent à la fois les caractéristiques propres au jeu et à l'exercice scolaire. Le jeu n'existe pas vraiment au sens de loisirs mais au sens d'activités qui conjuguent ludique et éducation. L'apprenant n'est pas encore en mesure de comprendre la dualité sociale qu'il existe entre le travail et le jeu: pour lui, le jeu peut être apprentissage et le travail plaisir: « l'apprenant, lui, prend les activités très au sérieux et les considère même comme plus fructueuses et enrichissantes que nombre d'exercices traditionnels », nous dit P. Faugère, psychologue de l'Éducation Nationale. Il continue, en disant que « le jeu n'est pas le travail. Il mène au travail. Il demande effort, discipline. Le jeu demande d'accepter des règles venant du dehors de soi, et par-là aide à acquérir la capacité de vivre en groupe, de coopérer » [3, p. 2].

C. Hagège partage ce point de vue attestant que « le jeu est pour l'apprenant une source de joie, de créativité et de réussite, il est origine et préparation des activités de travail; il est aussi introduction

aux formes sociales de la vie. Il faut exploiter le bonheur de jouer en le mettant au service de l'apprentissage ». Il fait aussi intervenir la notion de plaisir et de motivation qui, selon nous, est une condition essentielle à tout apprentissage.

c) Identifier la typologie des jeux utilisés en classe de langue.

Pour illustrer une typologie du jeu, nous proposons le schéma suivant, emprunté du travail « Ludique, numérique et apprentissages » écrit par B. Léonard :



Fig. 1 : La typologie des jeux utilisés en classe de langue.

Les jeux en collectif peuvent permettre de faire de la métacognition en questionnant les élèves sur leurs choix et faire naître des interactions intéressantes avec les pairs en formant des équipes.

Les ateliers d'aide se vivent à trois ou quatre apprenants ayant des difficultés spécifiques. Le côté ludique et interactif et les échanges très riches que ces ateliers ont permis furent porteurs d'améliorations notables chez les apprenants et leur auront permis de faire de nouveaux apprentissages. Le jeu en collaboration permet aux apprenants de travailler en autonomie, mais également de valider et verbaliser leur choix avec leur partenaire alors qu'ils sont en action au i-Pad ou à l'ordinateur. Plusieurs applications et logiciels permettront de réinvestir les apprentissages vécus, dans un mode de jeu plus fermé de questions et réponses.

En guise de **conclusion**, nous pouvons affirmer que l'utilisation du jeu comme support d'apprentissage d'une langue vivante m'a semblée être une approche intéressante à analyser dans le cadre de ce travail et en vue de mon futur métier de professeur. En effet, il a été très enrichissant de s'engager dans une réflexion didactique portant sur ce type d'approche et concernant un enseignement très intéressant. Le jeu est un facteur de motivation puissant et en ce sens facilite l'apprentissage d'une langue vivante. Il est un outil efficace de par l'attrait et l'implication qu'il suscite chez les apprenants et l'authenticité de communication qu'il permet. En effet, il est un vecteur de communication important et permet aux apprenants de s'exprimer et d'échanger en leur offrant la possibilité d'être acteurs de leurs apprentissages. En plus de susciter le goût et le plaisir d'apprendre, l'utilisation du jeu permet de développer des compétences transversales liées à la socialisation comme le respect de soi, d'autrui, le respect des règles et permet d'instaurer un climat agréable. Aussi, le jeu permet davantage de liberté et accorde une place à l'erreur qui doit être dédramatisée et exploitée. La prise en compte d'une approche ludique dans les apprentissages fait sens si l'on prend en compte le fait que le jeu fait partie intégrante de la vie d'un apprenant dès son plus jeune âge.

Bibliographie:

1. HENRIOT, J. *Sous couleur de jouer : La métaphore ludique*. Paris: José Corti Éditions, 1989. 319 p.
2. CAILLOIS, R. *Les jeux et les hommes: Le masque et le vertige*. Paris: Folio, 1992. 374 p.
3. FAUGERE, P. *Les théories psychologiques du jeu*. Les langues Modernes, 1994.
4. BOUR, Ch., HOYET, C. En quoi le jeu facilite-t-il l'apprentissage d'une langue étrangère à l'école primaire ? *Éducation*. 2012. <dumas-00815424>
5. SILVA, H. *Le jeu en classe de langue - Techniques et pratiques de classe*. Paris: Clé International, 2007. 300 p.

SECTION IV. LES DÉLIMITATIONS CONCEPTUELLES DANS LA PROBLÉMATIQUE DU TEXTE LITTÉRAIRE: ENJEUX SÉMIOTIQUES, HERMÉNEUTIQUES ET LITTÉRAIRES

LUMIERE OU OBSCURANTISME : LA PHILOSOPHIE DANS LE BOUDOIR DE D.A.F. SADE

Ana GUȚU

Université Libre et Internationale de Moldova

Rezumat: *Articolul vorbește despre fascinația, dar și despre respingerea pe care o provoacă opera lui D. A. F. Sade, la 200 de ani după moartea sa. Oricare ar fi critica la adresa operei sale controversate, cerneala continuă să curgă, aducând ba aprecieri pozitive, ba critici virulente. Autorul, fără a pretinde la un punct de vedere exhaustiv, încearcă să contureze un tablou al atitudinilor față de Sade, dar și ale lui Sade față de lume, prin prisma furiei libertății sale de a gândi. Autorul ajunge la concluzia că libertatea ad infinitum este, poate, formula apropiată pentru a rezuma tot ceea ce este legat de viața și de creația lui Sade.*

Cuvinte-cheie: *Sade, imaginar, contra, ateism, viciu, libertate, filosofie, atitudine.*

Difficile mission de consacrer à Donatien Alphonse François de Sade (1740-1814) quelques pages, après que tout le XX^{ème} siècle se soit adonné à le critiquer et à le comprendre. Il se peut qu'il soit écrit plus de critiques sur Sade que de lectures de ses œuvres aient été réalisées. Je me place en amatrice éclairée, qui s'est proposé d'écrire ses propres réflexions sur certains écrits de Sade, celles-ci se basant sur une impression première, sans être trop influencée par la critique sadienne ou sadique déjà existante, qui est diversifiée et multiforme.

200 ans après la mort de Sade, ses écrits continuent à attirer l'attention du public, curieux de feuilleter les livres écrits par celui qui passa 27 années en prison, qui fut le sujet des scandales retentissants aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

Avant de nous lancer dans un décodage sémiotique il serait raisonnable d'évoquer certaines dates de la biographie pénale de Sade.

- Le 29 octobre 1763 (à 23 ans) Sade est condamné à 15 jours d'emprisonnement pour « débauche outrée » ;
- Le 3 avril 1768 Sade est accusé de flagellation et blasphème sur la personne d'une jeune mendicante – Rose Keller ;
- Le 27 juin 1772 (Sade a 32 ans) il est accusé avec son valet d'avoir fouetté, drogué et sodomisé quatre jeunes prostituées de Marseille ;
- De scandale en scandale, Sade est arrêté le 13 février 1777 pour être emprisonné d'abord à Vincennes, puis à la Bastille jusqu'en 1790, pour être à nouveau incarcéré en 1794 où il échappe de justesse à l'échafaud, avant d'être arrêté en 1801, cette fois soi-disant pour ses écrits, et enfin enfermé dans l'asile de fous de Charenton jusqu'à sa mort en 1814 [1, p.32].

Nous allons commencer par trois phrases sur plusieurs centaines, caractérisant Sade, présentées par trois auteurs différents, pour nous rendre compte au moins, de trois attitudes magistrales envers Sade dans la marée de la critique sadienne.

Charles Henry. « On a déjà remarqué, pour son temps de volupté franche et polissonne, Sade est une anomalie » [2, p. 16]. **Michel Onfray.** « Sade était un délinquant sexuel et, en même temps, écrivain » [3, p.16]. **Annie Le Brun** « Le temps ne serait-il pas venu de penser qu'il est des volcans plus éclairants que la bienséance esthétique ou philosophique ? » [1, p.12].

Charles Henry. « On a déjà remarqué, pour son temps de volupté franche et polissonne, Sade est une anomalie » [2, p. 16]. Charles Henry, chercheur, chimiste et historien des mathématiques, fut le premier à lancer en 1887 la thèse selon laquelle Sade serait un écrivain moraliste, qui aurait peint le vice jusqu'à le faire détester. Henry se passionnait pour l'achat des documents historiques, il est ainsi arrivé à acheter certaines lettres de Sade, qu'il a étudiées minutieusement, après quoi il a décidé de prendre de la distance vis-à-vis des interprétations qui circulaient à propos de la vie et des écrits de Sade. Charles Henry considérait que l'opinion publique confondait les dérapages érotiques du marquis avec les crimes des personnages de ses romans [4, p. 10]. Henry se permet même une analyse des caractères familiaux de Sade. Il constate que la famille de Sade est ancienne, glorieuse, et qu'elle « se caractérise par l'obéissance séculaire des uns à la convention de l'étiquette, par les mœurs italiennes et pontificalement hypocrites des autres » [2, p. 16]. L'accumulation et la répression des instincts au sein de la famille de Sade ont préparé, selon Henry, la déflagration volcanique délivrée par Sade dans ses écrits, et, dans ses actes. Henry présente Sade plutôt comme une victime d'un jeu de circonstances, d'un jeu de multiples malentendus qu'un bourreau. Il cite non sans ironie la phrase d'Holbach : « On n'est pas criminel de faire la peinture/Des bizarres penchants qu'inspire la nature. ». Sade lui-même avait écrit sur la manie de tout lui incriminer : « Tant que je ne serai pas réhabilité, il ne se fouettera un chat dans la province sans qu'on en dise: C'est le marquis de Sade ». [1, p. 30].

La correspondance de Sade est une source documentaire importante qui permet de mieux interpréter son œuvre. C'est là que transparaissent les souffrances et le désespoir de Sade à cause des jugements des autres à son égard. Dans sa correspondance de 1779 à 1788 Sade évoque son désir de se venger contre ses bourreaux à travers l'écriture, les 29 ans de prison lui ont offert des points de vue et des attitudes sur le comportement humain. Henry considère que l'œuvre de Sade, c'est l'expression de son désir de liberté allant non seulement au-delà des barreaux, mais au-delà des limites de l'imagination. Le petit livre de Charles Henry est surtout composé de pièces justificatives, lettres, documents, liés aux procès de Sade.

Michel Onfray. « Sade était un délinquant sexuel et, en même temps, écrivain » [3, p. 16]. Michel Onfray, philosophe contemporain français, prépare son lecteur dès le titre de son ouvrage consacré à Sade : « La passion de la méchanceté – sur un prétendu divin marquis ». Bon connaisseur et exégète de Nietzsche, Onfray définit Sade comme un philosophe « radicalement matérialiste, athée » [ibidem, p. 13], prônant l'idéologie de la nécessité. Pour Sade, selon Onfray, « la nature est toute puissante, elle ignore le bien et le mal, il faut obéir à ses injonctions » [idem]. Plus encore, Onfray considère que la philosophie de la nécessité développe un déterminisme qui exclut la liberté. Ainsi, selon lui, Sade est le dernier philosophe de la féodalité médiévale, et non pas le premier philosophe des Lumières. Onfray est d'avis que « la bonne réputation de Sade constitue indéniablement une monstruosité intellectuelle » [idem, p. 32]. Onfray s'insurge contre l'approche du poète Apollinaire d'envisager la création littéraire et philosophique de Sade indépendamment des légendes sa biographie. Onfray reproche à Apollinaire, qui, en vertu de son autorité de poète, lance en fait, le début de la création d'une auréole autour de tout ce qui a écrit Sade. Michel Onfray traite de « meute » les critiques et écrivains qui ont défendu Sade, parmi eux nous citerons Jean-Jacques Brochier, Gilbert Lely, Jean-Jacques Pauvert, Maurice Heine, Raymond Jean, Donald Thomas, Georges Batailles et autres. Onfray constate que les attitudes en faveur de la réhabilitation de Sade sont mal fondées, car elles sont de nature subjective et se base sur des raisonnements tels que « difficile à croire », « il me semble »

et autres. En plus, Onfray accuse les défenseurs de Sade d'avoir dénié les faits réels présentés par les instances de l'époque et d'avoir pris le parti de celui qui était un fortuné du destin¹³ et d'avoir négligé la victime - celle qui provenait d'un milieu social défavorable – Rose Keller, femme pauvre, mendicante¹⁴. Michel Onfray, page après page dans son livre, anéantit une par une ce qu'il appelle « la légende du prétendu marquis de Sade ». Pour lui, à part être un délinquant sexuel, Sade est un jacobin d'occasion, le philosophe faisant allusion à la nullité des visions politiques de Sade. Onfray conteste le fait que Sade s'était insurgé contre la peine de mort. « *De ces premiers principes il découle, on le sent, la nécessité de faire des lois douces, et surtout, d'anéantir pour jamais l'atrocité de la peine de mort, parce que la loi qui attende à la vie d'un homme est impraticable, injuste, inadmissible.* » [5, p. 208-209]. Apollinaire remarquait : « Le marquis de Sade était un vrai républicain, admirateur de Marat, mais aussi ennemi de la peine de mort » [cité d'après [3, p.52]]. Et comme Michel Onfray construit son livre sur la critique de la « monstruosité intellectuelle » d'Apollinaire – il poursuit dans ses contre-arguments : oui, Marat fut une légende, mais avant son destin révolutionnaire, Jean-Paul Marat « était un voleur, un raté, ... un coucheur, ... un escroc... La dilection de Sade pour Marat témoigne plus en faveur d'un Sade sadique que d'un Sade républicain ! » [3, p. 53]. Onfray s'insurge également contre Barthes, qui se place dans la lignée des littéraires qui ont entrevu dans l'œuvre de Sade de brins de lumières et une dose forte d'imagination. Barthes est persuadé que Sade avait mis dans sa vie un peu de son œuvre, et non pas vice-versa, comme l'affirme Onfray. Selon Barthes, donc, les scènes réelles de la vie de Sade sont en rapport de filiation par rapport aux scènes des romans de Sade. Onfray considère que Barthes inverse les choses [ibidem, p. 129]. Plus encore, Onfray considère que le portrait de Sade par Barthes révèle un autoportrait en creux, car, « comme avec d'autres libertins, dont lui (Barthes) a d'excellentes raisons de vouloir effacer l'auteur pour enfouir ses forfaits dans une tombe sans dalle et sans inscriptions » [idem, p. 134], en faisant référence aux aventures de l'ouvrage éponyme de Barthes « Incidents, au Maroc, naguère... ». Un par un, Onfray abat les écrits des intellectuels les plus renommés qui d'une certaine manière ont généré des pensées critiques en faveur des écrits de Sade – tels Jacques Lacan, Michel Foucault, professeurs, universitaires, chercheurs, etc.

Annie Le Brun « Le temps ne serait-il pas venu de penser qu'il est des volcans plus éclairants que la bienséance esthétique ou philosophique ? » [1, p. 12]. Le titre du livre d'Annie Le Brun « On n'enchaîne pas les volcans » semble nous plonger dans une autre attitude envers l'écriture de Sade. Elle affirme que « Sade n'est pas plus un philosophe de la nature qu'un philosophe de la négation. » Selon Le Brun, contrairement à Onfray, Sade dépasse le matérialisme de la négation des formes [ibidem, p. 20], sa façon de penser, allant au-delà du Bien et du Mal, emporte tout sur son passage, en balayant les repères conceptuels, qui perdent leur utilité [idem].

Cette façon d'interpréter Sade le place dans une dimension indéfinissable, imaginée par Sade, qui, déniait tous les acquis sociétaux – surtout mœurs, religion - cherche, pourtant, parmi les moyens accessibles de manifester cette *fureur du nihilisme*. Ladite dimension indéfinissable est alimentée par une imagination volcanique, allant au-delà du matériel : « *Tout le bonheur de l'homme est dans son imagination* » ou « *J'avoue, que mon imagination a toujours été au-delà de mes moyens; J'ai toujours mille fois plus conçu que je n'ai fait...* ». [Sade, cité d'après [1, p.21]]. Le Brun considère que Sade était emparé par « son inapaisable rage de représenter ce qui est censé ne pouvoir l'être » [1, p. 24].

Annie Le Brun ne cherche pas à définir, à la différence d'Onfray, ce qui prime chez Sade – le réel ou l'imaginaire, elle affirme que tout ce qui est lié à Sade et à son ouvrage, le réel et le virtuel, se confond dans un théâtre – celui de l'athéisme. Le Brun considère que ce côté théâtral

¹³ Sade provenait d'une famille de nobles riches, descendant de la famille de Condé.

¹⁴ Le fameux cas de Rose Keller, fustigée par Sade dans sa maison de débauche à Arcueil (1768).

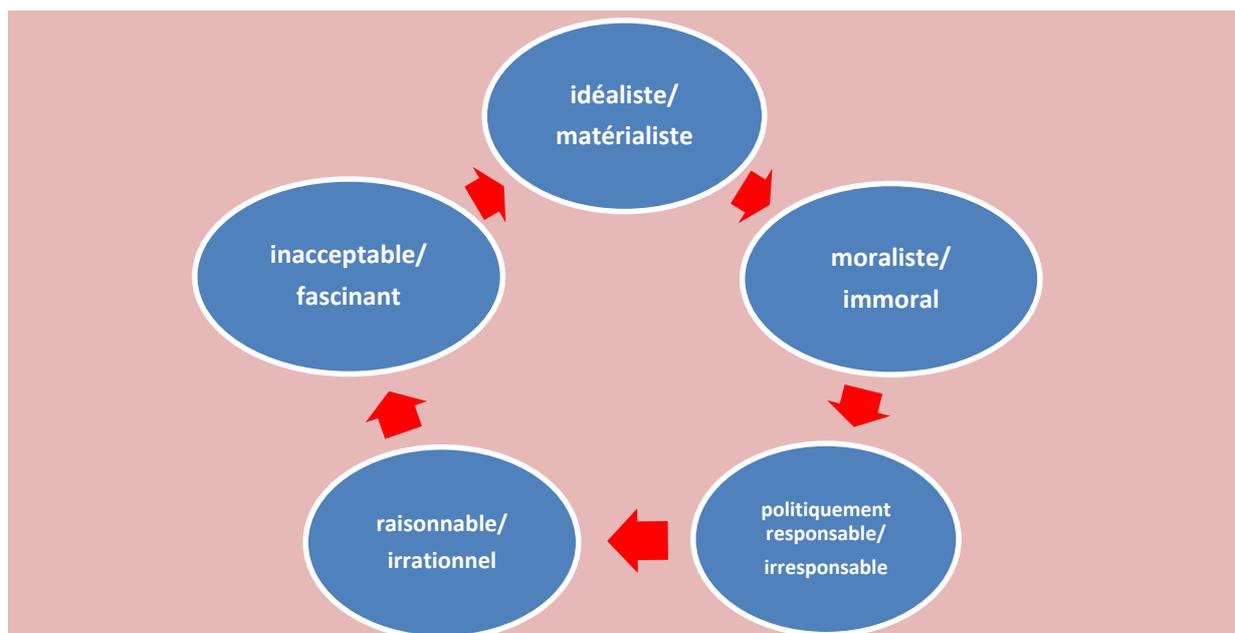
a été occulté par les critiques sadiennes, même si le théâtre fut la grande passion de Sade, « un fou du théâtre ». Le théâtralisme de Sade réside dans le dialogisme de ses écrits. Sade a besoin du dialogue pour convertir ses personnages en auteur et l’auteur en personnages. Le Brun parle d’une « véritable théâtralisation de la pensée qui commence par s’affirmer autant comme une critique du théâtre par la philosophie que de la philosophie par le théâtre ». [1, p. 51]. Le Brun décèle la présence du théâtralisme via le dialogisme dans les écrits sadiens, faisant ressortir aussi bien l’athéisme furibond de Sade défendu par lui dans des polémiques structurées autour de la dyade argumentation-contre-argumentation (« Dialogue entre un prêtre et un moribond »), que le nihilisme de la morale, structuré selon le modèle du monologue pédagogique (« Philosophie dans le boudoir »).

Sade trouve une scène pour chacun de ses personnages, pour chacun des corps de ses personnages. Sade réserve un espace imaginaire infini pour ses personnages. La liberté *ad infinitum* serait un mot d’ordre approprié pour la liberté de l’imagination de Sade. Une liberté qui mène plutôt dans le néant que dans un espace fini, contraignant, figé dans les convenances de la société. La fureur de l’imagination aide Sade à s’emplir d’énergie, afin de pouvoir affronter ce néant.

Après avoir présenté trois auteurs qui ont dédié à Sade des ouvrages critiques, nous allons essayer de tracer quelques idées sur les attitudes de Sade envers le réel et l’imaginaire, qui représentent deux dimensions essentielles sur lesquelles sont axés les écrits de Sade.

Même si Ph. Sollers croit que « Les livres de Sade sont l’illustration d’une maladie infantile et ne peuvent prétendre ni à la dimension des Lumières ni à celle de la vraie Littérature » [5, p.13], il demande « à renforcer, en quelque sorte, le chuchotement en faveur de Sade » [ibidem, p.17]. Nous avons choisi la citation pour apporter notre dose au « chuchotement en faveur de Sade », afin de dégager les grains de raison dans ses écrits, qui, en dépit des critiques, existent et sont dotés de sagesse philosophique, sans prétendre à une doctrine.

D’abord, ce qui se dégage des écrits de Sade c’est **le mouvement**, pour ne pas exagérer et dire, la dialectique. Aucune de ses idées, des actions décrites dans ses livres, n’est figée, n’est statique. L’imagination de Sade n’est pas seulement dynamique, elle frôle l’absurdité et l’irréel, tellement elle est mouvante, rapide, théâtralement décorée. Les contradictions des attitudes de Sade, de ses opinions libertines, sont structurables en dyades antinomiques.



Graphie 1. Dynamique des dyades antinomiques des attitudes de Sade.

Une fois que son imagination dépasse les limites de la réalité, Sade devient un dépositaire de contrastes :

Sade est **idéaliste** par ses imaginations, mais il est **matérialiste**¹⁵ par son explication des choses et par les postures qu'il compose et décompose dans ses écrits.

Sade est **immoral** par les scènes du sexe de masse, conçues dans ses œuvres, mais il est **moraliste** – par la description jusqu'au paroxysme du vice (Charles Henry).

Sade est **politiquement et socialement responsable** – par la formulation de certaines valeurs républicaines – telles la nécessité de respecter les lois, d'abolir la peine de mort, de promouvoir l'exemple de la nation française ; mais il est aussi **politiquement et socialement irresponsable** – pour avoir promu l'élévation au rang de la valeur républicaine l'idée du chaos suite à une liberté extrême (fraternité), pour avoir admis le manque de criminalité dans le meurtre, l'inceste, le vol etc.

Sade est **rationnel** pour avoir privilégié la raison, la liberté de pensée et d'expression (« Il est inouï dans quel gouffre d'absurdités l'on se jette quand on abandonne, pour raisonner, les secours du flambeau de la raison ! » [5, p. 232], mais il est **irrationnel** pour avoir bafoué toutes les vertus, ou, au moins, la conventionalité des vertus.

Les écrits de Sade sont **inacceptables** – pour avoir décrit de manière surréaliste, irréalisable et à l'extrême dégoûtante, l'imaginaire des désirs érotiques auxquels se prête le corps humain, en même temps, Sade est **fascinant** – pour avoir étalé de manière élégante, même si agressive et furieuse, ses raisonnements (im)moraux dans un cadre unique, mêlant corps et désirs, imagination et fureur.

Nous allons énumérer quelques **attitudes** de Sade, en utilisant un corpus d'assertions cueillies dans « **La Philosophie dans le boudoir** » (1795/2014).

Nous préférons le terme attitude, car ce que Sade fait transparaître à travers ses écrits, ce ne sont pas des doctrines, affranchies grâce à la Révolution, mais plutôt des opinions, qui, mises ensemble, ne peuvent pas constituer une théorie harmonieuse se rapportant à un système philosophique concret. En même temps, il ne faut pas oublier que les attitudes de Sade sont issues des lectures profondes qu'il avait faites en prison. C'est en prison que Sade devient écrivain. On peut lui incriminer la délinquance sexuelle, la cruauté, la perversité de sa vision sur les mœurs, mais on ne peut point nier le goût esthétique pour l'écriture, la facilité de la plume, le talent d'agencer les phrases dans des assertions, qui, certaines d'entre elles, font l'honneur de la pensée philosophique subversive.

« **La Philosophie dans le boudoir** » est un écrit qui se caractérise, selon nous, par une claire et nette distinction entre les discours (a)moralisateurs du personnage principal (auquel l'auteur s'identifie : Dolmancé – Donatien) et les scènes érotiques (pornographiques, dirait-on aujourd'hui). Les réflexions de Dolmancé semblent ne rien avoir avec les scènes décrites, la seule connexion résidant dans les commandes formulées par Dolmancé. En fait, ces isotopies sont reprises par Sade dans ses autres écrits, mais il s'en dégage une qui prévaut sur toutes les autres attitudes de Sade – l'athéisme virulent, dépassant l'anticléricalisme trivial. « *Dieu est le seul tort que je ne puisse pas pardonner à l'homme* » (Histoire de Juliette, cité d'après [1, p.31]. Sade ne peut pas pardonner l'idée de l'Être Suprême, qu'il considère être une invention de l'homme. L'imaginaire de Sade s'insurge, donc, contre l'imagination humaine : « *Que de crimes épargnés sur la terre, si l'on eût égorgé le premier imbécile qui s'avisait de parler de toi ! Montre-toi donc si tu existes ; ne souffre pas surtout qu'une faible créature ose t'insulter, te braver, te bafouer comme je le fais, qu'elle ose renier tes merveilles et rire de ton existence, vil fabricant de prétendus miracles !* » [7, p.17]. Serait-ce un combat idéaliste ? Une fois que Dieu en tant qu'idée humaine est nié par les idées de Sade ? C'est plutôt de la dialectique basée sur l'opposition des idées. En voilà une preuve de plus en faveur de l'idéalisme de Sade. L'athéisme de Sade proclame, en fait, la souveraineté absolue de sa liberté de penser devant l'illusion divine.

¹⁵ « La mort, d'après ces principes irréfutables, n'est donc qu'un changement de forme, qu'un passage imperceptible d'une existence à une autre [5, p. 239]

Sade contre la religion :

« Oui, citoyens, la religion est incohérente au système de la liberté ; vous l'avez senti. Jamais l'homme libre ne se courbera près des dieux du christianisme ; jamais ses dogmes, jamais ses rites, ses mystères ou sa morale ne conviendront à un républicain » [5, p.194].

« Français, je vous répète, l'Europe attend de vous d'être à la fois délivrée du sceptre et de l'encensoir. Songez qu'il vous est impossible de l'affranchir de la tyrannie royale sans lui faire briser en même temps les freins de la superstition religieuse : les liens de l'une sont trop intimement unis à l'autre pour qu'en laissant subsister un des deux vous ne retombiez pas bientôt sous l'empire de celui que vous aurez négligé de dissoudre » [ibidem, p.190].

« Que vois-je dans le Dieu de ce culte infâme, si ce n'est qu'un être inconséquent et barbare, créant aujourd'hui un monde, de la construction duquel il se repent demain. » [idem, p.70].

« Profaner les reliques, les images des saints, l'hostie, le crucifix, tout cela ne doit être, aux yeux du philosophe, que ce que serait la dégradation d'une statue païenne ». [idem, p.125].

Les autres attitudes qui se dégagent de la « *La Philosophie dans le boudoir* » visent des problèmes débattus souvent dans les œuvres non seulement des Lumières, mais des siècles suivants. Ces attitudes semblent acquérir une expansion idéologique universelle, car elles dépassent les limites des créations littéraires et philosophiques nationales.

Sade et la nature. Les écrits de Sade sont imprégnés d'arguments qu'il considère absolus – les références à la nature. La nature semble expliquer tout, selon Sade, y compris, le vice. « Que sommes-nous ? Un instant dans le temps, un point dans l'espace, une impuissance dans la toute-puissance de la nature ! » [idem, p.68]. La nature remplace chez Sade ce qui est lié à la divinité. La nature est la source de tout ce qui se passe, la nature selon Sade, admet, permet et justifie le crime.

« Comment une action qui sert aussi bien la nature pourrait-elle jamais outrager ? » [idem, p.108].

« Nous avons cru que la nature périrait » [idem].

« Ce droit est dans la nature... il est incontestable » [idem, p.123].

« Les lois de la nature » [idem, p.129].

« ...l'arbre abandonné aux soins de la nature... » [idem, p. 130].

« ...c'est en raison d'un penchant naturel... » [idem, p. 133].

« ...à cette férocité où les femmes sont naturellement entraînées. » [idem, p. 134].

« ...les plus douces unions de la nature... » [idem, p.105].

Plus que ça, Sade cherche dans la nature l'explication des vices, mais aussi de ses plaidoiries en faveur de la violence, de la cruauté, du crime :

« ...la cruauté est le premier sentiment qu'imprime en nous la nature. » [idem, p. 129].

« Quelle autre voix que celle de la nature nous suggère les haines personnelles, les vengeances, les guerres, en un mot, tous ces motifs de meurtres perpétuels ? » [idem, p. 241].

Les réflexions politiques et sociales de Sade de « *La Philosophie dans le boudoir* » sont déployées au milieu des leçons de libertinage érotique, et, selon nous, représentent des digressions complètement dissociées de la théâtralité des scènes érotiques. Sade, en réfléchissant sur la religion, en plaidant contre l'impunité du crime, fait preuve de ses connaissances d'histoire et de civilisation. Il adopte une verve persuasive, et même, argumentative, faisant référence à des noms, faits, endroits, systèmes politiques, afin de justifier ses idées. « Voyez comme les législateurs grecs ... traitaient la débauche à Lacédémone, à Athènes ; ils en envraient le citoyen, bien loin de la lui interdire... et Socrate, déclaré par l'oracle le plus sage des philosophes de la terre, passant indifféremment des bras d'Aspasie dans ceux d'Alcibiade, n'en était pas moins la gloire de la Grèce. » [idem, p. 219]. Pourtant, parmi les idées sadiennes favorisant le vice, il y en a qui se ressemblent à des « rayons de soleil » (pour faire aussi référence à l'exposition du Musée d'Orsay, consacrée aux 200 ans de

la mort de Sade, qui avait comme titre « Sade – attaquer le Soleil ») : Sade s'acharne contre la guerre - « Rien n'est moins moral que la guerre » [idem, p. 215]. Sade plaide **contre la peine de mort** : « De ces premiers principes il découle, on le sent, la nécessité de faire des lois douces, et surtout, d'anéantir pour jamais l'atrocité de la peine de mort, parce que la loi qui attende à la vie d'un homme est impraticable, injuste, inadmissible. » [idem, p. 208-209]. « La seconde raison pour laquelle on doit anéantir la peine de mort, c'est qu'elle n'a jamais réprimé le crime, puisqu'on le commet chaque jour aux pieds de l'échafaud. On doit supprimer cette peine, en un mot, parce qu'il n'y a point de plus mauvais calcul que celui de faire mourir un homme pour en avoir tué un autre, puisqu'il résulte évidemment de ce procédé qu'au lieu d'un homme en moins, en voilà tout d'un coup deux, et qu'il n'y a que des bourreaux ou des imbéciles auxquels une telle arithmétique puisse être familière. » [idem, p.210].

Sade s'avère même visionnaire, en optant contre la pénalisation de la calomnie, une question très actuelle aujourd'hui dans le sens de la protection de la liberté d'expression des journalistes.

Sade contre la pénalisation de la calomnie :

« J'avoue avec la plus extrême franchise que je n'ai jamais cru que la calomnie fut un mal, et surtout dans un gouvernement comme le nôtre... De deux choses l'une : ou la calomnie porte sur un homme véritablement pervers, ou elle tombe sur un être vertueux. On conviendra que dans le premier cas il devient un peu plus indifférent que l'on dise un peu plus de mal d'un homme connu pour en faire beaucoup... La calomnie porte-t-elle au contraire sur un homme vertueux ? Qu'il ne s'en alarme pas... La calomnie, pour de tels gens, n'est qu'un scrutin épuratoire dont leur vertu ne sortira que plus brillante. » [idem, p. 211]. « Le législateur, dont toutes les idées doivent être grandes comme l'ouvrage auquel il s'applique, ne doit jamais étudier l'effet du délit qui ne frappe qu'individuellement ; c'est son effet en masse qu'il doit examiner ; et quand il observera de cette manière les effets qui résultent de la calomnie, je le défie d'y trouver rien de punissable... » [idem, p. 212].

Sade n'a pas produit de doctrines philosophiques, mais il prétend avoir « philosophé » dans le boudoir. Certaines de ses réflexions ont trait à la *vie politique, sociale*, sous l'effet de la Révolution, bien sûr. Il donne même des conseils au gouvernement, s'insurge contre la monarchie, plaide pour une liberté illimitée en promouvant le sexe en masse, mais tout ça dans le respect des lois (sic !). Sade est un républicain convaincu : « Que les lois que nous promulguons n'aient pour but que la tranquillité du citoyen, son bonheur et l'éclat de la République. » [idem, p. 251]. Sade glorifie la France : « ...Français, ranimez votre commerce, redonnez de l'énergie et des débouchés à vos manufactures ; faites reflourir vos arts, encouragez l'agriculture, si nécessaire dans un gouvernement tel que le vôtre et dont l'esprit doit être de pouvoir fournir à tout le monde sans avoir besoin de personne. [idem, p. 252]. « Invincibles dans notre intérieur et modèles de tous les peuples par votre police et vos bonnes lois, il ne sera pas un gouvernement dans le monde qui ne travaille à vous imiter, pas un seul qui ne s'honore de votre alliance... » [idem]. Sade raisonne sur la relativité socialement convenue des actes des humains : « Il n'y a aucune action, quelque singulière que vous puissiez la supposer, qui soit vraiment criminelle ; aucune qui puissent réellement s'appeler vertueuse. Tout est en raison de nos mœurs et du climat que nous habitons... » [idem, p. 79].

Sade, suivant la logique de ses écrits, se prononce **contre l'amour**, car, la raison prime sur le cœur, selon lui : « Le cœur trompe, parce qu'il n'est jamais que l'expression des faux calculs de l'esprit. » [idem, p.256]. Sade s'insurge contre tout attachement à une personne, qu'il considère éphémère et privé de sens. C'est seulement la réalité des corps, qu'il arrange et défait à son gré qui compte pour lui. Un matérialisme épicurien assaisonné à l'imagination sadienne *ad infinitum*, passant par des désirs criminels, mêlant mort et sang – voici la recette du bonheur sadien. « Qu'est-ce que l'amour ? On ne peut le considérer, ce me semble, que comme l'effet résultatif des qualités

d'un bel objet sur nous ; ces effets nous transportent ; ils nous enflamment ; si nous possédons cet objet, nous voilà contents ; s'il nous est impossible de l'avoir, nous nous désespérons. Mais quelle est la base de ce sentiment ?... Le désir. Quelles sont les suites de ce sentiment ?... La folie. » [idem, p. 172]. « A-t-on beaucoup d'exemples de ces liaisons éternelles qui ne se sont jamais démenties ? ... Oh, filles voluptueuses, livrez-vous, donc, vos corps tant que vous le pourrez ! ... divertissez-vous, voilà l'essentiel, mais fuyez avec soin l'amour, il n'y a de bon que son physique... » [idem, p. 173].

Dans son esprit de nihiliste anti-moraliste, Sade s'acharne **contre la vertu**, qu'il considère comme une contrainte inutile et absurde, car elle empêche à atteindre l'excès infini. La dynamique de l'excès infini chez Sade confond la vie et la mort, le désir charnel poussé au paroxysme et le crime. « Va, la vertu n'est qu'une chimère, dont le culte ne consiste qu'en des immolations perpétuelles, qu'en des révoltes sans nombre contre les inspirations du tempérament. » [idem, p. 67]. « C'est une extravagance de nos parents que ces prédictions de malheur dans la voie du libertinage ; il y a des épines partout, mais les roses se trouvent au-dessous d'elles dans la carrière du vice. » [idem, p.84]. Sade glorifie l'hypocrisie (n'est-ce pas un philosophème d'actualité ?) « La fausseté, d'ailleurs, est presque toujours un moyen assuré de réussir; celui qui la possède acquiert nécessairement une sorte de priorité sur celui qui commerce ou qui correspond avec lui : en l'éblouissant par de faux dehors, il le persuade ; de ce moment il réussit. » [idem, p. 119].

Sade accentue tout particulièrement l'inutilité de la bienfaisance, il est carrément **contre la bienfaisance**, qu'il considère nuisible de point de vue social. Si vertueux que nous soyons, ne trouverons-nous pas quelques grains de raison dans les affirmations de Sade, en nous plaignant de temps en autre contre « l'état assurantiel ? « Il n'y a de dangers dans le monde que la pitié et la bienfaisance ; la bonté n'est qu'une faiblesse dont l'ingratitude et l'impertinence des faibles forcent toujours les honnêtes gens à se repentir ». [idem, p. 253] ; « elle (la bienfaisance) accoutume le pauvre à des secours qui détériorent son énergie, il ne travaille plus quand il s'attend à vos charités, et devient, dès qu'elles lui manquent, un voleur ou un assassin. » [idem, p. 76]. « ...la bienfaisance est bien plutôt un vice de l'orgueil qu'une véritable vertu de l'âme ; c'est par ostentation qu'on soulage ses semblables, jamais dans la seule vue de faire une bonne action ; on serait bien fâché que l'aumône qu'on vient de faire n'eut pas toute sa publicité possible ». [idem, p. 76]. C'est un philosophème sadien qui convient aux réalités moldaves, et pas seulement, de nos jours ?

Sade va plus loin encore, il se prononce **contre la punition des crimes**, serait-il en faveur de ces crimes ? A première vue et en juger d'après les actes de ses personnages – oui. Il est contre la punition du vol, de l'inceste, de l'infanticide, de l'adultère, du meurtre, de la cruauté etc.

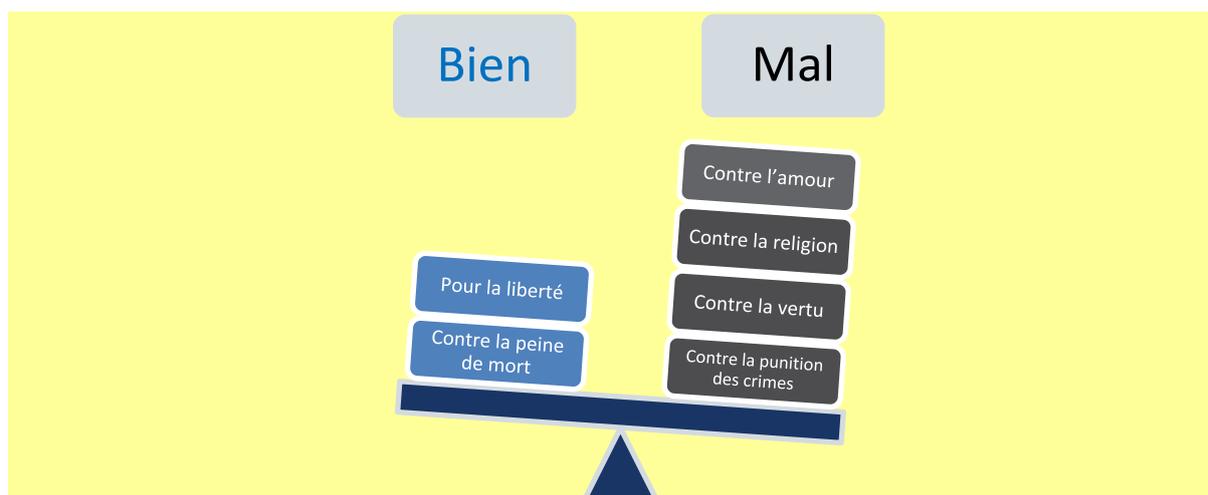
Sade contre la punition du vol : « Or, je vous demande maintenant si elle (la loi) est bien juste, la loi qui ordonne à celui qui n'a rien de respecter celui qui a tout. Quels ont les éléments du pacte social ? Ne consiste-t-il pas à céder un peu de sa liberté et de ses propriétés pour assurer et maintenir ce que l'on conserve de l'un et de l'autre ? » [idem, p. 213].

Sade justifie la destruction et les meurtres : « Si l'éternité des êtres est impossible à la nature, leur destruction devient donc une de ses lois. » [idem, p.239]. « L'homme qui détruit son semblable est à la nature ce qui est la peste ou la famine ». [idem, p.241]. « Quelles autre voix que celle de la nature nous suggère les haines personnelles, les vengeances, les guerres, en un mot, tous ces motifs de meurtres perpétuels ? » [idem, p. 241]. « N'est-ce pas à force des meurtres que Rome est devenue la maîtresse du monde ? N'est-ce pas à force des meurtres que la France est libre aujourd'hui ? » [idem]. « L'homme qui détruit son semblable est à la nature ce qui est la peste ou la famine. » [idem].

Sade, serait-il aussi l'annonciateur précoce de la dictature du prolétariat qui fut mise en place par Lénine et Staline ? « Une nation qui commence à se gouverner en république ne se soutiendra que par des vertus, mais, une nation déjà vieille, corrompte, qui courageusement secouera le joug

de son gouvernement monarchique pour en adopter un républicain, ne se maintiendra que par beaucoup de crimes ; car elle est déjà dans le crime, et si elle voulait passer du crime à la vertu, c'est-à-dire, d'un état violent dans un état doux, elle tomberait dans une inertie dont sa ruine certaine serait bientôt le résultat. » [idem, p.242]. « Le meurtre est une horreur, mais une horreur souvent nécessaire, jamais criminelle, essentielle à tolérer dans un Etat républicain. » [idem, p. 249].

En guise de conclusions il serait judicieux de pointer sur ce qui nous fait rejeter les écrits de Sade et ce qui y continue de nous fasciner. Selon le binôme *le bien (positif)* et *le mal (négatif)*, mathématiquement parler, la balance va incliner, à en juger d'après les apparences, vers le mal.



Graph 2. La balance des attitudes de Sade rapportée à l'antinomie biblique le Bien et le Mal.

Mais, Sade, serait-il vraiment le génie du mal ? En fait, Sade n'a fait que dire (écrire) les choses que beaucoup ou certains ont imaginées et même pratiquées - dans leurs têtes ou réellement. Ce n'est pas Sade qui a inventé le sadisme. Sade est le descripteur par excellence du vice, sans forcément l'exercer dans toutes les variations qu'il a inventées, vu son imagination exubérante.

La biographie de Sade corroborée à ses écrits semble constituer un autre pôle du siècle des Lumières, pas forcément le pôle obscur. Voici quelques arguments en faveur de cette affirmation : Sade est un partisan farouche de la raison, on peut considérer Sade déiste, l'athéisme de Sade va de pair avec la liberté de conscience des Lumières qui s'insurgeaient contre la Providence.

Or, Sade est l'écrivain de la révolte, il garde l'esprit de la Révolution. Mais sa révolte est celle de l'imaginaire infini contre le matériel fini. Une révolte motivée par le désir de liberté (Sade a passé 29 ans en prison) qui s'est transposée en fureur de l'écriture. C'est en prison que Sade devint écrivain. En fait, tous ces éléments mis ensemble génèrent une fascination vis-à-vis des écrits de Sade. Cette fascination est encore plus prolifique en questions rhétoriques : Sade, aurait-il eu peur ? Sade, serait-il un existentialiste précoce qui cherche à atteindre le bonheur suprême à travers le paroxysme de l'imagination sans jamais vouloir à le transposer dans la réalité (faute de possibilités)? Sade - pourrait-il être considéré comme un précurseur du surréalisme, car ce qui paraissait hors du commun au XVIII^{ème} siècle ne l'est plus au XXI^{ème} ?

Certainement la liste des questions ne s'arrête pas là. Sade continuera de susciter l'attention des lecteurs et des herméneutes en dépit du temps qui passe, car Sade du XVIII^{ème} siècle a été perçu différemment de son vivant, au XIX^{ème}, au XX^{ème} et au XXI^{ème}. C'est en cela que consiste la fascination pour son œuvre, dans le caractère infini des interprétations, pareillement à l'infini de son imagination, même si à certaines des lectures sadiennes vous aurez envi de les abandonner à tout jamais.

Bibliographie:

1. LE BRUN, A. *On n'enchaîne pas les volcans*. Paris : Gallimard, 2014.
2. HENRY, Ch. *La vérité sur le marquis de Sade*. Paris : Editions de la Bibliothèque, 2010.
3. ONFRAY, M. *La passion de la méchanceté. (Sur un prétendu divin marquis)*. Paris : éd. Autrement, 2014.
4. LACOMBE, Ch. Lire et interpréter Sade. In : *Henry, Charles. La vérité sur le marquis de Sade. Les pages du chapitre 5-14*. Paris : Editions de la Bibliothèque, 2010.
5. SADE, D.A.F. *La philosophie dans le boudoir*. Paris : Gallimard, 1976 (impression 2014, Barcelone, Espagne).
6. SOLLERS, Ph. *Sade contre l'Être Suprême*. Paris : Gallimard 1996, imprimé en 2014.
7. SADE, D.A.F. *Discours contre Dieu*. Bruxelles : Editions Aden, 2008.
8. SADE, D.A.F. *Contes étranges*. Paris : Gallimard, 2014.

CONSIDERAȚII PRIVIND DISCURSUL LEXICOGRAFIC INFORMATIZAT ȘI DEZAMBIGUIZAREA SEMANTICĂ A SEMNELOR LEXICALE POLIREFERENȚIALE

Veronica PĂCURARU
Institutul de Filologie al AȘM

Résumé: *Nous essayons, dans cet article, de valider la thèse que les nouvelles techniques lexicographiques, qui, dans la description des mots, misent en prépondérance sur l'interface et l'hypertexte lexicographique, permettraient, sans doute, la subtilisation du traitement lexicographique des unités lexicales et l'amplification du spectre d'informations qui se réfèrent à leur nature et à leurs particularités sémiotiques, sémantiques et fonctionnelles. Ces nouvelles techniques lexicographiques pourraient assurer, en même temps, l'élimination de la multitude d'imprécisions et d'inadvertances gênantes, qui persistent encore dans la présentation des unités du lexique de la langue dans les dictionnaires traditionnels, en version imprimée.*

Mots-clés: *lexicographie informatisée, corpus lexicographique, corpus de textes en et pour la langue roumaine, ressources linguistiques pour la langue roumaine, dictionnaire en version imprimée, dictionnaire en version informatisée, interface, hypertexte lexicographique, balisage sémantique.*

După cum se știe, în lexicografia limbilor naturale din întreaga lume, se observă actualmente un amplu și intens proces de schimbare, de modernizare și de optimizare a mijloacelor de elaborare și redactare a lucrărilor lexicografice, în variante tipărită și virtuală, dar și afirmarea unor noi posibilități de accesare și de consultare a acestor surse de informare de către un public interesat tot mai larg. În acest demers inovator, de natură inter- și transdisciplinară, sunt puse în aplicare noile tehnologii informaționale care, după cum s-a demonstrat deja cu prisosință, oferă posibilități incomensurabile pentru crearea de surse lexicografice și resurse lingvistice de factură nouă, favorizând, în special, ameliorarea tratamentului lexicografic al unităților vocabularului limbii, în sensul adecvării lui și al lărgirii spectrului de informații despre unitățile descrise, al precizării statutului semiotic al acestor unități, a semantismului lor, a particularităților de funcționare a lor etc. Această tendință de dezvoltare prezintă totodată noi oportunități de informare (pentru publicul larg) și de cercetare științifică (pentru numeroși cercetători din mediul academic).

Lexicografia română, la fel ca și cea a multor limbi contemporane aparținând unor culturi cu o tradiție multiseclară (în particular, franceză, italiană, engleză, germană etc.), fiind profund marcată de revoluția informațională, se înscrie plener în acest siaj evolutiv, iar principalele elemente de schimbare care se pot remarca în domeniu sunt legate mai ales de crearea unor mijloace de informare inovatoare, precum și de punerea în aplicare a unor strategii și instrumente de lucru noi. În acest sens, în ultimii 10-15 ani, au fost desfășurate o serie de proiecte instituționale academice și locale și de inițiative civice de voluntariat, care s-au soldat cu apariția unor surse lexicografice și a unor resurse lingvistice informatizate noi¹⁶.

¹⁶ Mai multe detalii privind situația în domeniu cu referire la limba română, pot fi găsite în publicațiile unor autori ai proiectelor respective de la Institutul „Al. Philippide” al Ac. Române, filiala Iași, în speță Marius-Radu Clim: *Situația lexicografiei românești în context european*. În: *Philologica Jassyensia*, nr. 2 (16), 2012, p. 259–268; Idem: *La lexicografia rumana informatizada: tendencias, obstáculos y logros*, în vol. *Lexicografía de las lenguas románicas. Aproximaciones a la lexicografía moderna y contrastiva*, vol. II, Editura De Gruyter, 2015, p. 95–110; și Elena Tamba-Dănilă „Despre necesitatea realizării unui corpus lexicografic românesc esențial”. În: *Philologica Jassyensia*, nr. 2 (12), 2010, p. 41–49

Dacă am lua ca bază criteriile identificatoare ce emerg din caracteristicile pertinente ale noilor izvoare de informare, din însuși modul lor de creare, organizare și funcționare/accesare, aceste surse și resurse electronice noi s-ar lăsa tipizate și clasificate relativ în felul următor:

- corpusuri lexicografice (monolingve și plurilingve),
- corpusuri de texte/discursuri în și pentru limba română,
- resurse lingvistice pentru limba română,
- dicționare informatizate.

Un lucru relevant, care neapărat trebuie subliniat în acest context, este și posibilitatea de utilizare a noilor tehnologii informaționale, a programelor editoriale și a sistemelor de scriere de dicționar create cu ajutorul acestor tehnologii, la elaborarea și redactarea dicționarelor tradiționale, adică a celor editate pe hârtie.

În continuare, vom încerca să prezentăm un tablou, fie și sumar, al acestor surse și resurse electronice pentru limba română, bineînțeles, de pe pozițiile și cu instrumentarul unui lingvist-filolog, și nu al unui informatician.

1. Astfel, dintre tipurile de surse și resurse electronice menționate mai sus, *corpusurile lexicografice monolingve* constituie site-uri web (de obicei cu acces în regim online) care înglobează variantele digitizate ale unor dicționare tipărite de prestigiu ale limbii române, de tipuri diverse (în speță, dicționare explicative, ortografice și morfologice, de neologisme, de antonime și sinonime, etimologice, de termeni speciali pe domenii etc.) și care au fost editate în epoci diferite ale evoluției limbii române actuale. Fiind, în cea mai mare parte, produse pe suport electronic ale unor inițiative private (întrucât sunt create și întreținute de echipe de voluntari), aceste corpusuri lexicografice care sunt aliniat de obicei la nivel de intrare, oferă accesul nelimitat la sursele dezvoltate unui public țintă larg. Actualmente, pentru limba română există mai multe proiecte importante de acest gen. Firește, în cele ce urmează, voi trece în revistă doar pe cele mai importante dintre ele, care merită a fi reținute grație posibilităților de informare ce le oferă, dar și statisticilor de accesare/consultare a lor.

– În această ordine de idei, *Dexonline.ro*, un proiect civic de amploare, creat începând cu 2001 și întreținut inițial de un colectiv de voluntari (cel mai fidel proiectului rămânând a fi astăzi Cătălin Frâncu), s-a impus ca unul dintre cele mai frecventate corpusuri lexicografice pe internet. Acest corpus – produs al unor „pasionați de limba română... care au mai multe cunoștințe lingvistice decât omul mediu” (după cum se caracterizează ei înșiși), înglobează 380.000 de definiții, 130.000 de termeni extrași din circa 38 de dicționare tipărite, transpuse pe internet. Este un site cu acces gratuit, având pagina principală (interfața) extrem de simplă (ceea ce favorizează deschiderea ei rapidă) și oferind publicului larg informații variate despre cuvintele vocabularului românesc, care au fost preluate din aceste surse lexicografice importante. Nu este un corpus interactiv; pe *DEX online* nu pune cine vrea ce vrea, toate definițiile sunt verificate și includ sursa, utilizatorul putând alege.

– Un alt site, *Webdex.ro*, reprezintă un sub-set al *DEX online* și cuprinde un corpus lexicografic cu date preluate atât din *DEXonline*, cât și dintr-o serie de dicționare digitizate ale limbii române, reflectate pe interfața site-ului (în speță: de sinonime, antonime, neologisme, de arhaisme și regionalisme, argou; ortografic, etimologic, academic etc., excluzând dicționarele „de nișă”). Fiind în număr de 27, aceste surse sunt în majoritatea lor apariții lexicografice de dată relativ recentă, care pot fi ușor consultate, întrucât sunt aliniat la nivel de intrare.

– Pe fundalul acestor surse informatizate, se impune în mod special *Corpusul lexicografic românesc esențial (CLRE)*, unul din cele mai ample și polivalente proiecte instituționale academice de perspectivă, aflat în curs de realizare de către un colectiv de colaboratori ai Institutului de Filologie Română „Alexandru Philippide” al Academiei Române, filiala Iași. Făcând parte din seria demersurilor academice legate de informatizarea limbii române, proiectul dat vizează în principal favorizarea elaborării cu mijloace moderne a *Dicționarului tezaur al limbii române* informatizat. Astfel, conform estimărilor realizatorilor săi, acest corpus de prestigiu va include circa 100 dicționare

românești (editate din sec. XVI până în prezent) aliniate la nivel de intrare și la nivel de sens și va avea o interfață și un mediu de programe capabile să permită, pe de o parte, *consultarea interactivă* a acestui corpus, grație construirii unui mediu de programe care să o favorizeze, și, pe de altă parte, *completarea, corectarea și actualizarea* ediției prezente a *DLR*, precum și redactarea viitoarelor ediții ale *Dicționarului Academiei*. Datorită acestor calități ale sale, corpusul în cauză se va constitui într-un cadru modern de cercetare și de activitate lexicografică, ușor adaptabil la o diversitate de obiective.

2. La capitolul *corpusurilor de texte în și pentru limba română* se evidențiază în mod special proiectul de anvergură cu genericul *Corpusul computațional de referință* (sau *corpusul reprezentativ de texte de limba română*, care se constituie într-un program special de cercetare al Academiei Române, ce își propune să realizeze în timp o colecție amplă de date lingvistice, disponibile în format electronic, în forma textelor scrise și/sau a transcrierilor discursurilor vorbite. Publicul-țintă căruiua îi este destinată informația cuprinsă în acest corpus de limbă română ține de două categorii majoritare: pe de o parte – un *public obișnuit*, larg, adică orice cunoscător sau persoană interesată de limba română, din țară sau din străinătate, și, pe de altă parte – un *public specializat*, incluzând profesioniști din domenii diferite, în speță din cel al filologiei și din cel al informaticii, cu preponderență specialiști încadrați în activitățile de prelucrare automatizată a limbajului natural.

Astfel, crearea *Corpusului computațional de referință* urmărește, în mod prioritar, definirea structurii vocabularului românesc și urmărirea acoperirii lui lingvistice, iar în plan strict tehnic, aceasta presupune colectarea de texte de stiluri variate și discursuri transcrise de tipuri diferite, conform unor caracteristici decise; prelucrarea textelor prin tehnologii lingvistice (segmentare, lematizare, dezambiguizare morfo-lexicală, sintactică etc.); indexarea acestor texte după cât mai multe criterii utile în exploatare; parsarea acestor texte (alias împărțirea lor în unitățile semantico-sintactice sau morfologice componente), pentru extragerea de date lingvistice și de statistici diferite, etc., toate aceste operații urmărind să sprijine, în special, cercetătorii la documentare, iar pe lexicografi – la redactarea de dicționare. Căci noile metode de lucru în lingvistica și în lexicografia contemporană accentuează, în particular, necesitatea de construire a teoriei lingvistice, precum și pe cea de elaborare a dicționarelor limbii, pornind de la exemple reperate în texte/discursuri, și nu construite de teoreticieni și de lexicografi. Astfel, această inițiativă de elaborare a unui corpus de texte e menită să-i ajute pe cei aflați în căutarea de exemple-ocurențe ce ilustrează prezența sau absența în vocabularul limbii a unei unități, precum și particularitățile ei de evoluție și de funcționare semantico-sintactică. În acest demers, realizatorii proiectului pentru limba română pot beneficia de experiențele altor limbi contemporane europene, care și-au creat deja pe internet variate corpusuri de texte, cu acces liber sau parțial liber (de exemplu, *Oxford English Corpus*, *British National Corpus* – pentru *engleza britanică*, iar pentru limba franceză în Franța *La base des données textuelles FRANTEXT* și *Les ressources linguistiques informatisées pour l'étude du français*). Comparabilă cu proiectul dat pentru limba română ar fi în acest sens baza digitală de date textuale a limbii franceze *FRANTEXT*, elaborată inițial pentru a veni în ajutor redactorilor dicționarului *TLF*, ca să constituie actualmente baza textuală cea mai completă a limbii franceze, cuprinzând un număr impunător de circa 4000 de texte ce aparțin unor stiluri diverse și care datează din secolele XII-XIV până în secolul XXI și oferind acces de consultare și de hiper-navigare pe bază de abonament.

Momentan, în calitate de soluție inspirată de acest gen, ar putea servi, pentru limba română, informația disponibilă pe platforma *DACOROMANICA*, care include un număr considerabil de resurse textuale, documente ce nu se află sub incidența dreptului de autor și la care accesul este liber, în cea mai mare parte.

În acest contextul, un lucru este cert: într-o epocă în care vizibilitatea și chiar supraviețuirea unei limbi sunt în mare măsură determinate de disponibilitatea acesteia în formă electronică, dezvoltarea unui corpus reprezentativ de date textuale pentru limba română se adevărește a fi un act deosebit de important, atât pentru cercetători și lexicografi, cât și pentru alte categorii de utilizatori interesați.

3. Un loc aparte revine, în ansamblul de izvoare informatizate ale limbii române, categoriei de *resurse lingvistice pentru limba română*, la care se raportează, în particular, site-ul *Archeus.ro*, apărut și întreținut tot printr-o inițiativă privată și înglobând o gamă largă de resurse lingvistice pentru limba română, destinate unui public ținută eterogen. Astfel, pe lângă facilitățile de căutare a cuvintelor în *DEX online*, site-ul de referință oferă exemple textuale cu ocurențele cuvântului căutat, dar și alte înlesniri pentru limba română, în speță: *corector ortografic* și *morfologic*, *program de adăugare a diacriticelor*, *lematizator* pentru reconstituirea formei bază a cuvântului etc.

În contextul dat, credem că ar fi cazul ca și pentru limba română să fie creat un tip de resurse lingvistice special, realizat după modelul limbii franceze, care posedă o bază de date speciale, elaborată la *ATILF* – „*La base des mots fantômes*” – a cărei vocație este de a scoate din circuitul lexicografic cuvintele și sensurile „fantomă”, adică cele nedorite în limba franceză, dar și de a exclude lematizările și datările eronate ale unor unități de vocabular înregistrate deja de unele dicționare. Crearea unei atare baze de date ar contribui la sporirea spiritului de ocrotire a geniului limbii române naționale, la protejarea ei contra cuvintelor nedorite, intruse, în vocabularul românesc actual, acel spirit care la francezi e foarte dezvoltat, încă de la începuturile limbii naționale. E suficient să amintim aici grija de cizelare a limbii franceze naționale, care emană chiar din titlul sugestiv – «*Défense et illustration de la langue française*» – al manifestului Pleiadei. Or, pentru descifrarea acestui titlu, nu e de ajuns să pui cuvântul *illustration* în relație cu verbul *illustrer* (*a ilustra, a exemplifica*), ci mai bine ar fi ca el să fie asociat cu adjectivul *illustre*, care induce ideea de „*a cizela, a șlefui*”, literalmente, de a face ca limba franceză să fie *ilustră*, căci acesta era adevăratul mesaj și idealul sacru al autorilor manifestului. Pentru limba română, o atare bază de date ar permite a decela creațiile artificiale, efemere, detașându-le net de cele care și-au câștigat dreptul de existență în vocabularul actual și ar constitui o stavilă contra avalanșei de anglicisme și de alte xenisme și barbarisme care invadează actualmente limbajul cotidian.

În loc de concluzie cu referire la resursele limbii române trecute în revistă mai sus, ar trebui subliniat faptul că ele posedă, în totalitate, o caracteristică pertinentă comună: ele reprezintă *variante digitizate, convertite* ale unor lucrări tipărite anterior sau constituie corpusuri electronice de date create tot în baza unor publicații tradiționale, tipărite pe hârtie. Cert e însă că datele furnizate de aceste resurse pot satisface, la moment, necesitățile de informare și documentare ale unui spectru larg de utilizatori, inclusiv cercetători și lexicografi; ele pot fi folosite cu eficiență în procesele de editare a unor dicționare de tip și factură noi – dicționarele informatizate.

Or, viitorul în acest domeniu de informare aparține, fără îndoială, *lexicografiei virtuale*, în speță, *dicționarelor monolingve informatizate*. Edificatoare în acest sens, este și afirmația lingvistului Alain Polguère, unul din membrii de vază ai Centrului *ATILF* (*de Analiză și Tratatament Informatic al Limbii Franceze*) care declară: „*La prochaine étape d'évolution de la lexicographie doit être celle d'une lexicographie des dictionnaires virtuels, qui vise en tout premier lieu la construction de structures informationnelles à l'image de la structure véritable (ou plausible) des lexiques, structures à partir desquelles peuvent être générées des visualisations aussi bien diagrammatiques que textuelles de l'information lexicale*” (în traducere : „Viitoarea etapă de evoluție a lexicografiei trebuie să fie cea a dicționarelor virtuale, care să vizeze, mai întâi de toate, construirea unor structuri informaționale după modelul și imaginea structurii veritabile (sau plauzibile) a diferitor vocabulare, structuri care să permită vizualizarea informației lexicale atât în formă de diagrame, cât și textuală.”[1] [*traducerea citatului e a noastră, V.P*]

4. Și la capitolul *dicționare informatizate monolingve* româna se înscrie cu fermitate în competiția limbilor cu tradiții în domeniu, în special prin proiectul instituțional *Dicționarul limbii române informatizat*, reprezentând varianta virtuală a dicționarului academic eponim și aflat în curs de elaborare la forul academic român, în mare parte după modelul dicționarului limbii franceze *TLFi* (*Trésor de la Langue Française informatisé*). La acest capitol s-ar preta, în parte, și *DEX.ro*, un

proiect mixt, ce pare să îmbine tipurile de *corpus lexicografic* (care conține convertite chiar și unele dicționare de nișă) cu cel de *dicționar electronic*, ambele având avantajul accesării hipertextuale. În această arie se înscrie plener și proiectul *Dicționarului explicativ de uz general al limbii române (versiune electronică: e-DEGE)*, aflat în desfășurare la Sectorul de lexicologie și lexicografie al Institutului de Filologie al AȘM, care se bazează atât pe o serie de principii lexicografice tradiționale, ce constituie apanajul teoretic și practic al Școlii lexicografice de la Chișinău, fondată de academicianul Silviu Berejan, dar și pe unele principii directe noi, dictate, mai ales, de tendința de subtilizare a prezentării lexicografice a unităților dicționarului, dar și de utilizarea la elaborarea lucrării a noilor tehnologii informaționale.

În contextul dat, unul din realizatorii dicționarului *TLFi* și un mare teoretician contemporan al lexicografiei monolingve informatizate, Robert Martin, remarca în 2008, într-un amplu studiu special intitulat „*Perspectives de la lexicographie informatisée*” [3], că prima exigență a unui dicționar informatizat este cea a „unei scriituri lexicografice unificate, căci adesea în lexicografie se întâmplă ca unul și același tip de informație [în ocurență, gramaticală, stilistică, semantică, pragmatică etc. – *precizarea ne aparține, V.P.*] să fie prezentat sub forme diferite... Or, prezentarea unificată nu este nicicum jenantă pentru subiectul uman care consultă dicționarul; din contra, ea are avantajul de a rămâne deschisă pentru o exploatare mecanică” [Idem].

Același R. Martin sublinia, în studiul menționat, că o trăsătură pertinentă a lexicografiei „mecanice” și deci a dicționarului informatizat sunt „formulările explicite”, or, „nimic nu e mai rău în materie de tratament informatizat al lexicului decât o scriitură aluzivă sau ambiguă”[3]. În subsidiar, R. Martin susține: „Exigența explicitării... se va reflecta în lexicografia viitorului nu numai în faptul de a specifica cât mai bine semnificațiile cuvintelor [prin intermediul unor definiții perifrastice de tip aristotelic, – *precizarea ne aparține, V.P.*], dar și în cel de a preciza condițiile care trebuie satisfăcute *contextual* pentru emergența acestor semnificații. Și, în acest sens, e bine venită noțiunea de „*condiții de întrebuințare*”, inițiată de realizatorii *TLFi*.”[Idem]

Evident, caracteristicile susmenționate ale lexicografiei explicative informatizate vin din *tradițiile* lexicografiei explicative în general, și ele ar trebui să constituie în continuare apanajul atât al dicționarelor tradiționale tipărite, cât și cel al dicționarelor informatizate.

Într-o altă ordine de idei, trebuie constatat însă că un dicționar informatizat se impune și printr-o serie de *inovații*, datorate, în primul rând, aplicării la crearea lui a noilor tehnologii informaționale.

Astfel, lexicografia informatizată transformă dicționarul limbii dintr-o lucrare lexicografică *statică* în una *evolutivă*. Or, se știe că un dicționar tradițional, tipărit, este un obiect imuabil și în mare măsură neterminat, întrucât datele pe care le cuprinde reflectă incomplet starea de facto a limbii la momentul publicării sale, iar, pentru a aduce informația la zi, e necesar fie a publica un supliment al dicționarului respectiv tipărit, fie chiar a edita un nou dicționar (lucru greu de realizat la modul practic, date fiind constrângerile de ordin diferit). Dicționarul informatizat însă, grație tehnicilor noi de creare și construire a sa, permite intervenții ad hoc pentru a actualiza, a re-modela, a corecta, a completa în permanență informația oferită, aducând la zi lista de intrări și datele pe care le prezintă utilizatorilor săi. Un dicționar informatizat este așadar susceptibil de a fixa instantaneu inovațiile din limbă, căci procesul de inovare a vocabularului este unul permanent în fiecare limbă, iar dezvoltarea științifică și explozia informațională contemporană determină transferul rapid de informație și democratizarea limbajului general, ceea ce dictează necesitatea de a schimba viziunea lexicografică asupra cuvintelor și a termenilor speciali noi: dacă autorii dicționarelor tradiționale ezitau în a da acces acestor elemente de vocabular în registrul unui dicționar de limbă general, atunci dicționarele informatizate, în condițiile în care schimbul de informații și comunicarea se face astăzi cu o viteză fantastică, trebuie și chiar sunt obligate să adopte o strategie nouă față de unitățile de vocabular noi. Anume în acest sens dicționarul informatizat este evolutiv, ceea ce înseamnă că accesul inovațiilor lexicale în registrul său poate fi permanent și în timp real.

Balizajul (sau *demarcarea*, în termeni obișnuiți) *informațiilor* despre cuvântul descris reprezintă o altă trăsătură fundamentală inovatoare pe care o imprimă noile tehnologii unui dicționar informatizat. Eliberat de forma lineară, *balizajul* ca operație lexicografică primordială se realizează în dimensiuni diverse, comparabile cu „3D”, întrucât beneficiază, pe de o parte, de *interfață*, a cărei structură permite împărțirea informației despre cuvântul descris în zone sau rubrici aparte (cum ar fi: *morfologie, definiții sens, etimologie, relații semantice (sinonimie, antonimie)* etc.), iar, pe de altă parte, de *accesul hipertextual* la datele pe care dicționarul informatizat le oferă utilizatorilor. Aici se impune și sublinierea că *hipertextualitatea lexicografică*, care posedă o arhitectură specifică, oferă lexicografiei informatizate mai multe avantaje capitale. În primul rând, ea favorizează *atomizarea sensului cuvântului* (adică separarea definiției lui, prin intermediul tagurilor (al etichetelor), în termeni constituenți, reprezentând categorii semantice de esență generică și specifică), precum și posibilitatea de consultare a definiției sinonimelor și antonimelor cuvântului definit. În altă perspectivă, *hipertextualitatea* permite și faptul de a face legătura cu alte dicționare informatizate (în special, pentru a compara și completa informațiile referitoare la cuvântul descris), cu bazele de date care au servit ca materie de construcție a ei, cu diverse imagini care vizualizează conținutul semantic al cuvintelor descrise în dicționar etc.

În concluzie, ținem să subliniem în mod special că, în perspectivă lexicografică, noile tehnologii informaționale, care dispun de un spațiu virtual ce pare a fi nelimitat, oferă posibilități incomensurabile pentru îmbunătățirea tratamentului lexicografic al unităților de vocabular, mai ales în sensul precizării statutului și semantismului lor, precum și în al reflectării specificității unităților de limbă, atât a celor noi, recent intrate în limbă, cât și a celor mai vechi. Aceste tehnologii permit (sau chiar favorizează, impun cu certitudine) revederea vechiului principiu lexicentrist de prezentare lexicografică a cuvintelor polisemantice – în cadrul unui singur articol lexicografic, uneori chiar fără mare discernământ – ceea ce duce uneori la includerea eronată în cadrul unui singur articol lexicografic a mai multor unități omonime, care au origini și particularități semantico-funcționale distincte (a se vedea, în acest sens eroarea comisă în cazul cuvântului *magazin*, care în majoritatea dicționarelor explicative tipărite e prezentat drept un cuvânt polisemantic, în timp ce în realitate aici e vorba, fără echivoc, de două omonime etimologice, cu origini distincte: **magasin**, cu sensul de „Local în care se expun și se vând diferite mărfuri” și **magazine** „Publicație periodică (ilustrată) cu material din domenii variate ”. E regretabil însă faptul că exemplele de acest gen sunt multiple; lor li se pot adăuga și cazurile deliberat neglijate de omonimie divergentă, conversională, morfologică.

Nu mai există nicio îndoială că tehnicile informaționale noi, care în descrierea cuvintelor mizează pe interfață și pe structura de hipertext, vor permite subtilizarea tratamentului lexicografic al unităților de vocabular și amplificarea spectrului de informații referitoare la natura și la particularitățile semiotice, semantice și funcționale ale unităților de vocabular descrise în dicționar. Urmează doar ca lexicografii (dar și consumatorii de produse lexicografice moderne, în special informatizate), să învețe a profita cât mai bine și cât mai mult de oportunitățile pe care le oferă noile tehnologii ale informației, iar acestea să fie utilizate în mod judicios și adecvat, uzul lor fiind conjugat cu revizuirea vechilor principii teoretice de interpretare a cuvintelor limbii și cu elaborarea unor principii și metodici noi de tratament lexicografic al unităților de vocabular. Pe această cale, s-ar putea ajunge, mai devreme sau mai târziu, și la înlăturarea multitudinii de imprecizii și inadvertențe supărătoare, care mai persistă încă în prezentarea unităților lexicului limbii în dicționarele tradiționale. Or, aceste imperfecțiuni sunt datorate, în mare parte, multiplelor convenții și constrângeri de ordin diferit (în special, de ordin economico-financiar), pe care sunt nevoite să le accepte autorii de lucrări lexicografice, uneori chiar și din false motive de „economie a spațiului tipografic”. În acest sens, pentru elaborarea unor dicționare performante, care să răspundă unui spectru larg de interese și necesități, se impune un dialog mai strâns între lingviști și specialiștii informaticieni în domeniul procesării limbajului natural, dar și dintre lexicografia științifică (și cea practică) și informatică.

Bibliografie:

1. POLGUÈRE, A. *Lexicographie des dictionnaires virtuels*. Disponibil : http://www.ruslang.ru/doc/melchuk_festschrift2012/Polguere.pdf (vizitat 12.11.2015)
2. *Principii de structurare și descriere a lexicului în DELM II*. În: Dicționar explicativ al limbii moldovenești, vol. 2, Chișinău: Redacția principală a ESM, 1985, p. 9-11.
3. MARTIN, R. *Perspectives de la lexicographie informatisée*. Disponibil : <http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2008/01/cmlf08332.pdf> (vizitat 17.03.2016).
4. CLIM, M-R. *Situația lexicografiei românești în context european*. În: *Philologica Jassyensia*, nr. 2 (16), 2012, p. 259–268.
5. CLIM, M-R. *La lexicografía rumana informatizada: tendencias, obstáculos y logros*. În: *Lexicografía de las lenguas románicas. Aproximaciones a la lexicografía moderna y contrastiva*, vol. II, Editura De Gruyter, 2015, p. 95–110.
6. TAMBA-DĂNILĂ, E. *Despre necesitatea realizării unui corpus lexicografic românesc esențial*. În: *Philologica Jassyensia*, nr. 2 (12), 2010, p. 41-49.

EL TEXTO COMO OBJETO DE ESTUDIO DE DIFERENTES DISCIPLINAS LINGÜÍSTICAS

Angela ROȘCA

Universitatea de Stat din Moldova

Rezumat: *Prezentul articol este o reflecție asupra premiselor istorice care au contribuit la dezvoltarea disciplinelor dedicate textului. Textul a servit drept document de cercetare din timpurile cele mai îndepărtate, însă apariția disciplinelor, care au ca obiect de studiu textul și discursul, a fost posibilă doar după publicarea „Some Aspects of text Grammars” de către Teun van Dijk. De asemenea, meritul acestui cercetător constă în propunerea conceptului de studiere interdisciplinară a textului în cadrul disciplinei „Știința textului” în monografia „Tekstwetenschap. Eeninterdisciplinaireinleiding”, publicată în olandeză în 1978.*

Cuvinte-cheie: *text, discurs, mesaj, studierea interdisciplinară, limbaj.*

La descripción lingüística del texto ha engendrado nuevas disciplinas y subdisciplinas lingüísticas que analizan y describen el producto de la reflexión humana “**el texto**”- fruto del pensamiento, que engloba los valores del desarrollo del habla - *en sentido amplio* y se manifiesta como testimonio escrito, *en sentido estricto*.

Durante siglos los filósofos, los hombres del arte, los escritores, los filólogos intentan explicar las leyes de esta simple, a la primera vista, facultad humana de poder expresar sus pensamientos, deseos, emociones con la ayuda de la “palabra”, creando textos escritos y orales destinados para un grupo social de una época histórica. Los que utilizan como herramienta principal “el texto” o “el discurso”, los políticos, los filósofos, los escritores, empiezan a preguntarse ¿qué relación hay entre las reflexiones y la expresión oral o escrita?, ¿qué recursos se deben utilizar en la producción de un discurso?

Desde sus primeras manifestaciones escritas, el texto tiene como objetivo la transmisión de alguna información. El texto ha sido documento de estudio desde los tiempos más remotos, centrada la atención en la particularidad persuasiva del mensaje del texto, en las características de la narración y los recursos retóricos usados en la producción de un discurso; de los trabajos dedicados a los hechos del lenguaje literario destacan los trabajos de Aristóteles y Platón.

La Retórica, el arte oratorio son las disciplinas que intentan formular en la antigüedad unas reglas de la producción de un discurso. La Gramática es durante muchos siglos la disciplina que dicta el desarrollo de la lingüística en general, por consecuencia, la lengua se estudia por la Gramática y la Filosofía. En Alejandría ya existía una escuela “filológica”, pero este término está vinculado, sobre todo, al movimiento científico creado por Friedrich August Wolf a partir de 1777. La lengua no es el único objeto de filología, que ante todo quiere fijar, interpretar, comentar los textos; ese primer estudio la lleva a ocuparse también de la historia literaria, de las costumbres, de las instituciones, etc, en todas partes usa un método que le es propio, la crítica. Si aborda las cuestiones lingüísticas, es sobre todo para comparar textos de diferentes épocas, para determinar la lengua peculiar de cada autor, descifrar y explicar las inscripciones redactadas en una lengua arcaica u obscura” [1, p.23-24].

Desde la antigüedad clásica griega y latina hasta fines del siglo XVIII el lenguaje interesa sobre todo como expresión de las dos categorías del pensamiento, es decir, en su relación con la lógica y la filosofía, de ahí, por ejemplo, la afanosa búsqueda de una gramática general (universal) que

observamos en la escuela de Port-Royal y en algunos filósofos racionalistas franceses durante los siglos XVII y XVIII.

Búsquedas que se continúan por otros senderos, de acuerdo con los tiempos, primero por la solitaria figura de Guillermo de Humboldt, en la mitad inicial del siglo XIX, más tarde, ya en el siglo XX, por B. Croce y por la escuela idealista de K. Vossler; para reafirmarse plenamente en las ideas de N. Chomsky en EE. UU., vinculándose esta vez con los aportes de la lógica matemática. En todos esos autores, pese a las grandísimas diferencias que los separan, predomina ampliamente la concepción del lenguaje como exteriorización del pensamiento, de lo subjetivo, del espíritu, que se manifiesta en textos orales o escritos.

El texto escrito sirve durante siglos como soporte documental para el análisis de los fenómenos del lenguaje, para deducir leyes generales de las lenguas; el texto significa objeto de observación, el material práctico que contribuye directamente al desarrollo de la lingüística. En Alejandría ya existía una escuela “filológica”, pero este término está vinculado, sobre todo, al movimiento científico creado por Friedrich August Wolf a partir de 1777. La lengua no es el único objeto de filología, que ante todo quiere fijar, interpretar, comentar los textos; ese primer estudio la lleva a ocuparse también de la historia literaria, de las costumbres, de las instituciones, etc, en todas partes usa un método que le es propio, la crítica. Si aborda las cuestiones lingüísticas, es sobre todo para comparar textos de diferentes épocas, para determinar la lengua peculiar de cada autor, descifrar y explicar las inscripciones redactadas en una lengua arcaica u oscura” [1, p.23-24]

Los primeros textos de la lengua castellana se consideran las *Glosas Emilianenses* y *Glosas Silenses*. Las *Glosas* son pequeñas anotaciones manuscritas, realizadas en varias lenguas: latín, un romance hispánico (bien navarro-aragonés en su variedad riojana, bien castellano con elementos riojanos) y vascuence medieval, entre líneas o en los márgenes de algunos pasajes del códice latino *Aemilianensis* 60 a finales del siglo X o con más probabilidad a principios del siglo XI. La intención del monje copista era probablemente la de aclarar el significado de algunos pasajes del texto latino. Las anotaciones demuestran que el latín ha dejado de ser la lengua general y necesitaba explicaciones. El romance primitivo se impone primero en los documentos notariales y luego en textos de recreo. (fig.2)

El *Cantar de Mio Cid* constituye la primera gran obra de la literatura española escrita en una lengua romance.[2] Este cantar relata las hazañas heroicas inspiradas libremente en los últimos años de la vida del caballero castellano Rodrigo Díaz, *el Campeador*. Se trata de una obra anónima, aunque los especialistas creen que fue escrita por Per Abbat en torno al año 1207. La copia llegada a nosotros pertenece al siglo XIV y se encuentra en la Biblioteca Nacional de España.

Desterrado por Alfonso VI, el Cid parte en busca de fortuna dejando atrás a su esposa e hijos, y sus queridos paisajes castellanos. 800 años después, el Camino del destierro del Cid es una ruta turístico-cultural reconstruida a partir de la narración del Cantar, que permite hoy al viajero seguir los pasos y la leyenda del héroe a través de caminos históricos, vías pecuarias, caminos rurales, senderos de montaña y vías verdes. De esta manera, el lector contemporáneo tiene la posibilidad de visualizar el espacio real del contexto literario de una obra de más de ocho siglos.

El desarrollo de las teorías lingüísticas y literarias del s. XX tiene una influencia directa en la recepción y el análisis de una obra literaria. Hay que mencionar, en primer lugar, el desarrollo de tales disciplinas como: la semiótica del texto, la gramática del texto, el análisis del discurso, la pragmática del texto, la sociolingüística, impulsadas por las nuevas demandas metodológicas del estudio, de la exploración lingüística y literaria del texto, cuales se centran actualmente en el estudio interdisciplinario del discurso, en la investigación de los procedimientos y de las técnicas de elaboración, producción y redacción de éste.

Un cambio esencial en la interpretación del texto se produce en los años sesenta del siglo XX.

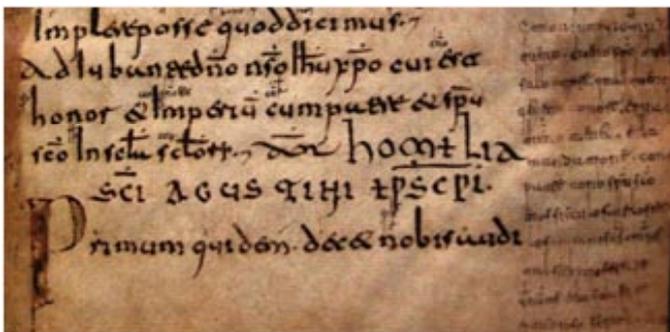
El impulso proviene de la expansión de los medios de comunicación que impone la investigación de los mecanismos de producción y transmisión de los mensajes, de la influencia de ellos sobre los receptores y la posibilidad de éstos de manipular la conciencia. En los años setenta se publican muchas recopilaciones de artículos sobre el tema (Stempel, 1971, Dressler, 1972, Fries, 1972, Petöfi y Rieser, 1974, Beaugrande, 1980). Podemos nombrar cuatro puntos de origen o escuelas :

- 1) Norteamérica (Z.Harris)
- 2) Alemania y Países Bajos (Teun van Dijk; J. Petöfi)
- 3) Francia (R. Jakobson; E. Benveniste)
- 4) Gran Bretaña (O. Austin)

Hay que mencionar el monumental trabajo de Teun van Dijk “Some Aspects of text Grammars”, cuyo principal objeto de estudio fueron los textos poéticos y literarios de una lengua. *Some Aspects* simboliza el momento decisivo en que todas las tendencias anteriores son proyectadas concientemente sobre el texto, definido explícitamente como una unidad y un nivel de la lengua. El gran acierto de van Dijk en dicha obra fue la presentación de la *Lingüística textual* como desarrollo objetivamente superador de la Gramática generativa, pero no necesariamente desvinculada de aquélla. En 1978, Teun van Dijk publica el libro „La ciencia del texto”, donde explica que el análisis de los textos en diferentes disciplinas científicas necesitan un estudio integrado o interdisciplinario en el marco de la ciencia del texto. La tarea de la ciencia del texto, según el autor, consistiría en describir y explicar las relaciones internas y externas de distintos aspectos de las formas de comunicación y uso de la lengua. De esta manera, los trabajos de Teun van Dijk tienen una gran importancia en el desarrollo de la disciplina que conocemos hoy como pragmática del texto. [3, pp.13-15]

Bibliografía:

1. SAUSSURE, F. de. *Curso de lingüística general*. Madrid: Akal, 1995.
2. http://www.cervantesvirtual.com/portales/cantar_de_mio_cid/ (consultado octubre 2016)
3. DIJK, TEUN A. van. *Ciencia del texto*. Barcelona: Paidós Comunicación, 1992, 2ª reimpresión
4. LAPESA, R. *Historia de la lengua española*. Madrid: Gredos, 1981, 9ª edic. www.bne.es (consultado octubre 2016)



1. Gramática de Nebrija



2. Glosas Emilianenses

LES PARTICULARITES DE L'ADAPTATION PRAGMATIQUE DANS LA TRADUCTION DE LA LITTÉRATURE POUR LES ENFANTS

Angela GRĂDINARU
Université d'État de Moldova

Rezumat: Prezenta comunicare are drept scop de a analiza particularitățile traducerii literaturii pentru copii la nivel de metode aplicate și la nivel de norme specifice de respectat, ca urmare a sporirii interesului viu al copiilor față de lectura operelor literare, ceea ce a determinat necesitatea de a traduce opere noi pentru a asigura o alegere multiplă tinerilor cititori și pentru a corespunde intereselor lor culturale generale. Procesele de "a scrie" și de "a traduce" pentru copii sunt două activități interdependente care relevă întrebări cu privire la temele abordate (la subiectele tabu), la aspectele socio-culturale, la aspectele ideologice (religioase), la influența factorilor de mediu, la metodele și tehnicile de traducere aplicate, deoarece ne referim la un public cu necesități particulare, ale cărui cunoștințe despre lume sunt limitate la propriul lui univers și la viața lui cotidiană. Procesul de traducere a operelor pentru copii nu este doar un act literar, dar de asemenea, un act pedagogic, didactic, cultural și moral, care urmărește confortul cititorului.

Cuvinte-cheie: adaptare pragmatică, cultură, împrumut, echivalență, literatură pentru copii, pragmatică, text literar, traducere.

De tout temps, la lecture a représenté un des plus importants moyens de développement intellectuel, moral et esthétique tant des adultes, que des enfants et des jeunes. Quand même, il faut accentuer le rôle de la littérature notamment dans la vie des petits, puisqu'elle constitue la première étape dans leur développement comme individu et dans la formation de leur caractère, tout en développant leur imagination et en leur ouvrant l'accès envers un nouveau monde, afin de parvenir à un échange culturel. Le langage, par l'intermédiaire duquel l'enfant apprend à connaître le monde, influence son esprit et sa manière de réfléchir, c'est pourquoi le langage et les styles utilisés dans les œuvres enfantines sont très importants et présentent des particularités par rapport aux œuvres destinées aux adultes, car écrire pour les enfants, c'est transmettre une expérience positive puisqu'il s'agit de la future construction d'un être humain.

Une « bonne » traduction permet à l'enfant d'élargir son bagage intellectuel et de connaître les traditions et la culture d'un pays étranger, puisque la traduction a toujours servi, d'une façon continue, à diffuser des informations nouvelles, à perfectionner la langue et à former la nation, à révéler des genres littéraires nouveaux, à former le goût et la culture.

La « littérature enfantine » comprend tous les textes auxquels les enfants ont réellement accès, qu'ils soient transmis oralement, par la voie de l'imprimé ou par l'audiovisuel: contes, légendes, mythes et fables. La « littérature enfantine » n'est limitée à aucun genre précis, mais on découvre que les textes sont presque tous de fiction, car la littérature enfantine, en tant qu'art des mots, transfigure la réalité, pour pouvoir offrir au jeune lecteur un univers riche en réflexions et en sentiments, tout en l'incitant à s'intéresser, à découvrir et à connaître plus, puisque l'ensemble d'œuvres créées pour les enfants peuvent toucher leur âme grâce à la profondeur des messages transmis, au degré d'accessibilité et au niveau de la réalisation artistique.

En analysant le domaine de la littérature enfantine, on se heurte inévitablement à deux questions : « Comment écrire pour les enfants ? » et « Comment traduire pour les enfants ? », qui révèlent des interrogations sur les méthodes et sur les différentes pratiques de traduction qui doivent être

mises en application, ainsi que sur les contraintes spécifiques qui doivent être prises en compte. Quand même, malgré l'augmentation du nombre des publications pour les enfants (ainsi que pour les jeunes), les recherches dans le domaine de la traduction des œuvres enfantines, qui pourraient identifier les méthodologies de traduction et faire mieux comprendre le processus de traduction, restent périphériques ou insignifiantes [1].

José Yuste Frias considère que les raisons d'une telle attitude sont dues à l'association de la littérature enfantine à un type de *paralittérature*, c'est-à-dire à un ensemble de productions textuelles qui ne sont pas considérées comme de la littérature (comme par exemple : les scénarios, les bandes dessinées, etc.), contrairement à la littérature « sérieuse » des adultes [2, p.36]. Pourtant, les études scientifiques des processus de traduction des œuvres pour les enfants sont très importantes car elles permettent d'établir l'image et les fonctions de la littérature enfantine, de comprendre les nécessités et les possibilités du futur lecteur, de déterminer la manière dans laquelle on va traduire, de savoir comment éveiller l'intérêt de l'enfant.

Etant donné le fait que la littérature enfantine implique un public spécial et délicat, écrire et traduire pour les enfants, voire deux actes étroitement liés, supposent des méthodes et des techniques particulières, car la littérature enfantine doit être facilement compréhensible, tout en restant particulièrement dynamique et expressive. Autrement dit, elle exige une réelle adaptation de la part du traducteur qui doit savoir faire preuve d'empathie vis-à-vis de son public [1].

On pourrait même affirmer que les traductions faites pour les enfants, ainsi que les œuvres écrites particulièrement pour eux, doivent permettre au très jeune lecteur de se repérer dans la diversité des écrits et de faire des liens logiques pour construire progressivement des catégories en délimitant les similitudes et les différences. Tant l'original, que la traduction, doivent nourrir l'imaginaire de l'enfant, le faire découvrir le patrimoine et l'usage particulier de la langue [3].

Il faut également signaler que pour les enfants les images comptent plus que les mots, c'est pourquoi savoir transmettre dans une traduction ce que l'auteur a représenté et a écrit est très important, car la perception visuelle garantit la compréhension de l'œuvre. Les images sont d'autant plus importantes que les traducteurs ne traduisent jamais la langue ni les mots, mais les images implicites dans le texte [2, p.37].

La traduction, de même que l'œuvre originale, doit délimiter clairement les personnages, ainsi que les sphères d'action. Si les récits pour les adultes peuvent être embarrassés ou avoir une fin inattendue et surprenante, alors le squelette narratif de l'œuvre enfantine doit être simple, compréhensible et accessible. Selon Vladimir Propp, les œuvres enfantines sont majoritairement caractérisées par un personnage-type qui détermine le déroulement de l'intrigue – un élément qui doit se retrouver également dans la traduction [4]. Ainsi, s'il s'agit d'une œuvre à caractère moralisateur et éducatif, révélé par l'intermédiaire d'un personnage, il faut que la traduction ait le même effet.

La traduction des œuvres enfantines révèle des enjeux et des spécificités particuliers. Les traducteurs doivent adapter leur texte en fonction des lecteurs. Les traducteurs ne traduisent jamais des mots pris isolément, ils traduisent le message. Ils révèlent par l'intermédiaire de leur traduction leur patrimoine culturel, leur expérience de lecture, et dans le cas où ils traduisent pour les enfants, ils relèvent leur image de l'enfance et leur propre image de l'enfant [1]. Pour pouvoir intéresser le jeune public, le traducteur doit se former une image claire et précise de l'enfant, en tenant compte de sa propre image d'enfant et des faits qu'il connaît sur l'enfance. Ces aspects contribueront également à une meilleure compréhension et communication avec l'enfant d'aujourd'hui. L'image de l'enfant créée influencera ultérieurement le choix des techniques de traduction : si le traducteur suppose que l'enfant a des connaissances avancées, alors sa traduction sera moins explicite, mais si le traducteur trouve que l'enfant n'a pas le même bagage intellectuel que le destinataire de l'œuvre originale par exemple, alors il utilisera dans sa traduction des explications, des modulations, voire des réductions ou des omissions. Selon Mark Schwass, c'est notamment cette deuxième tendance qui prévale. Cette

simplification, due au souci de mécompréhension de l'œuvre par le jeune lecteur, provoque souvent un appauvrissement de l'original [5, p.18].

La traduction de l'œuvre de Jules Verne « *Un capitaine de quinze ans* » illustre bien cette situation. Dans de nombreux contextes le traducteur préfère utiliser l'explicitation, comme par exemple : « *prinzători cu cangea* » pour « *harponneurs* », « *proprietari de corăbii* » pour « *armateurs* », « *pescuitori de balene* » pour « *baleiniers* » ; et parfois il recourt à des réductions, voire des omissions : *La baleine franche, qui porte le nom de « Nord-caper » dans l'océan Boréal, et celui de « Sulpherboltone » dans les mers du Sud, tendait à disparaître.* (Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, p. 6) // *Balena care trăiește în oceanul boreal, aproape că dispăruse cu desăvârșire.* (Jules Verne, *Căpitan la cincisprezece ani*, p. 4) ; *À cette science, il donnait toutes ses heures, – toutes sans exception, même les heures du sommeil, puisqu'il rêvait invariablement « hexapodes ».* (Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, p. 13) // [...] *acestei îndeletniciri, pentru care își risipea ceasurile de veghe, până și ceasurile de somn.* (Jules Verne, *Căpitan la cincisprezece ani*, p. 8) ; *Or, dans certains de ces ordres, les coléoptères, par exemple, on a reconnu trente mille espèces et soixante mille dans les diptères, les sujets d'étude ne manquent donc pas, et on conviendra qu'il y a là de quoi occuper un homme seul.* (Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, p. 12-13) – Pour cette phrase-ci par exemple, on ne trouve pas d'équivalent en roumain.

Par l'intermédiaire de ces exemples on peut comprendre que le traducteur cherche toujours à rendre « confortable » la lecture du texte pour le jeune destinataire, en élucidant les passages difficiles ou en expliquant les notions inconnues, sans modifier toutefois le message du texte.

Cette deuxième tendance est également abordée par la traductrice Rose-Marie Vassallo qui place l'enfant au milieu du processus de traduction. Elle voit l'enfant comme un « *lecteur au balluchon léger* », qui ne possède en effet ni le même bagage ni les mêmes capacités culturelles, linguistiques et affectives qu'un adulte. Et si l'écriture de la littérature de jeunesse se plie à ces exigences, la traduction en fait de même. Ainsi, il va s'agir d'une traduction « *cibliste* », au sens où elle est axée sur le destinataire, à chaque fois unique et différent, mais dont certaines particularités sont clairement circonscrites [1].

Pour que le traducteur puisse contribuer à la création d'un état d'intimité entre le lecteur et l'auteur, il faut que sa traduction tienne compte des spécificités et des nécessités de son lectorat et que celle-ci suive les principaux caractéristiques de la littérature pour les enfants, à savoir : la lisibilité, le rythme, le dynamisme du récit, le recentrage sur le récit principal, la communication du « *squelette narratif du texte* ».

De plus, selon Martine Karnouh-Vertalier, « traduire ce n'est pas non plus se contenter de calquer mot à mot le texte, c'est tenir compte des contraintes propres à la langue traduisante, pour retrouver un langage authentique que l'enfant pourra reconnaître et réutiliser » [6, p.4].

Traduire du simple est plus difficile que de traduire du compliqué car il s'agit en fait d'une trompeuse simplicité [7, p.243]. Cette opinion est partagée par Rose-Marie Vassallo, pour qui « traduire du simple dévore plus de temps que traduire du complexe ». On pourrait même dire que derrière le langage et la syntaxe simples que l'auteur des œuvres enfantines utilise d'habitude, il cache parfois des messages complexes, des aspects culturels, la réalité ; ainsi, « plus un énoncé est simple et plus il contient de sens superposés, plus le traducteur à son tour doit camoufler ce même sens sous un énoncé simple, et non juxtaposer en explication de texte » [7, p.206].

Un autre grand obstacle dans le processus de traduction le présente la traduction des aspects culturels. Généralement, selon Claude Romney, la traduction interlinguale des aspects culturels présente neuf difficultés de traduction [8, p.167] : **a) La traduction des noms propres et des dénominations** qui révèlent généralement la nationalité des personnages d'un livre : la traduction des noms propres peut effacer toute trace de l'œuvre originale. Cette nuance d'« exotisme » dans la traduction permet au jeune lecteur de découvrir un nouveau monde. La préservation de l'étrangeté du texte d'origine permet non seulement de connaître l'histoire, mais également de goûter l'exotisme et la sensualité propres à

l'original [9, p.54]. Par exemple, le nom de « *brick-goélette Pilgrim* » extrait de l'œuvre *Un capitaine de quinze ans* de Jules Verne, qui est repris de la même manière en roumain : « *bricul-goeletă Pilgrim* » ou « *goeletă Pilgrim* » permet de transmettre, plus ou moins, la réalité culturelle que l'auteur a voulu véhiculer et d'orienter le jeune lecteur afin qu'il comprenne autour de quels axes s'articule l'action. Toutefois, il y a des œuvres où les noms propres sont traduits. Par exemple *la Gelée (Gerilă)*, *l'Affamé (Flămânzilă)*, *l'Assoiffé (Setilă)*, *l'Œillard (Ochilă)*, *l'Oiseleur-Large-Long (Păsări-Lăți-Lungilă)* du *Conte de Harap Alb* de Ion Creangă. La traduction de ces noms est acceptable, et même souhaitable, puisqu'elle révèle plus d'information au jeune lecteur, que si le lecteur les lisait dans la langue source. Ces noms dénotent certains traits des personnages, certaines caractéristiques, voire parfois le statut social. Idéalement, la traduction des noms propres dans un roman de fiction doit préserver l'exotisme qui peut les entourer, mais aussi guider les lecteurs lorsque les noms ont une signification [10, p.3].

b) La traduction des éléments linguistiques propres aux personnages constituent également un indice permettant au lecteur d'apprendre la nationalité. L'utilisation de certains syntagmes linguistiques étrangers est optionnelle, quand même, l'œuvre cible ne doit pas en être abondée, pour ne pas entraver le processus de compréhension de l'enfant. L'utilisation d'un tel syntagme comme « *Golden Age* » – en roumain : *societatea transoceanică* « *Golden Age* » – révèle dans la conscience du jeune lecteur l'appartenance de celui-ci à un autre système linguistique et même culturel. Toutefois, le manque de l'explicatif « *societatea transoceanică* » pourrait rendre difficile le déchiffrement du message.

c) La traduction des allusions à l'histoire du pays d'origine, mal connue par les jeunes lecteurs de l'œuvre traduite. Un des problèmes majeurs du processus de traduction c'est de rester fidèle aux éléments culturels du texte original (à l'histoire, au régime politique, au système d'éducation, aux traditions et aux habitudes, à l'art, etc.). Toutefois, cette fidélité révèle deux soucis : d'une part, si la traduction est fidèle aux traits culturels du texte original, celle-ci gagne en authenticité, mais elle perd en intelligibilité pour le lecteur qui ne connaît pas la culture de l'auteur ; d'autre part, si le traducteur utilise la transposition culturelle, sa traduction devient plus accessible, mais il dénature des passages entiers de l'œuvre [10, p.3].

d) La traduction des allusions géographiques : les lieux géographiques présentés dans une œuvre révèlent la personnalité et l'appartenance de l'auteur à une certaine culture. La préservation de ceux-ci dans leur forme originale dans la traduction permet aux enfants d'entrer dans le monde de l'auteur. De plus, la présentation des différences culturelles représente un moyen essentiel pour favoriser la connaissance et l'acceptation de l'autre [10, p.3]. Par exemple l'œuvre de Jules Verne « *Un capitaine de quinze ans* » abonde dans des noms de villes, de pays, de zones géographiques qui transmettent l'exotisme de l'œuvre originale : *le méridien de Greenwich – meridianul Greenwich* ; *les mers australes – mările australe* ; *l'océan Antarctique – oceanul Înghețat* ; *la Tasmanie – Tasmania* ; *le cap Horn – capul Horn* ; *le port d'Auckland – portul Auckland* ; *le golfe de Chouraki – golful Șuraki*. Par l'entremise de ces éléments, l'enfant est invité à découvrir les choses par lui-même et même s'il comprend les détails avec un certain décalage par rapport au lecteur original, ce retard n'entrave pas sa compréhension.

e) La traduction des allusions aux méthodes d'enseignement : les méthodes d'enseignement et la façon d'organiser les activités pédagogiques diffèrent d'un pays à un autre, d'une culture à une autre. C'est pourquoi la traduction de tels éléments pose toujours certaines difficultés. Il faut que le traducteur ait des connaissances approfondies dans le domaine de la structuration et du fonctionnement de l'enseignement, ainsi qu'une vaste culture générale, afin de pouvoir mieux transmettre les idées et adapter l'œuvre au jeune lectorat cible.

f) La traduction de la nourriture : la cuisine représente également un détail important de la culture de chaque pays, dont le petit lecteur en connaît peu de choses ou presque rien, à cause de son bagage intellectuel réduit. Par conséquent, le traducteur transmet cette information en recourant à l'explicitation. Même les adultes auront du mal à comprendre le nom d'un plat traditionnel sans en avoir lu une explication détaillée.

g) La traduction de quelques rares allusions au système politique et judiciaire présente deux difficultés : d'une part, ce sont les connaissances réduites de l'enfant dans le domaine politique et judiciaire ; et d'autre part, c'est l'adaptation de ces systèmes

étrangers à la culture de l'enfant et à son univers. **h) La traduction des expressions imagées et des proverbes :** *Comparaison n'est pas raison !* (Ion Creangă, Le conte de Harap Alb, p. 9) // *Una-i una și două-s multe!* (Ion Creangă, Povestea lui Harap Alb, p. 9) ; *Le mieux est l'ennemi du bien.* (Ion Creangă, Le conte de Harap Alb, p. 18) // *Rău-i cu rău, dar e mai rău făr' de rău !* (Ion Creangă, Povestea lui Harap Alb, p. 16). **i) La traduction des chansons et des formulettes :** les chansons et les formulettes reprennent les spécificités lexicales de chaque langue : dans les pays anglophones – *ip dip doo ; eeny, meeny, mo et coconut crack* ; dans les pays hispanophones – *plom plom plom* ; en Russie – *e-niki, be-niki* [11], ainsi que certaines particularités sociales, c'est pourquoi leur traduction révèle des difficultés et nécessite des recherches approfondies de la part de l'auteur afin qu'il puisse trouver le bon équivalent.

Les spécificités de chaque langue résident non seulement dans ses caractéristiques lexicales et grammaticales, mais aussi dans sa manière de présenter la réalité, c'est-à-dire, dans sa propre vision sur le monde. C'est pourquoi, on peut affirmer que lors du processus de traduction n'interagissent seulement deux langues, mais aussi deux cultures, deux visions différentes sur le monde.

Albert Schweitzer précise que chaque traducteur doit rendre l'aspect pragmatique du contenu de l'œuvre traduite et de l'adapter au lecteur cible tout en tenant compte de la réaction du lectorat envers la traduction au cas où elle transmettra avec précision l'ensemble des composantes dénotatives et connotatives de l'œuvre originale [12, p.40]. Dans ce cas-ci, le traducteur recourt à *l'adaptation pragmatique* de l'œuvre originale, c'est-à-dire, il opère des modifications dont le but est d'éliminer les différences socioculturelles et psychologiques.

En généralisant ce qu'on vient d'énoncer, on peut affirmer que l'adaptation pragmatique représente l'ensemble des changements réalisés lors du processus de traduction afin d'obtenir une réaction particulière de la part du lecteur cible envers la traduction réalisée.

Vilen Komissarov distingue quatre types d'adaptation pragmatique qui sont utilisés lors du processus de traduction. **Le premier type d'adaptation pragmatique** consiste à assurer la bonne compréhension du message transmis fidèlement par le lecteur, et pour faire cela, le traducteur peut ajouter dans sa traduction des informations supplémentaires qui faciliteront la compréhension de différentes réalités géographiques et culturelles [13, p.113]. Par exemple, dans la traduction roumaine de l'œuvre de Jules Verne « *Un capitaine de quinze ans* » le traducteur ajoute des précisions quant aux noms propres, aux noms désignant des régions : *goeleta Pilgrim, portul Auckland, golful Șuraki, societatea transoceanică "Golden Age", etc.*

Le traducteur peut également éliminer de sa traduction des détails qu'il considère inconnus pour le destinataire de la traduction ou difficiles à comprendre. Par exemple : *La baleine franche, qui porte le nom de « Nord-caper » dans l'océan Boréal, et celui de « Sulpherboltone » dans les mers du Sud, tendait à disparaître.* (Jules Verne, Un capitaine de quinze ans, p. 6) // *Balena care trăiește în oceanul boreal, aproape că dispăruse cu desăvârșire.* (Jules Verne, Căpitan la cincisprezece ani, p. 4) ; *L'embranchement des articulés compte six classes : les insectes, les myriapodes, les arachnides, les crustacés, les cyrrhopes, les annélides.* (Jules Verne, Un capitaine de quinze ans, p. 11) – le traducteur a éliminé ce passage de sa traduction, vu qu'il pourrait embarrasser le jeune lecteur.

Le deuxième type d'adaptation pragmatique consiste à assurer la perception correcte du contenu de l'œuvre originale et à transmettre au lecteur l'effet émotionnel de l'original. Ce type d'adaptation permet de trouver dans la langue cible des mots ou des expressions qui évoqueront les mêmes sentiments et les mêmes associations au lecteur cible qu'évoque le lexique source au lecteur de l'œuvre originale [13, p.115].

Le troisième type d'adaptation pragmatique vise l'orientation du traducteur envers un destinataire particulier et une situation de communication spécifique, afin d'assurer l'effet souhaité. D'habitude ce type d'adaptation est associé à un écart significatif de la traduction par rapport à l'original [13, p.117].

Le quatrième type d'adaptation pragmatique est classifié par Vilen Komissarov comme étant

une solution pour une *surcharge extratranslatologique* qui est basée sur des considérations politiques, pratiques, personnelles ou de toute autre nature qui ont ou qui n'ont pas une liaison directe avec l'œuvre traduite.

Quand même, parmi ses types d'adaptation pragmatique, seulement les deux premiers peuvent être rencontrés dans les œuvres littéraires, puisque dans la traduction des œuvres littéraires, les écarts significatifs par rapport à l'œuvre originale et la déformation de celui-ci entraînent une perception différente chez les lecteurs.

Inkeri Vehmas-Lehto regroupe également les procédés d'adaptation pragmatique dans quatre catégories : *les ajouts, les omissions (voire les réductions), les substitutions et le changement de la typologie syntaxique* [14, p.100].

Les ajouts représentent les additions faites à l'œuvre originale qu'on peut apercevoir dans la traduction. Ces précisions permettent d'obtenir le même effet dans la traduction que dans la langue source, c'est pourquoi ils sont souvent utiles et même parfois indispensables. Par exemple : *Le Pilgrim est un bon navire, après tout, bien qu'il n'ait fait qu'une triste campagne de pêche, et j'en suis sûr, autant qu'un marin peut l'être du bâtiment qu'il commande depuis plusieurs années.* (Jules Verne, Un capitaine de quinze ans, p. 15) // *Pilgrim e o cărabie foarte bună, cu toate că n-o întrebuițăm decât la pescuit, și sunt pe deplin încredințat, așa cum poate fi orice marinăr care comandă un vas de mai mulți ani, că n-avem temei de spaimă.* (Jules Verne, Căpitan la cincisprezece ani, p. 9-10)

Les omissions sont utilisées pour éliminer certaines informations inutiles ou trop difficiles à comprendre, selon le traducteur, par le jeune lecteur qui est encore peu expérimenté : *Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple: elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.* (Charles Perrault, Cendrillon) // *Bărbatul avea la rândul lui o fiica ca pâinea caldă.* (Charles Perrault, Cenușăreasa) ; *Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre.* (Charles Perrault, Cendrillon) // *Voi purta rochia de catifea rosie, spuse sora cea mare.* (Charles Perrault, Cenușăreasa)

Les substitutions permettent de formuler les idées dans la langue cible dans la manière de s'exprimer propre aux individus cibles. Ces changements font que l'œuvre traduite ressemble plus à une œuvre écrite en langue cible, plutôt qu'à une œuvre écrite en langue source, ce qui facilite considérablement la compréhension du message de l'œuvre et sa lecture : *Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne.* (Charles Perrault, Cendrillon) // *Regele însuși șopti reginei: - Niciodată n-am vazut o faptură atât de frumoasă și de blândă.* (Charles Perrault, Cenușăreasa) ; *James W. Weldon trouvait beaucoup plus économique de n'embarquer à San Francisco que le nombre de matelots nécessaires à la conduite du bâtiment.* (Jules Verne, Un capitaine de quinze ans, p. 6) // *James W. Weldon găsea că e de mai mult folos pentru el să nu îmbarce la San Francisco decât numărul de marinari care îi erau de trebuință pentru goana pe ape a vasului.* (Jules Verne, Căpitan la cincisprezece ani, p. 4).

Les adaptations qui visent **le changement de l'ordre des mots**. Le changement de l'ordre usuel des mots (sujet + attribut + prédicat + complément) permet d'obtenir des effets stylistiques – de mise en évidence. Par exemple : *Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues magnifiquement.* (Charles Perrault, Cendrillon) // *Cu toate hainele sale ponisite, Cenușăreasa era însutit mai frumoasă decât surorile ei, în ciuda veșmintelor lor bogate.* (Charles Perrault, Cenușăreasa) ; *Enfin, l'heureux jour arriva.* (Charles Perrault, Cendrillon) // *În sfârșit, sosi și seara petrecerii.* (Charles Perrault, Cenușăreasa). On peut remarquer dans l'exemple ci-dessus le changement de la place du sujet et du prédicat : en français on a *sujet + prédicat (le jour arriva)* et en roumain – *prédicat + sujet (sosi seara)*.

En conclusion on peut affirmer que l'utilisation des procédés d'adaptation pragmatique permettent

au traducteur de rédiger une traduction plus conforme à la langue cible et plus facile à comprendre par le jeune lecteur. La totalité des changements, que le traducteur réalise lors du processus de traduction, lui permettent d'obtenir une réaction particulière de la part du lecteur cible envers la traduction réalisée.

Bibliographie:

1. Les différents procédés de traduction dans la littérature de jeunesse. Disponible à l'adresse http://cle.ens-lyon.fr/anglais/les-differents-procedes-de-traduction-dans-la-litterature-de-jeunesse-121391.kjsp?RH=CDL_PLU130000 [consulté le 11 avril 2016]
2. YUSTE FRIAS, J. *Traduire le couple texte – image dans la littérature pour l'enfance et la jeunesse. De l'IMAGE à l'IMAGINAIRE. Littérature de jeunesse*, Université Hradec Králové, coll. Gaudeamus, 2011. 192 p.
3. L'album de jeunesse : pour un enrichissement intellectuel et moral de l'enfance <http://salledesprofs.org/album-de-jeunesse-pour-un-enrichissement-intellectuel-et-moral-de-lenfance/> [consulté le 1 mai 2016]
4. Les contes de fées. Les ingrédients du conte. Disponible à l'adresse <http://expositions.bnf.fr/contes/arret/ingre/index.htm> [consulté le 1 mai 2016]
5. SCHAWASS, M. *La traduction de la littérature enfantine : analyse critique de la version française de The Hobbit de J. R. R. Tolkien*, Université de Genève, 2008. 63 p.
6. PAQUETTE, R. La traduction. In: *Revue Lurelu*, 1982, volume 5, numéro 1, p. 3-6.
7. CONSTANTINESCU, M. *Lire et traduire la littérature de jeunesse*, Suceava : Editura Universității Suceava, 2008. 300 p.
8. CORDONIER, J.-L. *Traduction et Culture*, Paris : Les Editions Didier, 1995. 236 p. ISBN : 2-278-04500-8
9. JUN, X.. Réflexions sur les études des problèmes fondamentaux de la traduction. *Meta : journal des traducteurs // Meta : Translators' Journal*, 1999, V. 44, Nr 1, p. 44-60.
10. BARTHELEMY, L. *La traduction de la différence culturelle dans la littérature pour les enfants*, Université d'Utrecht, 2012. 91 p.
11. Formulette d'élimination. Disponible à l'adresse http://fr.wikipedia.org/wiki/Formulette_d'%C3%A9limination [consulté le 3 mai 2015]
12. ШВЕЙЦЕР, А. *Перевод и лингвистика*, Москва: Воениздат, 1973. 280 p.
13. КОМИССАРОВ, В. *Лингвистика перевода*, Москва: Международные отношения, 1980. 167 p.
14. VEHMAS-LEHTO, I. *Copying or Communication? An Introduction to Translation Theory*, Helsinki: OyFinn Lectura Ab, 2002. 156 p.

Corpus littéraire:

1. CREANGĂ, I. *Povestea lui Harap Alb*. Gramar, 2012. 64 p.
2. CREANGA, I. *Le conte de Harap Alb*. Editura Literatura artistică, traduit du moldave par Syrgui Vasile, 1988. 79 p.
3. PERRAULT, Ch. *Cinci povești*, Editura Integral SRL, Combinatul poligrafic SC « Biblion », traducere din franceză Vsevolod Cernei, 2010. 64 p.
4. PERRAULT, Ch. *Neuf contes*, Edition Centre National de Documentation Pédagogique, 2011. 144 p.
5. VERNE, J. *Căpitan la cincisprezece ani*, Editura Ion Creangă, Colecția "Jules Verne", nr. 26, traducere Sișona Schileru și Angheii Ghișulescu, 1980. 300 p.
6. VERNE, J. *Căpitan la cincisprezece ani*, Editura Libra Vox, București, 2002. 223 p.
7. VERNE, J. *Un Capitaine de quinze ans*, Editions du groupe « Ebooks libres et gratuits », 1878. 489 p.

QUAND LE TEXTE EST A LA FOIS TOUJOURS LE MEME ET UN AUTRE : LES RETRADUCTIONS DES POESIES HUGOLIENNES EN ROUMAIN

Elena PETREA

Université „Ion Ionescu de la Brad”, Iași, Roumanie

Rezumat: Manifestare a distanței simbolice între două limbi și două culturi, traducerea este o formă paradigmatică de interpretare (Gadamer), deoarece din această distanță se naște problema interpretativă a cunoașterii operei și a semnificației celui alt. Vom considera așadar traducerea la intersecția teoriei literare și teoriei limbajului (Adam), reținând totodată principiile teoretice și metodologice formulate de Henri Meschonnic: principiul discursivității, principiul textualității și principiul variației. Interesându-se de această identitate schimbătoare în timp, lucrarea noastră își ia drept corpus traducerile recente ale baladelor lui Victor Hugo semnate de poetul Șerban Foarță, într-un demers ce vizează studierea complexității și devenirii textului literar prin (re)traducere.

Cuvinte-cheie: teoria traducerii, interpretare, retraduceri în limba română, poezii, Victor Hugo.

« C'est Hugo qui parle du *lecteur pensif*. Réfléchir sur la traduction veut un lecteur pensif. Lecteur pressé, s'abstenir. Mais s'abstenir alors aussi de comprendre quoi que ce soit au langage, dont même le lecteur pressé est composé tout entier. Est-ce supportable ? »

(Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, 1999)

Dans l'ouvrage dont nous avons extrait l'exergue de notre article, véritable méthodologie de la traduction poétique [1, p.80], Henri Meschonnic place au cœur des critiques formulées à l'égard des théories linguistiques contemporaines « ce vice majeur ... [qui] est de travailler sur le langage en le séparant de la littérature, c'est-à-dire en le compartimentant, d'où des empirismes descriptivistes régionaux et dogmatiques sans théorie du langage » [2, p.61]. En reprenant cette idée primordiale de la pensée d'Henri Meschonnic, Jean-Michel Adam relie théorie de la littérature et théorie du langage dans *la traduction* et cela grâce à une démarche qui part du fait que la traduction est une forme paradigmatique d'interprétation, que c'est dans la traduction que se pose le plus clairement le problème de la connaissance de l'œuvre et du sens dans la distance symbolique des langues [3, p.101].

Nous souhaitons aborder dans le présent travail la question du devenir du texte dans la retraduction, en nous servant des notions de l'herméneutique de Hans-Georg Gadamer et de Paul Ricoeur devenues fécondes pour une théorie de la traduction et en les illustrant d'exemples tirés de commentaires de traducteur et de (re)traductions en langue roumaine des *Ballades* de Victor Hugo. Le sujet choisi, de par son ampleur, ne saurait être épuisé par cette contribution qui tient plutôt à donner quelques perspectives pour l'étude de la question complexe des (re)traductions littéraires.

La traduction est, selon Gadamer, le modèle de l'herméneutique, car toute traduction est déjà une forme d'interprétation, et la tâche du traducteur ne diffère pas, selon lui, de la tâche herméneutique posée par n'importe quel autre texte dans la mesure où « le caractère étranger de la langue ne représente qu'un cas particulièrement compliqué de difficulté herméneutique, compliqué précisément par ce caractère étranger et par les procédures pour le surmonter. » [4, p. 233]

Déplacée du dialogue herméneutique au rapport entre l'interprète et le texte, la métaphore gadamérienne de la « fusion d'horizons » explique la compréhension, car le sens découvert dans la lecture vient en réponse aux questions que se pose l'interprète. Orienté par la précompréhension et

les « préjugés » - les anticipations de sens nécessaires à l'interprétation s'inscrivant dans l'horizon historique au sein duquel s'effectue la transmission de la tradition – l'événement herméneutique que représente l'avènement du sens dans la compréhension se présente alors comme une « entrée en dialogue » avec un texte qui est actualisé: « L'objet transmis sous forme littéraire est donc délivré de la distance aliénante (*Entfremdung*) dans laquelle il se trouve, pour être rétabli dans le présent vivant du dialogue, dont la forme originaria d'actualisation est, depuis toujours, celle de la question et de la réponse [4, p. 215, en italiques dans le texte]. Par conséquent, la distance temporelle et historique qui sépare un texte de son interprète, simple lecteur ou traducteur, s'avère une source inépuisable de renouvellement de sens et de productivité herméneutique.

L'un des plus grands poètes roumains contemporains, Șerban Foarță, a retraduit dans leur intégralité les *Ballades* de Victor Hugo plus d'un siècle et demi après leur première version en roumain, due à un autre grand écrivain, Constantin Negruzzi. Lorsqu'il explique son entreprise, Șerban Foarță invoque « un devoir, un devoir d'honneur » de traduire Hugo lors du bicentenaire de sa naissance, et il insiste surtout sur sa croyance forte dans un renouvellement en roumain du poète français, un renouvellement chargé de sens: « J'ai cru dans un certain – que sais-je ? – « nouveau », pour ainsi dire, de Victor Hugo, qui est un grand poète pour certaines parts, mais noyé, souvent, dans une rhétorique, une vocifération de tribun romantique, qui ne passe plus très bien aujourd'hui. J'avais cru que ce nouveau, dans notre langue, de Victor Hugo, signifierait beaucoup. » [5, p. 52-53] Qualifié, par les exégètes, en raison de certains de ses textes, de « poète intraduisible » (un attribut qu'il admet, d'ailleurs, pour ses holorimes), Șerban Foarță conçoit le couple fidélité-trahison sous la forme d'un jeu subtil entre platitude et créativité, entre perte et gain pour la langue cible : « Une traduction qui ne trahit pas du tout – en un sens positif – un livre, est ennuyeuse, fade, arithmétique. Un égale un. Une bonne traduction doit trahir, afin d'apporter certaines expressions de la langue de la traduction dans la langue cible. » [6] Citons à titre d'exemple deux strophes de la ballade IX, *Ecoute-moi, Madeleine/Ia aminte, Magdalină* – « une reverdie (aussi bien au sens technique qu'au sens propre) greffée sur une pastourelle » [7, p. 170]:

« Écoute-moi, Madeleine !/L'hiver a quitté la plaine/Qu'hier il glaçait encor./Viens dans ces bois d'où ma suite/Se retire, au loin conduite/Par les sons errants du cor.//Viens ! on dirait, Madeleine,/Que le printemps, dont l'haleine/Donne aux roses leurs couleurs,/A, cette nuit, pour te plaire,/Secoué sur la bruyère/Sa robe pleine de fleurs. » - „Pleacă iarna, Magdalină,/De pe câmp, de pe colină:/Nu mai curge fum pe horn./Dă-i-te pădurii dese,/Când, din ea, alaiu-mi iese./Însoțit de glas de corn.//Vin' degrabă, Magdalină,/Primăvara ne alină, - /Prin răsurii, trec dulci fiori;/Iau eu bănuie că de ochii/Tăi, Prier încearcă rochii/Tot mai doldora de flori.” [7, p. 72-73]

En vue de la compréhension du texte original, le comportement du traducteur est semblable aux conditions de manifestation de toute entente dans la conversation : « Il en va de même pour le traducteur qui doit maintenir les droits de sa propre langue maternelle dans laquelle il traduit, et, en même temps, prendre en considération ce qui lui est étranger, et même opposé, dans le texte et dans sa manière de s'exprimer. [4, p. 233]. Paul Ricoeur résume ainsi cette épreuve de la rencontre de l'étranger dans sa langue : « Traduire, [...] c'est servir deux maîtres, l'étranger dans son étrangeté, le lecteur dans son désir d'appropriation » [8, p. 61]. Cette rencontre avec l'autre devient révélatrice de notre propre identité : « Et puis, sans l'épreuve de l'étranger, serions-nous sensibles à l'étrangeté de notre propre langue ? Enfin, sans cette épreuve, ne serions-nous pas menacés de nous enfermer dans l'aigreur d'un monologue, seuls avec nos livres ? » [8, p. 52] Le traducteur doit donc intérioriser dans l'acte de traduire le couple indissoluble du propre et de l'étranger, de l'identique et du différent, de soi-même et de l'autre, selon le principe éthique de « l'hospitalité langagière », où « le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure, la parole de l'étranger » [8, p. 52]

La ballade IV, *A Trilby, le lutin d'Argail/Lui Trilby, spiridușul din Argail* témoigne de cet accueil que Șerban Foarță fait aux spécificités de l'original, si nous ne prenons en compte que les nombreux

personnages mythologiques, gardés dans la traduction roumaine (parfois avec un aspect graphique ancien, comme pour Undine). Le terme „lunträșiță”, pour « batelière », est peut-être une révérence au premier traducteur en roumain, Constantin Negruzzi, qui l'avait lui aussi utilisé. Mais le texte est surtout par endroits un exercice de novation formelle par rapport à l'original – les nombreux enjambements – et les cadeaux lexicaux : „Tu, de mari de ani, nestrânsul/ De pe drumuri” (« Dans ma cellule isolée/Beau Trilby, sois bienvenu ! ») ; « l'âtre perfide » – „focul cel cu limbi trisulci” ; « Leurs mains ont cloué ma Fée/Près de ma Chauve-Souris » – „... cu mâna/Lor, îmi răstigniră Zâna/ Cu Pleșuvii-Șoricei” ; « pesantes armes » – „povarnica lor armă”.

A son tour, Henri Meschonnic définit la traduction comme un « exercice de l'altérité et mise à l'épreuve de la logique de l'identité » [2, p.62]. Compte tenu des changements dans les rapports interculturels, c'est par la traduction, en tant que « terrain de pratique et de réflexion » que l'on enregistre le passage « d'une opposition entre identité et altérité à la reconnaissance d'une interaction entre l'identité et l'altérité, telle que l'identité apparaît comme n'advenant que par l'altérité, par une pluralisation dans la logique des rapports interculturels. » [2, p.73] Pour illustrer ce « travail de l'altérité sur l'identité », nous citons trois strophes de la ballade VI, *La fiancée du timbalier*, en version originale et dans les trois versions existantes actuellement en roumain et couvrant trois siècles. La perspective parallèle permet de mettre en évidence non seulement le développement des ressources expressives de la langue roumaine dans un intervalle assez court – un processus pour lequel les traductions littéraires ont joué un rôle particulièrement important pendant le XIX^e siècle, mais aussi les mérites des retraductions, dont celle de Șerban Foarță se remarque par l'innovation lexicale (interne) – dans la première strophe citée – et la juxtaposition pittoresque des termes vieux, populaires et néologiques.

« Venez voir pour ce jour de fête/Son cheval caparaçonné,/Qui sous son poids hennit, s'arrête,/Et marche en secouant la tête,/De plumes rouges couronné !/[...]Venez surtout le voir lui-même/Sous le manteau que j'ai brodé./Qu'il sera beau ! c'est lui que j'aime !/Il porte comme un diadème/Son casque, de crins inondé !/L'Égyptienne sacrilège,/M'attirant derrière un pilier,/M'a dit hier (Dieu nous protège !)/Qu'à la fanfare du cortège/Il manquerait un timbalier. » [7, p.48]

Negruzzi : „Vedeți calul său în frunte/Pene roși pe cap purtând./Cum trece-n fugă pe punte,/Tot sărind și nechezând.// [...]Mândru să-l vedeți cum vine/Sub coiful său de oțel,/Manta cusută de mine/Negreșit va fi pe el.//Vrăjitoarea blăstemată/Ieri așa îmi proroci:/Din a trumbacilor ceată/Unul, zise, va lipsi.” [9, p.261-262]

Marinescu : „Sărbătoare-i, și se vede/Calu-i cu cioltar bogat,/Cum nechează,-n loc nu șede;/Scuturând din cap purcede/Cu penaj împurpurat!// [...]Să-l vedeți, ca-ntr-o poveste,/Mantă scumpă îi țesu-i./E frumos și drag îmi este!/Poartă, cu sclipiri celeste,/Păr de cal pe coiful lui!//Dar țiganca ticăloasă/După-un stâlp m-ademeni,/Zicând (Pronie miloasă!)/Că-n fanfara maiestoasă/Lipsă-un toboșar va fi.” [10, p. 17]

Foarță: „De i-ați vedea, sărbătorește/Căpăstruitul bidiviu,/Care nechează, se oprește/Și, scuturând din cap, pornește/Împanașat în roșu viu!// [...]Frumos e,-n faldul scurtei mante/Pe care i-am brodat-o eu/Cu silitoare mâini amante!/Veniți! Bătut în adamante,/S-ar zice că-i e coiful greu!//O mașteră de arăpoaică/Aseară,-n umbra unui mur,/Îmi spuse la ureche, vai, că/Din oaste (apără-ne, Maică!)/Ar cam fi lipsă un tambur.” [7, p. 49]

Tirant ses origines de l'ouverture du langage à de nouvelles expériences de sens et de l'horizon de questionnement caractéristique de l'interprète, la connaissance se constitue par reprises et modifications successives visant à saisir « la chose » du texte (Gadamer) sans toutefois que cela épuise le sens du texte; cette dynamique devient chez Meschonnic le principe de variation du texte¹⁷ : « La traduction est le mode le plus banal, le plus admis, le plus visible des transformations qui font

¹⁷ Le principe de variation est à prendre en considération avec deux autres principes, celui de discursivité [2, p. 319] et le principe de textualité [2, p. 335].

qu'un texte est à la fois toujours le même et un autre. » [2, p.175] Et le chercheur français ajoute : « Ainsi une traduction n'est-elle qu'un moment d'un texte en mouvement. Elle est même l'image qu'il n'est jamais fini. Elle ne saurait l'immobiliser » [2, p.342].

La ballade XI, *La chasse du burgrave/Vânătoarea burgravului* – où priment « la saveur et l'humour, un humour grotesque et/ou baroque (résultant, en partie, de la maîtrise technique elle-même) » - constitue un défi, surtout en raison des rimes-écho, pour le traducteur qui reconnaît « quelques (difficilement évitables) écarts à la 'lettre' de l'original » [7, p. 170]. Les deux textes, source et cible, se répondent et résonnent en harmonie, sous la plume de l'auteur et du traducteur, qui transforment le travail avec la matière de la langue dans une aventure passionnante.

« Il entend venir sur ses traces/Races/De chiens dont vous seriez jaloux,/Loups ;//Piqueurs, ardentes haquenées,/Nées/De ces étalons aux longs crins/Craints,//Leurs flancs, que de blancs harnois ceignent,/Saignent/Des coups fréquents des éperons/Prompts.//Le cerf, que le son de la trompe/Trompe,/Se jette dans les bois épais... -/Paix ! » - „Din câmp, câini cărora calupul,/Lupul/Li-l pizmuie,- și călăreți grei ;/Ei//Pe iepe care (cu ham galben,/Albe, -n/Galopuri, - os de crunt armăsar)/Sar, //Din goană, dâmburi și hârtoape, -/Ape/Trecându-le, când pinteni, din trup,/Rup.//Mințit de goarnă, el pătrunde/Unde/Nici soarele. -Copoi, -n atac,/Tac,” [7, p.90]

A la fin de cette analyse partielle, nous revenons à la première ballade citée dont nous proposons un dernier extrait des deux versions existantes en roumain, qui montrent que, si les choix des traducteurs reposent sur la liberté de décision personnelle, il est tout aussi vrai que ces choix traductifs sont déterminés par le contexte historique et social de leur époque.

« Si j'avais, ô Madeleine,/L'œil du nocturne phalène,/Lorsqu'au sommeil tu te rends,/Et que son aile indiscreète/De ta cellule secrete/Bat les vitraux transparents ;//Quand ton sein, ô Madeleine,/Sort du corset de baleine,/Libre enfin du velours noir ; »

„De-ași avea, o, Magdalină!/Ochii cei plini de lumină/Falenului zburător;/Să te văd în orice seară,/Când culcată în camară/Guști un somn mângâitor!...//Când sânul tău, Magdalină,/Cu o delicată mână/De corset îl mântuiești...” [9, p.271]

„De ce nu pot, Magdalină/În închisa ta grădină,/Ochi de fluture, să am;/Ah, de ce nu-s pervaneaua/Ce te vede prin perdeaua/Luminatului tău geam;/Pe când pieptu-ți, Magdalină,/Alb și plin, se dezgărdină/Din șireturi...” [7, p.75]

En lisant ces vers, nous avons tous les arguments pour donner une réponse positive à la question que se pose Grete Tartler dans son compte-rendu sur la retraduction de Victor Hugo due à Șerban Foarță : « Quel jeune lecteur d'aujourd'hui pourrait alors dire que Hugo est vétuste et ennuyeux ? » [11, p.28].

Conclusions

Les exemples que nous avons cités, extraits des retraductions des *Ballades* hugoliennes en roumain, ont montré que la (re)traduction met en jeu la subjectivité du traducteur avec ses propres question(nement)s mais aussi ses déterminations historiques. La retraduction des œuvres classiques est marquée par le regard que chaque époque, par l'intermédiaire de la (re)lecture du traducteur, porte sur elles. De la sorte, la retraduction réalisée à une certaine distance temporelle aide à déterminer ce qui fait date de ce qui date dans un texte.

Bibliographie:

1. OSEKI-DÉPRÉ, I., *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Paris: Armand Colin, 2006. 283 p. ISBN 2-200-01568-2
2. MESCHONNIC, H., *Poétique du traduire*. Paris : Editions Verdier, 1999. 474 p. ISBN 978-2864323075

3. ADAM, J.-M., De la traduction 1. Traduire *El Hacedor* de J. L. Borges. In : *(Pré)Publications: Problèmes du texte. La linguistique textuelle et la traduction*, 6 septembre 2013, Département de Français IÆK, Université d'Aarhus, no 200/2013, p. 101-109.
4. GADAMER, H.-G., *Vérité et méthode: les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris: Éditions du Seuil, 1976. 352 p. ISBN 978-2020043632
5. ȘERBAN, R., *Narațiunea de a fi. Robert Șerban în dialog cu Șerban Foarță*. București: Humanitas, 2013. 151 p. ISBN 978-973-50-3984-4
6. STERE, E., *O traducere royală - Prințese date uitării sau necunoscute*. 2007. [consulté le 9.10.2016] Disponible [<http://atelier.liternet.ro/articol/5192/Ema-Stere-Serban-Foarta/O-traducere-royala-Printese-date-uitarii-sau-necunoscute.html>]
7. HUGO, V., *Ballades. Balade*. Târgoviște: Editura Pandora-M, 2002. 178 p. ISBN 973-8330-17-3
8. RICOEUR, P., *Sur la traduction*. Paris: Éditions Bayard, 2004. 120 p. ISBN 978-2227473676
9. NEGRUZZI, C., *Opere 2, Proză, Poezie*. București: Editura Minerva, 1984. 522 p.
10. HUGO, V., Logodnica toboșarului, traducere de Ionel Marinescu. In: *Pedepsele. Versuri alese*, Antologie de Ion Acsan. București: Editura Minerva, 1996, p. 15-19.
11. TARTLER, G., La concurență cu Debussy. In : *România literară*, 2002 (XXXV), no 31, p.28, ISSN 0048-8550.

DE LA MANUSCRIS LA ȘEVALET – DESPRE CONSTRUCȚIA IDENDITARĂ LA FEMININ

Simona Catrinel AVARVAREI

Universitatea „Ion Ionescu de la Brad”, Iași, Roumanie

Summary: *Narrowing the angle of approach to the spinning carrousel of the nineteenth century, this study aims at (re)visiting the challenging theme of the construction of identity at times that built, explored, discovered and amazed. The key of the research is the construction of feminine identity perceived and interpreted from a double-angled perspective, that not only collides the feminine “I” against the self of the epoch itself, but also comes to meet the real dimension of this quest the moment it opens onto its very own (self)reflection. Bringing together two artistic expressions – painting and literature, bridging East and West, the story of the feminine signature heavily depends on the history of the age which frameworks its evolution, and it is enthralling relationship the paper wishes to capture.*

Keywords: *nineteenth century, painting, literature, feminine self, quest.*

...my thoughts had travelled forward, and I longed to follow the path they have taken
Gertrude Bell, 1907

“Picturile pur și simplu dădeau viață spațiului” [1, p. 427], scria Katherine Govier, în postfața cărții sale *The Printmaker’s Daughter*, apărută în 2011 și tradusă în limba română, trei ani mai târziu, sub titlul *Fiica lui Hokusai*. Din acest punct a plecat și dorința de a-mi însoți gândurile călătoare, într-un altfel de excurs explorator al unui epic secol XIX și ale uneia dintre cele mai dramatice și mai sfâșietoare expresii ale sale, definirea constructului identitar feminin. Ondulatoriu, asemenea veacului la care se raportează, va fi și parcursul pe care îl propunem în această lucrare și care va prinde în *texturi* diferite o aceeași poveste, încă fascinantă, deopotrivă complexă, mereu surprinzătoare – a identității creatoare care își părăsește sinele nocturn, amorf, pentru a-și trăi sinele diurn, zămislitor. Trecerea *dincolo* aduce firesc articularea unei intertextualități creatoare, într-o metamorfozantă căutare, conturată odată cu recunoașterea ca identitate canonic fracturată, care refuză încadrarea în înguste tipare rigide al unui Timp care nu își va fi făcut *timp* și pentru o astfel de poveste. În căutarea semnăturii, pe pânză sau pe filă de manuscris plecăm și noi, unind, sub același destin conjugat la feminin, hegemonica Angliei Victoriană cu izolata Japonie a perioadei Edo.

Secolul XIX opune oricăror încercări de abordare a ceea ce Jacques Derrida numea „jocul substituțiilor” o copleșitoare societate patriarhală care își aroga și asuma ca rol unic identificarea și delimitarea rolurilor și relațiilor de gen, prinzând arbitrarul convențiilor sociale într-o geometrie a cercurilor concentrice. Dacă rațiunea, linearitatea, rigurozitatea, ordinea sunt atribute sub care se așează masculinul, descriind un construct patriarhal suprapus până la identificare pe o dinamică implicată, activă, îndrăzneță, care decupează profilul simbolului clasic al puterii - o linearitate ascuțită, ascendentă, emoționalul, hipersensibilitatea, circularul vin să creioneze lumea universului feminin. Acum este momentul în care tradiționala geometrie a puterii, piramida, începe să se dilueze în linii mult mai ample care ajung să îmbrățișeze larg o nouă agora, ca spațiu al rostirii acceptate. Această deschidere, oarecum spargere a piramidei spre circularitate, ne apropie de perspectiva unei deconstrucții în care vom cartografia articularea eului feminin. [2]

Rob Pope, un erudit arheolog al textului literar, vorbește despre **sine și celălalt / cealaltă** [3],

ca fiind cele două dimensiuni organice care susțin geometria textului. În timp ce prima pare a avea o natură dinamică, devenind ea însăși principiul dominant al artefactului literar, cea de-a doua este supusă marginalității, încremenită în propria-i imponderabilitate care îi anulează, aproape, ființarea în spațiul canonic. Într-o răsturnare de perspective, demersul pe care ni-l propunem definește parcursul unei explorări circumscrise unei arheologii inversate, care pornește de la revărsare la izvoare, urcând în amonte în dorința de a se apropia, cât mai mult posibil, de miez, de adevăratele esențe, căutând rostirea interioară, *sinele*, odată cu anularea acelei puternice forțe, de sens contrar, care o condamnă la *marginalitate* și o aruncă în afara oricărui construct semiotic.

Text, textură, derivând simbolic de la *texo* (“a urzi”), poartă în semantica lor însăși imaginea lumii văzută, cum altcumva, decât ca multitudinea de textualități. [3, p. 95] Așa cum Pope susține existența celor doi factori determinanți în arhitectura textuală, în dimensiunea exploratorie pe care o punctăm, plecăm de la *sinele* deschis spre lume, spre *celălalt*, prins în “urzeala” unei multifățate (inter)textualități, pentru a ajunge la articularea unei identități creatoare, de *sine* și lume. În celebrul său eseu din 1929, *O cameră separată*, Virginia Woolf afirmă că “o femeie trebuie să aibă bani și o cameră separată pentru a scrie literatură” [4]; cu toate acestea, între geometria unui orizont domestic, supus canoanelor hegemoniei masculine și un spațiu al exprimării libere și însușite, se află o vastă geografie, pe alocuri ezitantă, căreia i-au trebuit milenii și generații de rostiri feminine pentru a fi explorată și povestită. Această cameră separată nu se pictează în tușe groase, nu își deschide ferestrele în umbră și nici nu este un spațiu marginal dimpotrivă, ea dizolvă sacralitatea arhitecturii de putere odată cu abolirea legii tatălui (Jacques Lacan) și crearea propriei identități. “Femeile au servit, de-a lungul tuturor acestor secole, drept ochelari, posedând magica și încântătoarea putere de a reflecta silueta bărbatului ca fiind de două ori mai mare decât în realitate. Probabil că fără această putere, pământul ar fi și acum mlaștini și junglă.” [5, p. 581].

Sub semnul unei duble retorici feminine, atât din perspectiva spațiului cercetat, cât și din cea a identității exploratorului, ajungem să surprindem metamorfoza (re)descoperirii ca expresie a unei asumări curajoase și firești a propriului *Eu*. Reflectarea lucrurilor într-o oglindă lacaniană înseamnă deschiderea unor perspective dramatice asupra unicității sinelui feminin, care pendulează într-un dualism ce surprinde ideea de *Eu*, aproape inexistent din punct de vedere social, și *Sine*, ca voce interioară a oricărei identități feminine. Noul construct își asumă un fictiv *Eu* mască – epitom al autorității patriarhale – pentru a putea trece dincolo de acesta și a-și căuta și asuma vocea interioară. În *Speculum de l'autre femme*, filosoful francez Luce Irigaray aduce în discuție problema rostirii feminine, ca simplu ecou al logosului masculin sau ca tăcere, absență. Prospețimea ei vine tocmai din aceea că reușește să scape conceptului de anxietate a influenței așa cum este el definit de Harold Bloom, tocmai datorită perspectivei călătoriei interioare pe care o presupune orice demers de (re)găsire a sinelui.

Ce altă matrice creatoare feminină decât apa ar putea însoți o astfel de călătorie și ce altă expresie a ei ar putea insufla mai multă putere decât asurzitoarea verticalitate a valului de la Kanagawa, epică prin forță și destin? Simbolica întâlnire a Angliei Victoriene cu Japonia perioadei Edo se petrece pe țărmuri nipone, acolo unde, în 1878, ajunge și scriitoarea și exploratoarea britanică Isabela Bird Bishop, autoarea cărții *Cărări nebătute în Japonia*, publicată doi ani mai târziu. Proza de călătorie a secolului XIX întregește tabloul scriiturii feminine a vremii, și chiar dacă nu are aceeași anvergură și profunzime ca romanele mult mai celebrele surori Brontë, ale lui George Eliot, sau Elizabeth Gaskell; reușește, cu toate acestea, să surprindă felul în care femeile încearcă să se legitimeze nu doar pe sine, ci și demersurile lor artistice, trecând dincolo de încorsetata condiție a feminității, în monocromul univers al Patriarhului, acolo unde, singură, ascunderea în spatele *Eului* mască conjugat la masculin, oferă chiar și cea mai îndoielnică impresie identitară. Explorăm o *terra nullius* unde constructul feminin este prins între *Sunt egalul lui* rostit de Jane Eyre, *Sunt soția soțului meu* a Dorotheei Brooke și *Sunt fica tatălui meu* articulat de Margaret Hale, copleșit fiind de gândirea liberală

tradițională a lui Locke, Mill, care, în opinia Moirei Gatens, face ca “femeia să ajungă bărbat” [5, p. 60]. Atât de ermetică este închiderea cercului de putere, încât a rămas celebră afirmația unei alte voci feminine a Angliei Victoriene, Mary Kingsley, care, după ce escaladează, pe continentul negru, vârful Cameroon, consemnează, “sunt al treilea englez care a cucerit Vârful” [6, p. 124], când ar fi putut să-și singularizeze victoria la feminin, cu siguranță fiind, la acel moment, prima femeie care reușise acest lucru. Prin călătoriile care o poartă din America până în Australia și din Coreea până în Turcia, Isabela Bird Bishop sparge canoanele vremii sale, dar nu și pe cele ale logosului masculin. Rostirea Patriarhului infuzează adânc scriitura feminină, sugestiv fiind chiar momentul descrierii ancorării la țărmurile Țării Răsare, văzut ca un act de agresiune, de carnală străpungere a “Asiei adormite” [7, p. 3]. Sugestiv este și faptul că ea ajunge să descopere și să fie descoperită de ceilalți, femei sau bărbați, deopotrivă, prin rostirea interpretului Ito care a însoțit-o pe întreaga durată a șederii sale și nu puține au fost momentele când îndrăzneala și curajul demersului său au făcut-o să fie considerată “un bărbat străin” [7, p. 98]. Măștile încep să cadă, însă, în momentul în care Ito rămâne un simplu narator, iar ea devine vocea poveștilor tălmăcite în alt grai. Constructul identitar începe să capete contur clar atunci când geometria piramidei își pierde din ascuțime.

Dacă spuma involburată a valurilor care spălau țărmurile Japoniei a fost una din cele mai pictografice imagini ale cronicii Isabellei Bird Bishop, tot ea construiește povestea unei renumite serii de stampe japoneze semnate de maestrul Katsushika Hokusai, celebru deopotrivă pentru *Valul de la Kanagawa*, cât și pentru cele *Patruzeci și șase de priveliști ale Muntelui Fuji*. Întâlnirea cu romanul *Fiica lui Hokusai*, al romancierei canadiene Katherine Govier, a fost pretextul de la care am pornit nu pentru a urmări povestea Patriarhului penelului, supranumit „Dickens al Japoniei”, ci destinul celei de a treia fiice ale sale, enigmatică Oei, artistul din umbră. Povestea ei se înscrie perfect în unica traiectorie existențială pe care Rita Felski o asocia femeii secolului XIX, constrânsă a se limita la „călătoria de la casa părintească la căminul conjugal” [8, p. 125], etern condamnată să își lege destinul de cel al bărbatului din viața ei. *Îngerul Casei* Angliei Victoriene devine *ryōsai kenbo* (“o mamă bună și o soție înțeleaptă”) în Japonia imperială, unde supunerea și deferența absolută față de instituția patriarhală scriau codul suprem al raporturilor de gen. Oei va spune și ea, ca și Jane Eyre, *Sunt egalul lui*, atunci când va desena pe o chitanță descoperită de Kazuhiro Kubota, unul dintre cei mai atenți analiști ai personalității lui Oei, profilul tatălui alături de chipul ei, care privește direct, în față, ca semn al egalității în migala artistică și talent; asemeni lui Margaret Hale, eroina din Nord și Sud, va rosti, rămân *fiica tatălui meu*, mărturie pe care o lasă în epocă unul dintre ucenicii lui Hokusai, Tsuyuki Kosho “A stat întotdeauna în preajma lui, făcându-și datoria de fiică. Am pentru ea cea mai adâncă apreciere” [6, p. 451], alegând, pentru aceasta, să nu mai fie *soția soțului său*, de care va divorța pentru a-i fi aproape părintelui și mentorului său. Imuabilul canon al epocii Edo fracturează, indiferent, și această poveste de viață conjugată la feminin, căreia nu îi este dat decât să locuiască în umbră, negându-i-se propria identitate. Același discipol al maestrului Hokusai lăsa mărturie despre singurătatea în care lucra pictorul, afirmație cu atât mai tulburătoare cu cât însoțea descrierea propriei sale stampe care îi prezintă pe cei doi la lucru. Să ne mai surprindă, oare, faptul că numele acestei fiice ale sale, Oei, nu era, se pare, decât un joc de cuvinte, impersonal prin formă și depersonalizant, prin însăși semantica sa “Eu sunt Oei. [...] Oei [...] înseamnă „Hei, tu!” [6, p. 9]? Deopotrivă invalidantă este și o a doua posibilă etimologie care trimite nu către o formula de adresare, ci către o matrice generatoare nu de individualități, cât mai degrabă de instanțe generice, surprinse fiind cele două supreme ipostaze ale femininului, oriunde în spațiul secolului XIX – Ei-jo, unde „jo”, în japoneză, înseamnă „femeie” sau „fiică”. Această a două instanță, puternic impregnată cu atributele supunerii necondiționate, canonice prin excelență, este și cea care ajunge să devină singurul act identitar social al celei care va reuși, prin harul penelului său să se definească pe sine și nu doar în raport cu sinele creator; în cazul ei, marginalitatea este trăită dramatic, nu doar prin propria asumare a ei ce vine odată cu divorțul de una dintre cele mai puternice instanțe canonice ale vremii,

căsătoria, cât mai ales prin imposibilitatea de a trăi și a de a se regăsi în ipostaza de femeie, la rândul său percepută prin filtrul gândirii *celuilalt*. În singura culegere de amintiri care există despre cei doi, tată și fiică, publicată în 1893, Iijima Kyoshin povestește despre „fiica cea urâtă, Ei”, „neplăcută la vedere”, care „știa să picteze, dar nu putea coase” [6, p. 433].

Mimetismul care începe să definească relația dintre cei doi, aspecte care erau percepute drept calități ale unui mare artist la Hokusai, în timp ce răsfrângerea lor în felul de a fi al lui Oei o condamnă la o veșnică asumare a condiției periferice, punctează, în cheia pe care și-a propus-o această lucrare, relația dintre sinele feminin și *celălalt*, în complicatul parcurs al împlinirii prin artă (literatură, pictură), acolo unde, pentru a-i fi îngăduit să țină pana de scris sau penelul în mână, Penelopa trebuia să se îndepărteze de războiul de țesut și să-și asuma destinul de explorator. Indiferent dacă a făcut acest lucru ascunzându-se sub o semnătură care o imită pe cea a lui Ulise (surorile Brontë, George Eliot, Oei însăși), călătoria nu avea să îi dezvăluie mai mult lumea *Lui*, a *celuilalt*, decât avea să deschidă încurcatele cărări către sinele propriu. Sigiliul Patriarhului, fie pe filă de manuscris, fie pe urzeală de pânză nu reușește să se substituie scriiturii și talentului feminine, atât de proaspăt prin ton, culoare, sensibilitate. Dacă în cazul amintitelor scriitoare victoriene misterul identității lor a fost demult risipit, el rămâne să însoțească enigmatică poveste a pictoriței japoneze a cărei contribuție la opera semnată cu numele tatălui refuză orice îndoială, chiar și din partea celor mai reticenți critici de artă, acolo unde liniile armonice și tonurile vii ajung să vorbească mai mult despre ea, decât despre tema propusă și cu atât mai puțin despre sigiliul maestrului Hokusai.

Între *șevalet* la *fila de manuscris* se scrie o istorie vie, a dublei căutări, descoperitoare de lumi și creatoare de destine, cu atât mai reverberantă în geometria sa exterioară, cu cât mai profundă scufundarea înlăuntrul sinelui (abia) descoperit. Este o poveste despre texturi diferite ale aceleiași urzeli creatoare, dramatică în esență și infinită prin necuprindere.

Bibliografie:

1. GOVIER, K. *Fiica lui Hokusai*. București: Humanitas, 2014. ISBN 978-973-689-675-0
2. AVARVAREI, S. C. *Mapping the Territories of the Hidden Victorian Female Self*. Iași: 2014. ISSN 1414501938-236
3. POPE, R. *Textual Intervention: Critical and Creative Strategies for Literary Studies*. Routledge, 1994. ISBN 978-041-505-437-9
4. WOOLF, V. *Selected Works*. Wordsworth Editions, 2012. ISBN 978-1-84022-693-5
5. GATENS, M. *Feminism and Philosophy*. Blackwell, 1991. ISBN 978-074-560-470-1
6. BIRKETT, D. *Spinsters abroad: Victorian lady explorers*. Oxford: Basil Blackwell, 1989. ISBN 978-063-115-604-8
7. BIRD BISHOP, I. *Unbeaten Tracks in Japan: An Account of Travels in the Interior Including Visits to the Aborigines of Yezo and the Shrine of Nikko*. Beacon Press, 1984 [1880]. ISBN 978-080-707-015-4
8. FELSKI, R. *Beyond Feminist Aesthetics: Feminist Literature and Social Change*. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1989. ISBN 978-067-406-895-7

LES REPLIQUES SEMIOTIQUES DU TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE DANS LE « POÈME SUR LE DESASTRE DE LISBONNE OU EXAMEN DE CET AXIOME « TOUT EST BIEN » » DE VOLTAIRE

Elena VELESCU

Université des Sciences Agricoles et de Médecine Vétérinaire „Ion Ionescu de la Brad”
Iași, Roumanie

Rezumat: « Poemul asupra dezastrului din Lisabona » reflectă momentul cheie în care incompatibilitatea părerilor ferme ale lui Voltaire și echilibrul precar, pe care se baza optimismul său din punct de vedere filosofic, s-au năruit. În timp ce în « Poem », conceptul Naturii și al răului metafizic construiesc punctul central, răul moral ia locul răului metafizic, deoarece nu catastrofa naturală este cea care domină scena, ci indiferența și răutatea oamenilor care provoacă toate atrocitățile. Voltaire le descrie într-o manieră faptică și obiectivă ; ironia face vizibilă sursele brutalității și indiferenței în matitate, stupiditate și lașitate. Sistemele filosofice reprezintă de asemenea o eschivare de la realitatea nemiloasă a răului și suferinței.

Cuvinte-cheie: Voltaire, natură, rău, optimism, filosofie, dezastrul din Lisabona.

Pour tous les grands esprits européens, l'année 1755 marque un tournant important dans l'histoire intellectuelle de l'Europe. Après avoir entendu parler de la catastrophe de Lisbonne, le philosophe français, François-Marie Arouet (1694-1778), connu sur le pseudonyme de Voltaire, a réagi avec un « Poème sur le désastre de Lisbonne ou Examen de cet axiome « Tout est bien » » [1, p. 301-309]. Il ne voulait pas croire qu'un tel événement aurait pu avoir lieu et lui provoqua un vrai séisme moral. Dans une lettre datée du 12 novembre 1755, il écrivit :

« Voilà donc une nature bien cruelle ! (...) Quel triste sort que le jeu de l'existence humaine ! (...) Ils vont avoir du mal après cela à définir comment, dans le meilleur des mondes possibles, les lois du mouvement engendrent de ces terribles catastrophes » [2, p. 101]. Voltaire était un adepte de la théodicée de Leibniz et le tremblement de terre de Lisbonne lui a fourni un « argument terrible contre l'optimisme » [3, p. 556].

Il faut noter aussi, qu'une telle catastrophe naturelle n'avait jamais été décrite auparavant dans un poème. Le poème a été publié en 1756 et on compte plus d'une vingtaine d'éditions, ce qui montre son succès éditorial, mais il a aussi suscité une vive polémique et une critique aigüe dans les cercles des intellectuels genevois :

« Les tremblements de terre qui ont ruiné Lisbonne ont fait dire à notre poète [Voltaire] que tout n'est pas bien ; il fit un poème sur cet événement terrible, et lorsque ce poème n'était encore qu'une ébauche il eut la bêtise de le lire à quelques suisses. Ces suisses s'imaginant que le poète combattait l'axiome de Pope, crurent qu'il n'admettait que la proposition contraire, savoir que dans ce monde tout est mal. Cette bévue de quelques suisses n'a pas laissé de lui faire quelque petite tracasserie. Le poète se plaint à la vérité que nous habitons un globe qui paraît miné et que nous soyons exposés à des événements si affreux, mais il se résigne à la volonté de Dieu. » [4, p. 85-135].

Le tableau des malheurs qui se sont abattus sur la ville est le prétexte à des réflexions qui dépassent largement les événements funestes à l'origine du poème. Voltaire rompt clairement avec sa vision antérieure et exprime une plainte qui sonne comme un réquisitoire contre la Providence. Le mal n'a aucun sens, il est un scandale, et pourtant le malheur ne cesse de nous écraser nous autres, les

humains. Il a été l'occasion pour Voltaire de donner libre cours à son émotion devant le désastre, puis d'avouer les doutes qu'avait suscités en lui l'organisation rationnelle et optimale du monde défendue par les philosophes optimistes. Tout se passe en effet comme si ce désastre avait déclenché chez Voltaire une crise philosophique et morale : sa perception du mal change, comme sa manière d'en parler. Dans ses lettres de la fin de 1755 et de 1756, le leitmotiv de son Poème revient sans cesse :

« Le mal est sur la terre. Et c'est se moquer de moi que dire que mille infortunés composent le bonheur. » [5, p. 63].

Au début du poème, Voltaire s'adresse à ceux qui conçoivent les catastrophes naturelles comme une vengeance divine et à tous les philosophes égarés, défenseurs de l'optimisme :

« Ô malheureux mortels ! ô terre déplorable !
Ô de tous les mortels assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés qui criez : "Tout est bien"
Accourez, contemplez ces ruines affreuses
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours !
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : "C'est l'effet des éternelles lois
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix" ? » [1, p.465].

Il leur pose la question dans la strophe suivante, pourquoi la catastrophe doit-elle être considérée comme une vengeance ? Qu'est-ce que les gens de Lisbonne ont fait, pour que Dieu se venge de cette façon contre eux ? Il nie cette possibilité d'interprétation, et expose d'autres solutions, différentes du contexte de la théodicée, qu'il réfute après également :

« Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :
"Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes" ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ? » [ibidem]

Voltaire conteste l'idée récurrente que Blaise Pascal développe dans les Pensées, celle du Malheur irréductible de la condition humaine. Voltaire refuse alors de considérer l'homme comme marqué par le péché originel, condamné à une existence malheureuse, déchiré entre les deux infinis, à la manière pascalienne. Ensuite il parle de la ville de Lisbonne et pense que là-bas il n'y a pas plus de péché que dans d'autres capitales européennes comme Londres ou Paris. Il s'oppose clairement à l'opinion de considérer que Lisbonne a été détruite à cause de ses pécheurs. Les autres villes ont un mode de vie similaire, est-ce qu'elles doivent subir les mêmes catastrophes ? Si on raisonne de cette façon, presque toutes les villes de monde devraient disparaître.

« Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris. » [idem]

Voltaire continue son idée et commente la conception selon laquelle un Dieu méchant trônait au-dessus des hommes. En même temps, il faudrait être fier d'une catastrophe. Voltaire exige qu'il ne faille pas penser cela : on ne peut pas être fier d'une catastrophe, c'est illogique et inhumain.

« C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,

Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux. » [idem]

Les conséquences terribles du tremblement de terre de Lisbonne ont ébranlé profondément la croyance de Voltaire. Il écrit ensuite :

« Allez interroger les rivages du Tage ;
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage ;
Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi
Si c'est l'orgueil qui crie "O ciel, secourez-moi !
O ciel, ayez pitié de l'humaine misère !" » [idem]

Le philosophe arrive maintenant au point essentiel de sa conception. Il commence à s'interroger sur la problématique de la théodicée. Il reprend la question, pourquoi le tremblement de terre aurait dû avoir lieu ? L'idée qu'une catastrophe se produirait à cause des péchés des humains était exploitée par les prêtres pour manipuler les gens par la peur et la terreur, afin de prendre ainsi le contrôle sur les masses. Il pose la question à ceux qui considèrent la catastrophe nécessaire, comme preuve de leur croyance si la catastrophe n'avait pas lieu, Lisbonne et le reste du monde seraient-ils devenues pires ?

« "Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire."

Quoi ! L'univers entier, sans ce gouffre infernal
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ?
Etes-vous assurés que la cause éternelle
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats
Sans former des volcans allumés sous nos pas ?
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance ?
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence ?
L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins ? » [idem]

Le principe de la cruauté de Dieu sans raison contre ses créatures est repoussé. Ceux qui voient le mal comme loi de la nécessité doivent se taire, parce que ce n'est pas vrai :

« Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité
Cette chaîne des corps, des esprits, et des mondes.
O rêves des savants ! Ô chimères profondes !
Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné
Par son choix bienfaisant tout est déterminé :
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable. » [idem]

Voltaire propose un autre argument qui lui semble bon et qui provient de Rousseau. Il ne rend aucun hommage à la vie : lorsque l'homme meurt, ce sont les vers qui se réjouissent de son corps sous la terre et par cela la vie continue son cours. La polémique entre les deux philosophes sera reprise dans le chapitre suivant.

« Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être."
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître ;
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts
Le beau soulagement d'être mangé des vers ! » [idem]

Il décrit dans son poème les habiletés de s'adresser aux gens ordinaires après la catastrophe, afin que ses opinions et explications concernant la catastrophe soient acceptées. Les gens d'un esprit critique aigu et intelligent, comme Voltaire ne pourraient pas être persuadés par cela :

« Tristes calculateurs des misères humaines
Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant

D'un fier infortuné qui feint d'être content. » [idem]

Il s'interroge sur l'existence de la souffrance et de la peur, dans un monde où Dieu Tout-Puissant devrait garantir le bonheur de ses créatures. C'est une contradiction que Voltaire met en exergue :

« Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,

Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,

Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?

Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?

De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître ;

Il ne vient point d'autrui, puisque Dieu seul est maître :

Il existe pourtant. O tristes vérités !

O mélange étonnant de contrariétés ! » [idem]

Avec une certaine éloquence, on peut changer et faire réorienter la vérité selon ses propres intentions, comme on veut, mais ce n'est que de la rhétorique :

« Un Dieu vint consoler notre race affligée ;

Il visita la terre et ne l'a point changée !

Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ; » [idem]

Voltaire souligne que l'homme devrait craindre Dieu, mais dans le sens du respect, et il convient que cette peur ne se transforme pas en punition. Dieu accorde aux faibles sa grâce et aux sages l'apprentissage.

« Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir, sans doute

Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute.

La nature est muette, on l'interroge en vain ;

On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.

Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,

De consoler le faible, et d'éclairer le sage. » [idem]

Ensuite, Voltaire mentionne pour la première fois le nom du philosophe Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716). Il pense que l'apprentissage de Leibniz ne donne aucune réponse, pourquoi la vie doit-elle être liée au supplice, au chaos, à la souffrance, etc. Sa théodicée, c'est-à-dire la justification de Dieu contre ceux qui lui reprocheraient d'être, en tant que créateur du monde, également cause du mal, voire du péché a été publiée en 1710 sous forme d'essais. [6, p. 468-629]. Le terme de « théodicée » provient de Leibniz, qui a réfléchi au problème du mal et a distingué le mal physique, le mal moral et le mal métaphysique. Leibniz cite Caligula et Néron comme exemples du mal moral, le tremblement de terre est donné en exemple du mal physique [6, p. 511]. Il explique que même si ce monde n'est pas bon dans l'absolu, il est néanmoins le meilleur des mondes possibles, idée qui sera reprise et commentée par Voltaire dans ce poème. Il montre dans les vers suivants que les innocents et les coupables ont été frappés sans distinction et il met en question la bonté de Dieu. Voltaire s'interroge sur la logique qui consiste à penser que « tout est bien », malgré toute la cruauté et la brutalité d'un tel événement comme celui de tremblement de terre de Lisbonne. « Les faits ne s'expliquent pas seulement par d'autres faits, mais aussi par leur rapport au « grand tout », à la nature conçue comme ordre. L'idée de ce « grand tout » conduit nécessairement la raison à admettre l'existence d'une puissance ordonnatrice de cet assemblage d'êtres. Ontologiquement, la nature est donc ce qu'elle doit être : Dieu a fait converger en elle l'être et le devoir-être, l'existence et la norme. Dans le « grand tout », chaque être est à sa place. Et il en est ainsi, en particulier de l'homme. [7, p. 62-65].

« Leibniz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles,

Dans le mieux ordonné des univers possibles,

Un désordre éternel, un chaos de malheurs,

Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs,

Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable

Subit également ce mal inévitable.

Je ne conçois pas plus comment tout serait bien :

Je suis comme un docteur, hélas! Je ne sais rien. » [1]

Dans une lettre que Voltaire a adressée au banquier Jean-Robert Tronchin, le 24 novembre 1755, il déplore la manipulation des faux prédicateurs et affirme l'égalité des hommes devant le malheur :

«Voilà Monsieur une physique bien cruelle. On sera bien embarrassé à deviner comment les lois du mouvement opèrent des désastres si effroyables dans le meilleur des mondes possibles. Cent mille fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup dans notre fourmillère, et la moitié périssant sans doute dans des angoisses inexprimables au milieu des débris dont on ne peut les tirer : des familles ruinées aux bouts de l'Europe, la fortune de cent commerçants de votre patrie abîmée dans les ruines de Lisbonne. Quel triste jeu de hasard que le jeu de la vie humaine ! que diront les prédicateurs, surtout si le palais de l'inquisition est demeuré debout ? Je me flatte qu'au moins les révérends pères inquisiteurs auront été écrasés comme les autres. Cela devrait apprendre aux hommes à ne point persécuter les hommes, car tandis que quelques sacrées coquins brûlent, quelques fanatiques la terre engloutit les uns et les autres. » [8, p. 619].

Voltaire poursuit avec l'effort de renoncer à tout ce qu'il a appris de l'Antiquité :

« Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats

Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas :

C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.

J'abandonne Platon, je rejette Epicure.

Bayle en sait plus qu'eux tous ; je vais le consulter :

La balance à la main, Bayle enseigne à douter,

Assez sage, assez grand pour être sans système,

Il les a tous détruits, et se combat lui-même :

Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins

Qui tomba sous les murs abattus par ses mains. »

Il montre la confusion et l'ignorance des hommes :

« Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?

Rien ; le livre du sort se ferme à notre vue.

L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.

Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ? » [1].

La description de la justice divine dans le sens de Leibniz est mise sous un angle critique. Voltaire affirme que le malheur de Lisbonne a été une catastrophe, qu'on ne doit pas essayer d'embellir. Son effort de chercher une réponse à cette tragédie est exprimé dans le vers suivant :

« Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer ».

Le poème se termine par une strophe sur le comportement des hommes : ils avaient presque oublié Dieu pendant la vie et se souviennent de Lui sur le lit de mort. Voltaire a la conviction qu'un souverain juste n'aurait pas peur de la mort. Bien que Voltaire se montre comme un athée, on le trouve dans une position inattendue, de défenseur de Dieu, dans l'attribut de sa toute-puissance, contre ses interprètes chrétiens, qu'il fait passer ainsi pour des mécréants. L'appel à l'espoir du dernier vers montre une absence de réponse définitive à la question sur le sens du mal [9, p. 422 -426]:

« Un calife autrefois, à son heure dernière,

Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :

“Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,

Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,

Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance.”

Mais il pouvait encore ajouter l'espérance. » [1].

Le principe de l'espérance apparaît comme expression de la critique de la conception de

l'optimisme métaphysique, comme il l'avoue dans une lettre à Elie Bertrand (1713-1797), un prêtre de Berne, naturaliste et ami du temps de son séjour en Suisse :

« Vous me direz que je ne tire pas cette conséquence, que je laisse le lecteur dans la tristesse et dans le doute. Eh bien ! Il n'y a qu'à ajouter le mot d'espérer à celui d'adorer, et mettre mortels il faut souffrir, / Se soumettre, adorer, espérer et mourir ». [...] [10, v.7]. « Voilà à peu près comme je voudrais finir, mais il est bien difficile de dire en vers tout ce qu'on voudrait. » [11, v. 7].

Le poème sur la catastrophe de Lisbonne représente une des premières publications de Voltaire, dans laquelle il remet en question l'optimisme et l'axiome « Tout est bien » de Leibniz et le principe « Whatever is, is right » d'Alexander Pope (1688-1744), qu'il avait connu personnellement en Angleterre. Cet optimisme qui sera développé dans le poème « An Essay on Man » des années 1733-1734 a été critiqué par Voltaire, qui considère ce principe comme un optimisme utopique, qui n'a pas de bases réelles dans la vie et qu'il refuse de croire dans l'idée de péché originel. D'autre part, une conséquence de cette philosophie serait la perte de motivation de l'homme de créer quelque chose de mieux, puisque le mieux est déjà matérialisé. Tout comme chez Leibniz, Pope distingue chez Catilina et le pape Borgia l'incarnation du mal moral, et pour le mal naturel, ce sont les forces élémentaires d'un tremblement de terre ou d'une tempête. [12, p.143-146]. Ses vives opinions ont trouvé un large écho dans les domaines littéraire, religieux, politique ou dans la presse de son temps. Frédéric le Grand, dans sa correspondance avec Voltaire s'était montré convaincu par le principe de l'optimisme de Pope. Selon lui, le monde était, en tant que création de Dieu, nécessairement parfait et cette perfection se révélait à celui qui ne considérait pas les parties pour elles-mêmes [13]. Cet intérêt pour les questions liées à la théodicée a amené Frédéric le Grand à proposer même un concours avec la consigne suivante : « Il est demandé une étude du système de Pope tel qu'il est contenu dans l'axiome : « tout est bien ». » Ce n'est pas donc un hasard que Voltaire ait repris en sous-titre exactement le sujet proposé par l'Académie de Berlin : « Etude de l'axiome : « tout est bien » ».

On pourrait conclure que la catastrophe de Lisbonne a beaucoup influencé la pensée de Voltaire, mais que les débats sur les controverses de la théodicée existaient déjà dans l'attention générale des esprits éclairés du XVIIIe siècle de l'Europe. Cet événement a déclenché plusieurs questions sur les causes, la nécessité et sur ce qu'il a apporté de bien dans la vie des hommes. Pour certains, qui pensaient que « das Erdbeben eine Plage, der Tod ein Glück sei » [2, p. 81], la catastrophe a changé leur opinion sur l'optimisme ou la théodicée.

Cette question du « pourquoi » a mené à de complexes débats sur l'attitude et la responsabilité envers le malheur dans le monde. L'événement a frappé les imaginations et s'est répercuté par une sourde inquiétude qui a ébranlé les esprits des intellectuels de l'époque des Lumières : Goethe « à l'âge de 6 ans, la bonté de Dieu lui était en quelque sorte devenue suspecte » ou Kant, en 1756, traitant de ce séisme et des écrits qui lui ont été consacrés, fait état à son tour d'un malaise diffus :

« Nous habitons paisiblement un territoire dont les fondements mêmes sont parfois détruits. Sans souci, nous bâtissons sur une voûte dont, de temps en temps, les clefs vacillent et risquent de s'effondrer ».

D'autres penseurs, comme Jean-Jacques Rousseau avaient une autre opinion, en considérant que les Chrétiens devaient apprendre à souffrir [14, p. 269], mais c'est le poème de Voltaire qui provoque un scandale [15, p. 230-243], parce qu'il met à nu une crise générale des valeurs et réussit à créer une révolte contre la fatalité du mal. Le désastre de Lisbonne met en question la croyance en une rationalité du réel qui se révèle être une illusion. Un édifice intellectuel s'est lézardé : l'idée d'un monde conçu comme un tout rationnel, où la raison humaine se reconnaît et où l'homme se sent partout chez lui. Car un tremblement de terre est une catastrophe qui évoque avec le plus d'insistance la transcendance. Voltaire, après avoir apporté son concours à cet édifice grandiose, sera conduit par son cri de révolte et de désespoir contre la fatalité du mal à menacer de le faire s'effondrer [2, p. 99-115].

Il y a de nombreux commentateurs [16, ch.II] de l'œuvre de Voltaire qui sous-estiment la signification de la crise et son expression dans le Poème. Ira O. Wade, dans une monographie très bien documentée sur *Candide* [17, p.108], affirmait : « The whole deist creed, the whole scientific movement, the positive side of the Enlightenment, the moral spirit of man, the past history of a universe in chaos gave way simultaneously. Voltaire for one enjoyed a Pascalian moment. »

Cette observation nous paraît plus pertinente, car elle reflète les sentiments de contradiction et de confusion qui peuvent apparaître dans la lecture :

« His [Voltaire's] questions, completely disorganized, painfully naïve, are almost childish ; his answers, tentative ; his mood more puzzling still, since it seems compounded of anger, frustration, fear, respect, and finally even hope. Every bit of irony in this poem is 'dramatic' irony; there is no wit. » [ibidem].

Ce qui peut paraître aisé et facile, à première impression n'est que la preuve que sa pensée était affectée par une vraie crise, comme elle en fait écho dans les vers suivants:

« Si l'éternelle loi qui meut les éléments
Fait tomber les rochers sous les efforts des vents,
Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent :
Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.
Il le faut avouer, le mal est sur la terre.
L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Qui suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ?
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux ;
Au sein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître. » [1, p. 473, 474, 477].

L'optimisme de Voltaire n'est pas seulement un sentiment et une conviction, mais une croyance philosophique stable, qui repose sur l'équilibre précaire de différentes idées. On se demande quel est le rôle de la nature dans cette croyance et dans sa crise existentielle.

Comme on le sait, Voltaire a emprunté les explications mathématiques et mécaniques de la nature de Newton. Son postulat affirmait que les lois éternelles et imperturbables des phénomènes naturels conduisent et règlent l'univers. La reconnaissance de ces lois réside dans une connexion entre observation, déduction et expérience ; par l'observation des choses, on acquiert un principe, duquel on peut tirer des déductions mathématiques ; celles-ci seront prouvées par des expériences dans la pratique. La nature ne pourra pas être expliquée par une force supérieure, mais par ses connexions causales inhérentes. Tous les processus de mouvement ont à la base quelques lois fondamentales, qui se laissent exprimées par des formules mathématiques. Voltaire en est persuadé ; il reprend les principes de Newton fidèlement. Il les utilise pour modéliser une philosophie de la nature et laisse quelques caractéristiques essentielles non considérées. Newton réduit les phénomènes naturels complexes à des relations mesurables quantitativement et exclut toutes les questions sur la propriété et l'essence de la matière ou du mouvement. Pour Voltaire, le mouvement représente, au contraire, une propriété de la matière, et même s'il se plaint à maintes reprises que l'essence de la matière nous reste inconnue, pour lui c'est un concept essentiel ; il parle de la gravitation comme une stipulation qualitative de la matière. Sous l'influence des idées de Newton, il conçoit l'idée d'un monde machine, qu'il met en relation avec ses assertions déistes. Les principes se transforment ainsi dans des lois et des impératifs d'une déité :

« And if natural Philosophy in all its Parts, by pursuing his Method [c'est-à-dire la méthode de l'analyse, qui repose sur l'observation et l'expérience] shall at length be perfected, the Bounds of Moral Philosophy will be also enlarged. For so far as we can know by natural Philosophy what is the first Cause, what Power he has over us, and what Benefits we receive from him, so far our Duty towards him, as well as that towards one another, will appear to us by the Light of Nature. » [18]

Pour Newton, les idées éthiques, métaphysiques et religieuses sont conçues dans l'analogie de celles scientifiques, pour Voltaire, elles font partie du système universel mécaniste.

Dans une lettre du 28 novembre 1770 à Friedrich Wilhelm de Prusse, Voltaire citait le vers, qui est devenu très connu : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », mais il écrivait encore :

« Mais toute la nation nous crie qu'il existe ; qu'il y a une intelligence suprême, un pouvoir immense, un ordre admirable, et tout nous instruit de notre dépendance. » [1, p. 265-266].

La mécanique du cosmos est l'œuvre du « grand Etre qui a tout fait, et qui a donné à chaque élément, à chaque espèce, à chaque genre, sa forme, sa place et ses fonctions éternelles ».

Voltaire est considéré souvent comme un symbole de l'opposition à la croyance aux miracles, à l'idée des causes surnaturelles et des explications de l'intervention divine dans le rapport avec les choses. Sa polémique pleine d'esprit, agile, déterminée et brillante le fait apparaître comme le représentant accompli de la pensée rationnelle et scientifique des Lumières. Cependant, on ignore le fait que Voltaire, au nom de la conception mécaniste de la nature a combattu également l'idée d'une Nature qui contenait tous les éléments du mouvement et de la vie, tout comme la conception que ces éléments se développent au cours du temps par une série de transformations [19]. Son ironie, sa forme d'humour et de dérision qui interpellent dans toutes les directions, son art de penser fougueux rendent les contradictions inaperçues. Le « Poème sur le désastre de Lisbonne » reflète le moment quand l'incompatibilité de ses idées qui lui étaient claires et l'équilibre précaire, sur lequel reposait son optimisme d'un point de vue philosophique se sont effondrés. Tandis que dans le « Poème », le concept de la Nature et du mal métaphysique construisent le point central, le mal moral prend la place du mal métaphysique, car ce n'est pas la catastrophe naturelle qui domine la scène, mais l'indifférence et la vilénie des hommes qui provoquent toutes les atrocités. Voltaire les décrit avec un ton factuel et objectif ; l'ironie rend visible les sources de la brutalité et de l'indifférence en matité, stupidité et lâcheté. Les systèmes philosophiques sont aussi une esquivé devant la réalité impitoyable du mal et de la souffrance.

Textes de référence :

1. Voltaire, Poème sur le désastre de Lisbonne ou Examen de cet axiome « Tout est bien », in : Voltaire, Mélanges, Préface par Emmanuel Berl et texte établi et annoté par Jacques van den Heuvel, Paris, 1995, p.301-309.
2. Cité par Weinrich H., Histoire littéraire d'un événement mondial : le tremblement de terre de Lisbonne, in: Conscience linguistique et lectures littéraires, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1989, p. 99-115, ici p. 101.
3. Orioux J., Voltaire, Flammarion, Paris, 1999, p. 556.
4. C. A. Collini à S. Dupont, 21.3.1756, in : Correspondance and related documents. Œuvres complètes de Voltaire, Ed. par Theodore Besterman, Genève, Oxford, 1968-1977, D 6797, p. 85-135.
5. Cité par Bronislaw Baczko, Une révolte contre la fatalité du mal, in : Le Magazine Littéraire, N.478, septembre 2008, p. 63.
6. Leibniz G. W., Essai de Théodicée sur la bonté de l'homme et l'origine du mal (1710). Opera philosophica omnia, 1840, réimpression 1959, p. 468-629.

7. Bronislaw Baczko, Une révolte contre la fatalité du mal, in : Le Magazine Littéraire, N.478, septembre 2008, p. 62-65.
8. Voltaire, 24 novembre 1755, au banquier Jean-Robert Tronchin, Voltaire Correspondance, tome IV, Theodore Besterman, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 619.
9. Sur la question de l'espérance, G.R. Havens, Voltaire's Pessimistic Revision of the Conclusion of his « Poème sur le Désastre de Lisbonne », in : Modern Language Notes 44 (1929) et « The Conclusion of Voltaire's Poème sur le Désastre de Lisbonne », in : Modern Language Notes 56 (1941), p. 422 -426.
10. Voltaire à Bertrand, 18.2.1756 (D6738), v.7.
11. Voltaire à Bertrand, 7.3. 1756 (D6766), v. 7.
12. Pope, Alexander, An Essay on Man, Ep. I, V, 1733, p.143-146.
13. Cité par Lütgert, W., Die Erschütterung des Optimismus durch das Erdbeben von Lissabon. Ein Beitrag zur Charakteristik des Vorsehungsglaubens der Aufklärung und ihres Überwinders Immanuel Kant, 12 décembre 1737, Gütersloch, 1994.
14. Pierre Lepape, Voltaire – Oder die Geburt der Intellektuellen im Zeitalter der Aufklärung, Frankfurt / New York, Campus, 1990, p. 269.
15. Sur la réception de son poème dans les milieux intellectuels suisses, l'étude de Gisler, Monika, "Optimismus und Theodizee Voltaires Poème sur le désastre de Lisbonne und seine frühe Rezeption", in: Gerhard Lauer & Thorsten Unger (ed.): Das Erdbeben von Lissabon und der Katastrophendiskurs im 18. Jahrhundert, Göttingen, Wallstein, 2008, p. 230-243.
16. Pomeau, R., La Religion de Voltaire, Paris, 1956, ch. II.
17. Wade, Ira O., Voltaire and Candide, Princeton Univ. Press, Princeton, 1959, p. 108.
18. Newton, Isaac, Opticks or a Treatise of the Reflections, Refractions, Inflections, and Colours of Light, 3eme Livre, 1ère Partie, The Project Gutenberg EBook, <http://www.gutenberg.org/files/33504/33504-h/33504-h.htm>, [consulté le 8/08/2013].
19. Sur l'histoire de la géométrisation de l'univers au XVIIIème siècle, l'article d'Yvon Belaval, La Crise de la géométrisation de l'univers dans la philosophie des Lumières, Revue Internationale de philosophie, 21 (1952) et son livre, Leibniz critique de Descartes, Paris, 1960.

Bibliographie :

- BESTERMAN, Th. Voltaire et le désastre de Lisbonne ou, la mort de l'optimisme. In: *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*. Vol. 2, Oxford, 1956, p. 7-24.
- GEYER, C.-Fr. Das „Jahrhundert der Theodizee“. In: *Kant-Studien*, 4 (1982), pp. 393-405.
- GOULD, P. Lisbon 1755: Enlightenment, Catastrophe, and Communication. In: *Geography an Enlightenment*, ed. par David Livingstone et Charles Withers. Chicago, London, 1999, p. 399-413.
- GROH, R., GROH, D. Religiöse Wurzeln der ökologischen Krise. Naturteleologie und Geschichtsoptimismus in der frühen Neuzeit. In: *Weltbild und Naturaneignung. Zur Kulturgeschichte der Natur*. Frankfurt a. Main, 1996, p. 11-91.
- GÜNTHER, H. *Das Erdbeben von Lissabon erschüttert die Meinungen und setzt das Denken in Bewegung*. Berlin, 1994.
- KENDRICK, Th. D. *The Lisbon Earthquake*. London, 1956, p. 119-141.
- LÖFFLER, U. *Lissabons Fall – Europas Schrecken. Die Deutung des Erdbebends von Lissabon im deutschsprachigen Protestantismus des 18. Jahrhunderts*, Berlin, New York, 1999.

LECTURA INTERTEXTUALĂ A TEXTULUI LITERAR: CONCEPT ȘI MODEL TEORETIC

Silvia GUȚU

Universitatea de Stat din Moldova

Résumé: Dans cet article, nous proposons un modèle intégratif de la lecture intertextuelle du texte littéraire, en tenant compte, à tous les niveaux d'analyse, de l'interaction intertext - text - lecteur. Nous élucidons la théorie de la lecture intertextuelle, basée sur la complémentarité entre les trois relectures, correspondant respectivement à la compréhension, à l'interprétation et à la critique qui produisent la sémiosis textuelle. L'intention de notre modèle est de mettre en évidence la complexité du phénomène étudié et sa quasi-globalité, en essayant d'ordonner ses variables.

Mots-clés: texte, intertextualité, lecture intertextuelle, intertextème, intertexte primaire/secondaire.

La etapa actuală a cercetărilor ce fac parte din domeniul teoriei lecturii și a intertextualității, lectura intertextuală este încă în căutarea unei ipoteze integratoare, care să explice, de pe poziții semio-lingvistice :

- *primo*, dialogismul text – intertextul său, actualizat în timpul interlecturii;
- *secundo*, relația text – lector, stabilită în timpul lecturii ;
- *tertio*, complementaritatea comprehensiune – interpretare – critică, instituită în procesul de construire a sensului multiplu.

Este evidentă multitudinea de școli, direcții și tradiții, în cercetarea problematicii date, care au pus în circulație o terminologie variată și o multitudine de abordări. Cercetarea dată propune o viziune integratoare, iar modelul de lectură intertextuală a textului pe care-l prezentăm este elaborat pe ideea interacțiunii intertext – text – lector, promovată în teoriile lui M. Riffaterre, U. Eco și M. Călinescu, dar completată cu elemente de la alți autori (H. R. Jauss, G. Genette, P. Cornea, S. Dima) și cu date ce sunt rezultatul propriilor noastre investigații asupra fenomenului.

Parcursul teoretic și metodologic realizat ne-a permis să considerăm teoria lecturii și estetica receptării, promovată în lucrările lui H. R. Jauss, W. Iser, M. Călinescu, P. Cornea, S. Dima drept cadru de referință principal, completat de o serie de considerații preluate din semiotică (R. Barthes, U. Eco, M. Riffaterre), hermeneutică (P. Ricoeur, I. Guțu) și teoria literaturii (P. Zumthor, N. Manolescu). Prin valorificarea contribuțiilor acestor cercetători, definim **lectura intertextuală** drept **totalitate a activităților perceptive, cognitive și metacognitive, de identificare, interpretare și valorizare a intertextemelor, efectuate de către lector în scopul comprehensiunii, interpretării și criticii sensului multiplu al textului.**

Termenul de **intertextem**, creat după modelul altor unități lingvistice acceptate definitiv (*fonem, morfem, textem* ș.a.m.d.) și introdus în teoria intertextualității de către K. Sidorenko pentru a denumi realizarea textuală concretă a intertextualității [1, p. 11], este folosit, în acest articol, pentru a desemna un **element relațional al unuia dintre nivelurile textului: grafic/fonetic, lexematic, gramatical, prozodic, stilistic, compozițional, implicat în actualizarea dialogismului intertextual și a sensului multiplu al textului** [2, p. 36]. Dintre multiplele trăsături categoriale ale unui intertextem enumerăm: identificarea în baza unui text-sursă concret; stereotipizarea și reproductibilitatea segmentului (fără a exclude variativitatea); intertextualitatea, adică capacitatea de a servi drept

element coeziv și coerent între text și intertextul său. Intertextemele sunt actualizatori ai relațiilor plurivectoriale ale unui text individual cu alte n texte cu care dialoghează nemijlocit, formând un **nucleu radiant** – intertextul textului. Numim acest tip de intertext **intertext-prim(ar)**. La rândul lor, textele aflate în dialog intertextual actualizat la nivel de formă și/sau conținut pot deveni nuclee pentru alte constelații intertextuale, care vor constitui **intertextul secund(ar)** al textului. Uneori, după cum menționează M. Călinescu [3, p. 41-42], acest intertext secund poate fi mai profund și mai important pentru construirea sensului textual. Este vorba de o intertextualitate ascunsă dublu, actualizată indirect/mediat în text. Se vor constitui, în așa mod, câteva constelații intertextuale, care se vor disloca pe orbită în jurul textului, distanța intertextuală constituind un factor important în procesul de comprehensiune – interpretare – critică a sensului textului. Remarcăm că ceea ce se constituie ca „forță centrifugă” la nivel de text individual se transformă în „forță centripetă” [4, p. 19; 5, p. 160] la nivel intertextual, iar intertextemul asigură coeziunea și coerența noului nivel astfel identificat, cel al intertextului. Codul intertextual, compus din „mulțimea textelor și formelor textuale ce alcătuiesc memoria scrisă a umanității”, trebuie văzut ca funcționând în amonte și în aval, deoarece „un text poate fi citit în lumina surselor pe care le actualizează, sau în lumina posterității (re)scrierilor cărora le dă naștere sau pe care le favorizează” [6, p. 172]. Dacă M. Riffaterre definește intertextul drept un „corpus nedefinit” de texte declanșate în memoria cititorului de fragmentul pe care îl are în fața ochilor [7], în viziunea noastră numărul textelor, care constituie corpusul de referință al textului analizat, este limitat și impus atât de *intentio auctoris*, cât și de *intentio operis*.

Procedând la analiza comportamentului lectorial în fața unui intertextem și sintetizând opiniile deja existente (M. Riffaterre, M. Călinescu, P. Cornea, Picard M., V. Jouve *et alii*), delimităm următoarele opțiuni ale lectorului:

- a) va continua lectura, intertextemul fiind „fagocitat” de către textul-țintă;
- b) va intenționa să citească textele ce constituie intertextul textului;
- c) va citi textul prin prisma intertextului său, parcurgând mereu un *du-te-vino* între text și intertext prin manipulare simbolică sau prin efectul inferenței multiple;
- d) va manifesta un interes independent pentru intertextul textului;
- e) va reciti pentru a analiza intenția autorului de a selecta anume acest intertext pentru textul său;
- f) va constitui intertexte secund(are) ale textului, pornind de la intertextul prim(ar), dezvoltând un interes separat pentru ele.

Variantele expuse reflectă comportamentul lectorial al unui cititor ce deține o competență de lectură minimă (a, b), medie (c – e) și maximă (c – f). Lectorul intertextual este unul cooperant, cooperarea presupunând activarea competenței intertextuale. Lectorul trebuie să-și acomodeze propria sa competență enciclopedică specificității textului dat, producând în mod continuu inferențe pentru a reduce inevitabila distanță dintre ceea ce posedă în repertoriu și ceea ce se întâmplă în text; el completează spațiile albe pe care textul le-a revelat sau pe care autorul le-a lăsat așa în mod intenționat ca să poată lua inițiativa „deschiderii” textului, a comprehensiunii, interpretării sau criticii. Lectorul operează cu mecanismul semnificării textului, el actualizează intertextul textului și accede, în așa mod, la sensul lui multiplu.

Lectura intertextuală este o **activitate perceptivă complexă, de comprehensiune, interpretare și valorizare a sensurilor, de integrare a textului în intertext**. În timpul lecturii, așa cum o percepem noi, textul pe care îl lecturăm și pe care, prin lectura noastră, îl reconstruim, există în cadrul unei vaste legături cu alte texte cu care interferează într-un spațiu intertextual care orientează lectura. Lectura intertextuală este proprie doar unui lector competent.

La o primă etapă, lectorul este pus în situația de a recunoaște intertextemul, care asigură

dialogismul textului-țintă cu intertextul/intertextele sale și realizează comprehensiunea sensului. La această etapă, lectura intertextuală devine un sistem specific de abordare a textului, orientat pe mai multe niveluri de conținut. Regulile pe care le presupune lectura sunt mai ales lingvistice, deoarece în primul rând lingvistica încearcă să înțeleagă ambiguitatea introdusă de intertextem, analizându-l și decodificându-i semnificațiile. Considerăm că și această lectură reprezintă un pas al interpretării, selecția unor sensuri fiind posibilă de la această primă lectură.

Pe parcursul celei de-a doua lecturi, pe care o numim hermeneutică, lectorul reconstituie sensul intertextemelor separate în cadrul întregului și vice-versa. La această etapă, el va efectua operații de contextualizare – decontextualizare – recontextualizare a intertextemului. Astfel :

- *contextualizarea* reprezintă operația mentală de identificare a sursei și a sensului original al intertextemului;
- *decontextualizarea* presupune ruperea de contextul original ;
- *recontextualizarea* subînțelege totalitatea modificărilor formale și semantice ale intertextemului, operate în cadrul textului-țintă.

Un enunț înscris într-un alt ansamblu textual este supus unei activități transformatoare. Prin urmare, lectorul trebuie să aplice o nouă strategie de lectură, pentru că el citește un alt text. În optica intertextuală, nu trebuie să vedem un text ca un produs finit, ci ca un fenomen circular și temporal, ale cărui legături interne formează un mozaic inepuizabil. Intertextualitatea nu acceptă lectura de consum și lectorul pasiv.

În cadrul celei de a treia etape, conceptualizată de H. R. Jauss [8] ca lectură critică, lectura intertextuală contribuie la valorizarea textului. Astfel, lectura intertextuală se vrea lectură integratoare, fiindcă integrează textul individual în Textul Universal și, în același timp, asigură dialogul dintre textul literar și textul cultural.

În cele ce urmează, propunem o schemă (**Fig.1**) care pare să exercite mai multe funcții ce reies din toată cercetarea noastră complexă destinată intertextualității și lecturii intertextuale a textului literar:

- schema furnizează un model teoretic al lecturii intertextuale a textului și ordonează coordonatele acesteia.
- modelul propus în schemă descrie, în același timp, și modul în care lectorul reacționează la parcursurile interpretative circumscrise de către actualizatorii lecturii intertextuale a textului – intertextemele.
- acest model teoretic poate să-și găsească aplicare atât la nivel intradisciplinar în cadrul cursurilor universitare filologice de hermeneutica textului, semiotica textului, pragmatica textului, poetica textului ș.a., cât și la nivel interdisciplinar (didactica, psihologia, pedagogia) prin transfer metodologic.

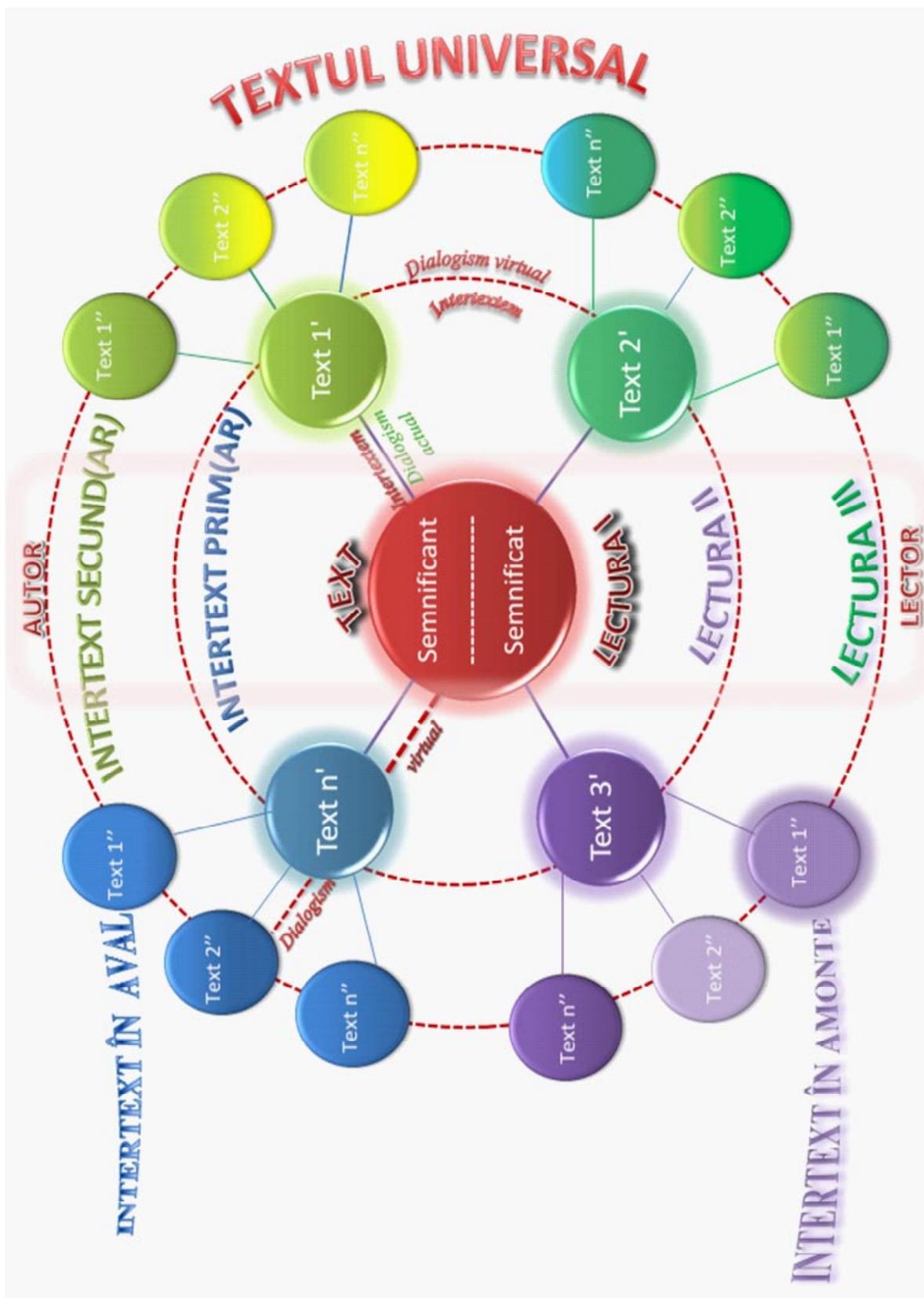


Fig. 1. Modelul teoretic al lecturii intertextuale, actualizate prin intertexteme.

În concluzie, vom menționa că acest model teoretic al lecturii intertextuale este deja aplicat cu succes și efectiv în cadrul cursurilor noastre universitare de la licență și master.

Bibliografie:

1. СИДОРЕНКО, К. П. *Интертекстовые связи пушкинского слова : монография*. Санкт-Петербург: Издательство РГПУ им. А.И. Герцена, 1999. ISBN 5-8064-0187-1
2. GUȚU, S. Aspecte semio-lingvistice și funcționale ale lecturii multiple a textului literar. In: *Studia universitatis moldaviae. Seria Științe umanistice*. Nr. 4(74). Chișinău: CEP USM, 2014, p. 35-43. ISSN 1811-2668, ISSN online 2345-1009.
3. CĂLINESCU, M. *A citi, a reciti. Către o poetică a (re)lecturii*. Iași: Editura Polirom, 2007. ISBN: 978-973-46-0766-2
4. ADAM, J.-M., HEIDMANN, U. *Le texte littéraire: Pour une approche interdisciplinaire*. Louvain-la-Neuve: Academia, 2009. ISBN 13 : 9782872099566
5. HEIDMANN, U., ADAM, J.-M. *Textualité et intertextualité des contes: Perrault, Apulée, La Fontaine, Lhéritier...* Paris: Editions Classiques Garnier, 2010. ISBN 13: 9782812401329
6. DIMA, S. *Lectura literară: un model situațional*. Iași: Editura Ars Longa, 2000. ISBN: 9739325246
7. RIFFATERRE, M. *L'intertexte inconnu*. In: *Littérature*, 1981, n° 41, p. 4-7.
8. JAUSS, H. R. *Pour une esthétique de la réception*. Paris: Gallimard, 1978. ISBN : 207029951

ROLUL DIGRESIUNILOR DESCRIPTIVE ÎN TEXTUL STIL BAROC AL LUI CARLO EMILIO GADDA

Tatiana PORUMB

Universitatea de Stat din Moldova

Résumé: *Nous voulons trancher ici la question du „baroque”, la philosophie du groviglio et aussi le rôle des digressions dans l’ouvrage de C.E. Gadda. Le monde que nous avons étudié dans cet ouvrage n’est pas le monde-en-soi, mais celui que Gadda présente à ses lecteurs. Chez Gadda, dont la contradiction entre galimatias et nomenclature est la plus solide constante, le désordre, du contraire, pointe toujours une stricte organisation. Chez cet écrivain, toute digression revient toujours au même: à la valorisation, ou tentative de valorisation, qui peut prendre la forme d’un principe intangible de hiérarchisation.*

Mots-clés: *style, baroque, digression, pastiche linguistique, jargon, dialectisme, description.*

În literatura italiană, Carlo Emilio Gadda este un inovator. În creația sa a folosit un amestec de limbaje diferite (italiană cultă, colocvială, jargon, dialect, arhaisme, tehnicisme, neologisme) și a modificat structura tradițională a romanului. Opera autorului năzuiește să întrunească atributele autenticității, prin prisma delatării realității în mod abnorm în descrierile minuțioase, ca rezultat al unei meticuloase analize psihologice, dar și a unei profunde cunoașteri a complexelor probleme sociale. Alegerea temei pentru investigația noastră nu a fost casuală, aspectul interdisciplinar al textului gadian iese în evidență chiar la prima lectură a romanului în original.

Carlo Emilio Gadda a fost inginer de profesie și a muncit în domeniul dat aproape toată viața. S-a născut la Milano pe 14 noiembrie 1893, într-o familie burgheză. După ceva timp, în urma unor investiții nereușite pe care le face tatăl său, familia se ruinează, iar tatăl moare în 1909, pe când Carlo avea doar 17 ani. Deoarece sarcina de a întreține familia îi revine acum mamei autorului, aceasta se simte în drept să le ceară mai târziu celor doi feciori să se înscrie la una din cele mai rentabile pe atunci facultăți, Facultatea de Inginerie la universitatea politehnică din Milano. Astfel, Gadda este constrâns să renunțe la studiile literare. În speranța de a face ordine în viața proprie, teribil necăjită, pleacă voluntar la război, pe parcursul căruia înscrie într-un jurnal toate datele referitoare la primul război mondial, editat abia în 1950 cu titlul de *Jurnal de război și captivitate*, deoarece conținea date veridice despre greșelile generalilor italieni.

Analizând titlul unuia din cele mai reușite romane ale lui Gadda *Quer pasticciaccio brutto de via Merulana*, tradus în română cu titlul *Încurcătura blestemată din strada Merulana*, observăm că cuvântul cheie este *pasticciaccio* care înseamnă „încurcătură mare”. Expresivitatea cuvântului „pasticcio” este amplificată de forma augmentativ-pejorativă a acestuia „pasticciaccio” și de faptul că fiind un geosinonim roman pentru cuvintele *groviglio* „încurcătură”, *intrico* „încurcătură”, *intreccio* „împletitură”, *confusione* „confuzie”, posedă semul specific de „distribuție a elementelor flexibile” la un grad sporit de intensitate, cel de „încâlcare”. Desigur că această nuanță a cuvântului roman nu este redată deplin de varianta traducerii acestuia prin cuvântul „încurcătură”. Expresivitatea sintagmei italiene *pasticciaccio brutto* este în careva măsură recuperată de lexemul „blestemată”, care de fapt, nu face parte din câmpul semantic al cuvântului *brutto* „urât”, dar reușește să redea intenția conceptuală a autorului.

Publicat pentru prima dată în 1957, *Il Pasticciaccio* este un roman polițienesc anormal. La Gadda nimic nu este casual, de exemplu, evenimentul cu care începe romanul este furtul care are loc pe 14 martie, dată care corespunde cu data de naștere a autorului. Un hoț necunoscut a furat bijuteriile din

apartamentul doamnei Menegazzi, care făcea parte dintr-o familie burgheză din Lombardia, ruinată din cauza unor investiții greșite ale tatălui ei, “industriaș” de profesie. Observăm că din primele file ale romanului, apar date biografice ale autorului inserate iscusit în discursul narativ fie la nivelul extradiegetic, fie intradiegetic. După furt urmează la scurt timp un omor pe același palier, într-un edificiu roman de pe strada Merulana. După ce a cercetat rețeaua relațiilor sociale ale Liliane Balducci, victima asasinatului, înjunghiată în mod oribil, ancheta se extinde în mai multe direcții, dar nu reușește să identifice vinovatul. Responsabilul pentru cercetare este comisarul Francesco Ingravallo, supranumit don Ciccio. Ingravallo este de origine molisană, care trecut prin experiența pasiunilor, nesiguranței, suferinței, devenise vulnerabil și uman. El nu este un *detectiv classic*, un fel de înțelept care dezleagă după metoda matematică enigma delictului apelând la inducțiile și deducțiile rațiunii. Dimpotrivă, este un om scufundat în incoerența realului, care încearcă să deslușească în totalitatea contradictorie a realității. Interogatoriile care urmează devin metafora tentativei de a înțelege existența care, fiind compusă din o mulțime de elemente, devine tot mai confuză și mai complicată.

Viața este prezentată sub diferite aspecte, haotică, plină de emoții, de ticuri personale, de dispoziții, de sentimente, de gânduri diferite, toate exprimate printr-un limbaj amestecat cu dialecte, arhaisme, tecnicisme, jargon ș.a. Experiențe și teorii provenite din discipline diferite, sunt amestecate ingenios de către autor pentru a reda fluxul insolubil al vieții. Romanul prezintă astfel nu doar cercetarea unui omicidiu, ci devine o investigație asupra vieții și a morții, asupra erotismului și mai cu seamă asupra clasei burgheze din perioada fascistă a anilor douăzeci.

Un procedeu constant în roman este acela de a întrerupe narațiunea faptelor pentru a lăsa locul răgazului și zăbovirilor asupra detaliilor și mărunțișurilor neînsemnate la prima vedere. Această “întrerupere” poartă numele de digresiune. Digresiunea constă în considerațiile autorului-narator cu privire la figurile și evenimentele narațiunii, care produc o dilatare a timpului sau ritmului discursului narativ. De fiecare dată pare că Gadda uită de intrigă și personaje, și parcă este atras și înghițit de o vîltoare neîntreruptă și inepuizabilă de divagații. Oricare obiect, ce intră în câmpul vizual al autorului, devine o ocazie pentru a se îndepărta în direcția centrifugă, pentru a insista asupra unor descrieri lungi și meticuloase, pentru a se abandona unui șir de asociații, unor construcții fanteziste și bizare. Iată cum, de exemplu, autorul descrie gloata care se adunase în fața edificiului “de Aur” din strada Merulana, după ce s-a produs furtul în apartamentul doamnei Menegazzi.

Davanti al casermone color pidocchio, una folla, circonconfusa d'una rete protettiva di biciclette. Donne, porte, e sedani: qualche esercente d'un negozio di là, col grembiule bianco: un uomo di fatica e questo col grembiule rigato, e col naso in veste e in colore d'un meraviglioso peperone: portinaie, domestiche, ragazzine delle portinaie che strillavano «a Peppi!», maschietti col cerchio, un attendente saturo d'arance, prese in una sua gran rete, con in cima i ciuffetti di due finocchi, e di pacchi: due o tre funzionari grossi, che in quell'ora matura agli alti gradi avevano appena disciolto le vele: diretti, ciascuno, al suo ministero: e un dodici o quindici tra perdigiorno e vagabondi vari, diretti in nessun luogo. Un portalettere in istato di estrema gravidanza, più curioso di tutti, dava, della sua borsa colma, in culo a tutti: che borbottavano mannaggia, e poi ancora mannaggia, mannaggia, uno dopo l'altro, man mano che la borsona perveniva ad urtarli nel didietro. Un monello, con serietà tiberina, disse: «Sto palazzo, drento c'è più oro che monnezza.» Tutt'attorno, la fascia delle ruote delle biciclette, come un derma sui generis, pareva rendere impenetrabile quella polpa collettiva.

În fața clădirii de culoarea păduchilor, o mulțime învăluită de rețeaua protectoare a bicicletelor. Femei, saci, și țelină: careva comerciant al unui magazin colea, cu șorț alb: un muncitor de rînd și acesta cu șorț în dungi, cu nasul de forma și culoarea unui ardei minunat: portărese, cameriste, fiicele portăreselor care țipau “măi Peppi!”, băieți cu o jantă, un asistent supraîncărcat de portocale, luate într-o plasă mare, în vîrf cu smocurile a doi feniculi, și pachete: doi sau trei funcționari importanți, care la acea oră țîrzie a dimineții abia și-au desfăcut pînzele: pornit, fiecare, în treaba sa, și vreo doisprezece sau cincisprezece leneși și vagabonzi, porniți nicăieri. Un poștaş în stare de sarcină

înaintată, mai curios decît toți, dădea cu geanta-i plină în fund la toată lumea care mormăia ”la naiba”, și apoi din nou la naiba, la naiba, unul după altul, cînd rînd pe rînd geanta mare îi ciocnea în spate. Un puștan, cu seriozitate tiberiană, a declarat: “În clădirea asta, înăuntru este mai mult aur decît gunoi”. De jur împrejur, fișia roților de biciclete, ca o epidermă neobișnuită, impenetrabilă, părea să protejeze acea pastă colectivă (trad. noastră).

Mai întîi de toate este vorba de o digresiune descriptivă în care autorul folosește un ton umoristic pentru a explicita atmosfera care domnea în acel moment în fața edificiului și pentru a-i explica cititorului atitudinea oamenilor simpli față de micii burghezi, locatarii casei, numiți de autor hazliu “rechini” pentru faptul că erau bogați. Această considerație o găsim în exclamația, în dialect roman, a unui băiat din mulțime care considera că edificiul era plin de burghezi putred de bogați, care aveau mai mult aur și obiecte prețioase decît gunoi. În cuvintele băiatului se conține în realitate atitudinea proprie a lui Gadda față de burghezia romană din perioada fascistă. Din această perspectivă, clima istorică este foarte importantă pentru a înțelege tonul operei: într-o schemă narativă fluidă și bogată, chiar și elementele mărunte, aparent cazuale și neglijabile, devin deznodămîntul unui sistem infinit de relații. Ținta, împotriva căreia autorul își varsă bogata vervă lingvistică, este societatea rigidă, ipocrită și obtuză a burgheziei fasciste, cu toate miturile ei false: eficiența aparatului burocratic, fertilitatea drept unica prerogativă feminină, virilitatea afișată și arogantă, familia care sub soliditatea aparentă ascunde violență și asuprire.

Chiar și alegerea personajului feminin principal este în sintonie cu cele spuse anterior: Liliana Balducci este o femeie care nu poate avea copii și care din acest motiv apare psihologic atît de instabilă încît găzduiește la ea fete tinere din familii vulnerabile sau rude pentru a remedia lipsa urmașilor proprii. Intenția lui Gadda este de a reconstrui societatea din perioada fascistă din punctul de vedere al poporului simplu care pare să nu fie încă contaminat de falsa imagine pe care noul stat vrea să o dea Italiei.

În afara semnificațiilor operei și totuși indisolubil legate de acestea, uimește și delectează mai cu seamă stilul lui Gadda, barochismul său care se manifestă prin bogăția lexicală și expresivă, prin alegerea cuvintelor pline de semnificație, de umor și ecouri dialectale. *Barocco* este la rîndul său un termen care a început să fie utilizat la Roma în secolul al XVII-lea pentru a desemna o mișcare culturală nouă în artă și literatură, filozofie și muzică. În literatură stilul baroc se caracterizează printr-o mare libertate și fantezie de exprimare. *Pastișul* lingvistic al autorului nu se limitează doar la denumirea lucrurilor, ci exprimă esența acestora. Complexitatea limbajului folosit și frecvențele digresiuni complică lectura care devine uneori greoaie. Pentru a o face mai plăcută și pentru a șterge amarul analizelor, autorul recurge la umorism, ironie, comicitate, elemente care se regăsesc în fragmentul expus ceva mai devreme (*color pidocchio, funzionari grossi che avevano appena disciolto le vele per andare ciascuno al suo ministero, il portallettere in istato di estrema gravidanza, che dava della sua borsa colma in culo a tutti, polpa collettiva*) și care exprimă viața de toate zilele, coloritul viu al vieții italienilor.

În descrierile frecvente care alternează cu narațiunea, Gadda își fixează atenția pe obiecte izolate și ne semnificative din viața reală, cum este cazul găinii care se strecoară în cocioaba Zamirei și prin mișcările și aspectul ei întrerupe interogatoriul carabinieriilor. Este vorba de fragmentul în care doi carabinieri, avînd mandat de interogatoriu pentru Zamira, o babornită din periferia Romei suspectată de poliție cum că ar fi complice la furt, rămîn vrăjiți de apariția unei găini, pe care autorul o descrie cu lux de amănunte.

In quel punto, come evocata di tenebra, [...], si affacciò, [...], una torva e a metà spennata gallina; priva di un occhio, e legato alla zampa destra uno spago, tutto nodi e giunte, che non la smetteva più di venir fuori, di venir su: tale, dall'oceano, la sàgola interminata dello scandaglio ove il verricello di poppa la richiami a bordo e tuttavia gala d'una barba la infronzoli, di tratto in tratto: una mucida, una verde alga d'abisso. Dopo aver esperito in qua in là più d'una levata di zampa, impedita dai divieti contrastanti del fato, la zampettante guercia [...] spiccicò l'ali dal corpo, mentre una bizza mal rattenuta le gorgogliava già ner gargarozzo: una catarrosa

comminatoria. A strozza invelenita principiò a gorgheggiare in falsetto: [...]...il filo pareva questa volta smagliarsi da reobarbara ciarpa, di sotto al ridipinto ciarpame. Una volta a terra, e dopo un ulteriore co co co co non si capì bene se di corruccio immedicabile o di raggiunta pace, d'amistà, la si piazzò a gambe ferme davanti le scarpe dell'allibito brigadiere, volgendogli il poco bersaglieresco pennacchietto della coda: levò il radicale del medesimo, scoperchiò il boccon del prete in bellezza: diaframmò al minimo, a tutta apertura invero, la rosa rosata dello sfinctere, e plof! la fece subito la cacca: [...] un cioccolatinone verde intorcolato alla Borromini come i grumi di solfo colloide della acque àlbule: e in vetta in vetta uno scaracchietto di calce, allo stato colloidale pure isso, una crema chiara chiara, di latte pastorizzato pallido, come già allora usava. Di tutta quell'aerodinamica, naturalmente, e del conseguente sgancio del gianduiotto, o boero che fosse, la Zamira ne profitò pe non risponne.

Pluralitatea limbajelor pe care o folosește scriitorul în această operă poate fi clasată conform unor serii de vectori: *vertical* (include registrul), *orizontal* (de la dialect la alte limbi străine), *istoric* (cuprinde arhaisme, latinisme, grecisme), *sectorial* (limbajele tehnice și specifice). Gradația *verticală* începe cu nivelul elegant, cuvinte rare și culte (*evocata di tenebra* “evocată de întuneric” (aici verbul *evocare* este un cuvânt cult sinonim cu “richiamare in vita”), *una mucida alga d'abisso* “o algă mucegăită a abisului” (unde *mucido* și *abisso* sunt cuvintele culte pentru care avem sinonimele în italiană “ammuffito” și respectiv “profondità”), *fato* “destin”(cultism sinonim cu un cuvânt mai obișnuit “destino”), *corruccio immedicabile* “indignare de neuitat” (unde *corruccio* provine conform dicționarului *lo Zingarelli* 2008 de la lat. vulg. **corruptiāre*, derivat la rîndul lui de la *cōr rūptum*), *amistà* “prietenie”(sinonim cu “amicizia”) pentru a ajunge la nivelul familiar, popular și chiar trivial (*boccon del prete* traducerea literală ar fi “bucățița preotului” care corespunde cu posteriorul găinii, *zozza* “zoioasă”, *pure isso* “și ăla”, *incazzatissima* “zădărită”, *scaracchietto* “scuipat”). Ambele niveluri, cel cult și cel vulgar, sunt oferite într-un contrast imediat: în aceeași frază sunt amestecate cuvinte din prozaica realitate gastronomică (*cioccolatinone* “cîrnăcior de ciocolată”, *crema chiara* “cremă deschisă”, *latte pastorizzato* “lapte pasteurizat”, *gianduiotto* (ciocolată fondantă, în formă de bărcă răsturnată și învelite în folie, care poartă numele popularului personaj de carnaval Gianduja), *boero* (“ciocolată cu cireșe în alcool”), cu termeni ce fac referință la realitatea sublimă a artei (*intorcolato alla Borromini* “răsucit în stilul lui Borromini”, unde participiul este un dialectism roman) și cu expresii tehnico-științifice (*diaframmare* “a diafragma”, *grumi di solfo* “cheaguri de sulf”, *colloide della acque àlbule* “soluție coloidală de ape albișoare”, *stato colloidale* “stare coloidală”). Gama *orizontală* se extinde de la expresii în limba străină pînă la dialectisme și jargon (una *bizza* “capriciu”, *gargarozzo* “gușă”, *gorgheggiare* “a gîlgi”, *a strozza invelenita* “dobitoaca oțărîtă”, *reobarbara ciarpa* “eșarfă destrămată”). Dialectul roman este vehiculul expresiv al multor personaje din roman. În afară de acesta se mai folosesc în exprimarea personajelor dialectul venețian, napoletan, lombard și toscan.

Autorul dilată orice mărunțiș pînă la denaturarea acestuia, subminînd orice ierarhie a lucrurilor. Astfel, chiar și obiectul cel mai comun capătă o valoare emblematică. Găina oarbă din pasajul prezentat devine simbolul stupidității realului. Realitatea, în viziunea scriitorului, este afectată de o diformitate monstruoasă, care o îndepărtează de formele perfecte ale naturii. Anume această deformare menită să modifice obiectele, reprezintă după părerea lui Gadda caracterul baroc al operelor sale. Gadda își fixează atenția asupra găinii din motiv că pentru el găina este un exemplu perfect al realității baroce, iar excrementul animalului simbolul degradării extreme a realității. Dacă la prima vedere găina pare să fie un element comic, în realitate această comicitate este pătrunsă de suferință, care conține haosul banal și rușinos al omenirii.

Bibliografie:

1. GADDA, C.E. *Quer pasticciaccio brutto de via Merulana*. Aldo Garzanti Editore, 1957.
2. BALDI, G., ZACCARIA, G. *Analisi del testo*. Pravia, Torino, 1999. ISBN 8839583238

ABORDAREA MULTIASPECTUALĂ A SURSEI PERSPECTIVEI NARATIVE

Oxana CREANGA

Universitatea de Stat din Moldova

Summary: *Recent narrative and cognitive concerns, which make up the scope of the modern anthropocentric paradigm, have proffered new approaches to the study of the narrative perspective. The present article is based on the application of deictic centre methodology, inherent in situational discourse, to the analysis of narrative perspective. The essay focuses on the multiaspectual study of the origin of narrative perspective that includes the subject of perception, the subject of consciousness and the subject of discourse marked by specific language indicators and narrative techniques. This fragmentation contributes to the reader's comprehension and interpretation of the literary text through identifying the linguistic and inferential means that lead to the actualization of the narrative perspective.*

Keywords: *narrative perspective, the origin of narrative perspective, focalization, deictic centre, modality, free indirect discourse.*

Preluarea aparatului conceptual din domeniul gramaticii generativ-transformaționale la analiza conversațională, analiza discursului, naratologie s-a manifestat și prin aplicarea modelului comunicativ în textul literar. O consecință importantă a acestor practici a constituit extinderea domeniilor de manifestare a deixisului, acesta ajungând, în cele din urmă, să dețină un rol central în conturarea perspectivei narative grație particularităților de desemnare a inteligenței emițătoare a discursului ficțional, dar și de constituire a relațiilor referențiale în lumea ficțională. Funcția sus-menționată se materializează datorită conceptului de centru deictic care încapsulează categorii structurale de bază în textul literar, precum temporalitatea, spațialitatea, subiectivismul textual prin instituirea, în universul diegetic, a unui centru de orientare perceptiv, cognitiv sau discursiv.

Dacă în situația de comunicare canonică centrul deictic este constituit din 1. persoana vorbitorului, din 2. momentul și 3. locul în care acesta vorbește [1, p. 636], atunci, în textul literar narativ, conceptul vizat desemnează cadrul spațio-temporal al textului, evaluarea evenimentelor și a personajelor din punctul de vedere al observatorului care are o anumită poziționare în spațiu și în timp. Respectiv, coordonata personală a centrului deictic este reprezentată de instanța autorului, a naratorului sau a personajului, iar coordonata temporală și cea spațială corelează cu secvențialitatea temporală a acțiunii narative, determinată de o anumită organizare spațială. Coordonatele centrului deictic – personală, temporală și spațială – sunt constituite prin asociere cu aspectele perspectivei: perceptiv-psihic, temporal și spațial. Centrul deictic este un construct important în textul narativ care asistă cititorul în identificarea poziției sale în universul diegetic, asigurându-i stabilirea locației în raport cu un cadru referențial evocat și un punct de vedere proiectat la un moment dat al derulării acestui cadru referențial. Instrumentală, în acest scop, a fost teoria deplasării deictice [2], care reprezintă o încercare de a explica implicarea narativă a cititorului, prin abandonarea indicilor egocentrice proprii situației actuale de comunicare și preluarea unei subiectivități din lumea diegetică, deci, asocierea sa cu una dintre perspectivele anunțate în textul narativ pe parcursul lecturii online.

Axa personală a centrului deictic, originea perspectivei, este reprezentată de instanța din textul narativ care ghidează cititorul în universul diegetic, entitatea psihologică, proiectată în text prin reflecții, cunoștințe, percepție primară și imaginată, orientare culturală și ideologică. Pentru a ilustra

complexitatea coordonatei centrului deictic CINE din textul narativ, vom adopta tipologia subiectului enunțiator propusă de E. Paduceva care include [3, p. 262]: coordonata personală CINE – subiect al percepției; coordonata personală CINE – subiect al stărilor de conștiință; coordonata personală CINE – subiect al discursului.

Coordonata personală CINE, reprezentată de un subiect al percepției, corelează cu noțiunea de personaj focalizator, CINE focalizator (focalizing WHO), propusă de către D.A. Zubin [4, p. 142] sau observator. Această entitate psihologică desemnează perspectiva epistemologică subiectivă, axată pe experiența perceptuală și cognitivă. Mijloacele lingvistice care contribuie la identificarea coordonatei personale a centrului deictic, în calitate de subiect al percepției, cuprind, în primul rând, verbele proceselor interioare, senzoriale: “It was dusky in the dining-room and quite chilly. But all the same Bertha threw off her coat; she could not bear the tight clasp of it another moment, and the cold air fell on her arms.

But in her bosom there was still that bright glowing place – that shower of little sparks coming from it. It was almost unbearable. She hardly dared to breathe for fear of fanning it higher, and yet she breathed deeply, deeply. She hardly dared to look into the cold mirror – but she did look, and it gave her back a woman, radiant, with smiling, trembling lips, with big, dark eyes and an air of listening, waiting for something...divine to happen...that she knew must happen...infallibly.” [5, p. 91-92]

Rolul de agent al focalizării, în acest exemplu, este exercitat de personajul Bertha. Deși excerptul dat presupune prezența unui narator ce ne relatează trăirile actorului, perspectiva adoptată este una internă. Origo-ul observatorului este proiectat în text prin emoțiile trăite (she could not bear the tight clasp of her coat, in her bosom there was still that bright glowing place) și coocurența a mai multe niveluri ale aspectului perceptual:

Văz - “ She hardly dared to look into the cold mirror – but she did look, and it gave her back a woman, radiant, with smiling, trembling lips, with big, dark eyes ...” Prin verbul de percepție vizuală look, ce implică o operațiune de percepție intenționată, cititorul este invitat să urmărească aceeași secvență descriptivă din câmpul vizual al instanței focalizatoare.

Senzații cutanate - “It was ... quite chilly. But all the same Bertha threw off her coat; she could not bear the tight clasp of it another moment, and the cold air fell on her arms. Acest nivel al percepției este redat prin diverse adjective care califică stimulii provocatori de senzații: chilly, the tight clasp, the cold air.

La nivel microcontextual, desemnarea observatorului și, respectiv, a perspectivei este realizată de verbele de percepție vizuală. Prin semantica lor, acestea sunt capabile a actualiza o perspectivă, întrucât agentul acestor verbe funcționează în calitate de receptor capabil a genera o impresie perceptivă [6, p. 132]. Din subgrupul verbelor menționate, cel mai des utilizate la declanșarea perspectivei sunt verbele to see și to look (to watch). Diferențele semantico-sintactice ale acestui cuplu de verbe determină, în mare măsură, mecanismul de atribuire a perspectivei într-un text narativ literar. Astfel, principalele distincții semantice sunt determinate în baza caracteristicilor prototipice ale receptorului (subiectului care percepe), ale stimulului (obiectului percepției) și ale actului de percepție.

Prin urmare, comportamentul receptorului proiectat de cuplul to see și to look/to watch este condiționat de absența sau, respectiv, prezența intenționalității. Verbul to see desemnează o percepție vizuală pasivă, involuntară. Conținutul domeniului vizual perceptiv se impune conștiinței observatorului fără a-i solicita anumite eforturi, în vreme ce verbele to look/to watch presupun o percepție activă, orientată de către subiectul receptor spre stimul pentru a sesiza unele aspecte ale impulsurilor vizuale. În calitate de stimul al verbului to see pot apărea atât obiecte concrete, cât și abstracte, în timp ce percepția voluntară, desemnată de to look/to watch, poate selecta doar obiecte concrete, localizate într-un cadru spațio-temporal real. Actul percepției voluntare este mult mai complex decât cel al percepției involuntare întrucât aceasta implică două etape distincte: direcționarea

atenției și actul propriu-zis al percepției. Verbul *to see* este lipsit de anumite manifestări exterioare exercitate de receptor deoarece redă un proces interior ce poate avea condiții exterioare, dar nu manifestări din care să poată fi inferat. În cazul lui *to look/to watch* percepția voluntară este însoțită de indicii exterioare (direcția privirii, mișcarea ochilor, mimica). Aceste distincții sunt relevante pentru discursul narativ, întrucât oferă indicii de atribuire a centrului de orientare fie unei instanțe interne a textului narativ, desemnate de personaj, fie entității naratorului, proiectate în afara textului narativ, în cazul narațiunii heterodiegetice. Utilizarea lexemului *to see* oferă cititorului accesul la domeniul perceptiv al personajului și, respectiv, actualizează perspectiva sa. În cazul verbelor *to look, to watch* există multiple posibilități de atribuire a perspectivei. Centrul deictic poate fi considerat ca aparținând atât naratorului, cât și personajelor. Un rol important în acest sens îl joacă indiciile contextuale, și anume, prezența/absența conținutului domeniului perceptiv.

Mărci ale actului cunoașterii, în viziunea R. Zafiu, ce pun în lumină un subiect al stărilor de conștiință sunt verbele proceselor interioare: cognitive, afective, volitive. Echivalente cu aceste verbe sunt și o serie de nominalizări: substantive, nume de procese mentale și adjective din aceeași sferă [7, p. 251]. Categoria modalității, de asemenea, reprezintă un mijloc lingvistic de manifestare a subiectului stărilor de conștiință. Interdependența categoriei punctului de vedere și a modalității este evidențiată de cercetătoarea E. Prus, în lucrarea sa *Poetica modalității la Proust*: „Constituindu-se în mod necesar din punctul de vedere al unui oarecare subiect, modalizarea este unul din importantele mecanisme ale subiectivării informației narative. Modalizarea funcționează ca schimbare de perspective a subiecților modalizatori sau pur și simplu a modalizatorilor – subiecți, care, prin constituirea relațiilor modale sau prin exprimarea atitudinii modale, modelează informația narativă” [8, p. 60]. Modalitatea textului narativ este adusă în prim-plan prin verbe sentendi, verbe ce desemnează procese mentale, trăiri, percepții, astfel încât se creează impresia prezenței unei subiectivități în raport cu cadrul narat. În textul narativ, verbele epistemice (*to know, to consider*), volitive (*to wish, to regret*), deontice (*to have to*), apreciative (*to like*), mijloacele lingvistice de exprimare a modalității ipotetice obțin o interpretare diferită, de manifestare a unei subiectivități implicite, în cazul narațiunii la persoana a treia, sau asumate, în cazul narațiunii la persoana întâia, fiind utilizate la relatarea atitudinii uneia din instanțele textului narativ literar: autor, narator sau actor.

Coordonata personală în calitate de subiect al discursului se manifestă în textul literar narativ prin diverse forme de reprezentare a discursului, rostit sau mental, care variază în funcție de gradul de subiectivitate și pot fi atribuite naratorului sau personajului. Naratorul exercită un control sporit asupra narațiunii prin folosirea discursului narativizat și a discursului indirect. Discursul indirect liber se situează la interferența a două procedee discursive clasice, discursul direct și discursul indirect, și este cel mai eficient folosit la redarea interiorității actorilor din planul acțiunii. Alte tehnici discursive ce pun în lumina CD al personajului sunt discursul direct și cel direct liber:

“Mrs. Morel was alone, but she was used to it. Her son and her little girl slept upstairs; so, it seemed, her home was there behind her, fixed and stable. But she felt wretched with the coming child. The world seemed a dreary place, where nothing else would happen for her—at least until William grew up. But for herself, nothing but this dreary endurance — till the children grew up. And the children! She could not afford to have this third. She did not want it.” [9, p. 5]

În citatul selectat, perspectiva protagonistei Mrs. Morel, în calitate de subiect al stărilor de conștiință și subiect al discursului, este anunțată de mijloacele lingvistice de exprimare a modalității deziderative și apreciative ancorate în discursul său indirect liber. Expresia modală din enunțul *She could not afford to have this third* și verbul cu conținut lexical volitiv *She did not want it* indică gradul subiectiv de inacceptabilitate a situației proiectate de cadrul narativ, și anume apariția celui de al treilea copil în familie. Ocurența repetată a verbului cu sens modal *to seem* în cumul cu verbele de redare a proceselor interioare și adjectivele cu conotație negativă *it seemed, her home was there behind her, fixed and stable, the world seemed a dreary place; she felt wretched with the coming child*

relevă atitudinea apreciativ-evaluativă ostilă a personajului focalizator Mrs. Morel față de obiectul focalizării, propria sa relație maritală.

Caracterul multiaspectual al coordonatei personale CINE demonstrează gradul de complexitate a acestei dimensiuni a centrului deictic. Având la bază o tipologie a conceptului de ego drept entitate discursivă, perceptivă și cognitivă, constituirea originii perspectivei se produce printr-o varietate de mijloace morfologice, lexicale și sintactice. Analiza amplă, multiaspectuală a acestei categorii narative, ținând cont de tipologia subiectului enunțiator, de implicațiile semantice ale verbelor de percepție în identificarea unei surse a subiectivismului textual și de particularitățile lingvistice ale diverselor tipuri de discursuri asociate cu diferite instanțe ale narațiunii contribuie la o interpretare adecvată a textului și, prin urmare, sporește comprehensiunea conținutului narativ.

Bibliografie:

1. GALR = *Gramatica Limbii Române. Vol. II. Enunțul*. București: Editura Academiei Române, 2005. 1036 p. ISBN 973-27-1305-4
2. DUCHAN, J.F., BRUDER G.A., HEWITT, L.E. *Deixis in Narrative: A Cognitive Science Perspective*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates, 1995. 522 p. ISBN-13 978-0805814620
3. ПАДУЧЕВА, Е.В. *Семантические исследования. Семантика времени и вида в русском языке. Семантика нарратива*. Москва: Языки славянской культуры, 2010. 480 с. ISBN 978-5-9551-0431-7
4. ZUBIN, D.A., HEWITT, L.E. The Deictic Center. A Theory of Deixis in Narrative. In: J.F. Duchan, G.A. Bruder, L.E. Hewitt (eds.), *Deixis in Narrative. A Cognitive Science Perspective*. Hillsdale, NJ: L.Erlbaum, 1995. p. 129-158. ISBN-13 978-0805814620.
5. MANSFIELD, K. *The Collected Short Stories of Katherine Mansfield*. London: Penguin, 2001. 779 p. ISBN 0-14-118368-3
6. DIXON, R.M.W. *Semantic Approach to English Grammar*. Oxford: Oxford University Press, 2005. 132 p. ISBN 0-19-928307-9
7. ZAFIU, R. *Narațiune și poezie*. București: Ed.All, 2000. 353 p. ISBN 973-571-302-0
8. PRUS, E. *Poetica modalității la Proust*. Chișinău: Ruxanda, 1998. 235 p. ISBN 9975-72-012-9
9. LAWRENCE, D.H. *Sons and Lovers*. London: Penguin Group, 1995. 420 p. ISBN 0-14-062160-1

REFLECȚII ASUPRA ETOSULUI DIN CADRUL DISCURSULUI (PE EXEMPLUL OFERTEI DE MUNCĂ)

Svetlana DRAGANCEA

Academia de Studii Economice din Moldova

Résumé: La problématique de l'ethos est proche de celles de la « présentation de soi » ou de la gestion de l'identité. Quel ethos émerge à travers l'énonciation de l'offre d'emploi ? On construit un profil du futur employé d'une façon qu'il correspond plutôt aux stéréotypes valorisés dans une certaine société en conformité avec le poste proposé. Le locuteur à chaque lecture va confronter l'ethos du discours (offre d'emploi) avec son identité en vue de postuler pour ce travail.

Mots-clés: ethos, discours, gestion de l'identité, offre d'emploi.

Termenul «ethos» în limba greacă are o semnificație specifică și se pretează la interpretări multiple: în retorică, morală, politică, muzică ... Potrivit lui Aristotel, în *Politika și Retorica*, ethos-ul este un subiect ce oferă diferite abordări, uneori, el se referă la proprietăți atașate vorbitorului în calitatea acestuia de producător de enunțuri, așa cum se afirmă, alteori, aptitudini atribuite indivizilor ce sunt exponenți ai comunității [1]. La cele menționate se mai adăuga și toate problemele de interpretare a corpusului aristotelic, în sensul mai larg, al corpusului antic. De la început conceptul de etos nu are o valoare unică. Cei care cunosc aceste texte nu pot ignora numeroasele dezbateri care timp de mai mult de două milenii provoacă interpretarea oricărui pasaj al marilor filosofi greci ... Problema ethosului este aproape de cea a prezentării sinelui sau a managementul identității [2]. Potrivit lui D. Maingueneau [3], orice vorbire, scrisă sau orală presupune un etos. Nu este sarcina noastră aici de a defini numeroasele sensuri a «etosului» după Aristotel. *Ceea ce ne interesează, în mod prioritar, ar fi mai curând să cunoaștem în ce calitate această categorie prezintă interes într-un anumit sector al științelor umane contemporane, în cazul dat, studiul discursului.* Ne propunem să analizăm dinamica, care este creată în discursul dintre etosul prealabil (potrivit Ruth Amossy și Galit Haddad, sau prediscursiv potrivit lui Dominique Maingueneau) și ethosul discursiv care ar explica impunerea unui profil anumit al solicitantului, în cazul nostru, al ofertei de munca. Pentru a face acest lucru, trebuie să se ia în considerare, « imaginea sinelui pe care vorbitorul intenționează să o prezinte prin intermediul discursului său în cadrul enunțării și modul în care el utilizează datele prediscursive ». Analiza discursului reprezintă analiza articulării textului și a locului social în care se produce » [4]:

Potrivit lui Dominique Maingueneau [4] « etosul este implicat în scena enunțării, pe picior de egalitate cu vocabularul și cu modul de distribuție ce implica enunțul prin felul său de existență. »

Galit Haddad [5] susține că « în cazul în care reprezentarea preexistentă este favorabilă și adecvată circumstanțelor, vorbitorul (candidatul) se poate baza pe ea. În schimb, în cazul în care aceasta joacă împotriva lui sau nu este adecvată scopurilor de convingere pe care si le-a fixat el trebuie modulat sau redirecționat », deoarece e bine știut faptul ca în funcție de public se construiește expresia sinelui în discurs.

Eficacitatea ethosului tine de faptul ca fără a fi în mod explicit enunțat el isi găsește expresia în enunț. Acest fenomen, Oswald Ducrot [6, p. 201] l-a conceptualizat printr-o deosebire a fenomenului a *arata* și a *spune* ce se intersectează cu cea a pragmaticienilor: etosul este prezent în actul enunțării deși acesta nu se spune în enunț. El rămâne pe planul secund: și trebuie să fie văzut, dar nu este obiectul discursului.

În cele din urmă, problema etosului este legată de cea a construcției identitare. Fiecare interacțiune verbală implică o luare în calcul a reprezentărilor pe care și le fac vorbitorii unul de celălalt, dar, la fel, și elaborarea strategiei construite de un vorbitor care ghidează discursul într-un fel ce permite modelarea, prin el, a unei anumite identități.

Cu toate acestea, în cazul în care ne limităm la Retorica lui Aristotel, putem cădea de acord asupra unor idei, fără a anticipa modul în care acestea pot fi eventual exploatate:

- Etosul este un concept discursiv, el este construit prin discurs, acesta nu este o «imagine» a locutorului în afara vorbirii.

- Etosul este, în mod fundamental, legat de un proces interactiv de influență a altuia;

- Acesta este un concept fundamental hibrid (social / discursiv), un comportament social în evaluare, care nu poate fi înțeles în afara unei situații de comunicare precisă, integrat într-o conjunctura socio-istorică determinată.

Vom încerca să prezentăm etosul care face parte dintr-un cadru de analiză a discursului, în cazul acestui articol fiind oferta de muncă. Chiar dacă problema este foarte diferită, mi se pare că nu este în mod fundamental diferită față de liniile de forță ale conceptului aristotelic de etos. În acest articol ne vom concentra pe scris. Ne-am orientat spre acest concept de noțiune de ethos într-un cadru de analiză al discursului și al corpusului din cadrul genurilor „oficializate”, spre deosebire de genurile de conversație. În genurile «oficializate», precum este în cazul nostru, discursul (anunțul) ofertei de muncă, emițătorul urmează o regie predeterminată, care rămâne stabilă în textul de comunicare și care urmează rutina, mai mult sau mai puțin prescrisă, în dezvoltarea organizării textuale.

Perspectiva noastră depășește cu mult domeniul de aplicare al argumentului. Dincolo de convingerea prin argumentare, noțiunea de etos ne permite, într-adevăr, să medităm asupra procesului mai general de adeziune a persoanei la o anumită poziție. Proces, în particular, vizibil mai ales atunci când vine vorba de discursuri, cum ar fi publicitatea, filozofia, politica, etc. care - spre deosebire de cele din cadrul genurilor ca fiind «funcționale», în speță, anunțul de oferta de muncă - ar trebui să cucerească un public care are dreptul să le ignore sau să le respingă.

Aspectul subiectiv ce se manifestă prin discurs nu se lasă conceput doar ca un statut, un fel de a fi, ci ca o «voce», asociată la un „corpus enunțiator” specificat din punct de vedere istoric. În timp ce ethosul este strâns legat de oralitate, în loc de a-l atribui la elocvența judiciară sau chiar la oralitate, putem afirma că orice text scris are o «vocalitate» specifică care să permită să se refere la o caracterizare a corpului enunțiatorului (desigur, nu ne referim aici la corpusul locutorului extradiscursiv), la un «garant», care prin «tonul» său confirmă ceea ce se spune. Termenul de «ton» are avantajul de a se referi atât la discursul scris cât și pentru cel oral.

Acest lucru înseamnă că vom opta pentru o inventare mai degrabă «încorporată» a etosului, care, în acest context, include nu numai dimensiunea verbală, ci și toate determinările fizice și psihologice atașate la «garant» prin reprezentările colective. Astfel, se alocă un «caracter» și o «corporalitate», ale căror grad de precizie variază în conformitate cu textul. «Caracterului» este un fascicul de trăsături psihologice. În ceea ce privește «corporalitatea» ea este asociată cu o constituție fizică și un fel de a se îmbrăca. În plus, etosul presupune un mod de mișcare în spațiul social, o disciplină tacită a corpului înțeleasă prin comportament. Destinatarul identifică pe baza unui set difuz de reprezentări sociale evaluate în mod pozitiv sau negativ stereotipurile pe care enunțarea îi ajută să se consolideze sau să se transforme.

De fapt, încorporarea cititorului merge dincolo de o simplă identificare cu un personaj garant, ea implică o «lume etică», al cărei parte este acest garant și la care oferă acces. Această «lume etică» activată prin lectură este un stereotip cultural care subsumează o serie de situații stereotipice asociate cu niște comportamente de exemplu cum ar fi anunțul de ofertă de muncă care presupune un anumit tip de comportament. Dominique Maingueneau [7, p. 265-276] a propus să fie desemnat prin termenul de *încorporare* modul în care destinatarul se acomodează cu acest etos de pe poziția de interpret,

cititor. În căutarea unui mod etimologie neortodox, se poate juca într-adevăr, această «încorporare» pe trei registre:

- Enunțarea lucrării oferă o «corporalitate» garantului, îi oferă corp;
- Receptorul încorporează și asimilează un set de modele care se potrivesc cu un anumit mod de a se raporta la o lume trăind propriul ei trup;
- Primele două încorporări permit constituirea unui corp, unei comunități imaginare a celor care aderă la același discurs.

Dar noi nu putem considera etosul în aceeași mod în orice text. «Incorporarea» nu este un proces uniform, ea se modelează în funcție de genurile și tipurile de discurs. Etosul într-un text scris nu implică, în mod necesar, o relație directă cu un garant anume, socialmente determinat.

Maniera de a spune, într-un fel, este de asemenea un mesaj. Etosul constituie, fără îndoială, o cerință esențială a procesului de aderare a cititorilor la ceea ce se spune, dar acest etos nu este în legătură cu un stereotip socialmente definit, ci mai degrabă, un etos susceptibil să se alieze unor categorii profesionale foarte diverse.

Aici vom găsi problema decalajului dintre ethosul pe care textul, prin enunțarea sa, pretinde să dezvolte prin destinatarii săi și cel pe care îl vor dezvolta aceștia de fapt, în funcție de identitatea și situațiile în care ei se vor regăsi. Astfel, în discursul ofertei de muncă etosul s-ar putea să nu fie același, fiind vorba de cel elaborat de conceputorii acestuia și cel perceput de destinatarii lui.

De asemenea, ne întâlnim cu fenomene de *etos compozit*, care combină mai multe etosuri.

Receptorul se încorporează la o lume asociată, la un anumit corpus imaginat și această lume este configurată cu ajutorul unui enunț. Într-o perspectivă a analizei discursului, nu se poate face, prin urmare, la fel ca în retorica tradițională, din etos un mijloc de convingere: el face parte din scena enunțării, la același nivel ca și vocabularul sau ca și modul de distribuție ce implică enunțul prin modul său de existență. Discursul nu rezultă din combinația fortuită de «substanța» și «formă», nu se poate disocia organizarea conținutului său și modul de legitimare a scenei de enunțare.

Scenografia [8, p. 75-100] este maniera în care discursul construiește o reprezentare din propria perspectiva sau din situația sa de enunțare. Scenografia este scena unde s-ar produce discursul stabilit și care în schimb trebuie să-l valideze prin însuși enunțarea sa: orice discurs, chiar și prin implementarea acestuia, pretinde să stabilească situația de enunțare care îl face relevant.

Scenografia, cu etosul care participă, implică un proces închis : de la discursul său de apariție este purtat de un anumit etos, care, de fapt, valabil în mod progresiv prin aceeași exprimare. Scenografia stabilește, prin urmare, atât ceea ce ține de discurs și ceea ce a generat acest discurs; ea legitimează un enunț prin care, la rândul său, trebuie să o legitimeze, trebuie să stabilească că această scenă de unde vine cuvântul este tocmai scena necesară pentru ca să enunțe într-o astfel de situație. Conținutul ce este realizat prin discurs ce permite să specifice și să valideze etosul și scenografia sa prin care, de fapt, apar astfel de conținuturi. Atunci când un om de știință vorbește la televiziune, el arată prin rostirea lui, prin felul de a vorbi ca o persoană grijulie, măsurată, imparțială, etc. Etosul său, ce se desprinde din conținutul cuvintelor sale, îl definește la rândul său, în mod implicit, ca pe un om de știință adevărat.

Etosul unui discurs rezultă dintr-o interacțiune între diferiți factori: *Etos prediscursiv*, *ethos discursiv* (etos prezentat), dar, de asemenea, fragmente ale textului în care vorbitorul se referă la propria sa declarație (ethos spus) [9, p.77, p. 133].

Deosebirea între etosul *spus* și *prezentat* se poziționează la capetele opuse ale unei linii, deoarece este imposibil să se definească o limită clară între «*spus*» și «*prezentat*» Dominique Maingueneau [4, p. 139-140]. Etosul, cel pe care îl construiește un anumit destinatar rezultă din interacțiunea acestor diferite organisme a căror greutate variază și în funcție de tipurile de discurs.

Specificitatea unui etos într-adevăr, se referă la postura acestuia de «*garant*», care, prin cuvântul său dă o identitate pe măsura lumii în care e posibil să apară. O astfel de situație a etosului impune

să contestăm o interpretare a acestuia la o decodare simplă. Ceva de ordinul unei experiențe sensibile este pus în joc în procesul de comunicare verbală. Ideile suscită adeziunea cititorului prin felul de a spune care e, de asemenea, și un fel de a fi.

Copleșiți de lectură, cititorul, în cazul nostru, cel ce este în cautarea unui lucru, va fi învaluit de un etos aparent invizibil. Destinatarul nu face altceva decât să descifreze conținutul discursului (a ofertei de muncă), acesta s-ar putea să face parte din această lume, preconcepțată de enunț. Se crează impresia că cititorul anunțului ar accede la o identitate *incorporată*. [4, p. 139-140].

Puterea de convingere a unui discurs se datorează, în parte, faptului că acesta aduce destinatarului identificarea cu profilul persoanei, îl investește cu valori specificate în anunțul de angajare, chiar dacă acesta este unul foarte schematic.

Ce etos apare prin enunțarea ofertei de muncă? Atunci când se crează un anunț de ofertă de muncă, este conceput un etos prealabil și pe care ulterior îl găsim în anunț. Noi construim un profil al potentialului angajat într-un mod care să corespundă mai curând stereotipurilor valorizante într-o anumită societate, în conformitate cu postul propus. Vorbitorul la fiecare lectură se va confrunta cu etosul ce se desprinde din mesajul ofertei de muncă cu identitatea sa cu scopul de a se identifica cu profilul din oferta de muncă și ulterior a candida pentru acest post.

Putem vedea că în diferite state (Franța / Canada), ethos-ul ar putea fi la fel de diferit. Acesta va fi determinat de normele în vigoare într-o anumită cultură (de exemplu. Indicatorul de vârstă, starea civilă a solicitantului (Europa / America de Nord) și ca parte a unei perspective interculturale.

Bibliografie:

1. WOERTHER, Fr. Aux origines de la notion rhétorique d'èthos, in *Revue des études Grecques*, année 2005, vol.118, nr. 1 pp.79-116.
2. GOFFMAN, E. *La présentation de soi. La mise en scene de la vie quotidienne*, Collection Le sens commun, 1973, 256 p. ISBN : 9782707300140
3. MAINGUENEAU, D. *Problèmes d'éthos*, Pratiques n° 113-114, juin 2002, p. 55-68.
4. MAINGUENEAU, D. *Le Contexte de l'Œuvre littéraire. Énonciation. Écrivain. Société*, Paris, Dunod, 1993, p. 138, 139-140.
5. HADDAD, G. Ethos préalable ry éthos discursif : exemple de Romain Rolland in RUTH AMOSSY (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, p.155.
6. DUCROT, O. Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation, *Le Dire et le Dit*, Minuit, 1984, p. 201.
7. MAINGUENEAU, D. *Lecture, incorporation et monde éthique*, Etudes de linguistique appliquée, nr. 119, septembre 2000, p. 265-276.
8. MAINGUENEAU, D. Ethos, scénographie, incorporation, dans *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, spus la dir. De Ruth Amossy, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, pp. 75-100, *Problème d'éthos*.
9. AMOSSY, R. (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, p. 72.

INTERACȚIUNEA COMPONENTILOR VERBALI ȘI VIZUALI ÎN CADRUL DISCURSULUI PUBLICITAR

Cristina ENICOV

Universitatea de Stat din Moldova

Résumé: *Le discours publicitaire est considéré par les linguistes comme une structure sémiologique mixte, un hybride flou et instable entre le texte et l'image. Le présent article passe en revue les constituants linguistiques et ceux iconiques, traite le sujet de l'interaction des composants verbaux et visuels dans le discours publicitaire. Les composants non-verbaux, visuels, sont destinés à attirer l'attention du destinataire. Il existe plusieurs rapports entre ces deux types de composants dans le discours publicitaire.*

Mots-clés: *communication publicitaire, discours publicitaire, verbal, visuel, iconique, rapport texte/image.*

Discursul publicitar este tratat în lucrările de specialitate ca fiind produsul unei comunicări specifice. Comunicarea publicitară este o formă particulară de comunicare care se definește prin caracterul său imediat. Scopul ei este de a interpela imediat și pe cât posibil de a convinge un cititor care nu este numai de cânt dispus să o primească. Funcția primordială a unei publicități este de a converti un simplu cititor de reviste într-un potențial cumpărător al produsului sau serviciului respectiv.

Cât privește discursul publicitar, statutul său este discutabil. În studiile consacrate lui, se atestă o diferență de abordare. Potrivit unor opinii, discursul publicitar constă din asocierea textului cu imaginea din cadrul unui anunț publicitar. J. M. Adam consideră că discursul publicitar este o structură semiologică mixtă, „*un hybride flou et instable entre le texte et l'image*” [1]. Lingvistul francez se referă la faptul că acest discurs este un hibrid, adică o încrucișare de două elemente disparate, diferite - textul și imaginea, și că ponderea acestora în cadrul acestui construct este imprecisă.

Constituenții lingvistici ai discursului publicitar sunt: sloganele, redacționalul, numele mărcii și logo-ul. Într-un text publicitar **sloganul**, de rând cu imaginea publicitară, este partea cea mai citită, cea mai eficientă. Acest fapt este determinat de poziția pe care sloganul o ocupă în structura textului publicitar. Sloganului publicitar i se atribuie mai multe funcții. Printre funcțiile de bază a oricărui slogan se menționează *funcția de captare a atenției*, sau funcția de acroșaj. Unele slogane au scopul de a excita atenția publicului invitând destinatarul explicit sau implicit să caute informații mai ample în continuarea mesajului. „*Du beau, du bon, Dubonnet*”, „*À moi, comptes, deux mots*”.

O altă funcție a sloganului este cea de a facilita memorizarea, *prin funcția mnemotehnică*. Sloganul trebuie nu doar să atragă atenția ci și să o rețină, s-o fixeze. El trebuie să fie repetat, scandat astfel ca să se înscrie durabil în memoria publicului. *SNCF, donner au train des idées d'avance !, L'ami du petit déjeuner, l'ami Ricoré. Plus blanc que blanc (Dash), Au volant, la vue c'est la vie !* Un slogan publicitar trebuie să dea o informație simplificată, prin aceasta el are *funcția informativă*, căci sloganul aduce un mesaj clar și precis, în pofida dimensiunilor sale reduse. În majoritatea cazurilor sloganul este o introducere la o informație amplă : „*La vue, c'est la vie*”, „*Santé, sobriété*”. „*Apprenons à vivre ensemble*”, „*Touche pas à mon pote*”.

Prin faptul că sloganul publicitar declanșează o emoție, incită la o acțiune, el îndeplinește *funcția de incitare*. Scopul său este de a face ca destinatarul să reacționeze, chiar mai degrabă, să acționeze în sensul dorit de către autorii mesajului. «*Ariel lave plus blanc*», «*Tous à la fête des écoles jeudi*», «*La France aux Français*».

De rînd cu sloganul, un alt component esențial al unui text publicitar este redacționalul. **Redacționalul** (le pavé redactionnel) este un text construit, puternic argumentativ, mai “obiectiv” și cu o puternică șarjă (încărcătură) informativă. De obicei plasat în partea de jos al anunțului, caracterele cu care este imprimat sunt de cele mai deseori neutre sau mici. Rareori citit, el rămâne a fi capital deoarece aduce informații suplimentare persoanelor interpelate de anunț. În general, redacționalul are drept caracteristici concizia și redundanța, care constituie rezultatul selectivității lexicale, fiind bazate pe rețelele lexicale, organizate în izotopii semantice.

Cel de-al treilea component obligatoriu al unui text publicitar este numele mărcii. **Numele mărcii** este de fapt semnătura anunțului. Ea apare deseori alături de logo și de sloganul mărcii. Marca poate să se refere fie la identitatea firmei producătoare a produsului, fie la numele produsului, fie la ambele : *Coco de Chanel*. Numele mărcii și ale produselor constituie partea invariabilă, stabilă a comunicării publicitare și împreună cu logo-ul mărcii formează identitatea lingvistică și vizuală a întreprinderii (Chanel, Dior, Lancome, Mercedes etc.).

Între lingvistică și iconicitate, **logo-ul** constituie, împreună cu numele mărcii semnătura anunțului.

Componentul **non-verbal** esențial al anunțului publicitar îl constituie imaginea, elementul care confirmă veridicitatea comunicării publicitare. Eficacitatea informativă a oricărui anunț publicitar depinde atât de text cât și de imaginea alăturată textului [2, p. 9]. Mai mulți teoreticieni ai publicității consideră că aspectul anunțului publicitar determină, în mare măsură, modul în care el va fi receptat de către destinatar, ceea ce dă o anumită tentă informației transmise și determină gradul de înțelegere a cuvintelor anunțatorului și al încrederii față de el. [3, p. 284-285]. De obicei partea non-verbală a mesajului publicitar deține jumătate din ponderea transmiterii informației. În opinia specialiștilor în publicitate, imaginea trebuie să capteze atenția cititorului, ca acesta să-și facă o închipuire despre produsul despre care este vorba în publicitate, să creeze o imagine pozitivă despre acest obiect și, în cele din urmă, să provoace dorința de a cumpăra acest obiect. [ibidem, p.311].

Imaginea publicitară, împreună cu titlul, constituie blocul anunțului publicitar care atrage atenția consumatorului. Fotografia colorată de calitate bună face ca imaginea să fie plină de sens emoțional, creînd impresia prezenței în situația reprezentată, astfel atribuind realitate imaginii. Desenele, efectuate în diferite tehnici, își au avantajele lor, în ele pot fi reprezentate exagerările, efectele imposibil de obținut cu fotografia (ex.reprezentări fantastice) [idem].

Studiile pe corelația dintre elementele verbale și iconice în anunțul publicitar au delimitat mai multe structuri tipice, și anume: 1) rolul dominator al textului; 2) rolul dominator al imaginii; 3) textul pe post de comentariu al imaginii; 4) imaginea ca ilustrare a textului; 5) relație nominativă independentă (imaginea și textul sunt purtători independenți de informație pentru a numi obiectul publicității); 6) relații predicative independente (atît imaginea cât și textul contribuie la crearea de sens și context, a situației dinamice, în care este prezentat obiectul publicității; 7) textul ca discursul personajului desemnat grafic.

Imaginea este un component obligatoriu în anunțurile publicitare și este prezent în fiecare din reclamele analizate. Aproape în fiecare anunț este prezentă imaginea produsului - prezentarea fizică și veridică a produsului pentru identificarea lui, și pentru a lua în considerare specificul psihologiei omenești - noi credem mai mult ochilor. Imaginea fie că ilustrează textul, fie creează chipul obiectului și mediul lui de receptare. În imaginile publicitare obiectul publicității este legat de realitatea și valorile consumatorului potențial. De obicei este vorba despre ceea ce este important pentru destinatar. Printre temele cele mai des abordate sunt familia, copiii, dragostea, frumusețea, tinerețea, etc. Apoi, produsul este asociat cu plăcerile, beneficiile consumatorului potențial. Astfel, imaginea este întotdeauna conotativă, obiectul publicității obține un sens anume, un statut special, este accentuată valoarea emotivă, culturală al acestuia, neglijând aspectul economic, costul etc.

Actualmente, este remarcată tendința de a acorda în anunțul publicitar o suprafață mai mare imaginii în detrimentul celei rezervate textului. În grafica imaginii expresivitatea este asigurată, spre deosebire de procedeele lingvistice, de o gamă largă de metode, ca de exemplu, de procedeele de deschidere a spațiului și al contrastului în imagine. Grafica anticipează, deschide perceperea cititorului către eveniment, redat de mesajul verbal, și care, la rândul său trebuie să fie concis, concret și clar. Altfel cititorul nu-l va putea „digeră”, iar mesajul publicitar cu un text care domină imaginea va fi perceput drept unul stângaci .

Cercetătorii clasici ai publicității, K. Bowe și V. Arence [idem] consideră că de o popularitate mare se bucură anunțurile cu o singură imagine care domină mesajul, ocupând de la 60% până la 70% din suprafața anunțului. În unele anunțuri publicitare mijloacele iconice ocupă 82% din suprafață. Acestea se consideră a fi cu o putere mai mare de vânzare. Locul doi îl ocupă anunțurile cu o imagine mai mare și câteva imagini alăturate mai mici.

Chiar dacă imaginea ocupă un loc important într-un mesaj publicitar de presa scrisă, oricum această imagine este însoțită de componentul lingvistic (slogan, semnătură, argumentări textuale). Semiologul francez Roland Barthes consideră că acest fapt este necesar pentru a preciza interpretarea care trebuie făcută imaginii (care este polisemică, după opinia sa); anume în aceasta rezidă **funcția de ancoraj** al textului. În acest fel textul își îndeplinește pe deplin funcția sa de releu în mesajele bicodate, funcție justificată de către R. Barthes drept necesară pentru ca imaginea să poată comunica din plin. Roland Barthes inaugurează discuția despre raporturile text/ imagine. El menționează că imaginea generează deseori o jenă, „la terreur du signe incertain”, care ține de indecizia alegerii sensului potrivit printre multitudinea de sensuri posibile „qui tient a l’indécision du sens a donner parmi tous les sens possibles”. El subliniază că în imagine, de rând cu semnificațiile sale directe [materialitatea grafică], mai există și „un lanț plutitor”(„chaine flottante) de semnificații [sensuri], pe care cititorul le poate selecta sau ignora. Atunci când este prezent, textul servește drept ghid pentru cititor și îndeplinește două funcții distincte. După Barthes, pentru a remedia confuzia sensului imaginii, mesajul lingvistic, legenda, își asumă de la început funcția de ancoraj (de a fixa sensul) , orientând lectura imaginii în direcția căutată de anunțator. Dar, în opinia lui R. Barthes, textul într-un anunț publicitar nu are doar rolul de „extradiție semantică”. Cea de-a doua **funcție** , cea de „**releu**” („de relais”), și anume, de a furniza sensuri complementare imaginii, constă de a aduce cititorului informații suplimentare (identificarea locului, a persoanelor etc.). În acest context este de menționat că prezența textului și a imaginii în cadrul aceluiși mesaj publicitar nu se rezumă la suma celor doi componenți (text+ imagine), ci constituie o interrelație (texte<->imagine), ceea ce creează un sens nou, suplimentar [4, p. 45].

G. Peninou [5] susține că publicitatea în dezvoltarea sa a implicat contribuția din ce în ce mai mare a imaginii, în raport cu care textul are deja un rol relativ și subordonat. Printre altele, autorul pune în valoare rolul important pe care îl are imaginea în mesajele publicitare. Imaginea publicitară este implicativă, ea interpelază spectatorul: personajele privesc direct în ochi, indică cu degetul arătător. Imaginea publicitară este în același timp « referențială » : ea vorbește despre produs (prezent pe pagină). De asemenea ea este predicativă, descriind modul în care se asociază cu produsul în mod alegoric, poetic, fără a evita nimic din calitățile reale.

Claude Cossette delimitează **funcțiile imaginii publicitare** dintr-un anunț publicitar. În primul rând imaginea în anunțul publicitar are rolul identificator (datorită imaginii cititorul identifică genul de discurs publicat pe pagina de presă),- prin amplasarea în pagină, prin asocierea elementelor vizuale secundare (diferite feluri de caractere tipografice, ancadramente, dimensiuni, etc), prin calitatea grafematică ale imaginilor utilizate. În al doilea rând, imaginea furnizează o informație obiectivă despre subiectul mesajului : ea demonstrează produsul, ambalajul său, domeniul de utilizare, etc. În cel de-al treilea rând, imaginea publicitară contribuie cu considerente emoționale la comunicare: prin amplasarea în pagină, prin ardoarea culorii și a formei. Persuasiunea publicitară

prin imagine se efectuează la mai multe nivele: cel economic, dar și cel cultural, estetic, chiar și moral. [6, p. 127 – 146].

Ion Corjan, referind-se la *redundanța dintre text și imagine* în publicitate, consideră ca aceasta nu este o limită, o eroare, ci o necesitate structurală. Dacă într-un text literar, de exemplu, alăturarea inabilă a unor cuvinte ce coincid semantic poate constitui o greșeală de stil, în publicitate „tautologia” devine o regulă compozițională. O imagine publicitară, susține lingvistul român, trebuie să fie redundantă, prin figurile sale iconice, nu numai în raport cu textul, ci chiar în însăși structura sa: unele semne pot fi repetate variabil pentru a exprima aceiași idee, impresionând totodată prin proliferarea abundentă a obiectelor. Această multiplicare a semnificațiilor iconice cu același semnificat permite reducerea polisemiei inerente oricărei imagini, înlesnind o corectă lectură a imaginii. I. Corjan consideră că redundanța icono-textuală contribuie la definirea limbajului publicitar și redefinește izotopia specifică genului. Lingvistul român distinge în iconotextul publicitar două tipuri de redundanță la nivel de imagine: redundanța minimă, când produsul este prezent simultan în două poziții distincte: o dată în fotografia scenei „narative” sau „poetice” de ansamblu, apoi izolat, în afara scenei de bază, sau suprapus acesteia, central sau pe marginea cadrului; și redundanța retorică, când avem de-a face cu amplificarea numerică a produsului sau a derivatelor sale, creând senzația de plenitudine și diversitate. În realitate, mesajul eficient constituie un mariaj fericit dintre text și imagine, sau mai bine chiar decât un mariaj – un cuplu care merge într-un pas [7, p. 225-227].

Astfel, putem conchide că imaginea în raport cu textul contribuie la captarea atenției consumatorului supra anunțului publicitar, simplificarea mesajului, transmiterea emoțiilor, crearea imaginii pozitive despre produs, încitarea dorinței consumatorului și, nu în ultimul rând, transformarea cititorului unui anunț publicitar într-un consumator al produsului.

Bibliografie:

1. ADAM, J.-M, BONHOMME, M. *L'argumentation publicitaire. Rhétorique de l'éloge et de la persuasion*. Paris : Nathan, 1997.
2. СЕМЕНИЦКИЙ, С. Лингвистика рекламы. In : *Рекламные технологии*. 1995. -№4. -С.5-26.
3. BOVÉE, COURTLAND L., ARENS, W -F. *Contemporary advertising*. Homewood, IL: Irwin, 1992.
4. BARTHES, R. „Rhétorique de l'image”. In : *Communications*, nr. 4, Paris : Seuil, 1964.
5. PENINO, G. *Intelligence de la publicité, étude sémiotique*, Paris : Lafont, 1972.
6. COSSETTE, C. *Les images démaquillées ou l'iconique : comment lire et écrire des images fonctionnelles pour l'enseignement, le journalisme et la publicité*. Québec : Éditions Riguil internationales, 1982.
7. CORJAN, I.C., *Semiotica limbajului publicitar. Textul și imaginea* . Suceava: ed. Unirea, 2004.

AUTOTRADUCERE ȘI DIALOG INTERCULTURAL ÎN SPAȚIUL LITERAR FRANCOFON

Ghenadie RÂBACOV

Universitatea Liberă Internațională din Moldova

Résumé: *Le présent article est consacré à l'évolution et à l'importance de la traduction auctoriale dans les zones géolittéraires, délimitées par la langue française et la création des écrivains bilingues ayant entièrement ou partiellement autotraduit leurs œuvres. La multidisciplinarité du phénomène de l'autotraduction, sur laquelle reposent les recherches récentes, constitue le décor de cet acte passionnant, profondément imprégné d'un dédoublement créateur et caractérisé par un va-et-vient continu entre deux textes dont le statut est équivalent à l'œuvre originale.*

L'auteur traite aussi la typologie des autotraducteurs francophones, selon les critères proposés par le savant canadien Rainer Grutman.

Mots-clés: *autotraduction, création, bilinguisme synergétique, francophonie littéraire, intraduction, extraduction.*

Introducere

Problematika traducerii auctoriale se înscrie astăzi într-o dinamică complexă. Fenomenul nu este unul nou în literatură și poate fi considerat unul de anvergură globală. În mediul literar francofon, unde limba franceză se găsește în situație de diglosie sau plurilingvism, opera scriitoricească a unui autor bilingv este amprentată atât de limba-sursă, cel mai des franceza, cât și de limbile naționale sau locale. Prezenta cercetare reprezintă o incursiune istorică, focalizată pe ariile geoliterare delimitate de limba franceză și creația celor mai prolifici scriitori, care și-au autotradus operele în totalitate sau parțial.

Cadrul istoric general

Tot mai mulți cercetători încearcă să traseze o cartogramă a fenomenului autotraducerii, ce ar conține informații de fond legate de creație, bilingvism, plurilingvism, traducere literară și științifică și interculturalitate. Sinergia acestora formează decorul demersului autotraductiv, iar abordarea fenomenului este una de natură multidisciplinară, cu o amploare istorică, geografică, literară și socioculturală foarte semnificativă. Anvizajarea interdisciplinară a traducerii autoricești a luat naștere în 2012, grație contribuției științifice a filologului italian Furio Brugnolo de la Universitatea din Padova în cadrul proiectului de cercetare, intitulat „Geografia și istoria autotraducerii. O abordare interdisciplinară”. Proiectul respectiv s-a bucurat de o extensie geografică și prin aportul savanților de la Universitatea din Bologna, în frunte cu Paola Puccini¹ și prevedea analiza studiilor de caz în baza literaturilor din țările francofone, anglofone, lusofone, hispanofone, arabofone și slavofone.

Primul care a creionat o hartă istorică a autotraducerii a fost Julio Cesar Santoyo². Cercetătorul a făcut un studiu minuțios, în care a demonstrat că acest „caz special în traducerea literară” [1, p. 224] este atestat începând cu Evul Mediu și până în zilele noastre, secolul al XXI-lea fiind considerat de Emanuela Nanni drept secolul autotraducerilor [2, p. 68]. De fapt, cel mai vechi text autotradus disponibil în ziua de azi pare a fi *Evangelia după Matei*. Autotraducerea textelor sacre este urmată de autotraducerea textelor științifice care aveau menirea să permită circulația, în Europa, a tratatelor de medicină, matematică, astronomie și muzică. Episcopul Robert Grosseteste, unul din erudiții

bisericii engleze și inițiatorul traducerii științifice, se autotraducea prin prisma celor trei limbi pe care le stăpânea: latina, franceza și engleza. Traducerea auctorială literară se afirmă în special în secolele XVI-XVII. Traducerea textelor se făcea îndeosebi din latină în limbile naționale. Spre sec. al XVII-lea, limba latină își pierde influența asupra limbilor vernaculare și franceza devine noua *lingua franca*, limba elitei. Traducerile din franceză în varii dialecte erau firești în acea vreme, ba chiar a existat o practică de a folosi traduceri franceze ale clasicilor pentru retraducere în alte dialecte, fenomen ce a durat până în sec. al XIX-lea. În Franța, mai mult decât în alte țări europene, a existat stilul „*les belles infidèles*”, traduceri agreabile la citire, dar care se îndepărtează de textul de plecare. Se vehicula ideea că traduceri trebuie să îmbogățească literatura națională, nu să promoveze un anumit autor.

De-a lungul sec. al XVIII-lea autotraducerea și-e pierdut treptat din importanță, dar nici într-un caz nu a dispărut completamente, fiind deseori practică în cercurile elitare.

În sec. al XX-lea, și mai cu seama la ora actuală, fenomenul cunoaște o explozie uimitoare. În opinia noastră, acest boom se explică prin faptul că practica autotraductivă s-a infiltrat în problematici ce străbat vremurile respective prin evenimente istorice majore ca decolonizarea, prăbușirea regimurilor totalitare, migrația, exodul de creieri ș.a. În traversarea realităților lingvistice și culturale diferite, se activează o căutare identitară, care este la originea parcursului unui scriitor-autotraducător. Traducerea auctorială permite scoaterea în lumină a dinamicii complexe între limbile dominante și cele dominate, între limbile cuceritoare și cele supuse.

Evoluția traducerii auctoriale în țările francofone

Autotraducerea literară, căreia consacram aceste pagini, este un fenomen ce se alimentează din reflecții derivate din mai multe discipline. Această multidisciplinaritate reprezintă chintesența cercetărilor axate pe motivațiile scriitorilor de a-și traduce propriile texte, tipologiile textuale conexe practicii autotraductive și mecanismele lingvistice și culturale în baza operației translative. Așadar, cartea de identitate a autotraducerii nu mai e o *terra incognita*.

Țările francofone în care literatura a cunoscut o evoluție deosebită se caracterizează frecvent printr-un context bilingv, plurilingv, diglosic. Acest lucru este evident mai ales în fostele colonii franceze și în departamentele și teritoriile de peste mare, unde franceza interacționează sistematic cu limbile locale sau creole. Altfel stau lucrurile în Belgia, Elveția și Canada, unde francofonul poate sta sub adăpostul altei limbi (neerlandeza, germana, engleza). Trăsătura proeminentă a autotraducătorilor a căror creație implică limba franceză ca limbă-sursă ori limbă-țintă, este reprezentată nu de apartenența la francofonie în sensul strict, ci de francofonia în sensul larg al cuvântului, așa cum este înregistrat în Dicționarul *Le Petit Robert*: este francofon „cel care, de regulă, vorbește franceza, cel puțin în anumite circumstanțe de comunicare, ca limbă maternă sau limbă secundă” [3, p. 1125].

Marea majoritate a scriitorilor bilingvi care s-au autotradus și pe care îi vom menționa în cele ce urmează au învățat franceza în afara căminului familial, în multe cazuri pe băncile școlii, câteodată la locul de muncă. Această constatare este atribuită în special celor care și-au tradus operele în franceză din limba lor maternă, însă este valabilă și pentru cei care și-au început cariera literară în franceză, pentru a se autotraduce ulterior (uneori mult mai tardiv) în prima lor limbă din perspectivă cronologică: româna pentru Panait Istrati, greaca pentru Vassilis Alexakis, engleza pentru Julien Green și Nancy Huston, spaniola pentru Augustin Gomez Arcos, mandarina pentru Gao Xingjian (Premiul Nobel pentru Literatură în 2000), araba pentru algerianul Rachid Boudjera, italiana pentru canadianul Marco Micone ș.a. Văzută din Franța, țara de reședință și publicație a majorității autorilor menționați, traducerea auctorială vizează esențialmente importarea de texte traduse dintr-o limbă străină și sunt, conform terminologiei lui Valerie Ganne și Marc Minon, o formă de *intraducere* [apud 4, p. 4]. Exemplele de *extraducere*, adică traduceri realizate nu în, ci din franceză, sunt mult mai rare.

Cum a demonstrat-o Johan Heilbron în *Towards a Sociology of Translation. Book Translations as a Cultural World-System* [5], fluxul de traducere atestă o mișcare net centrifugă, ce pornește de

la câteva limbi-surse centrale (dat fiind numărul mare de persoane care vorbesc aceste limbi ca limbă maternă sau prima limbă străină) spre numeroase limbi-țintă semiperiferice (aprox. 500 de limbi ce numără mai mult de jumătate de milion de locutori). Potrivit statisticilor UNESCO (1979-2011) publicate în *Index Translationum*, principalele 6 limbi-surse care dețin întâietatea sunt: engleza, franceza, germana, rusa, italiana și spaniola. Devansată de engleză, care își menține poziția hegemonică, „hiper-centrală” (A. De Swaan în *La constellation mondiale des langues*, 2001 [6]), franceza rămâne totuși o limbă centrală.

În spațiul francofon, autotraducerea operează în sens invers, în contra-curent cu traducerile obișnuite /alografe. Remarca savantului Rainer Grutman este foarte semnificativă în acest sens. Mai mult decât o mișcare centrifugă (din centrul galaxiei lingvistice spre periferiile sale) și descendentă, prin intermediul unei infratraduceri (de la limba cea mai dotată cu capital simbolic spre cea mai puțin dotată), cercetătorul observă o formă centripetă de supratraducere ce pornește de la o limbă maternă, percepută ca mai puțin centrală și mai puțin prestigioasă spre o limbă învățată, cum ar fi franceză, care ocupă o poziție mai centrală [4, p. 6]. Sistemul mondial al limbilor, așa cum este descris de Abram De Swaan și Louis-Jean Calvet, se caracterizează nu prin forțe centrifuge și centripete, limbile gravitând spre soare, aidoma corpurilor celeste. În pofida forței centripete proprie acestui sistem, fiecare vorbitor, constată R. Grutman, învață în mod normal fie o limbă mai centrală decât limba sa, fie o limbă ce se situează pe aceeași orbită, însă rareori se întâmplă ca un bilingv să-și îmbogățească repertoriul cu o limbă mai periferică decât a sa [*Ibidem*]. Universul francofon, în viziunea lui C. Molinari, se conturează drept „un sistem ecolingvistic ale cărui constelații sunt strâns legate între ele prin prezența francezei hexagonale” [7], care continuă a fi a doua limbă centrală din lume.

Din moment ce implică două limbi de creație, practica autotraducerii este produsul unui bilingvism literar sinergetic³. Se cuvine însă a constata că nu orice autor care publică în două sau mai multe limbi devine autotraducător, chiar dacă în anumite momente din cariera sa își pune întrebarea dacă nu ar fi mai bine să se traducă pe sine-însuși decât să-i încredințeze această sarcină altuia.

Traietoriile demersului autotraductiv sunt variate. Doar în România, țara ce a dat literaturii franceze un contingent puternic de scriitori, găsim un evantai de posibilități. Panait Istrati și Gherasim Luca s-au autotradus, însă în direcții opuse; primul în limba română, al doilea în limba franceză. În cazul lui Cioran, franceza nu a făcut decât să succedă româna ca limbă de scriere, fapt ce a dat naștere unui bilingvism succesiv. Așadar, traducerea autoricească nu este niciodată o obligație nici pentru autorii ce cunosc două limbi (ca E. Ionesco), nici pentru cei care au publicat în două limbi (ca E. Cioran). Printre alți români, cu o carieră literară impresionantă în Hexagon, care și-au autotradus o parte din operă, fie solo, fie în tandem, menționăm: B. Fundoianu, devenit Benjamin Fondane; Dumitru Țepeneag, Miron Kiropol, Virgil Tanase, Ilie Constantin, Matei Vișniec, Linda Maria Baros, ș.a. Pentru mulți dintre aceștia, Francofonia a devenit piatra de temelie a internaționalizării unei literaturi necunoscute și o cale de acces spre universalitate. Potrivit cercetătorului Dumitru Chioaru, care analizează cu lux de amănunte mărturisirile lui B. Fundoianu referitoare la soarta literaturii române, în comparație cu cea franceză, acesta pleda „pentru o identitate mai cuprinzătoare, care să ridice specificul național la universal”. Chinuit ca și mulți alți contemporani ai săi de a se fi născut într-o cultură periferică, minoră, Fundoianu descoperă în bilingvismul româno-francez al societății culte românești din acea vreme șansa noastră de a deveni parte a unei culturi majore, universale [8, p. 65]. În funcție de factorii care au generat și favorizat alegerea francezei ca limbă de scriere, R. Grutman [4, p. 10-13], cu ajutorul unor termeni împrumutați din ornitologie, distinge două mari categorii de autotraducători în spațiul francofon.

Prima categorie reunește **autotraducătorii migratori**, cei care au ales să se stabilească în altă țară și au adăugat o nouă limbă în repertoriul lor lingvistic. Bilingvismul sinergetic al acestora este unul exogen, în afara comunității lor de origine. Migratorii trec printr-un veritabil transfer lingvistic. Transferându-se, lasă în urmă o țară, o cultură și o limbă și sunt nevoiți să se adapteze, din punct de

vedere lingvistic și cultural, unui nou mediu, societății-gază. Decizia de a scrie sau/și a se traduce în limba acestei noi țări este, de multe ori, o consecință directă a demenajării, fără care ar fi avut o carieră unilingvă sau poate că nu ar fi avut deloc carieră literară. Printre cei mai iluștri autotraducători migratori am putea cita pe Samuel Beckett, Anne Weber, Raymond Federman, Henri Heine, Jorge Semprun, Romain Gary ș.a.

A doua categorie este compusă de *autotraducătorii sedentari*. Spre deosebire de prima categorie, aceștia nu și-au părăsit țara, nu s-au aventurat și nici nu au fost impuși să meargă în căutarea alterității lingvistice. În contextul francofoniei literare, acești scriitori au ales mai puțin calea de traducere spre franceză. Astăzi, Spania numără peste 100 de autotraducători activi, toți sedentari fiindcă sunt exponenții unor comunități diglosice (Catalonia, Galicia, Țara Bascilor). Este ilustrarea cea mai convingătoare și încarnarea perfectă a celui de-al doilea tip de traducere auctorială specificată mai sus. Exemple similare găsim și în constelația francofonă: belgienii Fernand Berckelaers (cunoscut sub numele de Michel Seuphor), Eric de Kuypers Paul Pourveur; gasconul Berbard Manciet; alsacienii Yvan Goll, Jean/Hans Arp și Tomi Ungerer; marocanii Abdelatif Laabi și Mohamed Serghini; malgașul Jean-Joseph Rabearivelo; camerunezul Gabriel Kuitche Fonkou; quebecozii Marius Barbeau și Daniel Gagnon ș.a.

Astăzi, Francofonia a devenit un element la plural, un element solidar al unității în diversitate; nu mai reprezintă doar ansamblul persoanelor ce au în comun folosirea limbii lui Molière, ci o comunitate internațională, prezentă pe toate cele cinci continente, cimentată pe un ideal suprem de inter-înțelegere, aspirația generală către universalitate și aspirația individuală către identitate. Autotraducerea, la rândul ei, asigură o nouă viziune asupra lumii și reinventarea unui spațiu intercultural pierdut.

Concluzii

Dacă e să ne referim la direcția traducerii în spațiul francofon, franceza, în marea parte a cazurilor, este limba-țintă (beneficiarul) actului autotraductiv, care îmbracă forma unei intraduceri, a unei importări literare, provenind din limbi cu o poziție mai puțin centrală în constelația mondială (cu excepția englezei); traducerea auctorială contribuie nemijlocit la internaționalizarea unei literaturi marginale sau la transferul unei opere din literatura națională în literatura-lume.

Limbile-surse care stau la baza autotraducerilor corespund cu limbile materne ale scriitorilor implicați, care sunt cu siguranță bilingvi. Bilingvismul acestora este unul de natură creativă și sinergetică. Francofonia literară este construită de scriitorii care au studiat franceza pentru a o include în repertoriul lor lingvistic.

Fiind un exercițiu pasionant, profund impregnat de dedublare creatoare și caracterizat printr-un permanent dute-vino între două texte cu statul egal de opere originale, autotraducerea reprezintă o provocare pentru câmpurile literare ale căror protagoniști sunt autorii bilingvi.

Bibliografie:

1. SAINT-PIERRE, P. Translation and Writing. In: *Texte*, revue de critique et théorie littéraire. Nr. 4. Toronto, 1985, p. 223-233.
2. NANNI, E. Quelques réflexions sur l'autotraduction poétique : entre poésie comme langue étrangère par excellence et autotraduction poétique interlinéaire. In : *Atelier de traduction*, Nr. 7. Suceava : Editura Univ. Suceava, 2007, p. 67-78.
3. ROBERT, le Petit. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Paris : Robert, 2004.
4. GRUTMAN, R. Francophonie et autotraduction. Dans *Interfrancophonies*, n° 6, Regards croisés autour de l'autotraduction (P. PUCCINI, éd.), 2015, p. 1-17 [consulté le 25 septembre 2016]. Disponible sur <http://interfrancophonies.org/>

5. HEILBRON, J. Towards a Sociology of Translation. Book Translations as a Cultural World-System. Dans *European Journal of Social Theory*, vol. 2, n° 4, 1999, p. 429- 444 ; Id., Translation as a cultural world system. Dans *Perspectives, Studies in Translatology*, vol. 8, n° 1, 2000, p. 9-26.
6. DE SWAAN, A. La constellation mondiale des langues. In: *Terminogramme* (Québec), n° 99-100, 2001, p. 47-68.
7. MOLINARI, C. Les dynamiques sociolinguistiques dans l'espace francophone : le cas du Mali à travers le regard d'Amadou Hampâté Bâ. In: *Constellations francophones*, Publifarum, n° 7, 2007 [consulté le 25 septembre 2016] Disponible sur http://www.publifarum.farum.it/ezone_articles.php?art_id=60
8. CHIOARU, D. Bilingvismul creator. Cluj: Limes, 2013.

Note

- ¹ PUCCINI, P. Avant-propos. Pour une cartographie de l'autotraduction. In : *Intefrancophonies* n° 6, « Regards croisés autour de l'autotraduction », 2015, p. I-XII. Paola PUCCINI (éd.), disponible aussi sur <http://interfrancophonies.org/>
- ² A se vedea SANTOYO, J. C. Autotraducciones: Una perspectiva histórica. In : *Meta: Translators' Journal*. Vol. 50, no. 3. Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 858-867.
- ³ A se vedea RÂBACOV, Gh. Autotraducerea ca produs al bilingvismului sinergetic. In: *Intertext* nr. 1/2. Chişinău: ULIM, 2016, p. 74-80.

NOMINA ACTIONIS ÎN FUNCȚIE DE NEOLOGISM STILISTIC, CREAȚIE LEXICALĂ INDIVIDUALĂ ȘI OCAZIONALISM ȘI LEXICOGRAFIEREA ACESTORA

Victoria MASCALIUC

Universitatea de Stat „Alec Russo” , Bălți, Republica Moldova

Résumé: Le présent article vise le problème des noms d'action, *nominis actionis*, phénomène linguistique qui désigne la classe lexico-grammaticale d'unités qui combine les caractéristiques verbales et nominales et qui sont l'expression substantivale d'une idée verbale. Ces unités représentent l'objet d'étude de notre thèse de doctorat.

Mots-clés: *nominis actionis*, lexicographie, création néologique, néologisme stylistique.

În ultimul timp au apărut articole și studii detaliate consacrate numelor de acțiune (*nominis actionis*), fenomen lingvistic interpretat ca desemnare a unei clase lexico-gramaticale de unități, care combină caracteristici verbale și nominale și care sunt expresia substantivală a unei idei verbale. În acest sens, teza noastră de doctor în filologie „Particularitățile structural-semantice ale *Nominis actionis* în limba franceză” (Bălți, 2016. – 198 p.), pregătită pentru susținere publică, este o dovadă elocventă că subiectul nu este încă deloc epuizat.

Am fost surprinși când am supus analizei mai multe lucrări, atât din lingvistica românească, cât și din cea franceză actuală, și ne-am convins că autorii abordează în ultimul timp problema sus-nominalizată în complexitatea ei: aspectul filosofico-lingvistic al problemei, analize detaliate structural-semantice, tipologii și studii comparative, structurarea semică etc. Însă aspectul lexicografic al acestei probleme este atacat doar sporadic. Când vine vorba de creații neologice, individuale, de neologisme stilistice de tipul *affouillerie* n. f. (Charles Péguy), *agenouillage* n. m. (Arthur Rimbaud), *becquètement* n. m. (Stéphane Mallarmé), de ocazionalisme de tipul *bavacheur*, *bavocheur*, *bavocheurie* (L.-F. Céline), apoi acestea practic sunt eliminate din vizorul lexicografierii actuale.

În acest articol, vom supune analizei creațiile individuale ale autorilor francezi (sec. XIX-XX - XXI), care au „fabricat” pentru operele lor exemple unice în felul lor de *nominis actionis*, cu un caracter strict individual și cu o ocurență practic nulă, cu un autor al lor și care n-au fost niciodată fixate de surse lexicografice de ordin general. Ne vom strădui să le prezentăm mai jos în formă lexicografico-alfabetică pentru ca specialiștii din domeniu să poată mai ușor sesiza anvergura fenomenului. La fiecare exemplu, vom da autorul creației individuale, genul, textul/opera în care a fost utilizat neologismul, contextul în care el se întâlnește și definiția lui. Acolo unde materialul nu va permite, vom da un comentariu lingvistic mai detaliat, vizând atât proveniența, cât și formarea creației individuale.

A

Abornement n. m. Il allait hériter des listes cadastrales,
Et des *abornements* de nos pauvres vertus.
(Charles Péguy, Œuvres poétiques complètes, p. 249).

Action d'aborder, de mettre des bornes. Dans la norme littéraire nous avons « pierre ou autre marque servant à délimiter un champ, une propriété foncière » (PR, p. 200). Le mot est fixé par M. Rheims, p. 32.

Affouillage n. m. Ce n'est pas affaire sage
Que de changer un portage
Savoir à quoi l'on engage
Se garder des noirs mirages
Jaunir même au bleuissage
Quand on garde le mouillage
A chérir le gouleyage
Des Câlines en *affouillage*.

(Edmond Humeau, « L'Âge des processions », in Nouveaux Cahiers de jeunesse, p. 52).

Le nom est tiré du verbe *affouiller* et constitue un doublet pour le normatif *affouillement*. Dans le contexte le nom marque « l'action produite par la fonte des neiges qui dégrade les berges sous le poids des blocs entraînés par le courant » (E. Humeau).

Affouillerie n. f. Ce qui pourtant ailleurs est une *affouillerie*
N'est ici qu'un durable et sûr dépouillement.

(Charles Péguy, La Tapisserie de Notre-Dame, p. 695).

Tiré toujours du verbe *affouiller*, mais le suffixe traduit une nuance péjorative qui ne rendrait pas le normatif *affouillement* (M. Rheims, p. 41).

Agatisation n. f. *L'agatisation* qu'a prise la pierre cuite par le pétrole.

(Journal des Goncourt, V, p. 327).

Dérivé de *agatiser* : processus qui donne à un matériau l'apparence de l'agate. (M. Rheims, p. 41).

Agenouillage n. m. Sa vue, sa vue, tous les *agenouillages* anciens et les peines relevées à sa suite.

(Arthur Rimbaud, Illuminations, p. 182).

Le nom est fait sur *agenouiller*, avec le suffixe *-age*. A comparer avec la forme roumaine : *îngenunchere/eri*.

Allument n. m. Les yeux ayant perdu *l'allument* de la vie.

(Journal des Goncourt, VII, 8 mars 1880, p. 10).

Lumière est sans rapport étroit avec *allumé*. De là la création d'*allument*, dérivé d'*allumer*. Littré définit *allument* dans le sens « d'action d'allumer » et ajoute : « Le mot mériterait d'être repris » (M. Rheims, p. 47).

Amitonerie n. f. Le lendemain, il était un peu moins décidé que la veille, malgré les *amitoneries* conjugales. (Eugène Le Roy, Au pays des pierres, p. 236).

La création provient du dialectisme non attesté *s'amitonner* : se faire des câlineries, des caresses (verbe pronominal réciproque et non réfléchi). Le caractère dialectal est souligné par les hésitations graphiques (un seul *n* dans *amitonerie*), et morphologiques (dérivation à l'aide de deux suffixes *-erie* et *-ement* de même valeur).

Amitonnement n. m. Et ce fut des rires, des serremments de main, des *amitonnements* à n'en plus finir. (Eugène Le Roy, Jacquou le Croquant, p. 252. Voir sous **Amitonerie**).

Amouracheries n. f. pl. Un œil sur mon contrat chez Grasset, un autre à Wall Street, galopant d'un fournisseur de ... (sans compter quelques *amouracheries*, le dimanche ou dans les taxis, à temps perdu). (Joseph Delteil, la Deltheillerie, p. 131).

Dérivé de *s'amouracher* au caractère péjoratif : tomber amoureux.

Anhélance n. f. J'écoute *l'anhélance* de sa respiration (Journal de Goncourt, III, p. 344).

Nominis actionis nouveau forgé d'après *anhéler* vu *anhélant*, qui est un terme de médecine, et préféré à *anhélation*, terme d'usage (M. Rheims, p. 54).

Apparitionnement n. m. Bien avant déjà il a senti comme une force qui rôdait, force, si je puis dire, d'*apparitionnement*, ou tendance à apparitionner. (H. Michaux, Connaissance par les gouffres, p. 196).

C'est un néologisme dérivé de *apparition* (tout comme *apparitionner*, lui aussi : action d'apparaître de façon magique. (M. Rheims, p. 58).

Attaqueur n. m. Le voilà (Flaubert) à dresser d'énormes et pantagruéliques ironies contre les *attaqueurs* de Dieu. (Journal des Goncourt, I, nov., 1858, p. 260).

Dérivé du verbe *attaquer* dans le sens : qui attaque Dieu systématiquement, comme si être attaqué de Dieu était une fonction (M. Rheims, p. 68).

Attiferie n. f. Vellini y avait renfermé toutes ses *attiferies* de femme, ses robes, son linge, d'inséparables bijoux qu'un jour on lui avait apportés de la haie d'Hectot. (Jules Barbey d'Aurevilly, une vieille maîtresse, p. 10).

Il est difficile à constater s'il s'agit d'un néologisme ou d'un dialectisme. Dérivé de *attifer* ou forme apparentée à *attifet* (de l'ancien français *tiffer*, parer) qui existe au XVI-ème siècle et encore au début du XVII-ème siècle (M. Rheims, p. 68).

Avalure n. f. Veules, une pittoresque *avalure* de falaises. (Journal des Goncourt, I, sept., 1853, p. 48).

De *avaler* : un chemin qui avale c'est-à-dire qui descend en pente rapide.

B

Bahulée n. f. la fumée qui s'envolait du toit, toute rose sur le ciel bleuissant, les *bahulées* des chiens à l'ébat dans l'arrière-cour... (Maurice Genevoix, La forêt perdue, p. 35).

C'est un dialectisme dérivé du verbe *bahuler* : crier, hurler, usité en Sologne ; *bahulée* désigne le plus souvent les hurlements du chien. (f. avec la forme dialectale en roumain *urlătura și schelălăiala câinelui*).

Bavachement n. m. Il m'a semblé qu'on y (à Paris) était plus bête et plus plat que d'habitude. La politique en est arrivée au *bavachement* ! On m'a corné les oreilles avec le retour d'Empire. (Gustave Flaubert, Correspondance, IV, p. 194).

Dérivé de *bavacher* ou de la forme néologique *bavachotter* ; le premier désigne : parler avec profusion ; le deuxième – parler à tort et à travers, dire des sottises. C'est plutôt sur *bavacher* que sont faites les deux créations de Flaubert : *bavachement* et *bavachotter*. Mais sur ce point il est écrasé par L.-F. Céline, qui a créé plus de dix néologismes sur ces deux radicaux : *bavacheur*, *bavocheur*, *bavachage*, *bavocheurie*, et sur, *baver*, les dérivés *bavoter*, *baverie*, *bavure*, et par un croisement avec *blabla* : *blablaveux* et *blavouille* (M. Rheims, p. 80-81).

Becquètement n. m. Tant peu à peu les allures du couple acceptent de l'influence du pigeonier *becquètements* ou sursauts... (Stéphane Mallarmé, Crayonné au théâtre, p. 305).

Dérivé néologique de *becqueter*, au sens de « se caresser avec le bec », et par suite : « s'embrasser ». (M. Rheims, p. 81).

Blaireauteur n. m. A quoi bon citer, en effet, les choses nulles, les dilutions des maîtres *blaireauteurs*... (Joris-Karl Huysmans, L'Art moderne, p. 27).

Création néologique, dérivée de *blaireauter* : Celui qui abuse du pinceau, qui soigne trop le fini. (M. Rheims, p. 89).

Blatètements n. m. pl. Déjà s'apprêtait cette caravane

Onduleuse, en stridents *blatètements*

Et le choc préparé des bivouaquements...

(Emmanuel Looten, Chaos, p. 59).

De la forme verbale latine *blaterare* : crier, en parlant du chameau.

Bleuison n. m. Mains chasseresses des diptères

Dont bombinent tes *bleuisions*

Aurales, vers les nectaires ?

Mains décanteuses de poison ?

(Arthur Rimbaud, les Mains de Jeanne-Marie, p. 89).

C'est un néologisme dérivé de *bleuir* : rendre bleu, devenir bleu.

Bleuité n. f. C'est aussi une création forgée par Rimbaud :

Où, teignant tout à coup les *bleuités*, délires
Et rythmes lents sous les rutillements du jour...
(Arthur Rimbaud, *Le Bateau ivre*, p. 129).

Blondoyance n. f. Au-dessous, des *blondoyances* se fondaient, à la lisière du finissant incendie.
(Francis Poictevin, *Seuls*, p. 96).

C'est un dérivé forgé de *blondoyer*. Ne concurrence pas *blondoiement*, qui dénonce une action. *Blondoyance* devrait, en principe, désigner l'état de ce qui blondoie, avec une double atténuation, l'une due au suffixe *-oyer* du verbe, l'autre au suffixe *-ance* du substantif, fréquent avec cette valeur chez les poètes de la fin du XIX-ème siècle. (M. Rheims, p. 90-91).

Bobelineur n. m. Non certes, le vieux *bobelineur* n'eut rien dit, car il était tout réjoui de voir l'amour naissant de ce joli couple. (Eugène Le Roy, *Au pays des pierres*, p. 30).

Dérivé de l'ancien français *bobeliner* : rapiécer les chaussures ; de *bobelin* : chaussure grossière. *Bobelineur*, savetier, attesté au XVI-ème siècle, est aujourd'hui dialectal.

Bockeur n. m. D'un coup d'œil j'avais reconnu un *bockeur*, un de ces habitués de brasserie qui arrive le matin, quand on ouvre, et s'en vont le soir, quand on ferme. (Guy de Maupassant, *Miss Harriet*, p. 242).

Dérive de *bocker*, lui aussi néologisme, qui vient du bock.

Bockeur : habitué de brasserie et amateur de bocks ; consommateur excessif des bocks de bière.

Bombardeur n. m. Seignelay... n'en reste pas moins Seignelay, je veux dire l'orgueilleux, le cruel *bombardeur* de Gênes, le tyran de nos amiraux. (Jules Michelet, *Histoire de France*, Œuvres complètes, v. XIII, p. 25).

Création néologique, dérivée de *bombarder* : Celui qui bombarde et, par conséquent, détruit. (M. Rheims, p. 92).

Bombinement n. m. Le moustique, vampire minuscule, s'annonce tout d'abord comme dirait Virgile ou l'excellent poète Jean Moréas, dans un bruyant *bombinement* de trompettes mimalloniennes.
(Paul Arène, *Vers le cantique*, p. 235).

Nom formé sur *bombiner*, lui aussi néologisme, calqué sur le latin *bombinare*, variante de *bombilare* : bourdonner, avec le suffixe *-ment*.

Braguard n. m. Pourquoi ne vous dirais-je pas que je lui ai connu sept maîtresses, en pied, à la fois, à ce bon *braguard* du XIX-ème siècle, comme l'aurait appelé le XVI-ème en sa langue pittoresque. (Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*, *Le rideau cramoisi*, p. 22).

C'est un dérivé de *braguer* : se divertir ; on lui connaît aussi le sens de *fanfaron*, *vantard*.

Branlure n. f. Si j'avais voulu jaspiner, je les aurais moi incendiées en trois mots, trois gestes, toutes ces fausses *branlures*. Il en serait pas resté debout. (Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit*, p. 713).

Néologisme dérive de l'expression argotique (*se les*) *branler* : ne rien faire ; fainéanter. La dénomination moderne et populaire (*petit*) *branleur* : individu sans envergure, entré pour une part dans la signification de *branlure* (M. Rheims, p. 101).

Brétailleur n. m. Ils (les volontaires) ne trouvaient à la frontière ni vivres ni gîtes. Les officiers aristocrates se moquaient de leur misère, de leur triste équipement ; les *brétailleurs* les défiaient...
(Jules Michelet, *Histoire de la Révolution*, III, O.C., XIX, p. 245).

Dérivé peu usité de *brétailler* : se battre à l'épée (*brette*) à tout propos. « Ce mot se prend presque toujours en mauvaise part, et se dit par mépris » (Littré). Il avait pour synonyme *bretteur*, qui a tendance à perdre la nuance péjorative en français moderne. On lui préfère *sabreur* : de *sable*.

C

Cachinnatoire n. m. Plus agile que tel lapin du même nom,

Où des mistonnes *cachinnatoires*

Extravaguent sur des planches très natatoires.

(Louis de Gonzague-Frick, Foin de tout Baudelaire, p. 28).

Néologisme dérivé du lat. *cachinare* : rire aux éclats, ou de l'ancien français *cadiner* : rire à gorge déployée. (f. Rabelais, qui a créé *cachinateur* comme dérivé usuel).

Cafouillette n. f. Pas des ébauches, des *cafouillettes* architecturales... non ! non ! (Louis-Ferdinand Céline, Bagatelles pour un massacre, p. 235).

Dérivé diminutif de *cafouiller* : agir d'une façon désordonnée ; ici : petite réalisation sans valeur.

Calmie n. f. Ce vent, dès la *calmie*, est modelant à gorge souple... (Emmanuel Looten, le Grenier sur l'eau, p. 23).

Dérivé du verbe *calmir* ou peut-être *calmisser* qui appartiennent à Looten dans le sens : être en accalmie ou en *calmie*.

Captivance n. f. Imbu de la croyance en ses ratiocinations comme en la *captivance* de ses métaphores. (J.H. Rosny, Marc Fane, p. 131).

De *captiver* : séduction qui s'exerce sur l'esprit. C'est un des nombreux mots en *-ance*.

Castoiment n. m. L'Université qui a [...] opéré le *castoiment* de la langue (Renan). (Journal de Goncourt, IV, 27 sept. 1870, p. 168).

Dérivé, réflexion savante du vieux verbe *chastoiter* : tancer, amender.

Catapultuosité n. f. La vigueur de cette harangue parut avoir dégoûté Bohémond de toute entreprise nouvelle sur un adversaire intraitable dont il admirait d'ailleurs l'intransigeance et la « *catapultuosité* » - dénomiatif monstrueux qu'il avait puisé dans le gueuloir de Flaubert, autrefois beaucoup trop connu. (Léon Bloy, La Femme pauvre, p. 172).

Il s'agit d'un croisement du verbe *catapulter* et du nom *impétuosité* : art de lancer des projectiles verbaux.

Chamaillade n. f. Les cris, les *chamaillades* le mettent dans un tel état nerveux. (Journal des Goncourt, VII, 13 mars 1888, p. 254).

Dérivé néologique de *se chamailler* : se quereller bruyamment pour des raisons futiles. *Chamaillerie*, repris par George Sand au milieu du XIX^e-ème siècle, s'est imposé et a éliminé *chamaillade* ainsi que *chamaillis* n.m. inusité après le XVIII^e-ème siècle, et l'archaïque *chamaille*, affectionné par Georges Duhamel.

Chercherie n. f. L'esprit primitif de *chercherie* qui a peut-être ses racines dans les plus lointaines impressions de l'enfance. (Pierre Jean Jouve, Tombeau de Baudelaire, p. 17).

Dérivé néologique de *chercher* : manie de la recherche, de la question. Il s'agit d'une maladie infantile.

Clopiement n. m. Un *clopiement* de cheval limitait seul parfois le silence. (Gustave Kahn, L'Adultère sentimental, p. 34).

C'est un dérivé dialectal de l'ancien français *cloper* : boiter, boitiller, qui a donné les formes modernes *clöpiner*, *clöpín-clöpant*, *clämpin*, *éclopé*. (M. Rheims, p. 138).

Clouquement n. m. A ce moment-là éclata autour de moi le coassement de milliers de reinettes, de grenouilles et le *clouquement* mélancoliques des crapauds. (Jean Gion, Noé, p. 174).

C'est un dialectisme dérivé du verbe *clouquer* : glousser, attesté, avec des variantes, dans de nombreux dialectes : *cloquer* en Sologne, *cluquer*, *clouqueter* en Normandie (M. Rheims, p. 138).

Confoutrage n. m. Os enfermé dans son tubanon pour l'opération de *confoutrage* central. (Antonin Artaud, III^e-ème Convoi, N3).

C'est un néologisme dérivé formé à l'aide du préfixe *con-*, du verbe *foutré*, avec le sens ancien de pratiquer l'acte sexuel ; et le suffixe d'action *-age*.

Consternement n. m. Il allait héritier des peuples diplomates

Et des *consternements* d'un peuple sénateur.

(Charles Péguy, Eve, p. 853).

Dérivé du *consterner*, et le suffixe *-ment*. « Le mot prend ici un sens plus voisin de l'étymologie, plus physique que *consternation* » (J. Barbier).

Cotissure n. f. Une fleur, / Un fruit, / Une femme au milieu /
Pour empêcher la fane et puis la *cotissure*.

(Louis de Gonzague-Frick, Thème du Corymbe, p. 34).

Du verbe *cotir* : meurtrier fait à des fruits, et qui empêche leur conservation.

Coulis n. m. Je baissai les stores et commençai à l'embrasser dans un *coulis* de paroles fiévreuses. (Léon-Paul Fargue, D'après Paris, p. 22).

Dérivé de *couler*, attiré par l'expression *vent coulis*.

Employé ici de façon imagée : « Souffle de paroles glissées furtivement dans l'interstice des baisers ». (M. Rheims, p. 153).

Coulure n. f. Ils allaient, aimant dans l'épouvante stagnante

Au-dessus du gaviaal de leurs lacs –

L'emmenante *coulure* des rauques fleuves...

(René Ghil, Dire des sangs, p. 78).

M. Rheims le fixe dans son Dictionnaire comme un mot sauvage, mais en réalité c'est un nom d'action provenant de *couler* : mouvement d'un liquide qui s'écoule et, par extension, traînée d'une matière molle qui a coulé (Petit Robert – 1, p. 405). Il ne semble pas qu'il ait une connotation exagérée.

Crissellement n. m. Tout l'Artois circulaire, ses escadres de corneilles croassantes, ses *crissellements* d'alouettes en ciel. (Paul Adam, L'Enfant d'Austerlitz, p. 271).

C'est un dérivé d'une variante dialectale du verbe *grisoller*, qui désigne le cri de l'alouette. Le Petit Robert – 1 fixe le verbe avec la mention *Rare* : Faire entendre son chant (en parlant de l'alouette) et la provenance d'un radical onomatopéique (p. 893).

Croiserie n. f. L'attelage s'arrêtant en haut de la côte à une croiserie de chemins. (Alphonse Daudet, Sapho, p ; 236).

Du verbe *croiser*, et le suffixe *-erie* : « Endroits où se croisent plusieurs chemins. Donné par les dictionnaires comme terme de vannerie, ouvrage où les brins d'osier sont croisés les uns sur les autres. » (Mary Burns, cité d'après M. Rheims, p. 158).

D

Dandineur n. m. Elle me montra, qui jouait, dans son jardin, un de ces ânes charmants de Provence, aux longs yeux résignés, et des canards, un peu viveurs et *dandineurs*, qui des étangs revenaient pour leur repas du soir. (Maurice Barrès, Le Jardin de Bérénice, p. 49).

Dérive de *dandiner* : Qui avance en balançant son corps de façon nonchalante, mais peu élégante. Le Petit Robert – 1 fixe le verbe comme *rare*. Un autre nom qui vient aussi de *dandiner* est *dandinement* : « Le dandinement monotone d'une moule au trot » (P. Loti).

Déboîtaison n. f. Pas mal de danseurs venaient de se rasseoir éccœurés par la lenteur du morceau, et tous les tordus se levaient parce que ça leur rappelait le tango ; ils en profitaient pour intercaler des cortes et des pas hésitation entre les *déboîtaisons* classiques des orthodoxes. (Boris Vian, L'Automne à Pékin, p. 41).

Le néologisme est fait sur le verbe *déboîter* qui fait ici une sorte de rime à *hésitation*.

Dégrouillage n. m. Sauf les quelques instants d'exercice de *dégrouillage* corporel commandé ... de la radio. (Alexandre Arnoux, Double Chance, p. 142).

Dérivé du familier *se dégrouiller*, se hâter, avec une influence certaine de *dérouillage*, pris au sens de „dégourdissement physique”. (M. Rheims, p. 169).

Démierdard n. m. Damase aurait bien voulu ... cheminer ... du buisson des badauds vers le domaine des *démierdards*. (Jacques Audiberti, Monorail, p. 61).

Variante euphémistique de *démierdard* qui est un dérivé de *se démerder* : vulg. se débrouiller ; sous l'influence de l'espagnol *mierda*.

Décideur n. m. Voir l'exemple sous **Ruseur** n.m.

De *décider* : adopter une conclusion définitive, et le suffixe *-eur* : qui prend des décisions le plus souvent erronées. Une nuance péjorative s'entrevoit.

Dépêchement n. m. Des hommes d'un grand nom d'un haut rang scientifique, ne craignaient pas de louer le *dépêchement* du Prince... (Chateaubriand, *Mémoire d'outre-tombe*, II, p. 173).

Ce substantif est formé sur le verbe *dépêcher*, dans le sens d'*envoyer à la mort*. Le mot existait en ancien français où il signifiait : *action de se débarrasser de...* Cf. en roumain : *iertarea păcatelor*.

Déposement n. m. Et le *déposement* est ici ce qui tente

Et ce qui vient tout seul est l'abdication.

(Charles Péguy, *La Tapiserie de Notre-Dame, Les Cinq Prières dans la cathédrale de Chartres*, p. 689).

Dérivé de *déposer* au sens de : renoncer à ; abdiquer (J. Barbier).

Donolement n. m. Déjà ses lèvres au *donolement* de bouche ont crépité. (Laurent Tailhade, *Le Satyricon*, p. 254).

Le mot est repris à l'ancien français. *Donolement*, dérivé du verbe *donoier* : faire l'amour, désignait le plaisir procuré par une femme qui s'abandonne à son amant et, par extension, le plaisir, sens qui est assez plausible dans le contexte présent, où tout de même l'influence de *donner* se fait sentir.

Dormichonnement n. m. On cherche à endormir, dans un *dormichonnement*, le cruel présent. (*Journal des Goncourt*, III, 30 juin, 1869, p. 48).

C'est un néologisme d'auteur qui vient de *dormichonner*, *dormichonnant* qui appartiennent aussi aux Frères Goncourt et dans le contexte désigne « état de celui qui cherche à fuir la réalité, en se réfugiant dans une sorte de faux sommeil. (M. Rheims, p. 182).

Duité n. f. Vos yeux se peignent dans les miens : j'en ai la perception que j'associe sur-le-champ à l'idée de *duité*... (Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, I, p. 287).

C'est un archaïsme. Dérivé non répertorié de l'ancien verbe *duire* : plaire. Plaisir, agrément ; mais il y a aussi un croisement avec le latin *duitas*, qui a un rapport étroit au nombre deux, « dualité ». (M. Rheims, p. 185).

E

Échafaudement n. m. Et moi qui perds mon temps près de vous dans des *échafaudements* ridicules. (André Gide, *Les Caves du Vatican*, p. 254).

C'est une création d'auteur, dérivée de *échafauder* : dresser en échafaudage, mais avec une valeur intellectuelle, métaphorique qui ne saurait avoir échafaudage.

Écrabouillure n. f. C'est l'*écrabouillure* très infecte ! honteuse ! vous et vos 600.000 lecteurs !... (Louis-Ferdinand Céline, *Entretiens avec le professeur Y*, p. 109).

Dérivé célinien de *écrabouiller* : écraser, réduire en bouillie.

Écrivain n. m. Le rêve du véritable écrivain (Baudelaire, Valéry), à ne pas confondre avec les véritables *écrivains* (Larousse, Saint Thomas), est de ne plus écrire enfin ! (Jacques Audiberti, *L'Ouvre-boîte*, p. 21).

Dérivé de *écrire*. Celui qui noircit du papier d'abondance, sans avoir un rapport à l'écriture comme telle. Cf. la célèbre opposition de Roland Barthes entre *écrivains* et *écrivants*.

Les dérivés au caractère péjoratif de *écrivain* sont nombreux : *écrivaineux* n.m. (L.-F. Céline) ; *écrivainité* n.f. (Jacques Audiberti) ; *écrivainleur/-euse*, etc.

Effaroucherie n. f. Nous disqualifions les Grâces poseuses, moi par *effaroucherie*, lui par expérience. (Henri Pichette, *Les Epiphanies*).

Radical *effaroucher* et le suffixe *-ie* (ressuscité dans la circonstance, puisqu'il est de ces « suffixes morts » dont parle Maurice Grevisse dans *le Bon Usage*, p. 127, 8^e édition). « L'*effaroucherie* diffère de l'*effarouchement* en cela qu'elle suppose non un « vice d'humeur, de caractère, qui rend inabordable »

(H. Bénac), non plus qu'une inquiétude sombre, « une anxiété mêlée de crainte » (P. Larousse) ou un effroi qui cause la fuite, mais bien plutôt quelque chose de propre à la jeunesse, d'instinctivement *fier*, de naturellement rebelle, et qui fait s'éloigner de ce qui n'inspire point la confiance ou le respect. » (H. Pichette).

Effémation n. f. La décadence de cette ancienne maison avait, sans nul doute, suivi régulièrement son cours ; *l'effémation* des mâles était allée en s'accroissant. (Joris-Karl Huysmans, *A rebours*, p. 28).

Mot peu usité. Répertoire au XVI^e siècle. Résultat de l'action d'efféminer, ou cette action elle-même. Formé sur *efféminer*, rendre faible et délicat, comme l'est ordinairement une femme ; calqué sur le latin *effeminare*, acquérir de la mollesse dans la fréquentation des femmes ; de nos jours, désigne plutôt celle qui est acquise dans leur éloignement. Ici, désigne une certaine manière, non rare, pour les anciens maisons, de tomber en quenouille.

Efféminement n. m. Le roi souple, fin, le cou nu, les vêtements flottants, toute sa mollesse visible à *l'efféminement* des mains tombantes et pâles. (Alphonse Daudet, *les Rois en exil*, p. 139).

« Dérivé d'*efféminer* ; caractère de ce qui est efféminé. » (Mary Burns).

Effleur n. m. Ample fichu de tulle et la jupe à volant...

Au cadre que fana *l'effleur* salin des brises.

(Janasz, *Les Lagunaires*, p. 28).

Néologisme obtenu par dérivation régressive à partir du verbe *effleurer*. *Effleurement* est le mot courant. Mais *effleur* est élégant et délicat comme l'idée qu'il présente, est bien venu et stylistiquement marqué.

Embabouineur n. m. Je grinçai des dents, et vis que nos deux masques étaient deux masques d'escrime, le mien tissu de poils *embabouineurs* des chats... (Alfred Jarry, *L'amour absolu, L'Autre Alceste*, p. 65).

C'est un néologisme dérivé d'*embabouiner*.

Embarquin n. m. Sans craindre la mer ni les r'quins

Nous nous sommes trois *embarquins*

Pour aller à l'île d'Marken.

(Pierre Louÿs, *Fantaisies, Voyage à l'île Marken*, p. 571).

C'est une création évidemment humoristique. Substantif dérivé de *embarquer* pour rimer avec r'quins.

Enterreur n. m. Les *enterreurs* au bord de la fosse qui s'offre,

Le brusque nœud coulant qu'on passe autour du coffre...

(Maurice Rollinat, *Névroses*, p. 367).

Dérivé de *enterrer* : déposer le corps de (qqn) dans la terre. C'est un doublet cru de fossoyeur. Cf. en roumain *gropar*.

Entrebail n. m. Je sens qu'il y a un *entrebail* et nous entrons dans l'étable où il fait chaud (Jean Giono, *Les Grands Chemins*, p. 96).

Néologisme tiré du déverbal d'*entrebâiller*. On dit également *entrebâillement, entrebâillure*.

Entretuerie n. f. Mais il faut avouer que cette *entretuerie* fait bien dans le paysage (Henri de Montherlant, *L'Equinoxe de septembre*, p. 122).

Dérivé de *s'entre-tuer* : se tuer mutuellement ; se battre jusqu'à la mort, et le suffixe *-erie*.

Dans ce texte il s'agit d'une bataille où l'on se tue l'un l'autre.

Épargnateur n. m. Vous n'avez plus connu que la parcimonie

Et les *épargnateurs* et les conservateurs.

(Charles Péguy, *Eve*, p. 722).

Dérivé de *épargner* : traiter avec ménagement, indulgence, clémence. « Le suffixe *-ateur*, d'origine latine, confère au substantif une solennité quelque peu prétentieuse. » (J. Barbier).

Épluchette n. f. Il n'y avait pas là de ces jeunes vert tendre, de ces petites demoiselles qui exébraient Byron, qui sentent la tartelette et qui, par la tournure, ne sont encore que des épluchettes... (Jules Barbey d'Aureville, *Les Diaboliques*, Le plus Bel Amour de Don Juan, p. 100).

C'est un dialectisme, dérivé de *éplucher* : nettoyer, fréquent dans de multiples dialectes où il désigne un petit morceau de quelque chose, coupeau, bout, résidu. Ici, chose, personne négligeable.

Épluchoteuse n. f. (Chez J.-K. Huysmans, *De tout*, p. 111).

Peut-être rapprochement avec *éplucher* ; voir sous *épluchette*.

Époustouffette n. f. Ils peuvent nous donner du spectacle, être marrants, nous procurer de bons moments avec leurs turlutaines racistes, leur manège incessant de martyr, leur jactance, leurs *époustouffettes*, leurs paranoïaques entreprises. (Louis-Ferdinand Céline, *Bagatelles pour un massacre*, p. 233).

Il s'agit d'un dérivé diminutif d'*époustoufler*, lui aussi néologisme familier du XX-ème siècle. Entreprise de l'auteur visant à étonner et à obtenir effet stylistique.

Éralure n. f. Et soudain courut,

en tout l'amas d'agonie, une *éralure*
plus vite que reprendre sous tes paupières
les yeux : et l'Eau à la terre retourne !
(René Ghil, *Dire des sangs*, p. 363).

Néologisme stylistique. Dérivé de *râler* : faire entendre un rôle, avec une insistance sur le sens du mouvement mise en œuvre par le préfixe *e-*, du latin *ex* : hors de. *Eraflure* et *éraillure* ne sont pas sans influence sur la genèse de ce mot nouveau.

Escamotade n. f. Création de Monherlant, *Les Garçons*.

Dérivé du verbe *escamoter* : faire disparaître qqch par un tour de main qui échappe à la vue des spectateurs, et le suffixe *-ade* qui indique l'acte précis d'escamoter.

Êtreté n. f. Ils m'ont plongé trois fois dans le cours du Cocyte, et protégeant tout seul, seul dans mon *êtreté* obstinée... (Antonin Artaud, *Tel Quel*, N22, *Sur les Chimères*, p. 12).

C'est une création individuelle, dérivée de *être*, et le suffixe *-té*, analogue aux créations du vocabulaire philosophique où le verbe être constitue le pivot de l'*étantité*, de l'*étant*. La qualité d'être de l'être, ou essence de l'être.

Étudeur n. m. On trouvera à côté de figures qui affectent, heureusement du reste, une allure de grands tableaux, une idée de fenêtre ouverte par où le soleil vient éclairer le parquet de manière à réjouir le Flamand le plus *étudeur*. (Charles Baudelaire, *Salon de 1845*, p. 19).

De *étudier*, et le suffixe *-eur*. *Étudeur* a un sens différent de celui d'*étudiant*. Le peintre scrute le motif en profondeur, comme *un voyeur*, *un observateur*, *un admirateur*.

Évagation n. m. Bien qu'il éprouvât encore cette *évagation* qui détachait son esprit de l'idée sur laquelle il le voulait fixer. (Joris-Karl Huysmans, *En Rade*, p. 107).

Emprunté au XV-ème siècle au latin *evagatio*, action d'errer. Le nom s'emploie surtout dans la langue théologique : « disposition de l'esprit à errer loin de l'objet auquel il devrait s'attacher ».

F

Festonnement n. m. Vous n'avez plus connu ni cette plaine grasse

Ni la vigne et la treille et leurs *festonnements*.
(Charles Péguy, *Eve*, p. 718).

Dérivé de *festonner* : orner des festons, et le suffixe *-ment*. « Péguy a certainement préféré *festonnement* à *festonnage*, en raison de sa sonorité » (J. Barbier).

Flanoir n. m. N'ont-ils pas à leur disposition un « *flanoir* » irrésistible : ce quai des Zattere. (Jean-Louis Vaudoyer, *L'Italie retrouvée*, p. 49).

Dérivé de *flâner* ; et le suffixe *-oir* : endroit où l'on peut flâner, fait sous le modèle *promener* : *le promenoir*, *gueuler* : *le gueuloir* (G. Flaubert).

Fouetteur n. m. Tous les chevaliers de Chateaubriand avaient été *fouetteurs* de lièvre... (Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, I, p. 34).

Dérivé de « *fouetter*, en ancien français, signifiait « poursuivre » » (J.-M. Gautier).

Fringottant n. m. Mais d'autres *fringottants* s'amènent et s'emmèlent en courbette (Roger Rabiniaux, L'Honneur de Pédonzigue, p. 63).

Dérivé péjoratif de *fringuer* : sautiller en dansant, dans la langue populaire, selon Littré, qui écrit dans son étymologie : « On trouve aussi le fréquentatif *fringoter*, au sens de fredonner ». Il signifiait « chanter » (pinson, rossignol) en ancien français. (M. Rheims, p. 265).

Frisement n. m. Du bout des lèvres, non sans un *frisement* d'œil légèrement ironique, l'huissier murmura un nom. (Alphonse Daudet, Le Nabab, p. 6).

Dérivé de *friser*. « Clignement d'œil pour faire un signe d'intelligence à une personne qu'on regarde. » (Mary Burns).

Frôlis n. m. Seule et si seule la ville s'esseule

Au *frôlis* des pas de vagues passants.

(Adolphe Retté, Cloches dans la nuit, p. 19).

C'est une création d'auteur, dérivé de *frôler* : toucher légèrement en glissant, en passant, et le suffixe *-is*. A rapprocher des modèles *clapoter – le clapotis* ; *frisoler – le frisolis* ; *frotter – le frottis*. On trouve la création chez Alfred Valette : un frôlis de jupes.

G

Galopination n. f. la pouilleuse racaille âcre et tarabustante

qui gratouille sa face avec ses saltations

reptations à mucus bonds et piétinements

serpentelements déclics et *galopinations*.

(Raymond Queneau, Petite Cosmogonie portative, p. 49).

De *galoper*. C'est une création à nuance péjorative : Galopade lourde et maladroite digne d'un galopin. (M. Rheims, p. 272).

Il faut mentionner que *galopin* a donné un néologisme, verbe intr. *galopiner* (Alfred Vallette).

Gaspillard n. m. Tant de grands seigneurs... traînaient après eux leurs maisons, leurs nombreux domestiques, un peuple *gaspillard*, qui derrière lui laissait beaucoup. (Jules Michelet, La Sorcière, p. 327).

C'est un néologisme d'auteur, un dérivé péjoratif de *gaspiller*, obtenu par substitution du suffixe déjà existant de *gaspilleur*. Alors on remarquera ici la concurrence du suffixe *-eur* : *-ard*.

Gaudéation n. f. La guerre, pénétrée et comblée, vole en éclats qui, glaçons roséolés, s'éparpillent hors de nos domaines et vont introduire jusque dans la bégayante poussivité de vos astres le principe de toute véritable *gaudéation*. (Jacques Audiberti, L'Opéra du monde, p. 99).

Le néologisme est formé sur le verbe *gaudere* : se réjouir, et plus particulièrement sur la forme *gaudeamus* : réjouissons-nous, qui est le premier mot de l'hymne chrétienne de réjouissance. La création d'Audiberti est à prendre au sens de « réjouissance ». (M. Rheims, p. 175).

Gaudisserie n. f. Cette *gaudisserie*, qui faisait rire les autres, colérait la tante Noémi. (Eugène le Roy, L'Ennemi de la Mort, p. 2).

C'est un nom refait sur l'ancien verbe *se gaudir* : se réjouir. Le radical *gaudiss-*, avec le suffixe péjoratif *-ard*, a fourni à Balzac le nom de son joyeux commis voyageur *Gaudissart*. (M. Rheims, p. 275).

Gazouillard n. m. Etant, aussi que la plupart des méridionaux cultivés, un assez bon virtuose de lecture, il en profitait pour lui apprendre cet art difficile, si profondément méprisé par les *gazouillards* de la Comédie - Française... (Léon Bloy, La Femme pauvre, p. 118).

Dérivé au caractère péjoratif de *gazouiller* : bruire, murmurer, et le suffixe *-ard*.

Gigottement n. m. Puis, un peu avant Dokundja, réception par les femmes et les mioches ; ... les plus vieilles sont les plus forcenées ; et ce *gigottement* saugrenu des dames mûres est assez pénible. (André Gide, Voyage au Congo, p. 195).

De *gigoter* : remuer vivement les jambes, et par ext. agiter ses membres, tout son corps, et le suffixe si cher à Gide *-ment* : action de *gigoter*. On remarquera que Gide a conservé l'orthographe ancienne de *gigotter*, où la consonne *t* est double.

Glissade n. f. Cette absence de foi, que M. de Pradis venait de lui avouer par ses *glissades*. (Henri de Montherlant, les Garçons).

Dérivé de *glisser* : échapper, et le suffixe *-ade* dans le sens d'« échappatoire », une escampative.

Glouglouteur n. m. Mme Martin. – Espèces de *glouglouteurs*, espèces de glouglouteuses. (Eugène Ionesco, La Cantatrice chauve, p. 52).

Dérivé de *glouglouter* : produire un glouglou, et le suffixe *-eur/-euse*. Mais selon l'explication d'Ionesco, ce néologisme constitue une « injure au sens imprécis ».

Gobichonneur n. m. Il y avait bien quelques chants de *gobichonneurs*. (Journal des Goncourt, IV, 18 janv., 1871, p. 195).

C'est une création argotique du XIX^e-ième siècle. Dérivé de *gobichonner* ; employé par Balzac.

Ce verbe est, selon Lacombe, un diminutif de l'ancien français *gobiner* : boire, ripailler, godailler, lequel est dérivé de *gobille* : gorge. C'est une forme patoisante qui a donné le français moderne *dégobiller*. *Gobichonneur* est relevé par Larchey, qui le glose par « gourmand ». Il signale aussi *gobichonnade* : régal, festin, avec une citation de Labiche. (M. Rheims, p. 284-285).

Godailerie n. f. Macarée s'amusa au spectacle de cette énorme *godailerie* et ne laissa point de boire jusqu'à plus soif en compagnie de son mari. (Guillaume Apollinaire, Le Poète assassiné, O.C., I, p. 241).

Création d'auteur, dérivée du populaire *godailler* : boire avec excès. Beuverie. On dit plus couramment *godaille*.

Gouvernateur n. m. Et ces maîtres de l'homme et ces *gouvernateurs*

Gouvernaient cet enfant que nous n'avons pas su.

(Charles Péguy, Eve, p. 827).

De *gouverner* : diriger, manœuvrer. « Se dit, en mauvaise part, pendant la Révolution, de tous ceux qui avaient part au gouvernement de l'Etat » (Becherelle).

Cf. en roumain : *guvernator* – persoană care conduce în numele șefului statului o unitate administrativ-teritorială mai mare sau un teritoriu dependent.

Grillure n. f. Elle s'était assise là encore aujourd'hui contre le buisson, dans la landèche déjà toute frisée par les *grillures* des canicules. (Alphonse de Châteaubriant, La Brière, p. 231).

C'est un dérivé néologique de *griller* : rôtir sur le gril, et le suffixe *-ure*, sur le modèle de *brûler* – *brûlure*.

Gringottement n. m. Je m'endormais au *gringottement* de la pluie sur la capote de la calèche. (Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, IV, p. 183).

De *gringotter*, encore attesté par Littré et Robert : chanter, gazouiller, en parlant des oiseaux. « Au XVI^e-ième siècle, gazouillement des petits oiseaux. Ici, sens analogique » (J.-M. Gautier).

Grivolant n. m. Ceux qui rêvent encore, mendiants à la façon de Callot, ou de Ribera, ladres superbes, « *grivolants* » décoratifs, miteux dorés comme l'épi de messidor... (Laurent Tailhade, Plâtres et Marbres, p. 106).

Dérivé de *grivoler* : commettre une grivèlerie. Le *-o* est dû à un croisement avec *voleur*.

Grognonnement n. m. Pas très abhumaniste, dites-vous, mon *grognonnement* de vétéran qui voit dans sa soucoupe, se corrompre son anchois, le français ? (Jacques Audiberti, Dimanche m'attend, p. 137).

C'est une création néologique dérivée de *grognonner* : pousser des grognements, être grognon, et le suffixe *-ment*.

Equivalent de *grognonnerie* signalé par Littré et Robert. L'influence de *grognement* dans la substitution du suffixe est indubitable.

Grouillis n. m. Il était logique de choisir, à l'exemple des grands vieux maîtres, son premier plan dans les âmes complètes, c'est-à-dire intellectuelles, quitte à remplir le fond de la toile de tout le *grouillis* voulu. (Joséphin Peladan, L'Initiation sentimentale, p. 305).

C'est un néologisme dérivé de *grouiller* : remuer, s'agiter, et le suffixe *-is*, fait sur le modèle de *fouiller* – *fouillis*.

H

Halbréné n. m. Louis Ulbach, romantique *halbréné* qui, hebdomadairement, dans le « Rappel » donne sa bénédiction à tous les écrivains qui la méritent. (Félix Fénéon, Œuvres, p. ? 135).

Répertorié au XVI-ème siècle. De *halbrener* : chasser le *halbran*, jeune canard sauvage. Originellement, terme de fauconnerie.

Hiverneur n. m. L'entrée dans le petit cercle... avait rajeuni l'amitié déveuloutée par l'usage et par les contacts par trop fréquents des *hiverneurs* perpétuels de cette banquise de paix. (Gustave Kahn, L'Adultère sentimental, p. 124).

Création néologique, dérivée de *hiverner* : passer l'hiver à l'abri. *Hiverneur* : celui qui passe l'hiver dans une sorte de station. On dit plutôt *hivernant*, mot nouveau (XIX-ème s.) qui double *hibernant*, réservé aux animaux qui passent dans un état d'engourdissement.

Hurlis n. m. Mains à massues

qui par les liens de peaux traînent le mal vouloir

et le *hurlis* de chiens. (René Ghil, Dire des sangs, p. 75).

C'est un néologisme dérivé de *hurler*, avec un suffixe fréquent dans les noms désignant des bruits faibles : *cliquetis*, *clapotis*, *gazouillis*. Dans le contexte il désigne un hurlement de peu d'intensité.

I, J, K

Inciteuse n. f. Les fleurs sont des *inciteuses* de mollesse, ce sont de belles choses cependant. (Joséphin Peladan, L'Androgyne, p. 25).

Dérivé de *inciter* : celui qui pousse à. *Inciteuse* double le terme admis *incitatrice*, qui est rare et peu maniable.

Inventoriateur n. m. Je commence aujourd'hui, 30 septembre, sous l'invocation de Saint Jérôme, auteur de la Vulgate, appariteur de tous les Prophètes, *inventoriateur* plein de gloire des lieux communs éternels. (Léon Bloy, Exégèse, p. 9).

Néologisme d'auteur. Dérivé de *inventorier* : faire un inventaire, cataloguer.

Jargonnement n. m. Quand ils cessaient de parler en breton, j'écoutais le *jargonnement* qui montait invisible : ils parlaient de la manière de se procurer du vin rouge... (Julien Gracq, Lettrines, p. 66).

Néologisme. Dérivé de *jargonner* : parler en jargon ou d'une façon peu intelligible. Dans le contexte : au sens étendu de « parler indistinctement ».

Jaspinage n. m. On donnait la première du Glatigny de Mendès...

Ah ! mortelle, mortelle soirée ! Rien ne dira le *jaspinage* des acteurs.

Rhétorique et loquacité. (André Gide, Journal, 17 mars, 1906, p. 592).

Substantif néologique qui est formé sur l'argotique *jaspiner* : bavarder. Le modèle : *bavarder* : *bavardage* ; *camoufler* : *camouflage*.

Jouissement n. m. Ma douce main de maîtresse et d'amant

Passe et rit sur ta chère chair en fête,

Rit et jouit de ton *jouissement*

(Paul Verlaine, Parallèlement, p. 528).

Création néologique. Dérivé de *jouir* : tirer plaisir. Il s'agit ici d'un plaisir intime que l'on goûte pleinement. Mot inventé, d'une sonorité à la fois plus intime et sensuelle d'une plus grande intensité que son doublet féminin *jouissance*, que Verlaine renouvelle heureusement.

L

Lécherie n. f. Des tendresses, des câlineries, une voluptueuse *lécherie* de mère chatte. (Alphonse Daudet, Sapho, p. 155).

Dérivé de *lécher*. Action de lécher, pris au figuré pour « démonstration de tendresse » (Mary Burns).

Léchouillis n. m. Il est né sept petits cochons, la nuit d'hier ou d'avant-hier. Ils étaient luisants et *léchouillis*. C'est un mot que je fabrique pour exprimer l'action, sur eux, du groin de la truie. (Francis Jammes, Lettre à Gide, juin 1896, cité par Monique Parent).

L'explication se trouve dans le texte.

Luisure n. f. Les blancheurs d'eau qui s'effilent en minces *luisures* sur les vitres des lampadaires (Jean Moréas, Les Demoiselles Goubert, cité par Plowert, p. 60).

Néologisme d'auteur. Dérivé de *luire*. Par sa finale, *luisure* évoque irrésistiblement le mot *brisure*, ce qui tend à lui donner le sens de « traînée luisante ». (M. Rheims, p. 355).

M

Mâchouillement n. m. Quand la nuit s'est fermée, réduisant la mer à son langage de clapotis, claquement de gueule, *mâchouillements* obscurs entre les ventres des bateaux amarrés. (Colette, La Naissance du jour, p. 20).

Néologisme. L'idée de mâcher, faire un bruit de mâchoires est amenée par *gueule*. Le suffixe au caractère péjoratif *-ouille* (*gribouillement*, *tripatouillement*) implique confusion.

Mangement n. m. Je m'élevais, avec une espèce de colère, contre ce *mangement* de l'esprit français... par l'esprit étranger. (Journal des Goncourt, VIII, 7 mai 1891, p. 238).

Néologisme stylistique. Dérivé de *manger*. On pense à *grignoter* et à *absorber* plutôt qu'à manger. (M. Rheims, p. 367).

Méjugement n. m. Je ne sens plus en elle, à mon égard, qu'incompréhension, *méjugement* ou, qui pis est, indifférence. (André Gide, Et nunc manet in te, suivi de Journal intime, p. 94).

Néologisme d'auteur, créé sur le verbe désuet *méjuger* : déprécier ; jugement erroné ou injuste que l'on porte sur qqn.

Mépréhension n. f. Une des plus graves *mépréhensions* de l'esprit du Christ provient de la confusion qui fréquemment s'établit dans l'esprit chrétien entre la vie future et la vie éternelle. (André Gide, Journal 15 juin, p. 604).

Dérivé de *méprendre* sur le modèle de *comprendre/compréhension*, dont il est l'antonyme. Méprise désignant surtout le résultat plus que l'action elle-même de se méprendre, *mépréhension* a paru nécessaire à Gide. (Maurice Rheims, p. 377).

Musarderie n. f. Voilà où la dévorante activité du commerce d'aujourd'hui a mené cette vente du livre, autrefois entourée de flânerie, de *musarderie* et de bouquinage bavard et familier. (Journal des Goncourt, III, 2 janv., 1867, p. 100).

Le mot est du XVI-ème siècle, mais il n'est pas admis par le Dictionnaire de l'Académie.

Dérivé de *musarder* : perdre son temps à des riens, et le suffixe *-erie*. C'est un équivalent de *flâner*, avec peut-être un regard plus soutenu que *muser*.

Muserie n. f. Mais trêve de *museries*. Mon ami, le commissaire Schatz, refuse de recevoir les « personnalités influentes » qui attendent dehors et voilà. (Romain Gary, Frère Océan, La Danse de Gengis Cohn, p. 12).

C'est un archaïsme dérivé de *muser* : perdre son temps à des riens, et le suffixe *-erie*. La sottise, la niaiserie y sont présentes.

N

Navrance n. f. On fit cercle autour de l'instrument, et Lucie, abandonnée fut envahie d'une *navrance* découragée. (Paul Adam, Chair molle, p. 21).

Dérivé à la fin du XIX-ème siècle de *navrer* (ou de *navrant*) : affliger profondément. Littré

remarque : « On a proposé de former le substantif *navrance* ; il serait utile ; mais jusqu'à présent, il n'a pas été adopté ».

Navrement, également créé au XIX-ème siècle et utilisé par Huysmans et les Goncourt n'a pas eu plus de bonheur. (Maurice Rheims, p. 396).

O

Obduration n. f. Ah ! l'abbé Méautis crut alors à la Malgaine et à ses prophéties. C'était bien là l'impatience finale, *l'obduration* d'un front damné. (Jules Barbey d'Aureville, *Un prêtre marié*, p. 164).

C'est un néologisme d'auteur calqué sur le latin *obduratio*, notion d'endurcir, dérivé de *obdurare* : persévérer. Dans le contexte il exprime l'endurcissement, persévérance dans le mal. Il semble que c'est une création à valeur stylistique neutre.

Obérateur n. m. C'est que, voilà ; je déteste en toi ceci, que, ayant des hanches sèches, bref anti-maternelles, tu marches cependant avec ce dandinement perpétuel de petit mammifère délesté depuis quelques jours à peine des kilos de ses couches (qu'est-ce qui vous fait rire ?) oui, dis-je, ce dandinement, comme tout étonnée de se trouver si légère après neuf mois de corvée, et t'en allant plus légère que nature, comme profitant de ta légèreté d'entracte, avant que ça recommence, et faisant même de ce dandinement de délivrance un appât à de prochains *obérateurs* ! Moi, j'appelle ça de l'aberration, de la légèreté. Tu saisis ? (Jules Laforgue, *Moralités légendaires*, *Lohengrin*, p. 114).

Néologisme. Dérivé de *obérer*, accabler de dettes. Les expressions *couvert*, *chargé*, *accablé... de dettes* permettent la métaphore de Laforgue : la grossesse est un fardeau lourd à porter, tout comme une dette. *L'obérateur*, c'est donc celui qui charge d'une dette dans ce sens métaphorique, un *opérateur* d'un genre très particulier. (M. Rheims, p. 406).

Orientement n. m. Quoique l'Othello volât comme une hirondelle, grâce à *l'orientation* de ses voiles, il gagnait cependant si peu en apparence... (Honoré de Balzac, *La Femme de trente ans*, p. 815).

Dérivé de *orienter*, et le suffixe *-(e)ment*. Le Dictionnaire de l'Académie de 1838 ne le fixe pas, ce qui suppose que Balzac n'en est pas l'inventeur. En effet, Balzac l'emploie exactement au sens défini par Littré : « Résultat de l'orientation, en parlant des vergues et des voiles ». (Cité d'après Maurice Rheims, p. 414).

Ostension n. f. Des *ostensions* de balcons et d'escaliers sur la mer dans un goût théâtral et pompeux. (Paul Claudel, *Conversation*, p. 746).

Mot ancien relevé par Littré : « exposition des reliques à la dévotion des fidèles ». Du lat. *ostensio* : action de montrer, de *ostendere* : montrer. Le sens est attesté en ancien français.

Oubliance n. f. Les baisers même avaient leur vertu d'*oubliance*. (Jules Barbey d'Aureville, *Ce qui ne meurt pas*, cité par Alexis François, p. 308).

Repris au XIX-ème siècle au fonds ancien grâce à l'influence de Mercier, qui l'avait signalé dans sa *Néologie*. De *oublier* ; et le suffixe *-ance*. L'Académie Française le trouve vieux en 1932. De fait, il est ressorti de l'usage général et ne subsiste que dans certains patois du Centre. (M. Rheims, p. 416).

P

Paradoxeur n. m. Il se trouvait que ce farceur, ce *paradoxeur*, ce moqueur enragé du bourgeois, avait pour les choses de l'art les idées les plus bourgeoises... (Edmond et Jules des Goncourt, *Manette Salomon*, I, p. 78).

De *paradoxer* : faire (dire, s'exprimer) des paradoxes, et le suffixe *-eur* : qui cultive le paradoxe.

On retrouve le verbe *paradoxer*, répertorié comme néologique par Littré chez Peladan : « Au café elle avait vu les bourgeois jouer et politiquer, au cabaret la bohème paradoxer ». (Curieuse, p. 120). Maurice Rheims, p. 424.

Parangonage n. m. Ces femmes sont nos contemporaines et un *parangonage* rendait plausible cette proposition... (Félix Fénéon, Œuvres, Les Arts, p. 115).

Dérivé de *parangonner* : comparer, donner comme modèle, et le suffixe *-age*. Pris ici au sens large de « comparaison ». Aujourd'hui le mot appartient à la langue des typographes : action de parangonner, d'aligner des caractères d'un corps différent. On l'orthographe avec deux *n*, mais Fénéon calque la graphie espagnole *parangonar* pour souligner la divergence de sens. (Maurice Rheims, p. 424).

Parlerie n. f. On s'embrasse trois fois, à l'ancienne mode. Le reste ne fut que *parleries* et *gesteries*. (Joseph Delteil, La Deltheillerie, p. 17).

Du verbe *parler* : articuler les sons d'une langue naturelle, et le suffixe *-erie* : « Situation où tout se réduit à des ribambelles de gestes, de paroles ». (J. Delteil).

Parlotterie n. f. Des triomphes parlementaires du Comte de l'Estorade, dont la *parlotterie* et le dévouement lui ont acquis une influence... (Honoré de Balzac, Mémoires des deux jeunes mariées, I, p. 274).

Création néologique à valeur stylistique. De *parlotter* : bavarder de çà et là, et le suffixe *-erie* : goût et aptitude à engager des paroles, à « parler ». On rapprochera de *parler*, *parloter/parlot(terie)*, la dérivation *cacher*, *cachoter/cachotterie*, et on évoquera certains substantifs en *-erie* qui s'associe à l'idée suggérée : *causerie*, *parlerie*, *flagornerie*, *flatterie*, *jacasserie*.

Parlouille n. f. Ça vient de nulle part... du Lycée peut-être... C'est de la *parlouille*, c'est du vent. La vraie haine, elle vient du fond, elle vient de la jeunesse, perdue au boulot sans défense. (Louis-Ferdinand Céline, Mort à crédit, p. 63).

C'est une création néologique chère à Céline.

De *parler*, et le suffixe péjoratif *-ouille*, c'est-à-dire c'est un dérivé péjoratif de parler : discours aussi creux qu'enflé. Cf. en roumain : *vorbăraie*, *flecăreală*.

Parlure n. f. La création est connue comme archaïsme. Repris à l'ancien français *parleüre* (*parlure* au XVI^e-ième siècle), désigne la façon de parler, l'élocution. Aujourd'hui il est repris par des grammairiens qui l'ont remis en l'honneur : *parlure populaire*, *parlure bourgeoise*.

Percerie n. f. Déjà cycle la générante saison : première *percerie* de quel vacarme ? Cela craque de partout, d'un multiple désordre... (Emmanuel Looten, Le Grenier sur l'eau, p. 44).

Créé de *percer*, *mettre en perce* : faire une ouverture, et le suffixe *-erie* : « Le fait de perforer, d'apparaître. Cf. les perce-neige, par exemple, au printemps ». (E. Looten). (M. Rheims, p. 433).

Philosopherie n. f. Le présent est sombre, mais l'avenir m'effraye plus encore. La *philosopherie* a corrompu le peuple... (Petrus Borel, Madame Putiphar, p. 88).

Dérivé de *philosopher* : penser, raisonner sur des problèmes philosophiques, et le suffixe *-erie* : création au caractère péjoratif de son suffixe, mais aussi parce qu'il double *philosophie*. Littré le signale au XVI^e-ième siècle, mais il est douteux que ce soit ici un archaïsme.

Piaillerie n. f. Il y aura toujours, malgré les libéraux et leurs *piailleries*, des accointances indestructibles entre la noblesse et le clergé. (Jules Barbey d'Arenville, Les Diaboliques, Le Bonheur dans le crime, p. 149).

Dérivé de *piailler* : pousser de petits cris aigus ; protester, et le suffixe *-erie*. Devenu de moins en moins usité depuis l'apparition de *piaillement* (fin XVIII^e-ième) ; cependant *-erie*, plus aigu que *-ment* renforce le sémantisme du verbe.

Piperette n. f. Il y avait des vieilles femmes qui disaient être sûres d'avoir entendu un matin, à la *piperette* du jour, des hirondelles appeler Gillatt. (Victor Hugo, Les Travailleurs de la mer, p.8).

Dialectisme non attesté. Dérivé du normand *piper*, *siffler*, *pépier*, *gazouiller*. Le suffixe diminutif est certainement dû à des expressions telles que *le petit jour*. La *piperette*, c'est le moment où les oiseaux commencent à chanter au lever du jour. (Maurice Rheims, p. 445).

Piquette n. f. Il y avait à la *piquette* du jour tant de fumée blanche sur les viviers... (George Sand, Jeanne, p. 36).

C'est un dialectisme. Dérivé de *piquer* : frapper légèrement ; annoncer le petit jour, et le suffixe diminutif *-ette*. Les dialectes du centre emploient fréquemment *pique du jour* (cf. *point du jour*, sur le verbe *poindre*, piquer), mais *piquette* est attesté dans le Nord et dans l'Est ; Larousse l'a relevé en 1874. (Maurice Rheims, p. 446).

Plaignotterie n. f. Pas de tendresse, point de gâteries, ni surtout de *plaignotteries* ! ... (Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, p. 386).

Création néologique faite sur le diminutif hypocoristique dérivé de *plaindre*. Attendrissement mièvre, sensiblerie.

Planement n. m. Mais, pour la première fois, le sentiment d'un péril véritable, le *planement* d'une menace assombrit le ciel de sa joie. (Maurice Genevoix, Raboliot, p. 28).

Dérivé de *planer* : se soutenir en l'air sans remuer, et le suffixe *-ment*. Relevé par Littré dans son Supplément, mais le mot ne s'applique qu'au vol plané des oiseaux. Il y a ici une extension de sens due à l'acception figurée (« menacer ») que *planer* a prise depuis la fin du XVIII-ème siècle. (Maurice Rheims, p. 447).

Pleuvination n. f. Octobre se terminait en queue de poisson, en queue de poisson en huile, en queue de sardine à l'huile. Bien bonne, celle-là. Dirait-on pas de l'huile cette *pleuvination* ? (Raymond Queneau, *Les Derniers Jours*, p. 26).

Dérivé néologique de *pleuviner* : bruiner, et le suffixe (*a*)*tion* : petite pluie fine, bruine. Il est à remarquer l'alliance d'un radical populaire, familier, et d'un suffixe savant. Cette association plaisante est voulue par Queneau, qui se moque au passage du terme technique, cher à la météorologie nationale : *précipitation* d'où il emprunte le suffixe savant.

Porphyriseur n. m. La chair poussiéreuse, tournée en gris, des *porphyriseurs* des tabacs qu'on prise. (Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, p. 50).

De *porphyriser*, c'est-à-dire à réduire une substance quelconque en poudre, très fine, et le suffixe *-eur*. M. Cressot note, à propos de l'emploi de ce terme ici par Huysmans comme un exemple de fausse technicité, car le tabac à priser est râpé et non broyé. En roumain : *tutunul este fărâmițat și nu pulverizat*.

Prouveur n. m. Si tant de femmes, et même les plus vertueuses, sont la proie de gens habiles en amour auxquels le vulgaire donne un méchant nom, peut-être est-ce parce qu'ils sont de grands *prouveurs*, et que l'amour veut, malgré sa délicieuse poésie de sentiments, un peu plus de géométrie qu'on le pense. (H. de Balzac, *La Duchesse de Langeais*, p. 195).

La création est tiré de *prouver* : qui désire établir la vérité d'une chose à l'aide de raisonnements irréfutables, et le suffixe *-eur*.

Q, R

Ranimation n. f. Le spectacle est d'un grandiose sain, et fait pour la *ranimation* des pierres et des spasmodiques. (Joseph Delteil, *La Belle Corisande*, p. 24).

Le nom est formé sur *ranimer* : rendre à la vie, et le suffixe *-eur*. Il double le savant *réanimation*, qui s'emploie uniquement dans le vocabulaire technique de la médecine.

Ici, *ranimation* correspond à une acception plus générale du verbe *ranimer* : c'est la valeur figurée du fait de « rendre la vie » à ce qui était mort ou alangué. (Maurice Rheims, p. 475).

Rapiécetage n. m. La bonne Villeneuve et ma Lucille m'aidaient à réparer ma toilette, afin de m'épargner des pénitences et des gronderies ; mais leur *rapiécetage* ne servait qu'à rendre mon accoutrement plus bizarre. (Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, I, p. 30).

Bien sûr qu'il s'agit d'un néologisme tiré de *rapiéceter* : mettre de petites pièces à un objet (habit, chaussure, meuble) pour lui donner la forme intègre, et le suffixe *-age*.

Nous dirons en roumain : *cârpitul unei piese – neutru*;

repararea unui obiect – literar.

Regardement n. m. Je veux encore parler de regarder, car j'ai les simples joies des dactylos et des nègres, de regarder des heures durant des photos dans des magazines. Mais je crois que ce

regerdement n'est pas si simple qu'on croit et j'aimerais pousser chacun à chercher de savoir réellement ce qu'il fait quand il regarde ainsi. (Henri Michaux, Passage, p. 101).

Dérivé de *regarder*, et le suffixe *-ment*. Il ne double pas *regard*, car il comporte une nuance de volonté beaucoup plus forte : action de regarder intensivement.

Ribleur n. m. Le dernier *ribleur* rase les murs suintants... (Jean Moréas, Le Thé chez Miranda, p. 113).

C'est un archaïsme. De l'ancien français *ribleur*, dérivé de *ribler*, courir les rues la nuit, se livrer à la débauche, au pillage ; ces mots sont vraisemblablement apparentés à l'ancien français *riber*, qui a donné *ribaud*, *riboter*. (Maurice Rheims, p. 487).

Rôdailleur n. m. Tous ces bruits, divers, multiples et profus, étaient-ils bien haleines de vivants ? – Le chrétien, pour se rassurer, remâchait les dires de ses nouveaux maîtres : les génies-*rôdailleurs* avaient fui devant le dieu Piritané : on n'avait plus à craindre leur passade, leurs morsures... (Victor Segalen, Les Immémoriaux, p. 257).

Une création stylistique à valeur péjorative. De *rôder*, *rôdailler* : traîner avec la marque *fam.*, avec le suffixe *-ailleur* qui évoque une action dépourvue de régularité et, par suite, prend une valeur dépréciative. (cf. *discuter* – *discutailleur*, *ferrailleur*...).

Roustissure n. f. A. Clignancourt c'était un tout autre clientèle... On étalait nos rogatons, rien que des *roustissures*, les pires, celles qu'étaient planquées à la cave depuis des années. (Louis-Ferdinand Céline, Mort à crédit, p. 591).

Création argotique. Dérivé de *rouster* : voler, tromper ; d'où *rousti* : ruiné, et *roustissure* : objet sans valeur, camelote, peut-être à cause d'un croisement avec *rousselette*, aussi création argotique chère à Céline.

Ruseur n. m. Camarade Gouvernement : Qui est l'État ?

Un petit noyau de décideurs

opportunistes et *ruseurs*

carriéristes et connivents,

ou bien les représentants du Peuple... ?

(Henri Pichette, Les Revendication, p. 224).

De *ruser* : user des ruses, et le suffixe *-eur* : qui ruse à des fins malhonnêtes. Dans son Dictionnaire d'ancien français Grandsaignes d'Hauterive lui reconnaît l'acception de « intrigant ». Le mot apparaît dès le XIV-ème siècle. (Henri Pichette). (Cité d'après Maurice Rheims, p. 496).

S

Serre-fessard n. m. Ces bourgeois *serre-fessards*, toujours « victimes », toujours épouvantés de voir lever le grain qu'ils ont semé, qu'ils disparaissent ! (Henry de Montherlant, L'Equinoxe de septembre, p. 172).

Création néologique dérivée de l'expression familière *serrer les fesses* : avoir peur, et le suffixe à valeur péjorative *-ard*.

Sifflot n. m. Je chassai ferme parmi les hurleurs, les jappeuses, les *sifflots*, les zizilles... (Henri Pichette, Apoèmes).

Création à valeur diminutive, « dérivée de *siffler*, en pensant à *brûlot*, *boutefeu*. Toute espèce de projectile ou d'engin de guerre produisant un sifflement ». (H. Pichette).

Sonnaillement n. m. Une femme la conduisait, une femme en robe claire seule dans le *sonnaillement* des grelots. (Jean Lorrain, Fards et poisons, p. 242).

Création néologique dérivée de *sonnailler* : produire un tintement de cloches, de monnaies, d'autres objets qui sonnent, et le suffixe *-ment*. On dit plus simplement *sonnailler* (des cloches, des troupes de chevaux, de vaches...).

Souffroir n. m. Là, assis sur un banc, entre Lariboisière et l'abattoir, ces deux *souffroirs* de l'homme et de la bête, je reste rêvant... (Journal des Goncourt, II, 30 mai 1863, p. 118).

C'est un néologisme qui est dérivé de *souffrir*, et le suffixe *-oir* qui désigne un endroit où l'on souffre. Pour comprendre le rapprochement avec l'abattoir, voir la vie et l'œuvre de Semmelweis, thèse de médecine de Céline, qui constitue un témoignage poignant sur l'état des hôpitaux au milieu du XIX-ème siècle.

Spirateur n. m. – Bonjour, mes amis, dit-il aux *spirateurs*. Ça ? oui ! un parapluie. Je l'ai confisqué à ma nièce... (Raymond Queneau, Saint-Glinglin, p. 227).

Néologisme plaisant. Dérivé du latin *spirare* (v. *spirer*) au sens d'« aspirer ». *Spirateurs* désigne ici ceux qui aspirent une boisson à l'aide d'une paille, les consommateurs. L'effet comique de cette création tient au choix d'un substantif savant pour désigner une réalité familière. (Maurice Rheims, p. 518).

Steppement n. m. Ce genil trop régulier, ce *steppement* léger, on dirait presque une danse ! (Jean-Louis Vaudoyer, Italie retrouvée, p. 16).

Création néologique, dérivée de *stepper* – mot angl. : « trotter », et le suffixe *-ment* et signifie marcher avec vivacité, pour un cheval de trot.

Surcitateur n. m. Le Waki interroge, le Shité répond, le Chœur commente, et autour de ce visiteur pathétique qui sous le masque vient apporter à son *suscitateur* le Néant, il construit avec la musique une enceinte d'images et de paroles. (Paul Claudel, Contacts et circonstances, p. 1170).

Dérivé de *susciter*, peut-être au sens religieux de « faire naître ». Instigateur ; celui qui fait être tel ou tel. Ce mot est attesté au XVI-ème siècle ; en revanche, *susciteur*, employé par H. Michaux (« La mer susciteuse d'énergie », L'Infini turbulent, p. 3) est tout à fait nouveau. (Maurice Rheims, p. 528).

T

Taiseur n. m. Mon pays de Flandre, intense et *taiseur*,
Foi et Tour, Foyer et Feu brassé autant...
(Emmanuel Looten, Ephpheta, p. 42).

Dérivé du verbe *taire* : rester sans parler, et le suffixe *-eur* nous donne le nom : qui se tait. On rencontre encore *taiseurs*.

Tartouillage n. m. [Le beau de ce tableau] est faite de l'emportement du *tartouillage*... (Journal des Goncourt, VIII, 12 août, 1891, p. 263).

Dérivé de l'argot des rapins *tartouiller*, peindre sans conviction un tableau où l'éclat agressif des couleurs n'arrive pas à compenser l'absence de composition et de dessin (un tel tableau s'appelle une *tartouillade*). Action de tartouiller (Maurice Rheims, p. 533).

Tintinnabulaille n. f. Tout ça ç'aurait été plutôt la *tintinnabulaille*, la tintinnabulerie du charcutier. (André Stil, Viens, danser, Violine, p. 138).

Création néologique à valeur stylistiquement marquée. Formée sur le radical de *tintinnabuler*, qui produit un son de clochettes, peut-être avec le suffixe péjoratif que l'on trouve dans *criailler*.

Tintinnabulence n. f. (Noël Loumo, Vers de couleurs, p. 5).

Dérivé de *tintinnabuler*, avec usage du suffixe *-ence*, chers aux décadents, comme nous en avons relevé nombre d'exemples.

Tourneur n.m. Chez Colette avec des guillemets. Dérivé de l'expression « tourner un film ». *Tourneur* désigne ce que nous appelons *producteur*, *metteur en scène* ou *caméraman*.

Trimbalée n. f. Marié, certes ! et père d'une *trimbalée* d'enfants. (Alphonse Daudet, Le Nabab, p. 128).

Néologisme stylistique. Dérivé de *trimbaler*. Désigne ce qu'on amène partout avec soi, et ici une ribambelle.

Trissement n. m. La robinetterie d'un immeuble neuf, et le lointain *trissement* d'un train qui avait peur de manquer son entrée... (Léon-Paul Fargue, Lanterne magique, p. 213).

Néologisme stylistique. Dérivé de *trisser*, néologisme lui aussi pour rappeler une troisième fois (comme *bisser*). Le train sifflera trois fois...

Trôleur n. m. Fini, le vagabondage de femme et de fièvre qui, durant quinze mois, nous mena, *trôleurs*, de la rue Bassano à Montigny... (Colette, Claudine en Ménage, p. 7).

Dérivé de *trôler*, pris ici au sens dialectal de « vagabond », mais usité dans l'argot de la fin du XIX-ème siècle comme équivalent de « marchand de peaux de lapin » (qui fait de grandes virées). (Maurice Rheims, p. 550).

U, V

Vagateur n. m. L'ange qui préside aux nobles destins, le céleste *vagateur* sans cesse à la recherche de l'exception. (Joséphin Peladan, Typhonia, p. 25).

C'est un terme ésotérique. Dérivé de *vaguer* ou du latin *vagari* : « aller au hasard sans but précis », et le suffixe *-eur*.

Ventrouillage n. m. Ayant contemplé ce très immonde *ventrouillage* des supins. (Laurent Tailhade, Satyricon, p. 182).

Création de l'auteur. Dérivée de *ventrouiller*. *Se ventrouiller* a été employé par J.-K. Huysmans (Marthe) dans le sens « se vautrer dans la boue, l'ordure ». *Ventrouillage* veut dire tout simplement « action de se vautrer ». Le suffixe *-age* souligne le processus de l'action.

Vibronnement n. m. C'était à travers l'espace comme l'oscillation d'une mer pâle où tout à coup un *vibronnement* de larves, sans formes définies encore, en tournant sur elles-mêmes, rompait l'ascension onduleuse des vagues initiales. (Camille Lemonnier, Le Possédé, p. 177).

Néologisme stylistique. Dérivé de *vibronner*, lui-même dérivé néologique, selon Robert, de *vibron*, espèce de bactérie ciliée dont l'observation au microscope donne l'impression d'une agitation trépidante.

În concluzie, vom menționa că numele de acțiune (*nominis actionis*), care au forma și funcția unui neologism stilistic, a unei creativități individuale ori a unui ocazionalism formează o clasă aparte cu toate particularitățile pertinente la nivel lexical, morfologic și sintactic. Sub aspect lexical, acest exemplu mențin nota de proces și au tot dreptul de a fi fixate, definite și lexicografiate.

Bibliografie:

1. BAHNARU, V. *Elemente de lexicologie și lexicografie*. Chișinău: Știința, 2008. 308 p.
2. COȘERIU, E. *Lecții de lingvistică generală*. Chișinău: Editura ARC, 2000. 304 p.
3. DAUZAT, A. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris : Larousse, 1987. 824 p.
4. DRUȚĂ, I. *Neologismul în structura stilistică a limbii române actuale*. Chișinău: Elan Poligraf, 2007. 300 p.
5. DUMBRĂVEANU, I. *Studiu de derivatologie romanică și generală*. Chișinău: CEP USM, 2008. 250 p.
6. GILBERT, P. *Dictionnaire des mots nouveaux*. Paris: Hachette-Tchou, 1971. 572 p.
7. GREVISSE, M. *Le Bon Usage : Grammaire française*, 9-ème édition. Paris – Gembloux : Editions J. Duculot, S.A., 1969. 1228 p.
8. MASCALIUC, V. *Particularitățile structural-semantice ale nominis actionis în limba franceză*. Autoreferatul tezei. Bălți, 2016. 30 p.
9. RHEIMS, M. *Dictionnaire des mots sauvages (écrivains des XIX-e et XX-e siècles)*. Paris : Larousse, 1969. 604 p.
10. RHEIMS, M. *Les mots sauvages. Dictionnaire des mots inconnus des dictionnaires*. Paris : Larousse, 1989. 360 p.
11. RHEIMS, M. *Abracadabrantesc ! Dictionnaire des mots inventés par les écrivains des XIX-e et XX-e siècles*. Paris : Larousse, 2004. 360 p.
12. АКСЕНТИЙ, Е. *Формально-семантические особенности имен-действия, мотивированные глаголом в современном французском языке*. Москва, 1986. 16 с. (Автореферат диссертации).
13. ДВОРЕЦКИЙ, И. Х. *Латинско-русский словарь*. Москва: Изд-во «Русский язык», 1976. 1096 с.

SOMMAIRE

PRELIMINAIRES	7
<i>LAUDATIO</i> à Mme Anne-Marie HOUDEBINE - GRAVAUD, Invitée d'Honneur du Colloque	9
SECTION I. VICTOR BANARU ET LA RECEPTION CONTEMPORAINE DE SES ECRITS SCIENTIFIQUES ET LITTERAIRES	11
<i>LE VOL VERTICAL DU PROFESSEUR VICTOR BANARU</i> Elena PRUS	11
<i>TREI FILE DIN CARTEA VICTOR BANARU</i> Anatol LENȚA	13
<i>LA LANGUE COMME INSTRUMENT POLITIQUE</i> Victor BANARU	18
<i>PROFESORUL VICTOR BANARU – DISTINS LINGVIST ȘI FILOZOF AL LIMBAJULUI UMAN</i> Ion DUMBRĂVEANU	23
<i>VICTOR BANARU – LINGVIST, PEDAGOG, SCRITOR, MANAGER ȘI PATRIOT</i> Nicanor BABÎRĂ	27
<i>LE MAL DES MOTS</i> Victor BANARU	31
<i>L'ESSAI PHILOSOPHIQUE «LE MAL DES MOTS» DE V. BANARU - UN CADRE NARRATIF PLURIVALENT</i> Oxana CĂPĂȚÎNĂ	33
<i>MULTI/MEGAENANTIOSEMIE DU SYMBOLE: DU SYSTEME AU CON/TEXTE. CONTINUITÉ DES RECHERCHES DE L'ECOLE SYMBOLOGIQUE BANARIENNE</i> Ion GUȚU	40
<i>MULTIDIMENSIONALITATEA ACTIVITĂȚII PROFESORULUI VICTOR BANARU ȘI PROBLEMA TRADUCERII TEXTELOR DRUȚIENE</i> Zinaida RADU, Ana VULPE	47
<i>O FILĂ RELEVANTĂ DIN ACTIVITATEA ȘTIINȚIFICĂ A DEPARTAMENTULUI LINGVISTICĂ ROMANICĂ ȘI COMUNICARE INTERCULTURALĂ</i> Anna BONDARENCO	52

SECTION II. D'UNE GRAMMAIRE DE LA PHRASE A UNE GRAMMAIRE DU TEXTE LITTERAIRE	61
<i>ET POURTANT, SAUSSURE ...</i>	
Sanda-Maria ARDELEANU	61
<i>FORMES ET FONDS EN CONTEXTE ET EN EVOLUTION : DES EXEMPLES EN FRANÇAIS ET EN ROUMAIN ANCIENS</i>	
Estelle VARIOT	68
<i>CONSIDERAȚII PE MARGINEA UNOR VALENȚE ȘI IMPLICAȚII ALE TEXTULUI</i>	
Gheorghe POPA	73
<i>ASPECTE ALE CORELAȚIEI DINTRE CATEGORIILE SINTACTICE ȘI CELE LEXICALE</i>	
Petru BUTUC	78
<i>DES ACTIVITES PRAGMATIQUES DE L'HOMO LUDENS</i>	
Elena SOLOVIOVA	81
<i>ASPECTE FUNCȚIONAL-COGNITIVE ALE MODALITĂȚII</i>	
Emilia OGLINDĂ	87
<i>PRECIZĂRI ETIMOLOGICE ALE UNOR TERMENI CE DENUMESC GRADE MILITARE ÎN LIMBA ROMÂNĂ</i>	
Marin BUTUC	91
<i>LE ROLE DE L'ANAPHORE DANS LA REALISATION DU PRINCIPE DE L'ECONOMIE LINGUISTIQUE</i>	
Lucia BALANICI	95
 III. LES DIMENSIONS DIDACTIQUES ACTUELLES DE L'APPROCHE DU TEXTE LITTERAIRE	 100
<i>ACTIVITES LANGAGIERES FORMATIVES DANS LA DEMARCHE DIDACTIQUE DU FRANÇAIS MEDICAL</i>	
Nina CUCIUC	100
<i>COMPATIBILITATEA ABORDĂRII PRIN COMPETENȚE CU ABORDAREA PRIN OBIECTIVE ÎN PROCESUL DE PREDARE-ÎNVĂȚARE-EVALUARE A LIMBILOR STRĂINE</i>	
Aliona SPINEI	110
<i>LA FORMATION DES COMPETENCES COMMUNICATIVES A PARTIR DU TEXTE LITTERAIRE</i>	
Aliona AFANAS	114
<i>LES STRATEGIES DE LA COMPREHENSION ORALE DU TEXTE FRANÇAIS</i>	
Claudia PRIGORSCHI, Eufrosinia AXENTI	118

<i>PARTICULARITES DE L'ENSEIGNEMENT DE LA POLYSEMIE DES UNITES GRAMMATICALES</i>	
Lidia MORARU	123
<i>LE VIDEO-BLOGUE : UN NOUVEAU GENRE NUMERIQUE ?</i>	
Ana PERCIC	126
<i>DIALOGUL LA ORELE DE FOS: ABORDĂRI METODOLOGICE</i>	
Valeria DUCA	129
<i>L'ENSEIGNEMENT PROGRESSIF DE L'INTERPRETATION SIMULTANEE</i>	
Victoria UNGUREANU	133
<i>L'INTEGRATION DES ACTIVITES LUDIQUES EN CLASSE DE FLE</i>	
Ludmila FUIOR	137
SECTION IV. LES DELIMITATIONS CONCEPTUELLES DANS LA PROBLEMATIQUE DU TEXTE LITTERAIRE: ENJEUX SEMIOTIQUES, HERMENEUTIQUES ET LITTERAIRES	140
<i>LUMIERE OU OBSCURANTISME : LA PHILOSOPHIE DANS LE BOUDOIR DE D.A.F. SADE</i>	
Ana GUȚU	140
<i>CONSIDERAȚII PRIVIND DISCURSUL LEXICOGRAFIC INFORMATIZAT ȘI DEZAMBIGUIZAREA SEMANTICĂ A SEMNELOR LEXICALE POLIREFERENȚIALE</i>	
Veronica PĂCURARU	150
<i>EL TEXTO COMO OBJETO DE ESTUDIO DE DIFERENTES DISCIPLINAS LINGÜÍSTICAS</i>	
Angela ROȘCA	157
<i>LES PARTICULARITES DE L'ADAPTATION PRAGMATIQUE DANS LA TRADUCTION DE LA LITTERATURE POUR LES ENFANTS</i>	
Angela GRĂDINARU	160
<i>QUAND LE TEXTE EST A LA FOIS TOUJOURS LE MEME ET UN AUTRE : LES RETRADUCTIONS DES POESIES HUGOLIENNES EN ROUMAIN</i>	
Elena PETREA	167
<i>DE LA MANUSCRIS LA ȘEVALET – DESPRE CONSTRUCȚIA IDENTITARĂ LA FEMININ</i>	
Simona Catrinel AVARVAREI	172
<i>LES REPLIQUES SEMIOTIQUES DU TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE DANS LE «POEME SUR LE DESASTRE DE LISBONNE OU EXAMEN DE CET AXIOME «TOUT EST BIEN»» DE VOLTAIRE</i>	
Elena VELESCU	176
<i>LECTURA INTERTEXTUALĂ A TEXTULUI LITERAR: CONCEPT ȘI MODEL TEORETIC</i>	
Silvia GUȚU	185

<i>ROLUL DIGRESIUNILOR DESCRIPTIVE ÎN TEXTUL STIL BAROC AL LUI CARLO EMILIO GADDA</i> Tatiana PORUMB	190
<i>ABORDAREA MULTIASPECTUALĂ A SURSEI PERSPECTIVEI NARATIVE</i> Oxana CREANGA	194
<i>REFLECȚII ASUPRA ETOSULUI DIN CADRUL DISCURSULUI (PE EXEMPLUL OFERTEI DE MUNCĂ)</i> Svetlana DRAGANCEA	198
<i>INTERACȚIUNEA COMPONENTILOR VERBALI ȘI VIZUALI ÎN CADRUL DISCURSULUI PUBLICITAR</i> Cristina ENICOV	202
<i>AUTOTRADUCERE ȘI DIALOG INTERCULTURAL ÎN SPAȚIUL LITERAR FRANCOFON</i> Ghenadie RÂBACOV	206
<i>NOMINA ACTIONIS ÎN FUNCȚIE DE NEOLOGISM STILISTIC, CREAȚIE LEXICALĂ INDIVIDUALĂ ȘI OCAZIONALISM ȘI LEXICOGRAFIEREA ACESTORA</i> Victoria MASCALIUC	211

ACTES

du Colloque scientifique avec participation internationale

***DU TEXTE AU CONTEXTE. DÉFIS ET PERSPECTIVES D'UNE
APPROCHE INTERDISCIPLINAIRE DU TEXTE LITTÉRAIRE***

/

***DE LA TEXT LA CONTEXT. PROVOCĂRI ȘI PERSPECTIVE ÎN
ABORDAREA INTERDISCIPLINARĂ A TEXTULUI LITERAR***

Asistență computerizată – *Maria Bondari*

Bun de tipar 02.02.2017. Formatul 60x84 ¹/₈.

Coli de tipar 29. Coli editoriale 20,7.

Comanda 19/17. Tirajul 55 ex.

Centrul Editorial-Poligrafic al USM
str. Al. Mateevici, 60, Chișinău, MD 2009